
VE
RI
TAS

LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

AU XVII[e] SIÈCLE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XVIIᴱ SIÈCLE

D'APRÈS

LE GRAND CYRUS DE Mˡˡᵉ DE SCUDÉRY

PAR

M. VICTOR COUSIN

TOME DEUXIÈME

Madame de Sablé et Voiture.
Montausier.
Mademoiselle de Scudéry, ses amis et ses amies.
Chapelain, Conrart, Sarasin, Pelisson,
Madame Cornuel, etc.
Les Samedi : Une séance du Samedi.
Divertissements de la société au xviie siècle :
Promenades,
Cabinets de curiosités, Ballets, Sérénades, etc., etc.

PARIS
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
QUAI DES AUGUSTINS, 35

1858

1859. April 29.
Bought with the Gift of
Thomas Lee
of Brookline.

LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

AU XVIIE SIÈCLE

D'APRÈS LE GRAND CYRUS

CHAPITRE HUITIÈME

MADAME DE SABLÉ ET VOITURE.

Ailleurs[1] nous avons tracé une imparfaite image de la marquise de Sablé, un des types du genre précieux, une des idoles de l'hôtel de Rambouillet, avant de savoir combien de traits nouveaux nous pouvait fournir Mlle de Scudéry.

On connaît assez bien la dernière moitié de la vie de Mme de Sablé, depuis qu'elle se fut un peu retirée de la cour et du monde, après la mort de son mari et celle de son fils, Guy de Laval, un des amis les plus particuliers de Condé, qui fut tué en 1646

1. *Madame de Sablé.*

au siége de Dunkerque. Alors elle quitta le quartier du Louvre, et, après avoir demeuré quelque temps à la Place-Royale, elle finit par s'aller mettre à Port-Royal de Paris, au faubourg Saint-Jacques. A partir de son séjour dans la pieuse maison, le docteur Vallant, son secrétaire et son médecin, a pris soin de recueillir et de nous conserver les moindres vestiges de ses occupations. C'est dans cette solitude bien remplie que la marquise s'est fait involontairement une assez grande renommée, en se mêlant à l'histoire de Port-Royal et à celle de tout un genre de littérature qu'elle cultiva elle-même et contribua fort à répandre, la littérature des Maximes et des Pensées qu'ouvre avec tant d'éclat le livre de La Rochefoucauld, composé en quelque sorte dans le salon et sous les yeux de Mme de Sablé. Ajoutez-y les hautes amitiés qui, après avoir été l'agrément de sa jeunesse, consolèrent et illustrèrent ses dernières années : La Rochefoucauld, Mme de La Fayette, surtout la comtesse de Maure, Mlle de Vertus et Mme de Longueville. Mais, bien avant cette époque, lorsque Mme de Sablé était jeune et brillante, quelle a été sa vie? Quand Madeleine de Souvré est-elle venue à la cour? Son mariage avec Montmorency de Laval, marquis de Sablé, fils du maréchal de Bois-Dauphin, a-t-il été heureux, et quels étaient alors ses goûts, son caractère, sa réputation? Voilà ce que nous ignorons presque entière-

ment, et ce qu'il importerait de bien savoir pour apprécier toute la carrière de cette éminente personne, qui a reçu les hommages de tous les esprits délicats de son siècle. Aussi, en voyant dans la clef du *Cyrus* que l'histoire de la princesse de Salamis était celle de Mme de Sablé, avons-nous espéré y trouver les lumières qui jusqu'ici nous avaient manqué. On va juger si notre attente a été trompée.

L'histoire de la princesse de Salamis occupe la plus grande partie du premier livre du tome VI. La princesse s'y appelle Parthénie, et ce nom de roman est si bien resté à Mme de Sablé, que, huit ans plus tard, en 1659, Mademoiselle, dans l'*Histoire de la Princesse de Paphlagonie*, la représente encore sous ce nom de la princesse Parthénie. Mais dans les deux romans, Mme de Sablé joue un rôle bien différent. Dans la *Princesse de Paphlagonie* elle touche à la vieillesse et elle en a déjà les goûts et les occupations, tandis que, dans le *Cyrus*, elle est dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté.

Il n'y a qu'une voix sur la beauté de Mme de Sablé parmi ses contemporains[1]; mais de quelle nature était cette beauté? Aucun d'eux ne prend la peine de nous le dire, et de suppléer les nombreux portraits qu'on avait d'elle, et qui tous ont péri dans le grand naufrage. Scudéry, dans la description en vers de

1. *Madame de Sablé*, ch. Ier.

son cabinet de curiosités[1], en cite un de la main de Mellan, mais, au lieu de nous en faire une description fidèle, il se borne à nous donner ces vers aussi vagues que maniérés :

« Que d'attraits et que de beauté !
Que d'esprit et de complaisance !
Quelle farouche liberté
A pu tenir en sa présence?
Et qui ne voit, à cette fois,
Que les Grâces sont plus de trois? »

Heureusement la sœur s'entend mieux que le frère à décrire les belles personnes. Elle ne se contente pas de parler de la beauté de Mme de Sablé dans les termes les plus forts, elle entre dans des détails qui mettent en quelque sorte cette beauté sous nos yeux. Elle nous apprend, t. VI, liv. 1er, p. 138, que « Parthénie étoit grande, de belle taille, qu'elle avoit de beaux yeux, que sa gorge étoit la plus belle du monde, qu'elle avoit le teint admirable, les cheveux blonds et la bouche fort agréable... avec un air charmant et des souris fins et éloquents qui faisoient quelquefois si bien connoître la douceur ou la malice qui étoient dans son âme. » C'est là un premier document qui a son prix et qu'on chercherait vainement ailleurs. En voici d'autres d'un genre différent.

Parthénie, princesse de Chypre, est la sœur du prince Philoxippe, dont le père était gouverneur de

1. *Le cabinet de M. de Scudéry*, etc., in-4°, chez Courbé, 1646, première partie, p. 147.

cette partie de l'île de Chypre qu'on appelait Amathusie. Philoxippe est ici certainement le marquis de Souvré, le frère aîné de Madeleine de Souvré; et le gouvernement d'Amathusie est celui de Touraine, que possédait en effet le maréchal de Souvré, et qu'il transmit à son fils aîné. Le père de Parthénie, dit le roman, fit élever tous ses enfants en Amathusie, « jusqu'à ce qu'ils fussent en état de paroître à la cour, joint que la princesse sa femme y demeuroit toujours; de sorte qu'il ne fut pas de l'éclat de la beauté de Parthénie comme du soleil que l'on voit tous les jours s'élever peu à peu, et aux rayons duquel on s'accoutume insensiblement; car elle parut tout d'un coup à Paphos toute brillante de lumière. » Ainsi Madeleine de Souvré passa ses premières années avec ses frères et sœurs dans le gouvernement de son père en Touraine, et elle vint toute formée à Paris et à la cour.

Vient ici une agréable peinture des mœurs de Paris et de la cour, et des habitudes de galanterie qui y régnaient.

Le Grand Cyrus, ibid., p. 113 : Dans l'île de Chypre et à la cour de Paphos, « l'amour n'est pas seulement une simple passion comme partout ailleurs, mais une passion de nécessité et de bienséance : il faut que tous les hommes soient amoureux et que toutes les dames soient aimées. Nul insensible parmi nous; on reproche cette dureté de cœur comme un crime à ceux qui

en sont capables; et la liberté de cette espèce est si honteuse que ceux qui ne sont point amoureux font du moins semblant de l'être. Pour les dames, la coutume ne les oblige pas nécessairement à aimer, mais à souffrir seulement d'être aimées, et toute leur gloire consiste à faire d'illustres conquêtes et à ne perdre pas les amants qu'elles ont assujettis, quoiqu'elles leur soient rigoureuses, car le principal honneur de nos belles est de retenir dans l'obéissance les esclaves qu'elles ont faits, par la seule puissance de leurs charmes et non par des faveurs; de sorte que, par cette coutume, il y a presque une égale nécessité d'être amant et malheureux. Il n'est pourtant pas défendu aux dames de reconnoître la persévérance de leurs amants par une affection toute pure : au contraire Vénus Uranie l'ordonne; mais il faut quelquefois tant de temps à acquérir le cœur de la personne que l'on aime, que la peine du conquérant égale presque le prix de la conquête. Il est toutefois permis aux belles de se servir de quelques artifices innocents pour prendre des cœurs; le désir de plaire n'est pas un crime; le soin de paroître belle n'est point une affectation; la complaisance même est extrêmement louable, pourvu qu'elle soit sans bassesse; et, pour dire tout en peu de paroles, tout ce qui les peut rendre aimables et ce qui les peut faire aimer leur est permis, pourvu qu'il ne choque ni la pureté ni la modestie qui, malgré la galanterie de

notre île, est la vertu dominante de toutes les dames. Ainsi ayant trouvé lieu d'accorder l'innocence et l'amour, elles mènent une vie assez agréable et assez divertissante. »

Il ne faut pas croire que ce soit là une peinture de fantaisie. Non : telle était véritablement le sentiment reçu dans la noblesse française pendant toute la première moitié du XVII[e] siècle. L'amour alors n'était pas considéré comme une faiblesse : c'était la marque de l'élévation et de la délicatesse de l'âme ; et, en toute rigueur, dans le code des belles manières du temps, on ne pouvait être honnête homme sans être sensible à la beauté. Quand la duchesse d'Aiguillon présenta dans le monde son jeune neveu, le futur duc de Richelieu, pour achever son éducation et en faire un parfait honnête homme, elle l'engagea elle-même à rendre des soins à M[lle] Du Vigean l'aînée, devenue M[me] de Pons, et déjà veuve, et à lui faire un peu la cour[1]. Elle n'entendait certes pas lui donner un mauvais conseil. Le jeu, sans doute, n'était pas sans danger ; mais il paraît que ce danger-là n'effrayait personne ; et, à un point de vue plus sérieux, nous doutons que les mœurs nationales aient beaucoup gagné à la chute de cette

1. M[me] de Motteville, *Mémoires*, t. III, p. 398 : « Cette illustre tante, voyant un jour son neveu rendre de petits soins à M[me] de Pons, lui dit qu'elle souhaitoit qu'il fût assez honnête homme pour être amoureux d'elle. »

galanterie, inévitablement remplacée par d'obscures bassesses et de vulgaires plaisirs.

Parthénie n'eut pas de peine à s'accommoder aux usages du pays qu'elle venait habiter. Sa beauté, son esprit, ses connaissances, s'y développèrent heureusement, et elle ne tarda pas à devenir très savante dans les délicatesses de la plus fine galanterie.

Le Grand Cyrus, ibid., p. 116 : « Parthénie est née avec une beauté surprenante, qui charme dès le premier instant qu'on la voit, et qui semble encore augmenter à tous les moments qu'on la regarde. Son esprit brille aussi bien que ses yeux, et sa conversation, quand elle le veut, n'a pas moins de charmes que son visage. Au reste, son esprit n'est pas de ces esprits bornés qui sçavent bien une chose et qui en ignorent cent mille : au contraire, il a une étendue si prodigieuse que, si l'on ne peut pas dire que Parthénie sçache toutes choses également bien, on peut du moins assurer qu'elle parle de tout fort à propos et fort agréablement. Il y a même une délicatesse dans son esprit si particulière et si grande, que ceux à qui elle accorde sa conversation en sont épouvantés, et d'autant plus que c'est une des personnes du monde qui parlent le plus juste et le plus fortement, quoique toutes ses expressions soient simples et naturelles. De plus, elle change encore son esprit comme elle veut ; car elle est sérieuse et même sçavante avec ceux qui le sont.

pourvu que ce soit en particulier; elle est galante et enjouée quand il le faut être; elle a le cœur haut et quelquefois l'esprit flatteur; personne n'a jamais sçu mieux le monde qu'elle le sçait; elle est d'un naturel timide en certaines choses et hardi en d'autres; elle a de la générosité héroïque et de la libéralité, et, pour achever de vous la dépeindre, son âme est naturellement tendre et passionnée. Aussi peut-on dire que jamais personne n'a si parfaitement connu toutes les différences de l'amour..... et rien n'est si agréable que de lui entendre faire la distinction d'une amour toute pure à une amour grossière et terrestre, d'une amour d'inclination à une amour de connoissance, d'une amour sincère à une amour feinte, et d'une amour d'intérêt à une amour héroïque. Car enfin elle vous fait pénétrer dans le cœur de tous ceux qui en sont capables; elle vous dépeint la jalousie plus épouvantable en ses paroles qu'on ne la représente avec les serpents qui lui déchirent le cœur; elle connoît toutes les innocentes douceurs de l'amour et tous ses supplices, et tout ce qui dépend de cette passion est si parfaitement de sa connoissance que Vénus Uranie ne la connoît guères mieux. »

Ce portrait répond à ce que nous savons de Mme de Sablé, et Vénus Uranie, à laquelle Mlle de Scudéry la compare, nous rappelle un curieux passage de Mme de Motteville, t. Ier, p. 13 : « La marquise de Sablé

étoit une de celles dont la beauté faisoit le plus de bruit quand la reine (la reine Anne) vint en France (en 1615). Mais, si elle étoit aimable, elle desiroit encore plus de le paroître. L'amour que cette dame avoit pour elle-même la rendit un peu trop sensible à celui que les hommes lui témoignoient. Il y avoit encore en France quelques restes de la politesse que Catherine de Médicis y avoit apportée d'Italie; et on trouvoit une si grande délicatesse dans les comédies nouvelles et tous les autres ouvrages en vers et en prose qui venoient de Madrid, qu'elle avoit conçu une haute idée de la galanterie que les Espagnols avoient apprise des Maures. Elle étoit persuadée que les hommes pouvoient sans crime avoir des sentiments tendres pour les femmes, que le desir de leur plaire les portoit aux plus grandes et aux plus belles actions, leur donnoit de l'esprit et leur inspiroit de la libéralité et toutes sortes de vertus; mais que, d'un autre côté, les femmes, qui étoient l'ornement du monde et étoient faites pour être servies et adorées, ne devoient souffrir que leurs respects. Cette dame ayant soutenu ses sentiments avec beaucoup d'esprit et une grande beauté, leur avoit donné de l'autorité dans son temps. »

Avec de tels sentiments et de tels moyens de plaire, on ne peut pas manquer d'adorateurs, surtout quand on est coquette, et Mme de Sablé le fut pendant sa jeunesse. Le roman et l'histoire s'accordent parfaite-

ment sur ce point. Mme de Motteville vient de nous dire que, « si Mme de Sablé étoit aimable, elle désiroit encore plus de le paroître », et Mlle de Scudéry nous l'insinue fort clairement en plusieurs endroits :

« Dès que la belle Parthénie commença de paroître dans le monde, elle y fit mille conquêtes... Elle éblouit tous ceux qui la virent, et l'on peut assurer sans mensonge qu'elle effaça toutes les autres beautés, et qu'elle brûla plus de cœurs en un jour que toutes les autres belles n'en avoient seulement blessé en toute leur vie... Et cet admirable esprit qu'elle avoit déjà, quoiqu'elle l'ait encore infiniment plus aimable qu'elle ne l'avoit en ce temps-là, ne lui servit de rien pour faire toutes les conquêtes qu'elle fit, parce que sa beauté avoit un si prodigieux éclat, que ceux qu'elle devoit assujettir l'étoient devant qu'ils l'eussent entretenue, tant il est vrai que ses yeux étoient puissants et que leur charme étoit inévitable!... Voilà donc Parthénie aimée de plusieurs et haïe de beaucoup; car vous pouvez juger que toutes celles qui perdirent les cœurs qu'elle gagna, ne l'aimèrent pas. Il n'y en eut pas une qui ne fît tout ce qu'elle put pour trouver quelque défaut à sa beauté; et, comme il n'étoit pas aisé, elles s'attaquoient du moins ou à sa coiffure ou à ses habillements, quoiqu'elle fût très propre[1], et elles n'oublioient rien de ce qu'elles

1. Se disait alors pour *bien mis, élégant*.

pensoient lui pouvoir être désavantageux. Cependant Parthénie, qui s'aperçut de l'envie qu'elles lui portoient, trouvoit un extrême plaisir à s'en venger en assujétissant toujours davantage leurs amants, ne se souciant pas même de faire de nouvelles ennemies, pourvu qu'elle fît de nouveaux esclaves; car elle étoit alors dans un âge où il est assez difficile aux belles de mettre elles-mêmes des bornes à leurs conquêtes et de rejeter des vœux et des sacrifices. »

On ne peut pas dire plus nettement que Mme de Sablé était coquette. Mais elle ne le fut pas longtemps, du moins selon le roman; elle s'ennuya bien vite de cette foule d'adorateurs, et elle n'en garda que trois fort supérieurs à tous les autres, et auxquels Mlle de Scudéry donne les noms de Polydamas, Salamis et Callicrate.

Polydamas, dans la clef, est le duc Henri de Montmorency. Le portrait qu'en donne Mlle de Scudéry ne dément point cette conjecture:

Le Grand Cyrus, ibid., p. 124: « Polydamas avoit les inclinations toutes généreuses; il étoit beau, de bonne mine et bien fait. Il avoit l'air grand et noble, l'esprit enjoué, mais médiocre, et il plaisoit plus par un charme inexplicable qui étoit en toutes ses actions et en toute sa personne que par les choses qu'il disoit, qui étoient sans doute plus agréables par la manière dont elles étoient dites que par elles-mêmes. »

L'histoire, en effet, ne donne pas infiniment d'es-

prit au beau, vaillant et infortuné maréchal de Montmorency, et on lui peut appliquer, à la rigueur, ce qui est dit ici de l'esprit de Polydamas. Mais, si Polydamas est Montmorency, comment Mlle de Scudéry n'a-t-elle pas rappelé sa haute naissance, son étroite parenté avec son héros et son héroïne, et retracé avec complaisance ses exploits, ses victoires, ses galanteries? Il n'y a pas même la moindre allusion à la bataille de Veillane, où le jeune duc se couvrit de gloire et gagna le bâton de maréchal de France. Il est certain que Henri de Montmorency s'éprit d'amour pour Mme de Sablé, Mme de Motteville le dit positivement, sans nous apprendre si Mme de Sablé répondit ou non à « cette forte passion. » Mais le jeune et léger maréchal ayant paru lever les yeux sur la reine Anne, Mme de Motteville nous assure que Mme de Sablé, « aux premières démonstrations que le duc lui donna de son changement, ne voulut plus le voir, ne pouvant recevoir agréablement des respects qu'elle avoit à partager avec la plus grande princesse du monde. » Ici rien de pareil. Parthénie a beaucoup de goût pour la personne de Polydamas, et elle ne se détache de lui qu'avec peine, en reconnaissant la trop grande médiocrité de son esprit.

Le Grand Cyrus, *ibid.*, p. 133 : « Polydamas, qui n'avoit pas assez d'esprit pour fournir à de longues conversations, faisoit connoître sa passion par mille

divertissements qu'il lui donnoit continuellement. Ce n'étoit que bals, musiques, collations et promenades; et, comme sa personne étoit infiniment aimable, qu'il dansoit admirablement bien, que toutes ses actions plaisoient, et que sa présence et l'enjouement de son humeur inspiroient de la joie aux plus mélancoliques, Parthénie ne le haïssoit pas et n'eût pas eu de répugnance à l'épouser, si ses parents y eussent consenti. Mais, comme il y avoit alors quelques factions dans la cour qui partageoient les grandes maisons, il y avoit de certains intérêts qui faisoient que ceux qui pouvoient disposer de Parthénie ne la vouloient pas donner à Polydamas. D'autre part, remarquant le peu d'esprit qu'il avoit, quelque inclination qu'elle eût pour lui, elle vint à croire qu'elle seroit blâmée de l'aimer et de le choisir, de sorte que, combattant ses propres sentiments, elle commença de vivre un peu plus froidement avec Polydamas qu'elle n'avoit accoutumé. Toutefois, comme elle avoit une assez forte inclination pour lui, et qu'en effet il étoit fort aimable, elle ne se vainquit pas tout d'un coup... »

Il faut avouer que ce dénoûment-là est assez bien imaginé pour une précieuse, qui fait un cas infini de l'esprit, comme celui que Mme de Motteville nous donne va parfaitement à une glorieuse et à une coquette. Nous laissons le choix entre l'un et l'autre.

S'il nous reste quelque doute que Polydamas soit le duc de Montmorency, nous n'en avons aucun que

la clef n'ait toute raison de voir Montmorency Laval, marquis de Sablé, dans le second des adorateurs de Parthénie, le prince de Salamis. Et ici se présentent des renseignements entièrement nouveaux et très curieux, s'ils sont vrais, ce que nous inclinons fort à croire.

L'histoire ne nous dit rien de Philippe-Emmanuel de Laval, marquis de Sablé, seigneur de Bois-Dauphin, fils du maréchal de ce nom, sinon qu'il épousa Madeleine de Souvré, dont il eut plusieurs enfants, et mourut d'apoplexie le 4 juin 1640. On ne le rencontre dans aucune des grandes affaires du temps; et malgré les dignités et la faveur de son père et de son beau-père, tous deux maréchaux, on ne le voit jouer aucun rôle à la cour; on ignore même s'il avait embrassé la carrière des armes. Mlle de Scudéry supplée à l'histoire : elle nous donne quelques détails sur le marquis de Sablé, nous apprend que le goût de Madeleine de Souvré ne fut pas du tout consulté dans ce mariage, que pourtant elle se conduisit très bien avec son mari, et que M. de Laval, après avoir montré une vive passion pour elle et lui avoir donné en toute propriété la terre et le marquisat de Sablé, lassé par la possession, la négligea, lui donna des rivales indignes d'elle et la rendit très malheureuse. Elle en tomba malade, quitta la cour, se retira dans sa terre de Sablé, où peu à peu elle regagna sa santé et sa beauté, et acquit des connaissances variées et

solides, que, plus tard, elle produisit avec tant d'avantage lorsqu'elle reparut dans le monde. C'est dans cette solitude qu'elle aurait appris la nouvelle de la mort subite de son mari. Laissons parler M[lle] de Scudéry :

Le Grand Cyrus, *ibid.*, p. 125 : « Le prince de Salamis étoit infiniment riche, de grande condition, fort bien fait de sa personne, ayant assez d'esprit, mais un peu bizarre... »

Ibid., p. 169 : « Il sçut si bien ménager l'esprit de tous les parents de Parthénie, que son mariage fut conclu devant qu'elle en eût entendu parler. Je ne vous dirai point quelle répugnance elle eut à obéir au commandement qu'on lui fit...; mais je vous apprendrai qu'enfin la chose n'ayant point de remède, il fallut que Parthénie se résolût à épouser le prince de Salamis... Ce prince l'épousa malgré qu'elle en eût, et lui témoigna tant d'amour au commencement de son mariage, qu'il en adoucit ses chagrins et diminua de beaucoup l'aversion qu'elle avoit pour lui. Il lui donna même en propre, en cas qu'il mourût devant elle, la principauté de Salamis, lui rendant plus de soumission que personne n'en a jamais rendu. Mais, après avoir dépeint cette princesse aussi belle que je vous l'ai représentée, pourrez-vous croire que, lorsqu'elle vivoit le mieux avec lui, les yeux de ce prince s'accoutumèrent de telle sorte à la beauté de Parthénie, qu'elle vint à lui donner

moins de plaisir à voir que ne faisoit une beauté qui lui étoit nouvelle, et qui étoit mille degrés au dessous de la sienne? Il est pourtant vrai que, n'ayant aimé Parthénie que comme belle, dès que ses yeux furent accoutumés à la voir et à la voir à lui, sa passion s'allentit : de la tiédeur, son âme passa insensiblement à l'indifférence et de l'indifférence au mépris; car, comme il avoit l'esprit bizarre, l'humeur de Parthénie et la sienne n'avoient aucun rapport. Je vous laisse donc à penser quelle fut la douleur de cette princesse lorsqu'elle se vit méprisée. Elle fut si forte qu'elle en tomba malade, mais d'une maladie languissante qui, sans mettre sa vie en hasard, lui fit perdre sa beauté. Vous pouvez juger que celui qui l'avoit méprisée, lorsqu'elle étoit la plus belle personne de Chypre, ne l'aima pas lorsque, par sa mélancolie, elle ne le fut presque plus; aussi commença-t-il de la maltraiter encore davantage. Il eut vingt amours différentes pour des femmes qui, dans le plus grand éclat de leur beauté, étoient moins belles que Parthénie ne l'étoit encore, quelque changée qu'elle fût... »

Ibid., p. 177 : « Toutes les belles à qui la princesse Parthénie avoit tant ôté d'amants à son arrivée à Paphos furent ravies de son malheur, et tous les amants qu'elle avoit maltraités en furent bien aises; de sorte que Parthénie, voyant qu'elle perdoit tout ce que sa beauté lui avoit acquis, entra

en une telle indignation contre elle-même, qu'elle quitta la cour et s'en alla à Salamis, où elle vécut dans une fort grande solitude. Ce fut pourtant là où son esprit acquit de nouvelles lumières, et où elle apprit cent choses pour charmer ses ennuis, qui l'ont rendue encore plus merveilleuse qu'elle n'étoit auparavant... La solitude ne laissa pas d'avoir quelque douceur pour elle : car, enfin, si elle ne voyoit rien qui lui plût, elle ne voyoit aussi rien qui la fâchât; et l'absence de son mari, et de tous ceux qui l'avoient abandonnée avec sa beauté, faisoit qu'elle avoit l'esprit plus tranquille, si bien que, s'accoutumant peu à peu à une espèce de mélancolie qui occupe l'âme sans la troubler, elle commença de se porter mieux, et elle recouvra sa beauté, mais de telle sorte que jamais elle n'en avoit tant eu. Les choses étant en ces termes, il arriva que le prince de Salamis mourut subitement à Paphos. »

Il nous semble impossible que ce récit ne soit pas vrai, au moins dans ses points essentiels ; car comment M[lle] de Scudéry, une personne si honnête et si prudente, aurait-elle osé attribuer au marquis de Sablé de pareils procédés envers sa femme, à dix années de distance, en présence de ses contemporains et de ses enfants, si ces procédés n'eussent pas été des faits avérés et tombés dans la notoriété publique ?

Mlle de Scudéry nous apprend encore qu'après le temps consacré au deuil de la mort de son mari, Mme de Sablé revint à la cour, et pour l'affaire de son marquisat, et pour montrer aussi les nouveaux charmes que la retraite avait ajoutés à son esprit et à sa beauté. Elle y gagna donc autant de cœurs que la première fois.

« Cependant, dit Mlle de Scudéry, *ibid.*, p. 189, il y eut une telle fatalité à la beauté de Parthénie, qu'elle lui causa cent malheurs, ou par ceux qui l'aimoient, ou par celles qui lui portoient envie... Il y eut même encore un homme de haute qualité qui l'aima sans l'aimer longtemps, de sorte qu'elle vint à être si rebutée du monde et de la cour, qu'elle ne les pouvoit plus endurer... et, pour se délivrer de tant d'importunité à la fois, elle retourna chercher la solitude. »

Sous ce peu de mots se cachent bien des mystères qu'il nous est impossible de pénétrer. Quel est cet homme de haute qualité qui aima Mme de Sablé, mais l'aima peu de temps ? Nous soupçonnerions que Mlle de Scudéry a voulu par là désigner Henri de Montmorency, si la chronologie ne nous embarrassait, et si nous n'étions parvenu bien au delà de l'année 1632, où le duc de Montmorency finit si déplorablement sa carrière.

Mais arrivons à ce troisième adorateur de la belle Parthénie, à ce rival de Polydamas et du prince de

Salamis, qui aurait bien voulu ou les faire éconduire ou leur succéder, et que Mlle de Scudéry nomme Callicrate. C'est ici que le roman abonde en détails d'histoire et de mœurs d'une assez grande importance, parce qu'ils se rapportent à un personnage célèbre. Callicrate en effet n'est autre que Voiture.

Nous avons déjà [1] rencontré et apprécié Voiture; nous avons rétabli ses justes droits à la renommée, et maintenu l'opinion de Mme de Sévigné, de La Fontaine et de Boileau. Voiture est le créateur d'un genre où il est resté le premier, même après Saint-Évremont et jusqu'à Voltaire. Ses lettres et ses poésies légères sont, au XVIIe siècle, un monument unique où brillent les qualités les plus rares, infiniment d'esprit, une verve comique inépuisable qui part et jaillit à tout propos, une hardiesse qui se permet tout, avec un art qui sait tout dire [2]. Mais, en défendant le talent de Voiture, nous faisons toutes réserves sur son caractère. Voilà bien, hélas! par ses mauvais côtés, le triste modèle de l'homme

1. *La Jeunesse de madame de Longueville*, ch. II.

2. Ayant essayé de tirer Voiture de l'injuste et universel oubli où depuis longtemps il était tombé, nous avons été flatté de voir un jeune homme intelligent et laborieux, M. Ubicini, mettre au jour, en profitant des ressources que nous avions indiquées, une meilleure édition de Voiture, qu'avec de nouveaux soins il pourra perfectionner encore. *Œuvres de Voiture*, etc., par M. A. Ubicini, 2 vol. in-12, 1855. — Il a paru encore une autre édition de Voiture en 1856, in-8°, par M. Roux.

de lettres! Vain par-dessus tout, son amour-propre n'a de frein, de contre-poids que l'intérêt. Contraint de flatter, on sent qu'il aimerait mieux mordre. Les succès d'autrui l'importunent et lui semblent une usurpation. Il voudrait occuper de lui et à tout moment la terre entière; il n'a d'éloges que pour ceux qui le peuvent servir d'une façon ou d'une autre, capable de trouver de l'esprit à Costar[1], si Costar se veut consacrer à répandre son nom; fréquentant les grands, en tirant de toutes mains de bonnes places et de bonnes pensions; puis, de peur de paraître leur obligé et leur inférieur, affectant avec eux une familiarité presque insolente, et faisant dire au duc d'Enghien : « Vraiment cet homme seroit insupportable s'il étoit des nôtres »; selon les temps, d'une humeur charmante et obséquieuse, ou inégale, impérieuse et presque maussade; à ce point irritable qu'il faut bien prendre garde à ce qu'on lui dit et comment on le lui dit, car le moindre oubli soulève des orages; galant aussi, non pas par le besoin d'aimer et d'être aimé, mais par vanité pure et pour se donner des airs de gentilhomme; faisant le mourant des grandes dames pour paraître au moins n'en être pas haï; d'ailleurs vivant mal, libertin et débauché. C'est sous cet aspect que Mlle Scudéry, qui avait appris peut-être à ses dé-

1. Sur Costar, voyez *Madame de Sablé*, ch. Ier, et l'*Appendice*.

pens à bien connaître Voiture, et qui ne l'aimait pas [1], nous le représente courageusement ; elle rend une entière justice à ses talents, mais elle fait voir quelle étrange distance il y a souvent de la délicatesse de l'esprit à celle du cœur. M[lle] de Scudéry confirme ce que dit aussi Tallemant [2], que Voiture fit une cour assez vive à M[me] de Sablé ; et elle ajoute bien vite, ce que ne dit pas Tallemant et qui paraît fort vraisemblable, que jamais Voiture n'aima réellement M[me] de Sablé et n'osa porter si haut ses prétentions, mais qu'il trouva qu'il était du bon air de ne paraître pas mal avec une personne de ce rang, de cet esprit, de cette beauté, de cette considération. Il affectait en public une équivoque familiarité avec elle, qui ne s'en fâchait point, parce qu'elle ne se doutait pas de ses desseins, et qu'on passait beaucoup à Voiture. En recevait-il quelque lettre, il ne les montrait pas, comme s'il y avait eu quelque mystère entre eux. Une fois même, dit M[lle] de Scudéry, pendant que M[me] de Sablé était retirée dans le Maine, il fit semblant d'aller la voir, bien qu'elle ne reçût personne, faisant une partie du chemin jusqu'à un certain endroit où il était sûr d'être vu, et s'en revint chez lui par un détour. Au milieu des scènes romanesques que M[lle] de Scudéry mêle à l'histoire, elle fait jouer à Voiture un

1. Voyez plus bas le chapitre douzième : *Mademoiselle de Scudéry et sa société.*
2. Tallemant, t. II, p. 276.

très vilain rôle : il travaille à brouiller la belle Parthénie avec Polydamas, en mettant tout son esprit à lui faire sentir combien Polydamas en a peu ; il se félicite de la voir mariée au prince de Salamis, parce qu'il sait qu'elle ne l'aime point, et qu'il espère devenir son confident et son consolateur. Tombe-t-elle dans la disgrâce de l'opinion, il la néglige. Reparaît-elle avec éclat dans le monde, il s'empresse de nouveau auprès d'elle, jusqu'à ce que la belle Parthénie, découvrant enfin toutes ses ruses, rompe décidément avec lui. Il y a là dans M[lle] de Scudéry des peintures que la fantaisie ou l'inimitié ne semblent pas seules avoir inspirées.

Le Grand Cyrus, ibid., p. 125 : « Callicrate étoit un homme d'assez basse naissance[1], qui, par son esprit, en étoit venu au point qu'il alloit de pair avec tout ce qu'il y avoit de grand à Paphos et parmi les hommes et parmi les dames. Il écrivoit en prose et en vers fort agréablement, et d'une manière si galante et si peu commune qu'on pouvoit presque dire qu'il l'avoit inventée : du moins, sçais-je bien que je n'ai jamais rien vu qui l'ait pu imiter, et je pense même pouvoir dire que personne ne l'imitera jamais qu'imparfaitement. Car enfin d'une bagatelle il en faisoit une agréable lettre ; et, si les Phrygiens disent vrai, lorsqu'ils assurent que tout ce que Midas touchoit

1. Tallemant dit qu'il était fils d'un marchand de vin d'Amiens. De là tant de bons mots faits sur son compte.

devenoit or, il est encore vrai de dire que tout ce qui passoit dans l'esprit de Callicrate devenoit diamant, étant certain que du sujet le plus stérile, le plus bas et le moins galant il en tiroit quelque chose de brillant et d'agréable. Sa conversation étoit aussi très divertissante, à certains jours et à certaines heures, mais elle étoit fort inégale; et il y en avoit d'autres où il n'ennuyoit guères moins que la plupart du monde l'ennuyoit lui-même. En effet, il avoit une délicatesse dans l'esprit qui pouvoit quelquefois plutôt se nommer caprice que délicatesse, tant elle étoit excessive. Sa personne n'étoit pas extrêmement bien faite; cependant il faisoit profession ouverte de galanterie, mais d'une galanterie universelle, puisqu'il est vrai que l'on peut dire qu'il a aimé des personnes de toutes sortes de conditions. Il avoit pourtant une qualité dangereuse pour un amant, c'est qu'il n'aimoit pas moins à faire croire qu'il étoit aimé qu'à l'être...

« Callicrate, dont l'âme n'étoit que vanité, ne songeoit qu'à faire en sorte qu'on pût soupçonner que Parthénie souffroit agréablement sa passion, et je ne doute nullement qu'il n'eût été plus satisfait que toute la cour eût cru que Parthénie l'aimoit, que si elle l'eût aimé effectivement et que personne ne l'eût sçu. C'est pourquoi toutes ses actions avoient un dessein caché, dont Parthénie ne s'aperçut que longtemps après. Mais, ce qu'il

y avoit d'admirable en l'humeur de Callicrate, c'est qu'il n'aimoit jamais tant par son propre jugement que par celui des autres; et si Parthénie, toute belle qu'elle étoit, n'eût pas eu la grande réputation de beauté, il ne l'auroit jamais aimée, car sa vanité ne cherchoit pour l'ordinaire que les choses d'éclat. Les belles maisons, les beaux meubles, le grand train et la grande qualité lui ont quelquefois fait quitter les plus belles dames de Chypre. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si, trouvant en une même personne la condition, la beauté, l'esprit et la grande réputation, il s'y opiniâtra plus qu'aux autres, et mit sa dernière félicité à persuader à toute la cour qu'il n'étoit pas mal avec elle. Ce n'est pas que de la naissance dont il étoit, il osât agir comme faisoient Polydamas et le prince de Salamis, mais il prenoit un autre air de vivre plus familier, et présupposant toujours que ce qu'il faisoit ne pouvoit tirer à conséquence, il accoutuma insensiblement Parthénie à souffrir qu'il la louât, qu'il lui parlât souvent bas, et qu'il lui dît même quelquefois tout haut en raillant qu'elle étoit une dangereuse personne. Comme il ne songeoit pas tant à être aimé qu'à faire croire qu'il n'étoit pas haï, il ne lui disoit jamais rien en particulier qui lui pût déplaire de peur qu'elle ne le bannît, mais il apportoit grand soin à faire que l'on s'aperçût qu'il étoit amoureux d'elle. C'est pourquoi, quand il sortoit de chez Par-

thénie avec quelqu'un qu'il croyoit avoir assez d'esprit pour l'observer, il affectoit de paroître mélancolique. Quelques fois il ne parloit point, d'autres fois il parloit toujours d'elle et la suivoit presque en tous lieux, affectant de la regarder attentivement quand elle ne le regardoit pas, et cherchant pourtant avec soin de rencontrer quelques fois ses yeux, pour lui faire quelque signe d'intelligence sur quelque secret de bagatelles, qu'il lui avoit confié exprès pour cela : car, de l'humeur dont il étoit, il eût préféré un regard favorable dont on se seroit aperçu aux plus étroites faveurs obtenues dans le secret et dans le silence.

« Ce qu'il y avoit d'étrange en l'humeur de Callicrate, étoit qu'encore qu'il eût une délicatesse d'esprit si excessive qu'il ne pût presque trouver personne digne de louanges, il ne laissoit pourtant pas d'avoir certains goûts bizarres et extravagants, qui lui en faisoient quelquefois aimer d'autres qui n'étoient point du tout aimables, si ce n'étoit parce qu'il en étoit aimé, et que, selon son sens, il y avoit de la vanité à l'être de qui que ce fût. Comme il avoit l'esprit impérieux, il aimoit à avoir toujours quelqu'un qu'il pût mépriser impunément ; et, comme il n'eût assurément pu trouver cela parmi des personnes de qualité et des personnes raisonnables, il en souffroit quelques autres, seulement pour avoir le plaisir de pouvoir les tour-

menter et d'être plutôt leur tyran que leur amant[1], de sorte que l'on peut assurer que jamais nul autre que lui n'a eu des sentiments dans le cœur si opposés qu'étoient tous les siens. Au reste, tout le monde a toujours bien sçu qu'il adoroit plutôt en son cœur Vénus Anadyomène que Vénus Uranie ; car, enfin, il ne pouvoit comprendre qu'il pût y avoir de passion détachée des sens, et il avoit même bien de la peine à croire qu'il y eût au monde une affection toute pure. Il ne laissoit toutesfois pas d'être non-seulement souffert de toutes les dames, mais il étoit encore aimé de plusieurs ; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si Parthénie, toute sage qu'elle étoit, le souffroit; et d'autant moins qu'il vivoit avec elle plus respectueusement qu'avec toutes les autres, et qu'il ne lui disoit jamais qu'il avoit de l'amour pour elle, si ce n'étoit en raillant et d'une manière qui ne lui permettoit pas de s'en offenser, ni même de le croire... »

Page 157, après la rupture de Parthénie et de Polydamas : « Pour ne perdre point de temps à contenter sa vanité, durant qu'il n'y avoit pas d'amants déclarés auprès de Parthénie, Callicrate se mit à n'en partir plus : il la voyoit à toutes les heures où elle étoit visible; et, quand il ne la voyoit pas, il affectoit non-seulement de parler d'elle hors de pro-

1. Ceci ressemble bien à une allusion à la pauvre M[me] de Saintot. Voyez Tallemant, *ibid.*

pos, mais de la nommer toujours au lieu d'une autre, de sorte qu'il appeloit tout le monde Parthénie, feignant de se reprendre avec précipitation, et faisant semblant d'être fâché que sa langue découvrît le secret de son cœur. En un mot, il agit avec tant d'art qu'il fit enfin soupçonner à toute la cour qu'il aimoit Parthénie. Personne n'osa pourtant en parler à cette princesse ; car le moyen, disoit-on, qu'elle ne s'aperçoive point de ce que toute la terre aperçoit ? et, si elle s'en aperçoit, le moyen encore qu'elle ne bannisse pas Callicrate de chez elle ? Si bien que, ne sçachant que croire, on se contentoit de voir que Callicrate étoit amoureux, et d'en parler sans en rien dire pourtant à Parthénie, qui n'avoit garde de penser que Callicrate eût de l'amour pour elle, puisque, pour l'ordinaire, il ne l'entretenoit que de choses si indifférentes et si peu importantes qu'elle n'en pouvoit pas avoir la pensée... »

Quand Parthénie épousa le prince de Salamis, « Callicrate trouva quelque consolation à penser que Parthénie ne l'aimeroit point, et à espérer qu'il pourroit être le confident et le consolateur de tous ses déplaisirs secrets. Joint aussi qu'il espéra que, tout le monde sçachant que Parthénie n'aimoit point son mari, il lui seroit plus aisé de faire croire qu'il n'en seroit pas haï ; car, pour en être aimé, quelque orgueil qu'il pût avoir, et quelque mauvaise opinion qu'il eût des femmes en général, je suis assuré qu'il

n'a jamais pu croire lui-même que Parthénie, dont il connoissoit bien la vertu, pût avoir un sentiment criminel en toute sa vie, quoiqu'il connût bien qu'elle avoit l'âme passionnée..... »

La princesse Parthénie, maltraitée par son mari, ayant perdu et sa santé et sa beauté, « Callicrate trouvant moins de vanité à faire d'être aimé de Parthénie que lorsqu'elle étoit l'astre de la cour, se désaccoutuma de la voir si souvent. »

Lorsque la princesse de Salamis, après être revenue à la cour et y avoir jeté un nouvel éclat, se fut décidée à s'éloigner encore, « Callicrate se mit à lui écrire très souvent, sans lui écrire pourtant rien qui lui pût déplaire. Au contraire, il lui mandoit cent agréables choses, et les lui mandoit si plaisamment, qu'il lui eût été difficile de refuser un divertissement qui lui étoit si nécessaire dans la solitude où elle vivoit. De sorte que, pour le faire durer, elle se résolut de lui répondre ; mais, quoique les lettres de cette princesse fussent très jolies, qu'elles ne fussent que de choses indifférentes, et que bien souvent elle lui en écrivît avec dessein qu'il les montrât, il n'en fit pourtant voir pas une; si bien que, tout le monde sçachant que Parthénie écrivoit à Callicrate et voyant qu'il faisoit un grand mystère de ses lettres, les ennemies de cette princesse tâchèrent de faire croire que l'intelligence qu'elle avoit avec Callicrate n'était pas une intelligence de bel esprit seulement.

Mais, pour achever de contenter sa vanité, Callicrate feignit d'avoir un voyage à faire, où il donnoit des prétextes si peu vraisemblables, qu'il eût donné de la curiosité aux gens du monde les moins curieux des affaires d'autrui. Et, pour faire que cette curiosité fût plus générale, il fut dire adieu à toute la cour, après quoi il partit sans mener personne avec lui, et partit même le soir, disant que, parce qu'il faisoit chaud, il vouloit aller de nuit. De plus, comme il ne doutoit point qu'il n'y eût quelques personnes à Paphos qui s'intéressoient assez en lui pour l'observer, aussitôt qu'il fut hors de la ville, il prit le chemin qui alloit au lieu où demeuroit la princesse de Salamis, et en effet il fut jusques à cinquante stades de la maison où elle étoit; puis tout d'un coup, prenant plus à gauche, il fut se cacher chez un de ses amis, sans lui en dire la véritable cause; où il fut quinze jours entiers. Après quoi il revint à Paphos, où ceux qui l'avoient fait suivre, comme il l'avoit bien prévu, avoient déjà publié qu'il étoit allé faire une visite à la princesse de Salamis. De sorte que, lorsqu'il revint à la cour, on ne manqua pas de lui demander pourquoi il avoit voulu cacher le lieu où il avoit été. Mais, pour mieux faire croire la chose, il feignit d'être en une si grande colère contre ceux qui la disoient, et s'empressa tellement à dire que cela n'étoit pas, qu'enfin on vint à le croire. La chose fit un si grand bruit, qu'on le fit sçavoir à Parthé-

nie, qui ne douta point du tout que ce ne fût une fourbe de Callicrate; de sorte qu'elle se confirma de plus en plus dans l'aversion qu'elle avoit pour le monde. Cependant Parthénie fit savoir si clairement à Paphos que Callicrate n'avoit point été chez elle, que personne n'en douta plus; mais on ne put pas convaincre Callicrate de la fourbe qu'il avoit faite, à cause qu'il avoit toujours dit qu'il n'avoit point été chez la princesse de Salamis. Cela n'empêcha pourtant pas que Parthénie ne rompît toute sorte de commerce avec lui. Mais, comme si les dieux avoient voulu que la mort eût triomphé de tous ceux que les yeux de Parthénie avoient vaincus, Callicrate mourut peu de temps après cette fourbe, extrêmement regretté de tous ceux qui l'avoient connu, et même de celles qu'il avoit le plus cruellement trompées, tant il est vrai que les rares qualités de son esprit faisoient excuser je ne sçais quelle maligne vanité dont son âme étoit remplie. La belle Parthénie le plaignit aussi comme les autres, quelque sujet de plainte qu'il lui eût donné. »

Nous le demandons ici, comme nous l'avons fait précédemment à propos de ce que Mlle de Scudéry nous disait de la conduite du marquis de Sablé envers sa femme : ne sent-on pas dans tout ce récit l'accent de la vérité? Et quand Voiture venait de mourir au milieu de l'année 1648, quand, à la fin de 1649, son fameux sonnet sur Job avait occupé

tous les salons de Paris et procuré à sa mémoire le plus éclatant triomphe, se peut-il admettre qu'au mois d'avril 1651 Mlle de Scudéry lui eût prêté ce rôle de Callicrate, si ce rôle n'eût pas été conforme aux souvenirs qu'il avait laissés dans la société où ils avaient tous deux vécu? Et aurait-elle eu la pensée d'adresser une pareille histoire, si c'eût été une invention calomnieuse, à Mme de Longueville, c'est-à-dire à la plus ardente des admiratrices de Voiture en même temps que la plus fidèle amie de Mme de Sablé? C'est que l'âme du personnage avait percé à travers tout le brillant de son génie, et qu'on le savait capable des petites perfidies qui lui sont ici attribuées, de celles-là ou d'autres semblables. Nous croyons donc le portrait de Callicrate, dans *Le Grand Cyrus*, fondé sur une connaissance intime de la vie et du caractère de Voiture. En traçant ce portrait, Mlle de Scudéry était animée par le généreux désir de venger son sexe, et de défendre la cause de la noble et parfaite galanterie, offensée par un bel esprit corrompu.

CHAPITRE NEUVIÈME

MONTAUSIER.

Catherine de Vivonne, Julie et Angélique d'Angennes, Mlle Paulet, Mme de Sablé, Voiture, tel est le premier fond de l'hôtel de Rambouillet. Mais sur ce fond-là parurent de bonne heure et successivement se rencontrèrent d'autres personnages, venus des points les plus différents, de l'armée, de l'Église, de l'Académie, apportant avec eux dans les salons de la rue Saint-Thomas-du-Louvre une variété piquante, tempérée par le commun sentiment de l'élégance et du bon goût. Mlle de Scudéry, comme elle a pris soin de nous en avertir [1], s'arrête particulièrement à ceux qui composaient le cercle intime et de tous les jours; elle néglige les rares et illustres visiteurs, Balzac et Corneille, le cardinal de Lavalette et le maréchal de Grammont; elle s'applique à faire connaître surtout ses amis, Montausier, Arnauld, Godeau, Conrart, Chapelain, et jusqu'au jeune Chan-

1. Voyez la fin du chapitre sixième.

deville, obscur neveu d'un oncle illustre, le grand Malherbe. Ne critiquons pas ces préférences de l'amitié, acceptons de bonne grâce ce qu'on nous donne, et considérons d'abord les portraits de Montausier et d'Arnauld. Montausier est inséparable de sa femme Julie, et tient de toutes parts à l'histoire de l'hôtel de Rambouillet; et Arnauld nous attire, parce qu'il a été, selon nous, un des hommes les plus spirituels de son temps, et qu'il nous semblerait équitable de relever sa réputation à l'égal de son mérite, tandis que celle de Montausier a besoin peut-être d'être un peu réduite et ramenée à une mesure plus vraie.

Charles de Sainte-Maure, d'une ancienne famille de Touraine, transplantée en partie dans la Guyenne au XVIe siècle, était le fils cadet de Léon de Sainte-Maure, troisième du nom, baron de Montausier, seigneur de Salles, etc., et de Marguerite de Châteaubriant. Il avait pour tante Catherine de Sainte-Maure qui succéda, en 1638, à Mme de Senecey dans la charge de première dame d'honneur de la reine Anne « dame de grand mérite, dit Mme de Motteville[1], savante, modeste, vertueuse », et dont le mari, le comte de Brassac, devint à peu près vers le même temps surintendant de la maison de la Reine, ainsi que gouverneur de Saintonge et d'Angoumois; tous les deux

1. *Mémoires*, t. Ier, p. 159.

dévoués à Richelieu, et qui remplirent à sa satisfaction les difficiles emplois qu'ils tenaient de sa confiance, sans blesser le cœur et sans avoir jamais cessé de mériter l'estime et même l'affection d'Anne d'Autriche [1]. Charles de Sainte-Maure perdit son père de bonne heure, mais il trouva un guide et un modèle dans son frère aîné, Hector de Sainte-Maure, baron de Montausier, officier de la plus haute espérance et qui promettait d'être un véritable homme de guerre, se distingua sous le maréchal de Thoiras, en 1630, dans les affaires d'Italie et à Casal, et servit si bien dans la Valteline sous le grand duc Henri de Rohan, qu'on lui envoyait le brevet de maréchal de camp à vingt-sept ans, lorsque, à l'attaque de Bormio, où il fit preuve d'une rare vigueur, il fut blessé le 4 juillet 1635 d'un coup de pierre à la tête, dont il mourut quinze jours après, emportant les regrets de toute l'armée et l'estime de son général [2]. Les services et

1. Voyez *Madame de Hautefort*, ch. IV, p. 111, etc.

2. *Mémoires et lettres de Henri de Rohan, sur la guerre de la Valteline*, publiés par le baron de Zur-Lauben, Genève et Paris, 1758, t. II, p. 4 et 5. Dépêche du duc de Rohan à M. de Bouthillier, un des surintendants des finances, du 2 août 1635 : « C'est avec un extrême déplaisir que je vous mande la mort de M. de Montausier. On ne l'a su sauver, ayant le cerveau offensé. Le Roi y a perdu un fidèle serviteur et un excellent homme de guerre. J'espère que Sa Majesté aura égard à ses services en donnant à son frère son régiment. J'en écris à M. le cardinal (de Richelieu) pour le supplier de le lui bien vouloir procurer. Je vous conjure de m'être favorable en cette poursuite. » P. 8, lettre du même à Richelieu : « Je vous ai importuné depuis peu pour le pauvre M. de Montausier (il avait demandé pour lui le brevet de maréchal de camp); maintenant que Dieu l'a retiré du monde, je vous

la mort glorieuse du frère aîné profitèrent à son cadet. Charles de Sainte-Maure, né en 1610, et que du vivant de son frère on appelait M. de Salles, du nom d'une des seigneuries de leur maison, avait suivi de bonne heure Hector de Montausier à la guerre; il fit avec lui la campagne d'Italie et celle de la Valteline, et, à sa mort, lui succéda dans son titre de baron de Montausier; il lui eût également succédé dans le commandement de son régiment, que demanda pour lui le duc de Rohan, si, d'après le conseil de son oncle, M. de Brassac, le jeune officier n'avait mieux aimé rester dans l'arme de prédilection de la jeune noblesse, la cavalerie.

importune pour son cadet, me promettant que vous aurez souvenance des services de l'aîné, et que vous le protégerez auprès du Roi pour lui faire avoir le régiment. Je vous en supplie très humblement, vous demandant pardon de cette hardiesse; mais le mérite du défunt me fait espérer que vous ne prendrez en mauvaise part ma requête. » P. 9 et 10, le même à Servien, qui remplissait alors les fonctions de ministre de la guerre : « M. de Montausier enfin est mort de sa blessure à la tête : c'est une perte indicible. Je supplie très humblement M. le cardinal de vouloir procurer le régiment à son cadet. » P. 56, Servien à M. de Rohan : « Sa Majesté envoie un brevet de maréchal de camp à M. de Montausier pour l'encourager à continuer ses services avec le même zèle qu'il a fait jusqu'ici. » P. 59, réponse de Rohan à Servien : « J'ai grand regret que le paquet que vous m'envoyez pour le pauvre feu M. de Montausier ne l'ait trouvé en vie, etc. » P. 141, le même à M. de Bouthillier : « Je n'apprends point encore que le frère de feu M. de Montausier ait accepté le régiment; s'il demeure à la cavalerie, où il est maintenant et où M. de Brassac (son oncle) le veut retenir, il (le régiment de Montausier) seroit bien propre au vicomte de Melun, etc. » P. 146, le même à Richelieu : « Il n'a pas encore été pourvu au régiment de Montausier, son jeune frère désirant demeurer dans la cavalerie comme il s'y trouve. » On voit que tout en demandant le régiment de Montausier pour Charles de

Mais son frère, en se faisant tuer à Bormio, lui rendit un bien autre service. Hector de Montausier, comme beaucoup d'autres jeunes gentilshommes d'esprit et de mérite, s'était fait présenter à l'hôtel de Rambouillet; galant et bien fait, il s'était épris de la belle Julie; il avait même été question de mariage entre eux; mais, par un pronostic étrange, quand tout semblait lui sourire, il avait prédit que ce mariage n'aurait pas lieu; et voyant son jeune frère amoureux aussi de la même personne, il annonça, en partant pour l'armée de la Valteline, qu'il n'en reviendrait pas et que son frère épouserait la belle demoiselle[1]. Il paraît qu'en effet M. de Salles adora

Sainte-Maure, le duc de Rohan n'en fait pas d'éloge particulier. Tallemant, t. II, à l'article de Mme de Montausier : « La guerre appela bientôt M. de Montausier (Hector) en Italie. Il se jeta dans Casal et eut bonne part aux exploits qui s'y firent. Il arrêta toute l'armée du duc de Savoie devant Ponsdès, terre qui n'étoit pas en état d'être défendue..... M. de Rohan parle de lui comme d'un homme qui avoit beaucoup de génie pour la guerre. Son frère est un homme à se jeter dans un feu, mais il n'a point de génie pour la guerre... Il (Hector) reçut un coup de pierre à la tête, dont il mourut. On le vouloit trépaner : je ne le souffrirai pas, dit-il, il y a assez de fous au monde sans moi. Ce cavalier étoit né pour la cour, il étoit bien fait et avoit l'esprit accort... Il étoit si ambitieux qu'il avouoit en riant qu'il n'y avoit personne au monde qu'il ne laissât pendre volontiers, s'il ne tenoit qu'à cela qu'il eût un royaume. (Voyez là-dessus une lettre de Voiture à M. de Montausier, de Lisbonne, le 22 octobre 1633; c'est la lettre 46, t. Ier, p. 112 de l'édition de 1745, et la Lettre 61, t. Ier, p. 188 de l'édition de M. Ubicini). A cause de cette ambition, Mme de Rambouillet l'appela *el rey de Georgia*, sur la nouvelle qui vint qu'un particulier s'étoit fait roi de ce pays-là. »

1. C'est du moins ce que dit Tallemant qui devait tenir ces anecdotes de la marquise de Rambouillet. *Ibid.* : « On avoit parlé autrefois de marier Mme de Montausier à feu M. de Montausier, aîné de

Julie d'Angennes dès le premier moment qu'il la vit, et l'adora longtemps en silence avant de se déclarer. Devenu baron de Montausier, il alla servir en Lorraine et en Alsace, montra la plus brillante valeur sous le grand duc Bernard de Weimar, particulièrement au siége de Brissac et dans l'affaire de Cerné, où il prit trois étendards de cavalerie de sa propre main. Il fit ensuite la campagne d'Allemagne sous le maréchal de Guébriant, en la qualité de maréchal de camp, et fut chargé du commandement de la haute et basse Alsace. Après la mort du maréchal, il resta dans l'armée du Rhin, et se trouva à la désastreuse bataille de Tudelingen, le 25 novembre 1643, où Rantzau, vaillant soldat et général médiocre, devançant la faute que Turenne devait faire deux ans après à Mariendal, et ayant laissé ses divers quartiers s'établir pour plus de commodité trop loin les uns des autres, fut mis en pleine déroute par Charles IV, duc de Lorraine, et fait prisonnier lui et ses plus braves lieutenants, parmi lesquels était le baron de Montausier. Au sortir d'une courte captivité, celui-ci revint à Paris, excitant un assez grand intérêt par son courage et son malheur, et il bri-

celui-ci. Il fit un étrange pronostic en s'en allant à la Valteline; car il dit à Mlle de Rambouillet qu'il seroit tué cette campagne-là et que son frère plus heureux que lui l'épouseroit .... M. de Salles, son cadet, étoit devenu amoureux d'elle dès qu'il la vit; il y a apparence que son aîné n'ignoroit pas sa passion, et que c'est ce qui lui fit dire que ce frère plus heureux que lui épouseroit un jour Mlle de Rambouillet. »

gua très vivement la main de M[lle] de Rambouillet.

Après la mort de son frère, il avait laissé paraître ses sentiments, et il les avait ouvertement déclarés, dès qu'il avait été maréchal de camp et gouverneur d'Alsace. Sa principale qualité, comme militaire et comme amant, était une constance opiniâtre, et cette qualité-là ne manque guère de réussir. La belle Julie eut beau dire qu'elle ne voulait pas se marier, l'amoureux et obstiné Montausier persévéra dans sa poursuite, et fit le siége de la dame selon toutes les règles, avec une ardeur à la fois habile et passionnée; d'une part, intéressant tout le monde à son amour, gagnant successivement toutes les amies de la noble marquise, M[lle] Paulet, M[me] de Sablé, M[me] d'Aiguillon, faisant parler en sa faveur, d'abord Richelieu, puis Mazarin, plus tard la Reine elle-même; d'autre part, agissant sur le cœur de Julie par tous les beaux esprits de sa cour, se faisant bel esprit lui-même, composant des vers pour elle, en faisant composer par tous les poëtes de sa connaissance, lui prodiguant les adorations publiques et privées, et lui adressant enfin cette fameuse *Guirlande de Julie*, « la plus illustre galanterie, dit Tallemant, qui ait jamais été faite. »

Elle est de l'année 1641. C'était, ou plutôt c'est encore[1] un bel in-folio relié en magnifique ma-

1. On connaît trois exemplaires de *la Guirlande de Julie*. L'un, in-4°, est une simple esquisse, sans beaucoup d'importance. L'autre est un

roquin rouge et doublé de même, portant au dehors et au dedans le chiffre entrelacé de J. L., Julie-Lucine. Le frontispice est une guirlande avec ce titre : *La Guirlande de Julie pour Mlle de Rambouillet, Julie Lucine d'Angennes.* Sur le premier feuillet est peint un zéphyr tenant dans la main droite une rose et dans la gauche une guirlande de fleurs, au nombre de vingt-neuf, qu'il souffle légèrement sur la terre. Puis, viennent de nombreux feuillets qui contiennent séparément les vingt-neuf fleurs peintes de la main du fameux peintre de fleurs, Robert, chacune accompagnée d'un madrigal admirablement écrit par Jarry. La plupart de ces madrigaux sont de Montausier lui-même, les autres, des poëtes de l'hôtel de Rambouillet, parmi lesquels ne se trouve pas Corneille, à qui, mal à propos depuis deux siècles, on attribue des vers de Conrart[1].

magnifique in-folio, avec les miniatures de Robert, la belle écriture de Jarry, et la brillante et double reliure de Le Gascon ; c'est le présent même que Montausier offrit à Julie. Tant que celle-ci vécut, elle garda précieusement ce gage de la galanterie de son mari. Il passa à sa fille unique, la duchesse d'Uzès ; et après bien des fortunes diverses, il est, grâce à Dieu, revenu aux mains de la noble famille. Montausier avait fait faire aussi, vraisemblablement pour lui-même, une copie de *la Guirlande* en format in-8°, sans les peintures de Robert, et où il n'y avait que les madrigaux de la main de Jarry, avec la même reliure que l'in-folio et au chiffre de Julie-Lucine. Après avoir été en possession du duc de la Vallière, ce charmant manuscrit fut acquis à sa vente par M. de Bure, et à la vente du dernier de Bure, qui a eu lieu en 1853, il a été acheté 8,000 francs par M. le marquis de Sainte-Maure, qui a bien voulu nous en laisser prendre connaissance.

1. Les madrigaux dont se compose *la Guirlande de Julie* ont été bien des fois imprimés. La dernière édition est celle de M. Nodier, en

Cependant Julie ne se rendait pas et répétait toujours qu'elle ne voulait pas quitter sa mère. Du temps de Gustave-Adolphe, elle disait qu'elle n'agréait d'autre amant que ce héros, dont elle avait le portrait dans sa chambre. Peu à peu, elle se prêta davantage aux hommages de Montausier, sans en être fort touchée. Elle n'était pas née pour l'amour, et n'en ressentait pas la plus légère atteinte pour son infatigable adorateur. Quand elle céda, ce fut de guerre lasse, pour « ne pas fâcher sa mère, » dit Tallemant, et aussi, ajoute-t-il, parce que Mme d'Aiguillon eut l'art de faire briller à ses yeux la perspective qui la pouvait flatter le plus : Mme la comtesse de Brassac, tante de Montausier, ayant été première dame d'honneur de la Reine, la marquise de Montausier y pouvait très bien prétendre. « Je remarque bien, dit Tallemant, que c'est ce qu'elle souhaiteroit le plus au monde, et

1826, dans sa *Collection de petits classiques françois*. Elle est faite sur celle de Didot, de 1784. Les principaux auteurs de ces madrigaux sont Chapelain, Gombault, Scudéry, Desmarets, Godeau, Colletet, Arnaud de Corbeville, Racan, Conrart et surtout Montausier. Ces poésies sont en général assez médiocres. Il est bien extraordinaire que dans le Recueil de Sercy, qui est de 1653, et qui a été plusieurs fois réimprimé, notamment en 1657, du vivant de Mme de Rambouillet, de M. et de Mme de Montausier, et aussi de Corneille, les madrigaux de trois fleurs, la tulipe, la fleur d'orange, l'immortelle blanche, portent le nom de Corneille, t. II, pages 235, 238 et 242; tandis que dans les éditions de *la Guirlande*, venues longtemps après, il est vrai, mais faites sur le manuscrit de l'hôtel d'Uzès, ces trois madrigaux sont attribués à Conrart; et nous avons lu de nos yeux le nom de Conrart dans le manuscrit qui appartient à M. le marquis de Sainte-Maure. Il est donc temps de retrancher ces trois madrigaux des œuvres de Corneille, où on les a obstinément placés depuis le premier recueil des *Œuvres diver-*

il n'y a guères de femme qui y fût plus propre. » Tallemant parle ainsi en 1657, et alors il avait parfaitement raison ; mais auparavant la conjecture ne s'applique pas, et nulle part nous ne voyons la moindre preuve, le moindre indice de l'ambition que Tallemant lui prête. Elle avait bien en elle le germe de l'ambition, dans le désir inné de plaire et de réussir ; mais il fallut que Montausier développât ce germe. Julie se sentait faite pour l'hôtel de Rambouillet ; elle s'y voulait consacrer ; tout son cœur était là. Montausier ne lui inspirait que de l'estime, et elle ne pouvait parvenir à surmonter son aversion pour le mariage. Tallemant avoue « que la veille même elle étoit aussi éloignée du mariage que jamais. »

ses, jusqu'à la bonne et belle édition de Corneille donnée par M. Parrelle dans la *Collection des classiques françois* de Lefèvre, en 1824. On ne fera aucun tort à Corneille, et on ferait quelque honneur à Conrart, en restituant à ce dernier quelques vers du madrigal de la fleur d'orange :

Je ne suis point sujette au fragile destin
De ces belles infortunées
Qui meurent dès qu'elles sont nées,
Et de qui les appas ne durent qu'un matin.
. . . .
J'ose donc me vanter, en vous offrant mes vœux,
De vous faire moi seule une riche couronne,
Bien plus digne de vos cheveux
Que les plus belles fleurs que zéphyre vous donne.
Mais si vous m'accusez de trop d'ambition,
Et d'aspirer plus haut que je ne devrois faire,
Condamnez ma présomption
Et me traitez en téméraire ;
Punissez, j'y consens, mon superbe dessein
Par une sévère défense
De m'élever plus haut que jusqu'à votre sein :
Et ma punition sera ma récompense.

Enfin, en 1644, en revenant d'Allemagne, Montausier résolut de tenter un suprême effort. Pour complaire à la reine Anne qui, comme on sait, était fort dévote, et la décider à faire une démarche toute-puissante en sa faveur, pour aplanir d'avance sa carrière, et ne laisser aux Rambouillet aucun prétexte de refus, il changea de religion, et de protestant se fit catholique, prétendant qu'on se peut sauver dans l'une et dans l'autre communion ; mais, selon Tallemant, il se conduisit dans toute cette affaire « d'une façon qui sentoit bien l'intérêt ». De là les faveurs de la cour fort méritées, mais très multipliées. La baronnie de Montausier fut érigée en marquisat par lettres patentes du mois de mai 1644 [1]. Comme Montausier avait montré autant de prudence que de courage dans le commandement de l'Alsace, on y joignit le gouvernement de Saintonge et d'Angoumois, qui des mains de son oncle, M. de Brassac, passa dans les siennes, sans qu'il lui en coûtât rien [2]. Sa tante, Mme de Brassac, n'ayant pas d'enfants, il devint l'héritier présomptif de ses biens. Ainsi il réunissait

1. Montausier, comme par avancement d'hoirie, avait pris, ou du moins se laissait donner le nom de marquis avant 1644 ; on le donnait même à son frère, les petits titres se donnant alors assez arbitrairement, jusqu'au titre de duc, sur lequel ni les lois ni les mœurs ne transigeaient point. Toutefois, il est certain que le marquisat de Montausier n'est pas antérieur au mois de mai 1644. Voyez le père Anselme, t. V, page 2, où sont visées les lettres patentes portant érection de la baronnie de Montausier en marquisat.

2. Tallemant, t. II, p. 243.

sur sa tête ceux de toute sa maison. Le nouveau marquis était donc un parti fort considérable; il avait trente-quatre ans, il était bien de sa personne, grand, d'une belle taille, d'assez bonne mine[1]. Julie ne put résister plus longtemps, et à la fin de l'année 1644, elle consentit à épouser Montausier, mais en demandant encore que le mariage ne se fît que l'année suivante, après la campagne qui se préparait. La cour, qui voulait combler Montausier, l'avait destiné à commander sur le Rhin un corps séparé. Mais Turenne, qui devait commander en chef, s'opposa avec raison à cette division de l'armée et de l'autorité militaire; la chose en resta là, et Montausier demeura à Paris pour suivre son mariage; il n'alla point à l'armée, et n'assista ni à la triste bataille de Mariendal perdue par Turenne, ni aux terribles représailles de Nortlingen et à la victoire sanglante de Condé. Ce fut son beau-frère, Pisani, qui accompagnant Condé, selon sa coutume, se trouva à Nortlingen et y périt. On lui prête ces mots avant de partir: « Montausier est si heureux que je ne manquerai pas de me faire tuer, puisqu'il va épouser ma sœur[2]. »

Montausier était heureux, en effet: le juste refus de Turenne de lui laisser un commandement particulier, le sauva des chances périlleuses de deux grandes

1. Voyez les portraits gravés de Frosne, de Grignon, etc.
2. Tallemant, *ibid.*

batailles; la mort de son frère aîné l'avait délivré à propos d'un rival devant lequel il aurait dû se retirer, et celle de son futur beau-frère donnait à sa femme la principale partie de la fortune des Rambouillet. Cette fortune était un peu dérangée par les grandes dépenses de la maison; mais il suffisait d'un peu d'ordre pour la rétablir, et, avec la persévérance, l'ordre était une des vertus de Montausier. Le mariage eut lieu le 13 juillet 1645, mariage fatal qui porta le premier coup à l'hôtel de Rambouillet, exila Julie en province, obscurcit ses grandes qualités par les défauts qu'il développa ou fit éclore, la précipita dans la cour et dans des honneurs chèrement achetés, où elle ne rendit aucun service réel à sa patrie, tandis qu'en demeurant auprès de sa mère, comme elle l'avait souhaité, elle aurait maintenu et accru, dans la société française, l'influence de l'hôtel de Rambouillet, l'empire des nobles goûts et des nobles mœurs[1].

Il faut le reconnaître : Montausier se montra digne des faveurs de la cour; il demeura inébranlablement fidèle à la cause de la monarchie et de Mazarin; il maintint l'autorité royale dans son gouvernement pendant la Fronde, résista aux propositions les plus flatteuses de Condé et de sa sœur, reçut même au combat de Montancé une blessure assez

1. Voyez au t. Ier, chapitre sixième.

grave dont il garda la marque toute sa vie. Il en était à peu près là en 1651, quand Mlle de Scudéry fit son portrait. C'était, on peut le dire, le plus beau moment de la carrière de M. et de Mme de Montausier. La fidélité exemplaire du mari à une seule et même cause qui était la bonne, au milieu du perpétuel changement de tout le monde à cette triste époque, et en même temps la parfaite amabilité de sa femme dans leur gouvernement, les avaient élevés très haut dans l'estime générale. Montausier ne montrait encore que les défauts de ses qualités, la brusquerie, la roideur, une franchise inexorable. Avec le temps, ces défauts parurent davantage, et en 1657, Tallemant le peint sous un aspect assez désagréable. Sans doute Tallemant exagère ici comme à l'ordinaire, mais sous ces exagérations est un fonds sensible de vérité : « M. de Montausier, dit-il, est un homme tout d'une pièce ; Mme de Rambouillet dit qu'il est fou à force d'être sage. Jamais il n'y en eut un qui eût plus besoin de sacrifier aux Grâces. Il crie, il est rude ; il rompt en visière ; et s'il gronde quelqu'un, il lui remet devant les yeux toutes ses iniquités passées. Jamais homme n'a tant servi à me guérir de l'humeur de disputer. Il vouloit qu'on fît deux citadelles à Paris, une en haut et une en bas de la rivière, et dit qu'un Roi, pourvu qu'il en use bien, ne saurait être trop absolu, comme si ce *pourvu* étoit une chose infaillible ! A moins qu'il ne soit

persuadé qu'il y va de la vie des gens, il ne leur gardera pas le secret. Sa femme lui sert furieusement dans la province. Sans elle la noblesse ne le visiteroit guère ; il n'a rien de populaire. Elle est tout au rebours de lui... Cependant il ne voulut point escroquer le bâton de maréchal de France ; aussi ne l'a-t-il pu avoir quand il l'a demandé. On disoit qu'il avoit dit : « Je ne pense point au brevet (de duc) ; ma femme a bonnes jambes, elle se tiendra bien debout[1]. » D'ailleurs il n'a qu'une fille. »

Mais qu'aurait dit Tallemant si dès lors on lui eût révélé l'avenir de Montausier, la fortune qu'il devait faire, les hautes dignités auxquelles il allait parvenir, et par quels degrés il y monterait? Jamais, malgré tous ses efforts, Montausier ne put être maréchal de France ; pour cela il aurait fallu le règne de Mme de Maintenon, où la médiocrité honnête et servile menait à tout, et faisait des maréchaux de cour à l'usage de Guillaume d'Orange, de Marlborough et d'Eugène. En 1660, la France regorgeait d'officiers généraux d'une bien autre portée que Montausier, qui était fort brave sans talent militaire. Mais il obtint en 1664 le brevet qu'il semblait dédaigner en 1657 : il fut fait duc et pair. Déjà en 1663, à la mort du duc de Longueville, il avait été chargé du gouvernement de la Normandie, en attendant que le jeune

1. Le titre de duchesse donnait droit au tabouret à la cour devant la reine.

duc pût succéder à son père. Mme de Montausier, nommée gouvernante du dauphin en 1661, ne fit pas difficulté de prendre, un peu plus tard, la place de la vertueuse duchesse de Navailles qui, malgré toute la protection de la reine mère, ses longs services et ceux de son mari le maréchal de Navailles, n'ayant pas voulu se prêter aux amours de Louis XIV et de Mlle de La Vallière, pour avoir fermé au jeune Roi l'entrée de la chambre des filles de la Reine, venait d'être congédiée de la cour et reléguée dans ses terres. Mme de Montausier dut son élévation au poste de première dame d'honneur, non pas seulement à son mérite très réel, mais à l'espoir qu'elle et son mari donnèrent à Louis XIV qu'ils seraient plus accommodants, et ils le furent. Un jour que la Reine mère avait reçu malgré elle Mlle de La Vallière, Mme de Montausier applaudit à cette condescendance forcée qui avait pénétré de douleur la reine Marie-Thérèse : « Je ne puis, en cet endroit, dit la bienveillante, mais véridique et très bien informée Mme de Motteville[1], m'empêcher de dire une chose qui peut faire voir combien les gens de la cour, pour l'ordinaire, ont le cœur et l'esprit gâtés. Dans ce même moment que la Reine m'avoit commandé d'aller parler à la Reine sa mère, je rencontrai Mme de Montausier qui étoit ravie de ce dont

1. *Mémoires*, t. VI, p. 167.

la Reine étoit au désespoir. Elle me dit avec une exclamation de joie : Voyez-vous, madame, la Reine mère a fait une action admirable d'avoir voulu voir La Vallière. Voilà le tour d'une très habile femme et d'une bonne politique. Mais, ajouta cette dame, elle est si foible que nous ne pouvons pas espérer qu'elle soutienne cette action comme elle le devroit.

Véritablement, je fus étonnée de voir, dans la comédie de ce monde, combien la différence des sentiments fait jouer de différents personnages, et ne voulant pas lui répondre, je la quittai... Le duc de Montausier, qui étoit en réputation d'homme d'honneur, me donna, quasi en même temps, une pareille peine ; car en parlant du chagrin que la Reine mère avoit eu contre la comtesse de Brancas, il me dit ces mots : « Ah vraiment, la Reine est bien plaisante d'avoir trouvé mauvais que Mme de Brancas ait eu de la complaisance pour le Roi en tenant compagnie à Mlle de La Vallière. Si elle étoit habile et sage, elle devroit être bien aise que le Roi fût amoureux de Mlle de Brancas; car étant fille d'un homme qui est à elle (le comte de Brancas était chevalier d'honneur de la Reine mère) et son premier domestique, lui, sa femme et sa fille lui rendoient de bons offices auprès du Roi. » Quand vinrent les amours de Louis XIV avec Mme de Montespan, Mme de Montausier ne fut pas plus sévère. C'est main-

tenant à Mademoiselle à parler[1] : « Mme de Montespan s'en alloit demeurer dans la chambre qui étoit l'appartement de Mme de Montausier, proche de celle du Roi ; et l'on avoit remarqué que l'on avoit ôté une sentinelle que l'on avoit mise jusque-là dans un degré qui avoit communication du logement du Roi à celui de Mme de Montespan..... On me mande, dit la Reine, que c'est Mme de Montausier qui conduit cette intrigue, qu'elle me trompe, que le Roi ne bougeoit d'avec Mme de Montespan chez elle..... Mme de Montausier dit à la Reine : Puisqu'on a voulu faire savoir à Votre Majesté que je donne des maîtresses au Roi, que ne peut-on faire contre tout le monde? La Reine lui répondit en termes équivoques : J'en sais plus qu'on ne croit ; je ne suis la dupe de personne, quoi qu'on en puisse imaginer..... Villacerf me dit le lendemain que les intentions de la Reine en cette conversation avoient rapport à Mme de Montausier. » Nous ne croyons pas le moins du monde que Mme de Montausier donnât des maîtresses au Roi, mais tout indique qu'elle ferma les yeux sur bien des choses. Aussi M. de Montespan, qui avait le mauvais esprit de très mal prendre l'honneur que le Roi faisait à sa femme, fit à Mme de Montausier une scène des plus désagréables. Mme de Montausier s'en plaignit

1. *Mémoires*, t. V, p. 254.

au Roi, qui fit chercher Montespan pour le mettre en prison. Mademoiselle[1] : « M. de Montespan, qui est un homme fort extravagant et peu content de sa femme, se déchaînant extrêmement sur l'amitié que le Roi avoit pour elle, alloit par toutes les maisons faire des contes ridicules. Un jour, il s'avisa de m'en parler. Je lui lavai la tête... je lui fis comprendre qu'il manquoit de conduite par ses harangues dans lesquelles il mêloit le Roi avec des citations de la Sainte-Écriture et des Pères. Il a de l'esprit et peu de jugement. Il disoit quantité de sottises et les disoit agréablement : il vouloit faire entendre au Roi qu'au jugement de Dieu il lui seroit reproché de lui avoir ôté sa femme. Le lendemain, étant sur la terrasse avec la Reine, j'appelai Mme de Montespan pour lui dire que j'avois vu son mari, qui étoit plus fou que jamais, que je lui avois fait une violente correction. Elle me répondit : Il est ici qui fait des relations épouvantables dans lesquelles il mêle Mme de Montausier... Elle s'en alla trouver Mme de Montausier, je la suivis d'assez près pour m'être trouvée en tiers, lorsque celle-ci lui conta que son mari étoit venu lui dire mille injures, dont elle paroissoit si outrée qu'elle trembloit de colère sur son lit. Elle me dit qu'elle louoit Dieu de ce qu'il ne s'étoit

1. *Mémoires*, t. VI, p. 82.

trouvé chez elle que ses femmes, parce que s'il y eut eu des hommes, elle l'auroit fait jeter par les fenêtres, qu'elle avoit été obligée d'en avertir le Roi qui le faisoit chercher pour l'envoyer en prison. Cette affaire fit un grand bruit dans le monde, parce que l'outrage étoit extraordinaire à supporter pour une femme qui jusque-là avoit eu bonne réputation. M. de Montausier étoit à Rambouillet; il n'apprit pas cette affaire; on disoit même qu'on la lui avoit cachée; d'autres imaginoient qu'il la savoit, qu'habilement il lui étoit avantageux de l'ignorer. Peu de temps après il fut fait gouverneur de M. le dauphin. Ses envieux et ses ennemis voulurent gloser sur ce choix et en établissoient des raisons. Ceux qui savoient le bon goût du Roi et connaissoient le mérite de M. de Montausier, étoient persuadés que personne de tout le royaume ne s'en acquitteroit si bien que lui[1]. »

Et Mademoiselle avait raison. Montausier fut préféré, en 1668, à La Rochefoucauld et à ses autres rivaux pour être gouverneur du dauphin, et il s'acquitta fort bien de cette charge, admirablement secondé par Bossuet et par Huet; tous leurs soins aboutirent où mènent d'ordinaire les éduca-

1. Nous avons déjà laissé paraître notre opinion sur Montausier et sur sa femme dans *la Jeunesse de madame de Longueville*, chap. II, p. 171.

tions à grand appareil : le dauphin sortit de leurs mains très instruit, mais très médiocre, poli et effacé, sans vertus et sans vices. Cependant Montausier a été, si l'on veut, un bon gouverneur de prince. Mais quand on sait ce que nous tenons de Mme de Motteville et de Mademoiselle, on ne peut s'empêcher de sourire en lisant dans Segrais[1] que Montausier est l'original du *Misanthrope*. Rien de plus naturel assurément que cette conjecture, et en la faisant, Segrais était l'interprète de toute la société de son temps; nous ne prétendons pas même que le grand comique, abusé comme tout le monde, n'ait pas, en effet, pensé à Montausier lorsqu'en 1667, il composait le personnage d'*Alceste*, car, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, Molière[2] n'a dit son secret à personne; mais, à ne considérer que la vérité des choses, quel Alceste, bon Dieu, que ce partisan effréné du pouvoir absolu qui veut qu'on bâtisse deux citadelles à Paris pour contenir le peuple, et qui, avec ses grands airs d'austérité, rivalise avec sa femme pour servir les plaisirs du Roi! Montausier était honnête homme, mais il était ambitieux. Comme en outre il était grondeur et bourru, surtout avec ses inférieurs, ces défauts semblaient repousser l'apparence même des vices de cour et promettre des vertus qu'il

1. Œuvres de Segrais, t. II, *Mémoires anecdotes*, p. 72.
2. *La Jeunesse de madame de Longueville*, ibid.

avait très réellement, mais qu'il gâtait à la fois par un grand faste en public et par de secrètes complaisances. Mme de Longueville, retirée du monde, mais qui connaissait à fond le mari et la femme, et qui avait beaucoup aimé celle-ci dans sa jeunesse, les juge à merveille dans sa correspondance intime avec une autre solitaire, leur commune amie, Mme de Sablé[1] : « En vérité, dit-elle, ils mettent les gens au désespoir, car ils relèvent tout ce qu'on fait, et ne content rien de tout ce qu'ils font... — Que dites-vous du gouvernement de M. le dauphin, et de la mortification qui est venue troubler cette joie; j'entends l'affaire de M. de Montespan? Avez-vous fait des compliments là-dessus à Mme de Montausier? Pour moi, ma pente alloit à ne lui en pas faire, car, à mon sens, il ne faut pas la faire souvenir jamais d'un tel désagrément; mais pourtant on m'a dit qu'elle prendroit peut-être mal mon silence; ainsi je lui ai écrit trois lignes de galimatias. Quelqu'un a dit là-dessus une chose que je trouve bien, que c'étoit lui avoir mis de la cendre sur la tête. En effet, c'est les faire souvenir bien durement qu'ils sont hommes, cette nouvelle élévation pouvant fort bien leur en avoir ôté la mémoire. Elle a dit que cela faisoit souvenir de ces gens qui triomphoient jadis et avoient, après leurs chars, des esclaves qui

1. *Madame de Sablé, Appendice*, p. 407-411.

leur disoient des injures. Quelque pompeuse que soit cette comparaison, j'avoue que la première partie ne me consoleroit pas de la dernière, et que, de toutes les aventures qui peuvent arriver à une vieille dame d'honneur, voilà la plus humiliante de toutes. »

Malgré tout cela, l'apparence, qui est la reine de ce monde, a maintenu et maintiendra Montausier en possession d'une réputation de stoïcisme plus ou moins méritée[1]. Pour qui connaît le dessous des cartes, le stoïcien en lui était surmonté du courtisan; mais il faut convenir aussi que ce courtisan possédait non-seulement des dehors stoïques, mais bien des parties de la plus solide vertu. S'il n'avait pas tout à fait l'âme d'Alceste, il en avait la tournure et le langage; et, encore une fois, Molière qui, en traversant la cour, n'en voyait guère que les masques, a pu très bien emprunter à Montausier son ton et ses manières pour en parer son héros. Mais ce qu'il nous est absolument impossible d'admettre, c'est que Montausier ait pu lui servir à peindre l'adversaire

1. Mme de Sévigné, de frondeuse devenue un peu plus que monarchique, dit de Montausier, le 5 août 1677 : « C'est une sincérité et une honnêteté de l'ancienne chevalerie. » Voyez Massillon dans l'oraison funèbre du dauphin; Fléchier, dans l'oraison funèbre du duc de Montausier; sa *Vie* par le jésuite Nicolas Petit, 2 volumes, en 1729, écrits sur les mémoires fournis par sa fille, la duchesse d'Uzès; l'*Histoire du duc de Montausier*, par Paget de Saint-Pierre, in-4°, 1784. On connaît aussi de Montausier plusieurs traits admirables dans l'éducation du dauphin, et sa noble lettre à son royal élève sur la prise de Philipsbourg.

du faux bel esprit et du genre précieux, l'amateur passionné de la naïveté et du naturel : non, il n'y avait alors qu'un seul homme en France avec La Fontaine qui pût, à cet égard, servir de modèle à Molière, et c'était Molière lui-même. Loin de se moquer des précieux et des précieuses, Montausier en faisait partie. C'est un point qui ne peut être mis en doute. Tallemant n'a pu imaginer les détails suivants : « Il fait trop le métier de bel esprit pour un homme de qualité, ou du moins il le fait trop sérieusement. Il va au *Samedi*[1] fort souvent. Il a fait des traductions ; regardez le bel auteur qu'il a choisi ! il a mis Perse en vers français. Il ne parle jamais que de livres, et voit plus régulièrement M. Chapelain et M. Conrart que personne ; il s'entête et d'assez méchant goût : il aime mieux Claudien que Virgile ; il lui faut du poivre et de l'épice. Cependant, il goûte un poëme qui n'a ni sel ni sauge, c'est la *Pucelle*, par cela seulement qu'elle est de Chapelain. » En vérité, le grand seigneur qui se plaît à vivre avec Chapelain et Conrart, et qui admire tant la *Pucelle*, l'auteur de tant de médiocres et maniérés madrigaux dans la *Guirlande de Julie*, est bien plutôt l'original d'Oronte que celui d'Alceste, et au lieu de tant s'emporter contre le fameux sonnet, s'il n'eût pas eu

1. Sur les assemblées du *Samedi*, voyez *Madame de Sablé*, ch. II, etc., et les derniers chapitres du présent ouvrage.

l'esprit de l'inventer, il y aurait très vraisemblablement applaudi.

Quoi qu'il en soit, Montausier a séduit son siècle, et il demeure un type aux yeux de la postérité. Ce qu'il y avait en lui de moins bon, de vicieux même, était resté dans l'ombre et avait échappé à tous ses contemporains, hormis un très petit nombre dont le témoignage tardif, mais irrécusable, nous a éclairés. Tallemant lui-même, en 1657, ne le connaissait pas tout entier. N'est-il donc pas naturel qu'en 1651 Mlle de Scudéry, dont il cultivait avec tant de soin l'amitié et la société, l'ait représenté tel que chacun le voyait et tel même qu'il était alors, la cour et l'ambition n'ayant pas encore pénétré aussi avant dans son cœur, et ajouté aux défauts que jusque-là il avait laissé paraître, le plus invraisemblable à la fois et le plus triste, celui que le zèle de la vérité nous a contraint de mettre en lumière.

Le Grand Cyrus, t. VII, p. 505 : « Je vous dirai donc, pour commencer ces peintures, qui ne donneront rien à ceux pour qui je les ferai, qu'on voyoit tous les jours, en ce temps-là, au palais de Cléomire, un homme de très grande qualité, appelé Mégabate, gouverneur d'une province de Phénicie, et dont le rare mérite est bien digne d'être connu de l'illustre Cyrus qui m'écoute. En effet, celui dont je parle n'est pas un homme ordinaire, et l'on en voit peu en qui l'on trouve autant de bonnes qualités qu'il en a.

Mégabate est grand et de belle taille, ayant l'air du visage un peu fier et un peu froid, et la physionomie spirituelle[1]. Au reste, il a donné de si grandes preuves de courage en toutes les occasions où il s'est trouvé, qu'il en a acquis une réputation qui le couvre de gloire. On lui a vu arracher, au milieu d'un escadron d'ennemis, une enseigne à celui qui la portoit, et après la lui avoir arrachée le combattre, le faire tomber mort à ses pieds, et se démêler courageusement de cette multitude d'ennemis dont il étoit environné, qui vouloient s'opposer à son passage et l'empêcher de conserver la glorieuse marque de la victoire qu'il venoit de remporter[2]. Quand Mégabate ne seroit que brave et courageux, il seroit sans doute fort illustre, cependant ce n'est pas par là seulement que je le considère, étant certain que la générosité de son âme mérite autant de louanges que sa valeur, quoique sa valeur soit tout à fait héroïque. Mais ce qu'il y a de plus considérable, c'est que Mégabate, quoique d'un naturel fort violent, est pourtant souverainement équitable, et je suis fortement persuadé qu'il n'y a rien qui lui pût faire faire une chose qu'il croiroit choquer la justice. De plus, Mégabate aime la gloire de son Roi et le bien géné-

1. Voyez les portraits gravés cités plus haut, p. 44. M. le marquis de Sainte-Maure en possède un assez bon portrait peint.

2. Voyez le père Anselme, t. V, p. 2, *Lettres patentes royales pour l'érection du marquisat de Montausier en duché-pairie.*

ral de sa patrie, n'étant pas de ceux qui ne se soucient point de renverser tout pourvu qu'ils règnent, et qui sont indignes d'être dans la société des hommes par le peu de considération qu'ils ont pour tout ce qui ne les regarde pas directement. Mais le même zèle que Mégabate a pour la gloire et pour son prince, il l'a encore pour ses amis; il ne donne sans doute pas son amitié légèrement, mais ceux à qui il la donne doivent être assurés qu'elle est sincère, qu'elle est fidèle et qu'elle est ardente. Comme Mégabate est fort juste, il est ennemi de la flatterie; il ne peut louer ce qu'il ne croit point digne de louanges, et ne peut abaisser son âme à dire ce qu'il ne croit pas, aimant beaucoup mieux passer pour sévère auprès de ceux qui ne connoissent point la véritable vertu que de s'exposer à passer pour flatteur. Aussi ne l'a-t-on jamais soupçonné de l'être de personne, et je suis persuadé que s'il eût été amoureux de quelque dame[1] qui eût eu quelques légers défauts, ou en sa beauté ou en son esprit ou en son humeur, toute la violence de sa passion n'eût pu l'obliger à trahir ses sentiments. En effet, je crois que s'il eût eu une maîtresse pâle, il n'eût jamais pu dire qu'elle eût

1. Il faut avouer que ceci rappelle bien les vers du *Misanthrope* :

> Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte;
> A ne rien pardonner le pur amour éclate, etc.

Et tout le reste de la scène. Molière avait-il lu ce passage du *Cyrus?*

été blanche; s'il en eût eu une mélancolique, il n'eût pu dire aussi, pour adoucir la chose, qu'elle eût été sérieuse, et tout ce qu'il eût pu obtenir de lui eût été de ne lui parler jamais de ce dont il ne pouvoit lui parler à son avantage. Mais il ne s'est pas trouvé en cette extrémité, car, comme il est éperdument amoureux de la belle Philonide [1], qui a toutes les grâces du corps et toutes celles de l'esprit, il n'est pas obligé à se contraindre, et il lui peut donner mille et mille louanges sans craindre de la flatter. Au reste, Mégabate, en possédant toutes les vertus, a encore cet avantage que ce sont des vertus sans aucun mélange de vices ni de mauvaises habitudes: ses mœurs sont toutes innocentes, ses inclinations sont toutes nobles, et ceux qui cherchent le plus à trouver à reprendre en lui ne l'accusent que de soutenir ses opinions avec trop de chaleur [2]. Mais, à vous dire le vrai, il le fait si éloquemment et dit de si belles choses quand l'ardeur de la dispute l'anime, que je ne voudrois pas que les autres fussent toujours de son opinion ni qu'il fût toujours de l'opinion des autres. Car enfin, il faut que vous sachiez que Mégabate a autant d'esprit que de cœur et de vertu. Ce n'est pas seulement un esprit grand et beau, mais un esprit éclairé de toutes les belles connoissances, et je pense pouvoir assurer que, depuis Homère

1. Tome Ier, chapitre sixième.
2. Plus haut, p. 46.

jusques à Aristée [1], il n'y a pas un homme qui ait écrit dont il n'ait lu les ouvrages avec toute la lumière nécessaire pour en connoître toutes les beautés et tous les défauts. Il est certain qu'il est un peu difficile, et que les moindres imperfections le choquent; mais comme cela est causé par la parfaite connoissance qu'il a des choses, il faut souffrir sa critique comme un effet de sa justice [2]. De plus, il écrit lui-même si bien, et en vers et en prose [3], que c'est dommage qu'il ne le fasse pas plus souvent, et qu'il soit d'humeur à en faire un mystère. Mais s'il est vrai de dire qu'il écrit bien, il l'est encore de dire qu'on ne peut pas parler plus fortement ni plus agréablement qu'il parle, principalement quand il est avec des gens qui lui plaisent et qui ne l'obligent pas à garder un silence froid et sévère, qu'il garde quelquefois avec ceux qui ne lui plaisent pas. Il entend si parfaitement les choses comme il faut les entendre, et pénètre si avant dans le cœur de ceux qui l'écoutent, qu'il ne répond pas seulement à leurs paroles, il répond même encore bien souvent à leurs pensées. De plus, Mégabate, malgré sa fierté, est

1. Chapelain. Voyez plus bas le chapitre onzième.

2. N'est-ce pas là encore un trait du caractère du *Misanthrope?*

3. Nous avons rencontré dans les papiers de Mme de Sablé conservés à la Bibliothèque impériale plusieurs lettres du duc de Montausier qui n'ont rien de fort remarquable; et quant au mérite de ses vers, on en peut juger par les madrigaux qui lui appartiennent dans *la Guirlande de Julie.*

extrêmement civil, et a tout à fait le procédé d'un homme de sa condition. Il faut même lui donner cette louange qu'il est le plus régulier, le plus exact et le plus constant amant du monde, et que, soit qu'on juge de lui par l'illustre personne dont il est amoureux ou par ceux à qui il donne son amitié, on en jugera toujours avantageusement, étant certain qu'on ne peut l'accuser d'aveuglement dans sa passion ni de mauvais choix en ses amis, qui sont assurément dignes de l'être. Mais je n'aurois jamais fait, si je voulois vous dire tout ce que Mégabate a de bon, c'est pourquoi il vaut mieux que j'achève cette légère ébauche de sa peinture, en vous assurant que cet homme est incomparable et qu'on n'en peut parler avec trop d'éloges. »

CHAPITRE DIXIEME

ARNAULD DE CORBEVILLE.

Nous voudrions bien offrir au lecteur sans tant de préambule le portrait d'Arnauld de Corbeville, car c'est un des meilleurs qu'ait tracés la plume de M[lle] de Scudéry: il est achevé dans toutes ses parties, et donne une idée complète du caractère, des talents et de l'esprit de l'original. Mais comment pourrait-on saisir la ressemblance, toutes les nuances et toutes les finesses de ce portrait, si on n'est pas un peu familier avec la carrière et la vie de ce singulier personnage, qui fut un des plus vaillants lieutenants de Condé sur les champs de bataille les plus illustres, et l'un des meilleurs disciples de Voiture à l'hôtel de Rambouillet?

Isaac Arnauld de Corbeville appartenait à cette grande famille des Arnauld, qui, venue d'Auvergne à Paris vers la fin du XVI[e] siècle, remplit de son nom tout le XVII[e], au barreau, dans l'administration, dans

l'Eglise, dans l'armée, dans les lettres et jusque dans les conseils du Roi. Le père d'Isaac Arnauld s'appelait Isaac comme son fils; il était seigneur de Corbeville[1], intendant des finances fort en crédit sous Henri IV, et l'un des frères du célèbre avocat Antoine Arnauld, le père du docteur, de M. d'Andilly et des deux grandes abbesses de Port-Royal, Angélique et Agnès. Le jeune Isaac alla de bonne heure servir sous un de ses oncles, Pierre Arnauld, véritable homme de guerre, qui avait été étudier son métier auprès de Gustave-Adolphe, possédait à fond toutes les parties du service, se distingua particulièrement à l'un des premiers siéges de La Rochelle, et mourut en 1624, gouverneur du fort Louis et mestre de camp général des carabiniers de France, qu'on nommait alors carabins. Formé à l'école d'un tel maître, Isaac Arnauld lui succéda dans la charge de mestre de camp général des carabins, qu'il garda toute sa vie, et exerça avec le plus grand honneur au dernier siége de La Rochelle, en 1627 et 1628[2]. Il se trouva à toutes les affaires un peu importantes de ce temps, au pas de Suze, à Castelnaudary. Il

1. Petit village près Paris. Le château subsiste assez bien conservé. — Voyez, sur cet Arnauld et sur son frère le militaire, les *Mémoires de M. d'Andilly*, collection Petitot, IIe série, t. XXXIII.

2. Pinard, *Chronologie historique militaire*, t. VI, p. 184, qui écrivait ayant sous les yeux des pièces officielles, affirme qu'Isaac Arnauld eut la commission de négocier avec Jean Guiteau, maire de La Rochelle, la reddition de cette place, et qu'il y réussit après bien des conférences plusieurs fois rompues et reprises.

accompagna en Allemagne son beau-frère le marquis de Feuquières, et fut envoyé par lui auprès de Wallstein, pour engager l'ambitieux capitaine à embrasser les intérêts de la France; et la négociation était près de se conclure quand Wallstein fut assassiné. Philipsbourg ayant été pris, le jeune officier en eut le gouvernement, grâce au crédit du père Joseph, ami de M. de Feuquières[1]. Mais, au commencement de 1635, Gallas, le général de l'empereur, se présenta tout à coup avec une assez forte armée devant cette place, dont la garnison était à peine composée de cinq cents soldats, en partie Allemands, qui se laissèrent aisément gagner à l'ennemi. En vain Arnauld avait-il demandé du secours au maréchal de La Force, qui commandait sur le Rhin l'armée française; en vain, attaqué à l'improviste, se défendit-il avec la plus grande valeur, il fut contraint de se rendre et envoyé prisonnier en Wurtemberg. Il s'en échappa à force d'adresse, et accourut à Paris justifier sa conduite, entra volontairement à la Bastille, en sortit lavé de tout reproche et fut réintégré dans tous ses emplois. Tallemant, qui ne l'aime pas, prétend qu'en apprenant la prise soudaine de Philipsbourg, le cardinal de Richelieu s'écria : « Ah! voilà des soldats du père Joseph. » Mais la vérité est que, dans ses Mémoires, le cardinal, si sévère en fait

1. Tallemant, t. II, p. 299.

de courage, absout pleinement Arnauld [1]. Dès que le duc d'Enghien parut à la tête des armées, Arnauld s'attacha à lui. Il était en qualité de maréchal de camp aux combats de Fribourg, à Nortlingen, où il commandait la cavalerie sous le maréchal de Grammont [2], au siége de Dunkerque, où il

1. Le président de Grammont, dans l'histoire de son temps, *Historiarum Galliæ ab excessu Henrici IV, libri XVIII*, 1643, in-folio, ayant renouvelé contre le gouverneur de Philipsbourg les bruits désavantageux qui s'étaient d'abord répandus sur son compte, et ayant enveloppé dans ses attaques toute la famille des Arnauld, M. d'Andilly, dans une lettre adressée à M. de Montrave, premier président du parlement de Toulouse, où Grammont était président de chambre, vengea aisément et lui-même et son cousin, et fait un récit détaillé de l'affaire de Philipsbourg. Voyez *Lettres de M. Arnauld d'Andilly*, in-4°, 1645, lettre CCLXXIX. L'abbé Arnauld, fils de M. d'Andilly, dans ses mémoires, *collection Petitot*, IIe série, t. XXXIV, p. 131, entre encore dans plus de détails que son père. Voyez aussi les mémoires de Richelieu, *ibid.*, t. XXVIII, p. 219-222. Enfin Pinard, en avouant qu'Arnauld se laissa surprendre le 24 janvier 1635, ajoute qu'il fit « tout ce qu'un homme surpris peut faire pour se défendre, et qu'il céda seulement au nombre. »

2. Tallemant, qui ramasse tous les mauvais bruits, dit qu'Arnauld « eut le malheur d'être accusé de n'avoir pas bien secouru à Nordlingen, et d'avoir rapporté qu'on ne pouvoit passer par un marais; et cela fut cause que l'aile gauche où étoit le maréchal de Grammont fut toute défaite. » 1° Le maréchal de Grammont commandait la droite et non pas la gauche, qui était sous les ordres de Turenne; 2° le maréchal dit en effet (*Mémoires de Grammont*, dans la *collection Petitot*, IIe série, t. LVI, p. 364, etc.) : « Un officier de confiance eut l'ordre avec quelques autres d'aller reconnoître un endroit qui d'un peu loin paroissoit un défilé entre l'aile gauche des ennemis et notre droite; mais ce passage fut mal reconnu par ces messieurs, qui rapportèrent, sans l'avoir vu, le péril d'en approcher de trop près, étant manifeste que c'étoit un défilé considérable et par où les escadrons ne pouvoient passer, ce qui fut cause d'un grand malheur, et peu s'en fallut que le duc d'Enghien ne les fît mettre au conseil de guerre, le cas le méritant tout à fait. » Mais le maréchal ne dit

se fit remarquer parmi les plus braves et les plus habiles, et dont Condé le chargea de régler la capitulation avec le comte de Palluau, depuis le maréchal de Clérembault[1]; en Catalogne, au siége de Lérida, où il fut blessé à la tête, fait prisonnier et dégagé par le fameux colonel Balthazard; enfin, au siége d'Ypres et à la grande bataille de Lens, où, sous Villequier, il faisait partie de l'aile droite commandée par Condé lui-même[2]. Il était encore avec lui au siége de Paris, en 1649; et pendant la prison du Prince, en 1650, il lui demeura fidèle, lui rendit même des services assez considérables[3], et mourut

pas le moins du monde, et nul des récits à nous connus de la bataille de Nordlingen ne nous apprend que l'officier de confiance dont il est ici question soit Arnauld; 2° il est certain qu'Arnauld combattit jusqu'à la dernière extrémité auprès de Grammont, et que voyant l'aile droite en déroute, il alla joindre Chabot, commandant de la réserve, et manqua de partager son sort. Voyez Desormeaux, *Histoire de Louis de Bourbon*, t. Ier, p. 251.

1. Sarasin, *Histoire du siége de Dunkerque*, etc.

2. Voyez t. Ier, *Appendice*, note deuxième, *la bataille de Lens*.

3. Tallemant : « Il a rendu à M. le Prince un grand service durant sa prison, car ce fut lui qui eut l'adresse de négocier avec la Palatine, et c'est ce qui fut la cause de la délivrance de M. le Prince. » Cela est vrai jusqu'à un certain point. Arnauld, resté à Paris en 1650, sans emploi et nouvellement marié, comme on le verra tout à l'heure, se mêla habilement et heureusement aux diverses intrigues qui furent tramées en faveur des princes, mais il s'en faut bien qu'il en fût seul chargé, et qu'il ait été le principal instrument de la délivrance de Condé. Retz, édition d'Amsterdam, t. II, p. 118 : « Montreuil servit admirablement messieurs les princes; et son activité, réglée par Mme la Palatine et soutenue par Arnauld, Viole et Croissy, conserva dans Paris un levain de parti, etc. » Mme de Motteville nous apprend aussi qu'Arnauld traita par son moyen avec la cour, *Mémoires*, t. IV, p. 282. Arnauld, sans doute, s'entendit avec la Palatine; mais celui qui négo-

à Dijon où il commandait[1] au nom de Condé, dans le mois d'octobre 1651, c'est-à-dire un mois avant la publication du septième volume du *Grand Cyrus*, où se trouve son portrait.

Telle est la carrière militaire d'Arnauld; elle est assurément fort brillante, mais elle l'eût été bien davantage sans un rayon de l'étoile de son beau-frère, M. de Feuquières, dont le mérite fut toujours contrarié par la fortune. Il semble en effet qu'avec sa bravoure, ses talents et l'amitié de Condé, Arnauld devait aller très loin. Le sort vint toujours se mettre à la traverse. A Philipsbourg, où il commence à paraître sur la scène, il essuie un échec qu'il n'était guère en son pouvoir de prévenir ni d'empêcher. A Nortlingen, l'aile droite où il sert est enfoncée. A Lens, le lieutenant général auquel il est attaché, Villequier, est fait prisonnier. Ces disgrâces l'irritant de bonne heure, lui donnèrent une humeur mélancolique; il portait partout avec lui quelque chose de chagrin, approuvant rarement les desseins qu'il n'avait pas conseillés et les entreprises

cia principalement avec cette princesse est La Rochefoucauld, qui avait toute la confiance de Mme de Longueville. Voyez les *Mémoires de La Rochefoucauld, passim*.

1. Tallemant accuse Condé « d'avoir laissé périr misérablement Arnauld dans le château de Dijon. » Mais Arnauld y commandait, et c'était un poste de la plus grande importance, qui répondait de toute la Bourgogne, égal au moins au commandement de Bouteville dans Bellegarde, et de Persan dans Montrond. Arnauld est mort à Dijon comme La Moussaye à Stenai.

qu'il ne conduisait pas ; enfin, une sorte de personnage à la manière de Bussy, avec cette essentielle différence que Bussy, avec tout son esprit et son courage, était sans sûreté et sans foi, tandis qu'Arnauld demeura fidèle à ses amis jusqu'à la mort.

Le piquant de son caractère était précisément le contraste de cette sorte d'humeur mélancolique avec un fonds inépuisable d'enjouement qui le rendait admirablement propre à tous les divertissements. Il passait avec une souplesse merveilleuse des succès de la guerre aux amusements de la société. Il semblait donc fait tout exprès pour être un des ornements de l'hôtel de Rambouillet. Vraisemblablement il y avait été introduit par son cousin germain, M. d'Andilly, qui, de bonne heure, en fit partie[1]. Les lettres et les vers de Voiture parlent sans cesse d'Arnauld ; il y est souvent appelé le sage Icas, évident anagramme de son prénom d'Isaac. C'était lui que d'ordinaire Mme de Rambouillet chargeait de répondre, en son nom, aux nombreuses épîtres en vers qui lui étaient adressées de divers côtés. Dans une des lettres trop rares que nous avons pu retrouver de

1. Collection Petitot, IIe série, t. XXXIV, *Mémoires de l'abbé Arnauld*, p. 127 : « Mon père avoit dans sa parenté assez d'honnêtes gens qui se rassembloient chez lui. . . Il s'y mêloit beaucoup de ses amis, tous gens d'esprit et de bon commerce, et surtout l'hôtel de Rambouillet qu'il suffit de nommer pour désigner tout ce qu'il y avoit alors de plus spirituel et de plus galant et où il étoit fort aimé, etc. »

cette éminente personne, elle s'excuse de répondre en prose à une lettre en vers de Godeau, évêque de Grasse et de Vence, « n'ayant pas là, dit-elle [1], son poëte carabin ou son carabin poëte. » Le très peu flatteur Tallemant convient que, dans la poésie burlesque, il était au moins « le Racan de Voiture. » Nous trouvons en effet, parmi les manuscrits de Conrart conservés à l'Arsenal, une foule de petites poésies burlesques, composées ou plutôt improvisées par Arnauld sans la moindre prétention, ce qui est presque tout le mérite de ces sortes de bagatelles et de ce qu'on peut appeler la littérature de société. Nous en donnons au hasard un court échantillon, non pas que nous mettions bien haut ces improvisations agréables, mais pour faire connaître la tournure d'esprit d'Arnauld, et le caractère des divertissements littéraires de l'hôtel de Rambouillet. Il ne faut voir ici que la monnaie, et la très petite monnaie de Voiture.

Il paraît que Godeau avait écrit de Grasse à Julie pour la prier de ne pas tant faire attendre son passionné chevalier, et qu'il avait même laissé voir l'espérance que le mariage se ferait dans l'hiver où l'on entrait. Julie, ne sachant trop que répondre à une semblable épître, prit la plume et écrivit ce quatrain [2] :

1. *La Jeunesse de madame de Longueville*, ch. II, etc.
2. Bibliothèque de l'Arsenal, Mss. de Conrart, série in-4°, t. X, p. 1045.

« Saint Père, on vouloit vous écrire
Mais on n'a su trouver que dire;
Et quand à dire on trouvera,
Saint Père, l'on vous écrira. »

Arnauld, qui était présent et particulièrement lié avec Godeau, mit sur-le-champ, au bas de ces vers, ceux qui suivent :

« Cependant dites, je vous prie,
Vous qui voulez qu'on se marie,
D'où peut venir ce désir là ?
Par ma foi, mon petit papa,
Vous faites un peu trop des vôtres,
Tels dits ne disoient les apôtres,
Et tels dits en ce temps ici
Ne doit dire un évêque aussi.
Car, en cette quadragésime,
Je ne sais par quelle maxime
Mariages sont reculés.
Mais nos amis sont consolés;
Car sachez, quoi que l'on vous die,
Qu'il est arrivé d'Italie [1]
Un certain jeune chevalier,
Que le blond hymen veut lier
Avecque blonde demoiselle [2],
Prudente, riche, jeune et belle
Autant qu'il est brave et discret.
Mais on en fait un tel secret
Qu'il est, de peur qu'on ne s'en pique,
Scellé de l'anneau d'Angélique.
Je sais pourtant que, s'il vous plaît,
Vous mettrez le doigt sur qui c'est;
Car maints évêques sont prophètes
Et grands tourneurs de pirouettes [3].

1. Ceci ne s'appliquerait-il pas à Hector de Montausier plutôt qu'à son jeune frère qui ne servit en Italie que sous son aîné?

2. Blonde demoiselle semble ici plutôt un ornement poétique qu'un renseignement certain. Cependant, on n'aurait pas dit cela d'une brune.

3. Faiseurs de pointes et de jeux de mots. Godeau était célèbre en ce genre à l'hôtel de Rambouillet.

Mais vous n'êtes qu'un Provençal
Qui ne savez ni bien ni mal. »

Mlle de Rambouillet acheva par cet autre quatrain :

« En commençant à vous écrire
On n'avoit su trouver que dire;
Mais enfin ce diable d'Arnauld
Vous a su mentir comme il faut. »

Lorsque le comte d'Avaugour, frère de Mlle de Vertu, de l'antique et illustre maison de Bretagne, ayant perdu sa première femme, la belle et douce Mlle du Lude, la sœur de la belle et infortunée duchesse de Roquelaure, épousa l'aînée des filles de Mme de Clermont d'Entragues, cette aimable compagne de Mlle de Bourbon, de Julie, de Mlle de Bouteville et de Mlles de Vigean dans tous les divertissements de Chantilly, de Mézières, de La Barre, de Liancourt et de Rambouillet[1], Arnauld, qui était alors au siége de Lérida où il pensa être tué ou fait prisonnier, très fâché que M. d'Avaugour leur enlevât leur jeune amie pour l'emmener en Bretagne, et comme s'il eût pressenti qu'elle ne serait pas heureuse avec cet altier et jaloux personnage, adressa de Lérida, dans l'été de 1647, à l'hôtel de Rambouillet, pour M. d'Avaugour, des vers, moitié de compliments, moitié de reproches, et d'un ton fort dégagé qui montre assez combien on était loin d'une fausse pruderie et d'une préciosité ridicule dans cette agréable compagnie.

1. *La Jeunesse de madame de Longueville*, chap. II, etc. Voyez aussi t. Ier, chap. VII, p. 352.

Prince breton, prince breton,
Vous êtes un joli poupon
D'épouser notre demoiselle!
Elle est si bonne, elle est si belle!
D'or elle a plus d'un million,
Elle en emplira votre écuelle,
Prince breton.

Prince breton, prince breton,
Vous avez un bien gros menton
Pour si blanche et blonde femelle.
Que si jamais dans sa cervelle
Se fourroit quelque amour fripon,
Ma foi, vous en auriez dans l'aile,
Prince breton.

Prince breton, prince breton,
Je ne le dis pas tout de bon;
Nous avons vu mainte prunelle
Se radoucir pour l'amour d'elle;
Mais toujours elle disoit non :
Et ma foi vous l'aurez pucelle,
Prince breton.

Tallemant[1], qui nous a conservé ces vers, assure que Voiture y avait fait une réponse, mais qu'on l'a perdue.

Il est aussi bien certain que des quatre madrigaux de la tulipe dans la Guirlande de Julie, celui d'Arnauld est de beaucoup le meilleur. A la fadeur inhérente au genre, il joint au moins une heureuse facilité.

Je suis le plus brillant ouvrage
Dont le pinceau de Flore embellit les étés,
Et sur les autres fleurs j'ai le même avantage
Qu'a le feu de tes yeux sur les autres clartés.
Mais, dans l'éclat qui m'environne,

1. Tallemant, t. III, p. 420.

Et qui de cent couleurs relève mes beautés,
La gloire que le ciel me donne
D'être une fleur de ta couronne
A pour moi de si doux appas
Que, bien que de ma mort ma gloire soit suivie,
Pour mourir d'un si beau trépas,
J'aime mieux la mort que la vie.

Quant à la prose d'Arnauld, Tallemant convient que la *Relation de ce qui s'est passé en Flandre durant la campagne de l'année* 1646 « est bien écrite[1]; » et elle est écrite en effet, ainsi que nous l'avons déjà dit[2], du style simple et sérieux, mais un peu sec et tout militaire qui convenait au sujet[3]. Tallemant nous apprend aussi qu'il circulait alors une pièce d'Arnauld qu'on appelait *la Mijorade*. « On n'a rien imprimé de tout cela, dit-il; je le donnerai quelque jour. » Mais il n'a pas plus tenu cette promesse

1. Tallemant, t. III, p. 420.
2. T. Ier, chap. IIIe, p. 118.
3. On en pourra juger par ce court fragment, p. 48 : « Le siége de Dunkerque fut achevé en cette sorte le treizième jour après la tranchée ouverte. Jamais place n'a été mieux attaquée ni mieux défendue. On n'a pas gagné un pouce de terre que les ennemis ne l'aient disputé, ni pris un logement ou fait une traverse, qu'il ne l'ait fallu emporter à coup de main, et qu'aussitôt ils n'en aient fait un autre derrière. Et il faut rendre cet honneur au marquis de Leide, que tous ces travaux étoient faits avec tant de connoissance et de jugement que quand on en avoit pris un, il falloit s'y couvrir de tous côtés pour n'être pas vu de la place, au lieu que d'ordinaire aux autres siéges on n'y est aussi à couvert que si on les avoit faits soi-même, ou pour le moins on n'y trouve peu de chose à raccommoder. Outre cela, jamais siége n'a été plus difficile, pour beaucoup d'autres circonstances; soit que l'on considère la difficulté d'avoir des fourrages, qu'on faisoit tous venir par bateaux de Furnes, éloigné de quatre lieues; soit que l'on considère la difficulté d'avoir des vivres, qui ne pouvoient arriver que par mer, et qui ne venoient pas quand le vent étoit contraire; sur quoi il faut remarquer, que n'y ayant point de port en ce lieu-là, à cause que la mer y est

que bien d'autres. Il ajoute : « Je n'ai jamais lu de lui qu'une lettre en prose qu'on imprima dans la première édition de Voiture, croyant qu'elle fût de sa façon. C'est à Mme de Rambouillet, en lui envoyant *Polexandre*[1]; elle est prise tout de travers et n'a que de faux brillants. » Mais cette lettre, qui est bien dans la première édition de Voiture, 1650, in-4°, p. 482, adressée, non pas à Mme mais à Mlle de Rambouillet, si elle est réellement d'Arnauld, sans être fort merveilleuse, n'est pas, le genre admis, si mauvaise que la veut faire Tallemant, puisque les contemporains l'ont attribuée à Voiture, et qu'elle n'a pas paru indigne de lui.

L'auteur des *Historiettes* nous entretient fort au

fort plate, on étoit contraint pour décharger les vaisseaux de les échouer à la côte, où la plupart se brisoient, pour peu que la mer fût agitée; soit aussi que l'on considère les pluies continuelles et le grand vent qu'il faisoit, dont le dernier n'étoit pas le moins incommode, car il élevoit sur les dunes un certain sable si menu et si piquant, qu'on ne pouvoit presque ouvrir les yeux, et qui combloit de telle sorte les tranchées et les fossés de la circonvallation, qu'on étoit contraint d'y travailler continuellement. Outre cela la fatigue des soldats étoit extrême, car avec environ dix mille hommes de pied, il falloit faire la garde de deux tranchées et de la circonvallation, et fournir tous les jours près de mille travailleurs. D'ailleurs les soldats étoient fort mal huttés, n'ayant point trouvé d'autre paille dans le camp, que celle qu'ils avoient apportée de Furnes, et les Polonais qui arrivèrent les derniers, furent contraints de faire des trous dans la terre pour se mettre à couvert. Les vivres y étoient aussi fort rares, au moins pour tous les petits rafraîchissements, qui le plus souvent nourrissent les soldats; car comme le camp étoit inondé d'un côté et avoit la mer de l'autre, ils ne pouvoient sortir pour en aller chercher, et on ne pouvoit leur en apporter du dehors. »

1. Roman de Gomberville.

long, comme on pouvait s'y attendre, des aventures amoureuses d'Arnauld. Il semble bien, et Mlle de Scudéry le dit nettement, que le spirituel et brillant général de cavalerie ne s'en tint pas à l'amour platonique, célébré et pratiqué même dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Il promena partout sa galanterie et son inconstance, en demeurant pourtant fidèle en son cœur, à ce que dit la bienveillante romancière, sans être ici entièrement contredite par Tallemant, à une personne qu'il aima longtemps, et qu'il épousa dès qu'elle fut devenue veuve, en 1650, la nuit même du jour où Condé fut arrêté[1].

Tous ces différents traits de la carrière, de l'esprit, du talent et du caractère d'Arnauld de Corbeville sont rassemblés, et touchés avec une délicatesse qui n'ôte rien à la vérité, dans cette agréable peinture de Cléarque :

Le Grand Cyrus, t. VII, p. 519 et suiv. : « Il faut que je vous die qu'il y a encore un homme de condition dans cette aimable société que le mage de Sidon aime tendrement, qui s'appelle Cléarque, dont la peinture est si difficile à faire que je ne sçais si je pourrai venir à bout de la faire ressembler à celui pour qui elle sera faite. Cependant il mérite sans doute d'être connu de vous, et d'en être connu avec

1. Cette personne semble bien la présidente de La Barre; voyez Tallemant, t. II, p. 303.

beaucoup d'estime. Il n'est pas même jusqu'à sa personne qui ne soit difficile à représenter : il est pourtant bien aisé de vous dire qu'il est de taille médiocre, qu'il a les cheveux bruns, et tous les traits du visage assez réguliers et même assez agréables; mais pour son air et sa physionomie, je défie qui que ce soit de les pouvoir bien dépeindre. Car il a quelque chose sur le visage de sérieux et de froid, et ne laisse pourtant pas d'avoir je ne sçais quoi de fin et d'enjoué dans les yeux. En effet, il y a un certain mélange de joie et de mélancolie en son tempérament, qui fait que soit qu'elles se succèdent l'une à l'autre, ou qu'on les voie toutes deux à la fois sur son visage, Cléarque plaît toujours infiniment. Il a pourtant une telle disposition à l'enjouement qu'au milieu des plus fâcheuses affaires du monde, on le trouve presque toujours prêt à dire une chose agréable ou à prendre un divertissement. Mais devant que de m'étendre à vous parler de l'esprit de Cléarque, il faut que je vous die qu'il a du cœur, autant qu'on en peut avoir, qu'il s'est signalé à la guerre en mille occasions, et qu'il a enfin toutes les qualités qu'on peut désirer en un véritable homme d'honneur. Mais, comme ce n'est pas par là qu'il a des choses particulières, puisque les vertus sont également vertus en tous les hommes, je ne m'arrêterai pas à vous décrire les siennes exactement. Je vous dirai toutefois qu'il a une qualité éminente,

qui est celle de servir fidèlement et ardemment ceux à qui il l'a promis; et certes il a donné des marques de cela bien héroïques : car toute la Phénicie l'a vu hasarder mille et mille fois sa liberté et sa vie pour les intérêts d'un grand prince à qui il s'étoit attaché. Mais pour suivre mon dessein, il faut que je vous fasse connoître Cléarque par où il est le plus singulier. Imaginez-vous donc qu'il a l'esprit aussi éclairé et aussi délicat qu'on peut l'avoir, et aussi capable des grandes choses, lorsqu'il s'y veut employer. Mais ce qu'il y a de merveilleux est qu'il n'y a pas un homme au monde qui sçache dire une folie si agréablement que lui; car il a un tour dans l'esprit si galant pour cela et si particulier que rien n'est plus spirituel ni plus divertissant que ce que dit Cléarque. Cependant ce qu'il dit ne tient rien de ce que disent ceux qui font profession de dire des choses plaisantes; et l'on peut assurer que jamais homme n'a été si éloigné de ces sortes de gens dont on voit tant par le monde, et n'a pourtant jamais tant dit de plaisantes choses. Ce qui les rend plus agréables, c'est qu'il les dit comme s'il n'y pensoit pas... Il passe quelquefois si subitement d'une chose sérieuse à une enjouée, que l'esprit en est agréablement surpris et ne peut s'empêcher d'y prendre un extrême plaisir. Il y a certains jours où on le voit avec une rêverie qui donne lieu de croire qu'il médite quelque grand dessein, et il se trouve bien

souvent qu'après avoir gardé un long silence, il commencera à parler de bagatelles et de galanterie avec autant d'enjouement que s'il n'eût jamais rêvé. Cet enjouement s'adresse même aussi bien à la plus sérieuse personne du monde qu'à la plus gaie, et il sait si bien se rendre maître de l'esprit de ceux avec qui il parle, qu'il leur dit toujours tout ce qu'il leur veut dire sans leur laisser la liberté de le trouver mauvais. Il se joue quelquefois avec un enfant comme s'il l'étoit, et avec autant d'application que s'il n'avoit autre chose à faire ; et il se joue même également avec les vieux et les jeunes, les sages et ceux qui ne le sont pas, les spirituels et les stupides, lorsqu'il est en humeur de se divertir. Car, comme il aime fort à faire sa volonté, et qu'il ne fait jamais guères autre chose, quoiqu'il ne le semble pas, il ne dépend pas des autres de le faire parler s'il n'en a envie. Au reste, il est né avec l'âme fort amoureuse, mais c'est encore d'une manière qui n'est pas commune; car enfin, à parler véritablement et sans exagération, on peut dire que Cléarque est à la fois le plus galant, le plus coquet et le plus constant amant du monde; et quoiqu'il semble que cette dernière qualité que je lui donne soit incompatible avec la seconde, il est pourtant vrai qu'elle ne l'est point dans son cœur, et qu'il est tout ensemble et coquet et constant. En effet, on lui a vu une passion dans l'âme et on l'y voit encore,

que rien n'a jamais pu ébranler ; mais malgré cette amour constante, il a eu cent petites amours passagères ; il n'a jamais vu de femme qui lui ait plu sans le lui dire ; il a même été jusques à rendre mille petits soins, quand l'occasion s'en est présentée, et à prendre plaisir à regarder et à être regardé. Cependant il avoit pourtant dans le cœur une passion dominante qui n'a jamais été affoiblie par cette multitude de galanteries qu'il a eues en sa vie en divers endroits du monde ; et il s'est toujours trouvé en état de pouvoir quitter toutes ces maîtresses pour celle à qui il a véritablement donné son cœur, n'en ayant jamais eu pour qui il eût pu se résoudre d'abandonner celle-là. De sorte qu'ayant trouvé l'art d'accommoder l'inconstance et la fidélité, il a dit des douceurs à toutes les belles qu'il a rencontrées ; il a eu autant de petites intrigues que l'occasion lui en a offert, et a pourtant conservé sa véritable maîtresse. On dirait même que la fortune a voulu favoriser son inclination galante et enjouée ; car il a trouvé des aventures partout ; et dans les occasions de guerre les plus éloignées, en apparence, de trouver de quoi employer ce talent qu'il a pour la galanterie, il a rencontré des dames et de belles dames. S'il a logé en quelque lieu à la fin d'une campagne, ça toujours été en quelque château où il y en avoit ; et je suis même persuadé que s'il connoît des femmes qui soient vieilles ou qui ne soient point belles,

elles ont du moins quelque jolie esclave qui lui réjouit les yeux lorsqu'il les va voir; tant il est vrai que ses aventures sont proportionnées à son humeur. Au reste, s'il dit les choses agréablement, il les écrit aussi bien; et je ne crois pas que personne ait jamais eu une plus aimable badinerie dans l'esprit, s'il m'est permis d'user de ce mot, que celle que Cléarque met dans ses vers et dans ses lettres, et il y a je ne sçais quoi de si galant et de si plaisant tout ensemble que cela est inimitable. Car encore que tout ce qu'il écrit soit fort naturel, il y a pourtant toujours lieu de s'étonner comment il a pu penser ce qu'il dit, ayant certaines visions qui lui sont particulières, que les autres n'auroient jamais, et qu'ils n'exprimeroient même pas comme lui quand ils les auroient. Enfin, Cléarque est un homme si extraordinaire que qui sépareroit tout ce qu'il a d'agréable et d'enjoué dans l'esprit de toutes les autres bonnes qualités qu'il a, trouveroit sans doute de quoi faire deux fort honnêtes gens d'un seul honnête homme. Aussi est-il universellement aimé et estimé de tous ceux qui le connoissent, mais particulièrement de l'admirable Cléomire et de tous ceux dont je vous ai fait les portraits. »

CHAPITRE ONZIÈME

CHANDEVILLE. GODEAU. CONRART. CHAPELAIN.

———

On comprend qu'il nous est impossible de nous arrêter aussi longtemps sur les autres portraits des habitués de l'hôtel de Rambouillet que Mlle de Scudéry nous a promis : nous allons donc les présenter tels qu'elle nous les donne, en nous bornant à les accompagner d'une courte inscription qui aide à les mieux reconnaître, et permette d'apprécier la fidélité du pinceau toujours un peu flatteur de l'aimable peintre.

I

Quelques mots seulement sur un jeune homme qui annonçait un heureux talent et qui fut enlevé à la fleur de l'âge, Éléazar de Sarcilly, sieur de Chandeville, né près de Caen en 1611, mort à Paris en 1633[1]. Il

1. Voici ce qu'en dit Huet, son compatriote, dans ses *Origines de la ville de Caen* : « Chandeville s'appeloit Eléazar de Sarcilly. Il na-

avait été introduit de très bonne heure à l'hôtel de Rambouillet par son oncle, l'illustre Malherbe, qui, comme on le sait, avait un culte pour la maîtresse de la maison [1]. Jeune, beau, galant, Chandeville eut, auprès des belles dames qui habitaient ou fréquentaient la rue Saint-Thomas-du-Louvre, des succès à donner de l'humeur à Voiture. Il jeta un assez vif éclat dans cette société délicate; mais cet éclat ne

quit le 24 mars en l'année 1611, à Brucourt, terre de son père, proche de Caen. Sa mère étoit de la famille du poëte Malherbe. Il fit ses études de rhétorique sous Antoine Halley, professeur royal de l'Université de Caen. Il étoit parent de M. de Grancé, et il n'avoit que seize ans, lorsque M[me] de Grancé, mère du dernier archevêque de Rouen, le mena à Paris et le produisit dans le grand monde. Son esprit y fut fort goûté. Il avoit un rare talent pour la poésie françoise. On a imprimé un petit recueil de ses vers où l'on remarque un génie heureux, noble, élégant, délicat. La plupart sont vers d'amour, dont quelques-uns sont pour M[me] de Rambures, et pour Isabelle de Bourgueville, fille d'honneur de Henriette, reine d'Angleterre, arrière-petite-fille de M. de Bras, qui fut sa première inclination. Il s'attacha au cardinal de La Valette. L'usage de la cour, l'étude et la maturité de l'âge faisoient espérer de lui quelque chose de grand, mais une mort avancée le ravit à la France, à l'âge de vingt-deux ans, en l'année 1633. Il mourut à Paris d'une fièvre continue. Il fut enterré à Saint-Germain-l'Auxerrois. Il supprima ses vers en mourant, et aucuns n'en seroient échappés sans M. de Scudéry qui prit soin de les ramasser et de publier ce qui nous en reste. »

1. On connait ces vers :

> Cette jeune bergère, à qui les destinées
> Sembloient avoir gardé mes dernières années,
> Eut en perfection tous les rares trésors
> Qui parent un esprit et font aimer un corps, etc.

Il y en a bien d'autres adressés à la même personne. Voyez Malherbe, avec les observations de Ménage, 2[e] édition, p. 511 et 578, et Tallemant, t. I[er], p. 189. C'est Malherbe qui changea le nom de Catherine en celui d'Arthénice.

dura qu'un moment; le beau et spirituel jeune homme s'éteignit à vingt-deux ans, laissant après lui une chère mémoire dans le cœur de tous ceux qui l'avaient connu. Pour sauver son nom de l'oubli, Scudéry publia, en 1643, le peu de vers qu'il en put recueillir [1], et sa sœur a voulu sans doute exprimer les regrets et les sentiments de l'hôtel de Rambouillet en nous traçant, de cet aimable neveu de Malherbe, un portrait pieusement flatté peut-être, mais où les détails les plus abondants attestent un souvenir tout présent encore après vingt années.

Le Grand Cyrus, t. VII, liv. Ier, p. 536 : « Je vous demande la grâce de souffrir que je vous fasse le portrait d'un homme de vingt-deux ans appelé Phérécide, qui mourut il y a quelque temps, et qui, en cet âge-là, a eu la gloire d'avoir pour amis tout ce que la Phénicie a de plus illustre. Il étoit non-seulement d'une taille avantageuse [2], mais encore extrêmement beau, mais d'une beauté de son sexe, qui n'avoit rien que de grand et de noble. Il avoit pourtant le teint délicat, les yeux bleus et fins, le tour du visage agréable; mais, avec tout cela, il n'avoit rien qui ressemblât à la beauté des femmes. Au contraire,

1. *Diverses poésies*, etc., Paris, Aug. Courbé, 1643, petit in-4° de 28 pages. — Ces poésies ont été réimprimées dans le *Recueil de diverses poésies des plus célèbres auteurs de ce temps*, Paris, in-12, chez Chamhoudry, édit. de 1657, p. 91-114.

2. Tallemant, t. II, *Historiette de Voiture*, p. 225 : « M. de Chandeville, grand garçon... »

sa mine étoit haute, et, quoiqu'il eût une douceur inconcevable dans l'air du visage, il y avoit pourtant je ne sais quelle fierté douce qui lui donnoit une espèce d'audace respectueuse qui le rendoit plus aimable. Au reste, il avoit la plus belle tête du monde, car ses cheveux faisoient mille anneaux sans artifice et étoient du plus beau brun qu'il étoit possible de voir. Phérécide étant donc tel que je viens de vous le représenter, c'est-à-dire ayant tout l'agrément de la beauté et tout l'enjouement de la jeunesse, n'en avoit pourtant ni le décontenancement, ni la timidité, ni la trop grande hardiesse, ni l'inconsidération; et l'on eût dit qu'il étoit venu au monde en sachant le monde, tant il agissoit sagement et galamment tout ensemble. Le son de sa voix étoit infiniment aimable, et il avoit cet avantage d'avoir en toutes ses actions un agrément inexplicable, que la seule nature peut donner. Il avoit l'âme si noble, les inclinations si belles, le cœur si tendre pour ses amis et si rempli de zèle et de chaleur pour eux qu'il en méritoit beaucoup de louanges. De plus, il avoit naturellement l'esprit fort éclairé, et il faisoit des vers si beaux, si touchants et si passionnés, qu'il étoit aisé de voir qu'il n'avoit pas l'âme indifférente; et ceux du grand Therpandre, son oncle, qui a eu tant de réputation, n'étoient pas plus beaux que les siens[1]. Aussi suis-

1. Exagération que Mlle de Scudéry aurait pu laisser à son frère. Toutefois, on ne peut nier qu'il n'y ait souvent quelque chose de

je persuadé que jamais personne n'a eu le cœur si tendre à l'amitié ni si ardent à l'amour que Phérécide, car, pour l'ordinaire, ceux qui ont cette passion fort vive ont une amitié plus modérée, et au contraire ceux qui sont capables d'une amitié fort ardente, ne le sont pas si souvent d'une fort violente amour. Mais, pour Phérécide, il aimoit ses maîtresses et ses amis avec des ardeurs démesurées qui ne se détruisoient point les unes et les autres dans son cœur. Il avoit un talent particulier dans les heures

Malherbe en son neveu, de la force et de la noblesse encore plus que de l'agrément, par exemple dans ces vers dont la fin paraît bien touchante quand on songe qu'elle est vraie, et que l'auteur y montre un pressentiment trop certain de sa mort prochaine,

Que mon audace est insensée
D'avoir élevé ma pensée
Au plus divin objet qu'adorent les mortels!
Qui lui donne des vœux est coupable d'un crime,
Et son mérite est tel qu'il n'est point de victime
Digne de ses autels.

Ma perte n'est que trop certaine,
Et mon entreprise hautaine
Me prépare un chemin qui conduit à la mort.
La mer où je m'embarque est sujette aux orages,
Mais aux cœurs généreux de si fameux naufrages
Sont plus doux que le port.

Aussitôt que je vis Silvie,
L'espérance me fut ravie
D'émouvoir à pitié son cœur impérieux :
Car ce puissant objet de grandeur et de gloire
Fait voir que son esprit rejetoit la victoire
Qu'emportèrent ses yeux.

Mais les chaînes qu'elle méprise
Captivent si bien ma franchise
Que penser à les rompre est manquer de raison;
Et je sçais que mon âme est si fort asservie

de son enjouement, qui étoit de contrefaire si admirablement et si plaisamment tout ensemble tous ceux qu'il vouloit représenter, qu'il devenoit presque ce qu'étoient ceux qu'il imitoit. Mais, pour avoir ce plaisir-là, il falloit être au palais de Cléomire... et y être même en petite compagnie. Jamais homme n'a été si propre que Phérécide à une véritable galanterie et même à une feinte passion, ni n'a su soupirer plus à propos ni d'une manière plus propre à faire écouter ses soupirs sans colère; car il avoit si bien su trouver l'art de faire un mélange de respect et de hardiesse en sa façon d'agir avec celles qu'il aimoit effectivement ou qu'il feignoit d'aimer, qu'il n'étoit pas aisé qu'il fût maltraité. Enfin, je pense pouvoir dire qu'il

Qu'il faudra me résoudre à sortir de la vie
Pour sortir de prison.

En vain j'ai recours à l'absence,
La triste douleur qui m'offense
Devient plus violente en cet éloignement.
Le désir de la voir me presse et me travaille,
Et cet astre des cœurs en quelque lieu que j'aille
Me brûle également.

Elle est insensible et cruelle,
Mille amants soupirent pour elle,
Et nul devant ses yeux n'oseroit soupirer;
Nul à se déclarer n'oseroit se résoudre;
Elle hait son empire, et fait sentir la foudre
A qui veut l'adorer.

Mes yeux moins discrets que ma bouche
Parlent du tourment qui me touche,
Et découvrent un feu qui me doit consumer.
De leur peu de respect l'orgueilleuse s'offense;
Mais pour les obliger désormais au silence
La mort les va fermer.

n'étoit pas possible de trouver un plus aimable galant que celui-là, ni un plus agréable ami; et je pense pouvoir assurer que, s'il eût vécu plus longtemps, il eût été un aussi honnête homme qu'il y en ait jamais eu en Phénicie. Mais la mort le ravit à tous ses amis, à l'âge que je vous ai dit, ayant eu la gloire d'être pleuré par les plus beaux yeux du monde et par les plus illustres personnes de toute notre cour. »

II

Antoine Godeau était né à Dreux en 1605[1], d'une assez bonne famille. Il n'était pas destiné à l'état ecclésiastique. Il avait de l'esprit et de la gaieté, était assez enclin à la galanterie, et se livra d'abord avec ardeur à la poésie. Quand il venait à Paris, il logeait chez son parent Conrart et lui montrait ses vers. Celui-ci les faisait voir aux amis qu'il réunissait chez lui une fois par semaine, pour s'entretenir à leur aise de littérature; en sorte que Godeau étant venu quelque temps après s'établir à Paris, fit naturellement partie de ces conférences d'où un

1. Il le dit lui-même en divers endroits de ses lettres, par exemple, dans la lettre 65 du Recueil intitulé, *Lettres de M. Godeau, évêque de Vence, sur divers sujets*, 1713, p. 215, lettre adressée à Mlle Paulet, et datée de Grasse le 28 septembre 1641 : « Il y a deux ans aujourd'hui que M. le cardinal de La Valette sortit de la vie et trente-six que j'y entrai. »

peu plus tard est sortie l'Académie française[1]. Il avait quitté Dreux par une assez triste raison : ayant recherché la fille du lieutenant-général de cette ville, il n'avait pas réussi auprès d'elle, parce qu'il était petit et laid[2]. C'est alors qu'il entra dans l'église, et abandonna la poésie profane, qui avait commencé sa réputation, pour la poésie sacrée qui la confirma et l'agrandit. Présenté par Mme de Clermont d'Entragues et Mlle Paulet[3] à l'hôtel de Rambouillet, il y avait plu à tout le monde. Julie, le trouvant tout à fait sans conséquence, lui témoignait une affection particulière, et elle écrivait dans une de ses lettres à Voiture : « Il y a

1. D'Olivet, dans son *Histoire de l'Académie française*, et ses Additions à celle de Pélisson, t. Ier, p. 321, va plus loin, et dit que « ce fut pour entendre la lecture des poésies que le jeune Godeau apportoit de Dreux que M. Conrart assembla pour la première fois ces gens de lettres dont les conférences bientôt après donnèrent naissance à l'Académie. » Depuis, tout le monde a répété cette historiette, mais on ne voit pas où d'Olivet l'avait prise, car les registres et les papiers dont Pélisson s'était servi, avaient entièrement péri, lorsqu'il fut mis à la Bastille, et Pélisson donne une origine bien plus naturelle aux conférences de Conrart. P. 8 de la 1re édition : « Environ l'année 1629, quelques particuliers logés en divers endroits de Paris, ne trouvant rien de plus incommode dans cette grande ville que d'aller fort souvent se chercher les uns les autres sans se trouver, résolurent de se voir un jour de la semaine chez l'un d'eux. Ils s'assembloient chez M. Conrart qui s'étoit trouvé le plus commodément logé pour les recevoir, et au cœur de la ville, d'où tous les autres étoient presque également éloignés, etc. » Conrart demeurait rue Saint-Martin.

2. Tallemant insiste avec complaisance sur cette petitesse et sur cette laideur, que ne dément pas le portrait gravé de Landri, fait à Paris en 1672, l'année même de la mort de Godeau, gravure expressive, adoucie et affaiblie par Lubin dans *les Grands Hommes* de Perrault.

3. Voyez t. Ier, chap. septième, p. 353.

ici un homme plus petit que vous d'une coudée, et, je vous jure, mille fois plus galant. » Aussi l'appelait-on *le nain de Julie*, et il ne cessa jamais d'être l'ami affectueux et fidèle de l'aimable et noble famille, auprès de laquelle il avait passé les plus beaux jours de sa jeunesse. En 1636, il fit une paraphrase en vers du cantique *Benedicite omnia opera Domini*, qui eut un succès général et fut particulièrement goûtée de Richelieu. Le cardinal prit cette occasion pour lui annoncer sa nomination à l'évêché de Grasse, en faisant un de ces jeux de mots qu'il se permettait avec ses familiers : « Monsieur l'abbé », dit-il à Godeau, qui venait de lui présenter sa paraphrase, « vous me donnez *Benedicite*, et moi je vous donne *Grasse*[1] ». C'était le plus pauvre évêché de France, auquel bientôt après Richelieu joignit celui de Vence, un peu meilleur, afin que le nouvel évêque eût un revenu passable. Mais ayant négligé de faire confirmer canoniquement l'union des deux évêchés du vivant du cardinal, Godeau fut plus tard forcé d'opter, et il choisit Vence. Il ne faut pas croire que Godeau fût un évêque mondain, à la façon de ceux du XVIII[e] siècle; loin de là, il se montra, dit le docte historien de l'Académie française, très appliqué à ses devoirs, d'une parfaite innocence de mœurs,

1. D'Olivet, *ibid.*; Niceron, t. XVIII, p. 78.

d'une piété exemplaire, d'un prodigieux travail, et quand il le fallut, par exemple dans les affaires du jansénisme, d'une fermeté qui lui fit le plus grand honneur[1]. Tallemant lui-même convient qu'il était désintéressé, bon ami, et sans nulle pédanterie.

Après Mme de Rambouillet, les personnes auxquelles il était le plus attaché étaient Mme de Longueville, Mlle de Scudéry et surtout Mlle Paulet. De Provence, il entretenait avec ces dames une correspondance à la fois pieuse et galante, où en gardant le ton accoutumé de l'illustre hôtel, il n'abandonnait jamais le langage et les devoirs d'un évêque. Nous avons vu[2] qu'à la première nouvelle du danger de Mlle Paulet, tombée malade en Languedoc chez la marquise de Clermont d'Entragues, il accourut lui prodiguer les secours de l'amitié et de la religion, et la pièce de vers que lui inspira cette mort douloureuse est peut-être ce qu'il a fait de mieux. De son temps il était universellement aimé et honoré. Sa réputation littéraire d'abord si grande ne s'est point soutenue. Godeau a eu la fortune des esprits

1. D'Olivet, *ibid.*, — *Mélanges de littérature, tirés des lettres manuscrites de M. Chapelain*, Paris, 1726, p. 45 : « Il avoit fait en 1659 une ode au Roi qu'il communiqua à Chapelain, et que celui-ci lui renvoya en lui conseillant de ne la pas faire paraître sans supprimer les traits trop hardis qu'il y avoit répandus... On voit par une lettre de Chapelain, du 7 janvier 1665, qu'on avoit jeté les yeux sur lui pour l'éducation du Dauphin, mais que le zèle qu'il avoit marqué en quelques occasions contre la morale relâchée, lui fit donner l'exclusion. »

2. T. Ier, p. 361.

faciles qui produisent avec une fécondité merveilleuse, et sèment partout un heureux talent, mais qui, ne le perfectionnant pas par un travail assidu, ne laissent rien d'achevé, et brillent un moment dans leur siècle sans arriver jusqu'à la postérité. Boileau a porté sur le poëte une sentence irrévocable : « M. Godeau, écrit-il à Maucroix, est un poëte fort estimable[1] ». Il était sans génie : le souffle et la force lui manquaient; mais il avait de l'esprit, de la douceur, de la limpidité, de l'élégance, surtout des sentiments vrais; et nous sommes de l'avis de Maucroix répondant à Boileau : « Parmi les vers négligés de M. Godeau, il y en a de beaux qui lui échappent[2] ». Sa prose est comme sa poésie: elle a les mêmes qualités toujours gâtées par la négligence et par la diffusion qu'elle entraîne. Parmi ses innombrables ouvrages, il y en a trois que nous prenons la liberté de recommander aux rares amateurs de la littérature inférieure du XVII[e] siècle : 1° *Poésies chrétiennes et morales*, 3 volumes in-12, de 1660 à 1663, où l'auteur a recueilli ses meilleures poésies profanes et sacrées; on y doit surtout distinguer les épîtres du troisième volume à Richelieu, au cardinal de La Valette, à la reine de Pologne, à M[me] de Rambouillet, à M[me] et à M. de Montausier, à M[me] de

1. Œuvres de Boileau, édition de Saint-Surin, t. IV[e], Correspondance, p. 27.
2. *Ibid.*, p. 283.

Clermont d'Entragues, à d'Andilly, à Balzac, à Conrart, à Chapelain, à Gassendi, à Ménage; 2° ses *Œuvres chrétiennes et morales en prose*, 2 volumes in-8°, de 1658. Ce qu'il y a de mieux est le Discours sur les œuvres de Malherbe, que Ménage a reproduit dans sa première édition des œuvres de ce poëte. Joignez-y un très court éloge du cardinal de Richelieu et l'oraison funèbre de Mathieu Molé; 3° *Lettres de M. Godeau, évesque de Vence, sur divers sujets*, Paris, 1713, in-8°. C'est assurément la meilleure partie des œuvres de Godeau, et qui mérite encore d'être lue ou du moins consultée pour la multitude de renseignements de toute sorte qu'on y trouve sur les amis et les amies de Godeau. Mais l'éditeur a particulièrement visé à l'édification; il y faudrait joindre une foule de lettres profanes et bien plus curieuses, éparses à travers les manuscrits de Conrart conservés à la bibliothèque de l'Arsenal.

Voici maintenant le portrait qu'en a tracé Mlle de Scudéry dans le *Cyrus* sous le nom du Mage de Sidon. Il importe de ne pas oublier que ce n'est pas la postérité qui parle, mais une amie, et encore en 1651, quand Godeau était en possession de toute sa renommée.

Le Grand Cyrus, t. VII, p. 513. « Le mage de Sidon... est sans doute un homme admirable; il est né avec un esprit si vif, si ardent et si élevé qu'il

n'est rien qui échappe à sa connoissance. Il est pourtant naturellement enjoué, et d'une inclination si galante que devant que les dieux l'eussent attiré à leur service, il ne pouvoit parler sans dire une galanterie, ayant une telle disposition à cela qu'il en disoit même sans y penser... Mais pour vous faire bien connoître le mage de Sidon, il faut que vous sçachiez que la solitude, où il se confina durant un si long temps lorsqu'il changea de profession, ne le rendit pas sauvage, et que cet enjouement naturel qui étoit dans son esprit y est toujours demeuré; mais il y est avec un fonds de bonté et de modestie qui sent l'innocence des premiers siècles; de sorte que comme il n'y a rien de plus agréable que de trouver ensemble un grand esprit et une grande douceur, il n'y a rien de plus aimable que la conversation et la société du mage de Sidon. Il a pourtant quelque chose de brusque dans l'esprit et de précipité dans l'action, mais cela ne l'empêche pas d'être tel que je viens de le dépeindre; et cette agitation subite qui paroît en son corps et en son esprit est plus un effet de ce tempérament ardent qui lui fait penser des choses si élevées que l'inquiétude de son humeur. Au reste, sa vertu, quoique très parfaite, n'a rien de rude ni rien d'austère que pour lui; il s'attache solidement au bien, et ne s'arrête pas à de fausses et trompeuses apparences. L'égalité de son humeur est encore un des charmes

de sa société : on ne lui voit jamais ni chagrin ni rudesse pour ses amis ; il les aime avec tendresse et avec passion, et les aime sans intérêt. Il passe de la solitude à la cour sans emportement de joie, et de la cour à la solitude sans un ennui excessif. Mais ce qu'il y a de plus admirable est que ce mage ne sçait pas seulement tout ce qui concerne les dieux et les sacrifices qu'on leur fait, il sçait encore cent mille choses différentes. Il écrit en prose et en vers avec une facilité si prodigieuse qu'on diroit que toutes les muses sont à lui, et qu'elles ne sont occupées qu'à lui inspirer cette multitude de belles choses qu'il écrit. Son imagination dans ses ouvrages de poésie est d'une si vaste étendue qu'elle comprend tout l'univers, étant même si belle, si pompeuse et si fleurie qu'on peut dire qu'il donne une nouvelle fraîcheur aux roses et une nouvelle lumière au soleil lorsqu'il les décrit. Il y a même un caractère très passionné dans ses ouvrages qui les insinue dans le cœur comme dans l'esprit, et qui fait qu'on profite beaucoup mieux des beaux enseignemens qu'il donne. Cependant cet homme, dont l'esprit est si élevé, a la douceur et la docilité d'un enfant ; il ne connoît ni la présomption ni la vanité, et il charme de telle sorte ceux qui le connoissent bien, qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer et de l'aimer tendrement. Il y a une modeste joie dans son âme, qui vient de son naturel et du

calme de ses passions, qui se communique à ceux qui le pratiquent souvent. Ce n'est pas que cette inclination passionnée qu'il a naturellement dans l'âme soit changée en lui en changeant de condition; mais il a seulement changé l'objet de sa passion, et au lieu d'aimer comme autrefois tout ce qu'il voyoit d'aimable, il aime seulement ce qui lui est permis d'aimer, c'est-à-dire son devoir, ses amis et ses amies. Il est aussi fort touché des beautés de l'univers, et fait un de ses plus ordinaires plaisirs, principalement quand il est à un petit temple qui est auprès de Sidon[1], d'admirer la grandeur des dieux par les merveilles de leurs ouvrages. Le lever et le coucher du soleil lui donnent un divertissement dont tout le monde n'est pas capable. Une nuit tranquille, semée d'étoiles bien brillantes, occupe agréablement ses regards; le bruit d'une fontaine charme doucement ses oreilles, et la vaste étendue de la mer remplit son âme de je ne sais quel plaisir, qui le porte à être plus respectueux pour les dieux qui en sont les maîtres. Ainsi les divertissemens du mage de Sidon étant même une espèce d'étude de sa sagesse, il vous est aisé de comprendre quelles doivent être ses occupations sérieuses. Cependant, comme je l'ai déjà dit, sa conversation est tout à fait agréable, enjouée, libre

1. Sidon est Marseille, et ce petit temple est l'évêché de Grasse.

et divertissante : ayant même trouvé l'art d'ôter à la raillerie tout ce qu'elle a de piquant et d'aigre, lorsqu'il s'en sert, sans lui ôter pourtant ce qu'elle a d'agréable; ce qui est assurément une chose plus difficile à faire que d'apprivoiser des lions. Jugez donc si le mage de Sidon n'est pas digne d'être reçu dans le palais de la grande Cléomire, d'être estimé de Philonide et d'Anacrise, d'être aimé du généreux Mégabate et d'être des amis d'Élise. Il y a encore un homme de condition dans cette aimable société que le mage de Sidon aime tendrement, qui s'appelle Cléarque. »

III

Valentin Conrart naquit à Paris en 1603, d'une famille très honorable originaire de Valenciennes. Il obtint en 1627 la charge d'un des secrétaires du Roi, et l'exerça jusqu'en 1658. Marié en 1634, il perdit sa femme d'assez bonne heure, sans en avoir eu d'enfants. L'aisance dont il jouissait lui permit de consacrer sa vie presque entière à l'étude et à l'amitié, au milieu des incommodités toujours croissantes de la goutte qui le tourmenta cruellement jusqu'à sa mort en 1675. Son vrai titre auprès de la postérité est d'avoir été le père de l'Académie française, composée d'abord des amis qu'il réunissait

chez lui[1]. Il en fut le premier secrétaire perpétuel, et ne cessa d'en être l'âme depuis 1635 jusqu'aux dernières années de sa vie. C'était par-dessus tout un esprit bien fait, à la fois poli et judicieux. Aussi son opinion faisait-elle autorité; et Balzac professait pour lui une estime toute particulière, comme il paraît par l'honneur qu'il lui fit de lui adresser un si grand nombre de lettres[2]. Et ce qu'il y a de bien extraordinaire et ne s'est guère vu que cette fois, cet homme, un des arbitres de la littérature de son temps, ne savait ni le grec ni même le latin, et dut former son esprit et son style par la seule lecture des bons auteurs français qui n'étaient pas alors fort nombreux, et par ses propres réflexions. Il n'a pas beaucoup écrit; mais en vérité ce silence prudent, que relève malicieusement le satirique, très concevable dans un homme toujours malade et chargé de la conduite délicate d'une grande compagnie, n'est pas un signe de si mauvais goût, devant la stérile fertilité de plusieurs de ses confrères. Il semble s'être consacré au service des autres et du public; il entretenait une correspondance étendue et publiait les ouvrages de ses amis. Le peu qu'on a de lui, en vers ou en prose, est naturel et agréable, et ne manque pas d'une certaine force : on a pu attribuer à Corneille trois

1. Voyez plus haut, p. 89, note 1re.
2. Voyez le joli volume elzévirien, *Lettres de Balzac à Conrart*.

des madrigaux qu'il avait faits pour la *Guirlande de Julie*[1]. Les notes qu'il a laissées çà et là dans ses papiers sur quelques événements et quelques personnages de son temps[2], ne ressemblent guère aux libelles de Tallemant et attestent un observateur éclairé et impartial. Mais son meilleur ouvrage à nos yeux est la riche collection de pièces manuscrites de tout genre, surtout littéraires, qu'il avait rassemblée avec un soin infatigable, et dont une assez grande partie est parvenue jusqu'à nous et forme le plus précieux trésor de la bibliothèque de l'Arsenal. Qu'il nous soit aussi permis de remarquer qu'il était un des premiers bibliophiles de son siècle, et qu'il possédait un fort grand nombre de livres bien choisis, tous français, italiens ou espagnols[3]. Quant à son caractère, malgré les ridicules bavardages de Tallemant[4], les contemporains s'accordent à reconnaître en lui un homme d'honneur, d'une fermeté quelquefois opiniâtre, mais toujours tempérée par la politesse, du commerce le plus sûr, du meilleur conseil, faisant de son bien le

1. Voyez plus haut, chap. IXe, p. 41.

2. M. de Montmerqué les a recueillies et en a fait ce qu'il appelle les *Mémoires* de Conrart. Voyez-les dans la collection Petitot, IIe série, t. XLVIII, précédés d'une excellente notice du savant académicien.

3. Dans sa correspondance avec son ami Félibien, qui était alors en Italie, on le voit occupé à se procurer toute sorte de livres précieux dans les meilleures éditions et sans négliger même la condition, comme nous dirions aujourd'hui. *Lettres familières de M. Conrart à M. Félibien*, Paris, 1681, in-12; voyez particulièrement p. 254, etc.

4. Tallemant, t. II, p. 416 et suiv.

plus noble usage, et se plaisant à recevoir ce qu'il y avait de mieux dans les lettres et même dans le monde à sa charmante maison d'Athis, à quelques lieues de Paris, sur les bords de la Seine. Né protestant, quelque effort qu'aient fait ses amis, surtout son parent l'évêque de Grasse et de Vence, pour le ramener dans le sein de l'église catholique, il garda la foi de ses pères et n'imita pas Pellisson, quoiqu'il sût bien quel mérite avait déjà, aux yeux des dispensateurs de la fortune et des grâces, une conversion venue à propos. D'Olivet le peint ainsi sur la foi de l'abbé Dangeau[1] qui l'avait connu dans sa jeunesse, et dont le témoignage n'est pas suspect à l'égard d'un protestant.

« On en parle comme d'un homme qui avoit souverainement les vertus de la société. Il gouvernoit son bien sans être ni avare ni prodigue, et il savoit tirer d'une médiocre fortune plus d'agrément pour lui et pour ses amis que la fortune la plus opulente n'en fournit à d'autres. Il étoit touché des malheurs d'autrui et trouvoit les moyens d'y subvenir par des voies qu'on n'apercevoit point. Il avoit le cœur très sensible à l'amitié, et lorsqu'une fois on avoit la sienne c'étoit pour toujours... Peu de personnes ont eu comme lui l'amitié, la confiance et le secret de ce qu'il y avoit de plus grand

1. Sur l'abbé Dangeau, de l'Académie française, voyez Niceron, t. XV, p. 227.

dans tous les états du royaume, en hommes et en femmes. On le consultoit sur les plus grandes affaires, et comme il connoissoit le monde parfaitement, on avoit dans ses lumières une ressource assurée. Il gardoit inviolablement le secret des autres et le sien. On ne pouvoit pourtant pas dire qu'il fût caché, et sa prudence n'avoit rien qui tînt de la finesse. Au reste, s'il disputoit quelquefois, c'étoit pour la vérité qu'il disputoit, et comme il la préféroit à tout, son amour pour la vérité avoit aux yeux des personnes indifférentes un air d'opiniâtreté. »

Ce portrait de Conrart, tracé par d'Olivet en 1729, rappelle celui qu'en a donné, plus d'un demi-siècle auparavant, un de ses amis particuliers, Chapelain, dans une de ses lettres et surtout dans le mémoire adressé à Colbert en 1662 sur les divers gens de lettres de cette époque. « M. Conrart[1], dit Chapelain, est un homme de bon cœur et de bon esprit, un ami chaud et adroit, et qui va toujours au-devant des occasions de faire office à ceux à qui il a voué de l'affection, surtout jaloux de sa parole, et qui se tient mieux obligé par sa promesse que par tout ce que les lois ont inventé de liens pour tenir les hommes dans le devoir... C'est un homme d'une singulière vertu, d'un jugement très net en tout, ce qui le fait consulter par les plus excellens

1. *Mélanges de littérature*, etc., p. 28 et 231.

écrivains françois qui se trouvent bien de ses remarques. Personne n'écrit plus purement en prose que lui, et quoique ses lettres ne s'élèvent pas jusques à l'éloquence, car il ne sçait de langue que la sienne, et l'italienne parfaitement, sans aucune connoissance des anciennes, néanmoins l'élégance, la pureté et l'ordre y reluisent de telle sorte qu'elles sont égales en beauté et en agrément aux meilleures que nous ayons. »

Après ces témoignages si honorables à Conrart, on ne trouvera point exagéré l'éloge qu'en fait ici Mlle de Scudéry.

Le Grand Cyrus, t. VII, p. 528 : « Théodamas n'est pas originaire de Phénicie, mais il est d'une fort bonne naissance, et d'une race où la vertu, depuis plus d'un siècle, a paru avec éclat. Au reste quoique par la profession de Théodamas, il pût être mis parmi ceux qu'on appelle les honnêtes gens de la ville, il s'est pourtant mis par sa grande vertu et par son rare mérite parmi les plus honnêtes gens de la cour, de qui il est universellement estimé et traité avec une civilité toute particulière. Mais comme l'âme et l'esprit de Théodamas méritent mille louanges, je ne m'arrêterai pas à vous décrire sa personne; je vous dirai seulement que pour vous faire bien comprendre ce qu'est Théodamas, il faudroit premièrement vous dépeindre la probité même, la justice et la prudence; et puis après cela il fau-

droit vous assurer qu'on trouve ces trois vertus dans son cœur, telles qu'elles sont en elles-mêmes. En effet, je ne crois pas qu'il y ait un homme au monde plus sincère, plus franc ni plus fidèle que celui-là, qu'il y en ait un plus équitable en toutes choses, même en celles où il est intéressé, ni qu'il y en ait jamais eu qui ait mérité avec plus de raison de porter la qualité de prudent. Cependant il y a quelque chose dans son tempérament qui n'est pas ordinairement celui qui a accoutumé de faire la prudence; car il est extrêmement ardent, et si sa sagesse n'étoit accoutumée à vaincre toutes ses passions et à les soumettre à la raison, la colère ébranleroit quelquefois son âme. Mais ce même feu qui lui donne en quelque occasion un peu de peine à se retenir, produit en lui mille bons effets; car il sert à le faire aussi ardent qu'il l'est à servir ses amis; il lui élève le cœur et l'esprit tout ensemble, et contribue encore extrêmement à lui donner cette vigueur de raisonnement qui fait qu'il va droit où il faut aller, soit en ses propres affaires ou à donner conseil à ses amis. Il a cela de commun avec le généreux Mégabate (Montausier), que l'amour de sa patrie est si fortement imprimé dans son cœur, qu'il n'est rien qu'il n'entreprît pour la sauver s'il s'en présentoit l'occasion. De plus, Théodamas est le plus régulièrement civil de tous les hommes, et le moins capable de désobliger quelqu'un. Il est

vrai que son âme n'est ouverte qu'à un petit nombre de gens, quoiqu'il n'ait pourtant le cœur dur pour personne. Mais si l'âme de Théodamas est grande, ferme et généreuse, son esprit est aussi tout à la fois grand, solide et merveilleusement éclairé. Cependant quoiqu'il sache presque tout ce qu'on peut savoir, il ne s'est pourtant pas donné la peine d'apprendre régulièrement la langue grecque, bien que son nom soit d'un pays où on n'en parle point d'autre. Il est vrai que cette espèce d'ignorance, si ce mot peut convenir à un homme si habile et si savant, ne sert qu'à faire paroître davantage le savoir de Théodamas; car encore qu'il ne sache pas parfaitement le grec, il sait pourtant tout ce que les Grecs savent, et il n'est nulle sorte de science dont il ne parle admirablement. Mais s'il ne sait point cette langue, en échange il sait parfaitement l'assyrienne qui est une des plus universelles de toute l'Asie[1], et il sait si admirablement toutes les grâces de sa langue naturelle, qu'il n'y a point d'homme qui se mêle d'écrire en Phénicie qui ne consulte Théodamas, qui écrit lui-même si juste, si poliment et d'une manière si peu commune, qu'on n'a peut-être jamais trouvé personne qui die si précisément ce qu'il faut dire, ni qui le die en termes plus propres, plus nobles et plus naturels

1. Probablement l'italien.

tout ensemble. Il y a même un caractère galant et civil dans ses lettres qui contribue encore à les rendre aussi agréables que belles[1]. Il peint[2] encore si bien qu'on jouit du plaisir de les lire sans que les yeux en aient aucune incommodité, et sans être obligé d'avoir la peine d'en déchiffrer seulement une syllabe. Ainsi l'on peut assurer sans flatterie que la régularité paroît en toutes les choses dont il se mêle. En effet, la propreté est inséparable de tout ce qui lui appartient; il est propre en ses habillemens; il est propre en ses meubles et en sa maison, mais de telle sorte que les cabinets magnifiques des autres ne le sont pas tant que le sont les lieux les moins considérables de chez lui. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que toutes ces petites choses sont l'effet d'un grand jugement qui ne peut rien souffrir qui ne soit à sa place. Cependant il y a un si prodigieux fonds de bonté dans son âme, qu'encore qu'il connoisse jusques aux moindres imperfections de ceux qu'il pratique, on ne l'entend jamais parler des défauts d'autrui, s'il ne le peut faire innocemment, en avertissant ceux qui les ont de s'en corriger. Il est vrai que cette

1. Mlle de Scudéry parle ici comme Chapelain; malheureusement nous ne possédons que les lettres de Conrart à Félibien qui sont peu importantes.

2. Son écriture est en effet très nette, très ferme, ce qui est fort heureux, car il a immensément écrit, et les pièces les plus précieuses de sa riche collection sont de sa main.

bonté n'est pas une fausse bonté, capable de lui faire dissimuler une chose un peu fâcheuse, lorsqu'il juge nécessaire de la dire à quelqu'un de ses amis; car comme il se conduit toujours par la droite raison, il ne songe pas dans une affaire sérieuse à chercher s'il plaira à ceux qu'il conseille, mais il cherche à les servir utilement. Cependant il est doux, il est civil, il loue avec plaisir, et même avec exagération, ce qu'il juge digne de louanges; et il est si fortement touché du mérite et de la vertu, qu'il est aisé de connoître, seulement par cette espèce de sensibilité, qu'il doit avoir une vertu extraordinaire. Mais ce qui m'étonne le plus est de voir qu'encore qu'il soit d'un tempérament violent et sérieux tout ensemble, sa conversation est pourtant douce, facile, agréable, naturelle et même galante; ne cherchant point à contester, laissant parler ceux qui en ont envie, et demeurant toujours en pouvoir de le faire quand il veut. Ce n'est pas que quand il fait tant que de se résoudre à disputer quelque chose, il ne le fasse avec une ardeur et une force qui le rend pour l'ordinaire maître de la raison des autres; mais lorsqu'il le fait il faut qu'il soit fortement persuadé que la justice est de son parti, et qu'il croie même servir à quelqu'un en disputant avec chaleur. Au reste Théodamas fait encore voir par la curiosité qu'il a que ses plaisirs même sont dignes de louanges; car il a un cabinet rempli des

plus rares livres qu'on puisse voir; s'étant même donné le soin de ramasser tout ce qu'on a écrit de joli, de galant et de beau en Phénicie depuis qu'il est au monde. Enfin, Madame, j'ose vous assurer que, soit par la beauté de l'âme, la bonté du cœur ou la solidité de l'esprit, Théodamas est digne d'une louange infinie..... il est d'un mérite si rare qu'il est digne d'être proposé pour modèle lorsqu'on veut définir le véritable homme d'honneur. »

IV

Chapelain a été jusqu'à la fin de sa vie l'intime ami de Conrart, et Mlle de Scudéry ne les a point séparés dans son estime et dans ses éloges. Ainsi que Conrart, Jean Chapelain était de Paris, fils et petit-fils de notaire; il y naquit en 1595, et y mourut une année avant son ami en 1674. Pour le juger équitablement, et se bien rendre compte des vicissitudes de sa renommée, il faut faire deux parts de sa carrière : avant et après la publication de *la Pucelle*. Dès que *la Pucelle* paraîtra en 1656, la grande attente, excitée et entretenue depuis tant d'années et en un jour si tristement déçue, se tournera en une disgrâce qu'on poussera même jusqu'à l'injustice; et la réputation de Chapelain tombera au-dessous de son mérite. Mais prenez-le avant 1656 : il est réputé à bon droit un des premiers personnages

littéraires de son temps. Il contribua presque autant que Conrart à la fondation et à la fortune toujours croissante de l'Académie française. Il était en effet le modèle de l'académicien. Excellent grammairien, profondément versé dans les littératures grecque, latine, italienne et espagnole, d'une érudition solide et presque universelle, possédant, à défaut du génie de la poésie, tous les secrets de la poétique que peuvent révéler à un esprit bien fait une vaste lecture et une étude assidue, doué par-dessus tout d'un très grand bon sens; écrivain d'une correction et d'une fermeté peu communes, et, du moins en prose, d'une simplicité qui contrastait avec le style prétentieux et maniéré alors à la mode : ne semble-t-il pas que nous venons de définir l'idéal de l'esprit académique? Aussi dans l'intérieur de sa compagnie l'autorité de Chapelain était immense. C'est lui qui avait déterminé et fixé la vraie fonction de l'Académie; à savoir, de travailler à la pureté de la langue. C'est lui qui avait proposé la composition d'une grammaire et d'un dictionnaire, et qui dressa le plan de ce dernier ouvrage. C'est lui enfin qui, dans l'épineuse affaire de l'examen du Cid, imposé par le tout-puissant cardinal, fut le principal auteur du rapport célèbre qui, feignant de céder à la fois au désir de Corneille et à celui de ses adversaires, tenant la balance à peu près égale et mêlant d'assez vifs éloges à des critiques bien sévères,

sauva en 1638 l'honneur et l'avenir de l'Académie naissante. Déjà en 1623, en tête de l'édition française de l'*Adone* de Marini, il avait donné un discours sur le poëme épique qui annonçait un critique éminent; et tout ce qu'il avait fait depuis avait bien confirmé cette promesse. C'était là sa vocation, son vrai génie. Il avait toutes les qualités d'un grand critique, la passion désintéressée des lettres, des connaissances étendues, du jugement, de l'ordre, de la méthode. S'il s'en était tenu là, il serait devenu aisément le premier critique de son siècle, mille fois au-dessus des La Mesnardière et des d'Aubignac aveuglément asservis à cette malheureuse poétique d'Aristote étrangère à nos mœurs et à nos idées, et faite pour une tout autre civilisation que la nôtre [1].

1. On ne peut dire le mal qu'a fait à la poésie nationale l'admiration dont se prirent les pédants d'alors, à la suite de ceux d'Espagne et d'Italie, pour cet ouvrage d'Aristote, assez médiocre en lui-même, sauf quelques parties qui tranchent fort sur tout le reste. Cette poétique, qu'on a voulu imposer à l'Europe entière, n'est pas autre chose, en ce qui concerne le drame, que la pratique du théâtre grec ou plutôt d'un bien petit nombre de pièces de ce théâtre, érigée en théorie universelle : comme si une poésie éteinte depuis deux mille ans pouvait servir de type à la poésie d'une autre nation, et d'une nation chrétienne et moderne! Il est heureux pour le Dante et pour Shakspeare, que leurs contemporains n'aient pas connu la Poétique d'Aristote, car ils n'auraient pas manqué d'enchaîner le génie de ces deux grands hommes avec des règles empruntées à un autre monde. Notre Corneille n'a pas eu ce bonheur. Dès le premier pas qu'il fit vers la vraie tragédie française, les commentateurs d'Aristote lui barrèrent le chemin, comme ils le firent à Descartes. Descartes se moqua d'eux, et continua sa route. Le bon et grand Corneille, seul devant ces critiques jaloux et médiocres que soutenait Richelieu, replia un peu ses

Chapelain, qui, comme toute l'académie, comptait fort avec le cardinal, ne rejette pas l'autorité d'Aristote, mais il en use très discrètement, et c'est d'ordinaire à la raison qu'il en appelle. A la mort de Richelieu la poésie française jouit de la plus entière liberté. La reine Anne et Mazarin rendirent aux lettres l'immense service trop peu apprécié de ne s'en point occuper, et d'abandonner toutes ces choses au goût du public. La critique avait alors devant elle une carrière immense, et Chapelain s'y pouvait élever bien haut. Une erreur qui n'est pas très rare dans les compagnies littéraires, l'égara : parce qu'il était un critique habile, il se crut un artiste, ce qui est fort différent; parce qu'il connaissait à fond les règles, ou plutôt parce qu'il s'en était fait d'assez raisonnables dans la poésie épique, se sentant si fort dans la théorie, il mit la main à l'œuvre avec confiance et à l'applaudissement universel, comme si les poétiques avaient jamais fait un poëte, comme si la poésie n'était pas un souffle divin, un instinct merveilleux, que la raison peut diriger mais qu'elle ne remplace point! Chapelain avait commencé par des odes fort admirées en leur temps, et où, en cherchant bien, on peut encore trouver çà et là quelques

ailes. Au moins nous leur devons ces admirables *Discours sur le poëme dramatique*, où, parmi des entraves de toute sorte, le grand artiste nous en apprend plus sur son art qu'Aristote et tous ses commentateurs anciens ou nouveaux.

vers qui ne manquent pas de force et d'éclat[1], mais laborieux et durs, sans goût et sans harmonie. Le dessin en est assez bon, car c'est le critique judicieux qui l'a tracé; mais, la main du poëte manquant, l'exécution en est déplorable. Il avait entrepris de bonne heure le poëme de *la Pucelle*, sujet admirable où se rencontraient toutes les conditions de l'épopée, un merveilleux universellement accepté, comme au temps d'Homère, mais mille fois plus grand et plus saint, la naïveté des vieux âges, une action simple et une à travers des épisodes variés et brillants, une fin tragique et sublime, les scènes les plus différentes, la Lorraine, la Loire, la Normandie, deux grandes nations aux prises, des paysans, des guerriers, des princes, toujours et partout notre chère France, notre religion, notre monarchie, nos malheurs, notre constance, notre courage, nos désastres, notre victoire. A la seule idée d'un tel poëme l'âme de la France tressaillit; une immense

1. Nous avons sous les yeux l'*Ode à Monseigneur le cardinal duc de Richelieu*, in-f°, 1638, l'*Ode pour Monseigneur le duc d'Anguien*, in-4°, 1646, après la victoire de Nordlingen, et dans la même année, l'*Ode pour la naissance de Monseigneur le comte de Dunois*, le fils de M. et de Mme de Longueville; et, à parler véritablement, nous ne trouvons pas dans ces trois odes une seule strophe entière à citer. — L'ode à Richelieu a eu le plus grand succès devant lequel se sont inclinés les meilleurs juges. Tallemant, t. II, p. 401 : « Sans difficulté, c'est une des plus belles de notre langue. J'y trouve pourtant trop de raison, trop de sagesse, si j'ose ainsi dire..... » Boileau, préface de l'édition de 1683 : « Chapelain a fait autrefois je ne sçais comment une assez belle ode. » Aujourd'hui cette belle ode ne soutient pas la lecture.

attente fit battre tous les cœurs; le descendant de Dunois s'empressa de procurer au poëte célèbre le loisir dont il avait besoin pour mener à fin cette noble entreprise[1]. On dit que Chapelain écrivit d'abord son poëme en prose, et tant qu'on le vit en cet état, dit le second historien de l'Académie française, d'Olivet, tout le monde fut charmé, on espéra des merveilles. C'est au milieu de ces flatteuses espérances que Mlle de Scudéry nous représente Chapelain à l'hôtel de Rambouillet : nous sommes encore à une juste distance de la fatale apparition de *la Pucelle* en 1656. Ajoutez aux titres littéraires de Chapelain le plus honorable caractère, une conduite habile avec une certaine indépendance, une application continuelle à servir tous ceux qui cultivaient les lettres avec distinction dans quelque genre que ce fût, une modestie au moins apparente, une politesse à toute épreuve dans le commerce ordinaire, une inviolable fidélité à ses amis à travers les circonstances les plus diverses, et vous comprendrez aisément la figure qu'il faisait, le haut rang qu'il occupait dans les salons de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Mlle de Scudéry l'y peint ainsi en 1651 avec la complaisance de l'amitié et peut-être aussi de la reconnaissance. Nous insistons sur la date de ce por-

1. M. de Longueville fit à Chapelain une pension de deux mille livres, pendant plus de vingt ans, et il l'augmenta de mille livres après la publication, comme pour le dédommager de son peu de succès.

trait pour qu'on ne soit pas choqué d'exagérations qui aujourd'hui peuvent sembler ridicules et qui alors, avant *la Pucelle* et Boileau, ne faisaient guères qu'exprimer l'opinion universelle.

Le Grand Cyrus, t. VII, p. 541 : « Aristhée est un homme illustre en toutes choses, et qui possède un si grand nombre de bonnes qualités, que ne pouvant leur donner nul ordre dans mon esprit, je vous les montrerai, selon que ma mémoire me les rapportera. Il faut pourtant que celles de l'âme aillent les premières, et que je vous assure que celle d'Aristhée est telle qu'on n'y trouve rien à y désirer. Car enfin il l'a grande, il l'a généreuse et il l'a reconnoissante. Que si de son âme je passe dans son cœur, je le trouverai tout rempli de mille beaux sentiments; j'y verrai de l'amour pour la véritable gloire, une bonté infinie, de la tendresse pour ses amis, et une solide passion pour la vertu. Mais si de son cœur je remonte à son esprit, que n'y trouverai-je point? En effet je ne pense pas qu'on en puisse trouver un plus éclairé, plus grand ni plus élevé, ni dont le savoir soit plus universel que le sien; car enfin je ne vois rien qu'Aristhée ne sache pas. Si vous lui parlez des sciences les plus sublimes, les plus épineuses et les plus éloignées de la société ordinaire, il en parle comme s'il ne parloit jamais d'autre chose; s'il s'agit d'un discours de philosophie, il le rend intelligible à ceux qui n'y savent rien; s'il parle des astres, de

leur situation et de leur élévation, c'est comme s'il y avoit un chemin ordinaire de la terre au ciel, et qu'il eût visité toutes les maisons du soleil comme il a fait toutes celles qui sont auprès de Tyr, qui ont quelque chose de remarquable ; s'il parle de morale, on voit qu'il est capable de l'enseigner par ses discours comme par ses mœurs ; s'il tombe sur un sujet de politique, on croit qu'il a gouverné la plus grande partie de l'univers durant plusieurs siècles, n'étant pas possible de s'imaginer que les livres, sans une très longue expérience, puissent lui avoir appris ce qu'il sait en cette matière. Il ne raisonne pas seulement sur les affaires publiques, il pénètre encore dans les conseils les plus secrets ; il remonte jusqu'à la cause des événements les plus surprenants, et prévoit la suite des choses avec tant de justesse que très rarement arrive-t-il qu'il se trompe[1]. Que si de la politique on passe à la poésie, il en parle comme s'il avoit instruit les Muses au lieu d'avoir été instruit par elles, étant certain qu'on ne peut pas

1. Ailleurs, dans ce même tome VII, au livre 1er, p. 209 : « Comme Cyrus trouvoit beaucoup de satisfaction en la conversation d'Aristhée, il l'entretenoit souvent, et certes ce n'étoit pas sans raison, car jamais homme du monde n'a parlé mieux de politique, ni mieux entendu les divers intérêts des princes de ce temps-là. Aristhée parloit de toutes choses également bien. Aussi Cyrus ne se contentoit-il pas de lui parler des affaires générales, il le menoit encore aux visites qu'il rendoit aux princesses et aux autres dames... Comme il étoit savant en toutes choses, il savoit tant de diverses langues qu'il pouvoit faire conversation avec les dames qui étoient là, quoi qu'il y en eût de divers royaumes. »

connoître plus parfaitement ce merveilleux art. Mais ce qu'il y a d'admirable c'est qu'il a réduit cette science en acte; car il compose présentement un poëme de la naissance des dieux, et que pour cette raison il appelle la Théogonie, qui est une chose si merveilleuse que depuis Homère personne n'a entrepris un si grand ouvrage. Ce poëme n'est pas seulement grand, il est encore admirable; et à ce que disent ceux qui s'y connoissent bien, il y a plus d'ordre que dans Homère, plus de jugement, et plus de véritables beautés. Il a fait encore plusieurs autres beaux ouvrages qui rendent son nom illustre et que je serois trop longtemps à vous dire, aussi bien que les autres choses que sait Aristhée. Car enfin il sait plusieurs langues parfaitement, il connoît tous les bons livres, il sait l'histoire, la géographie; et pour vous dire tout en peu de paroles, il n'ignore rien. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux c'est qu'il sait aussi bien le monde que les sciences, et qu'on ne trouve ni en sa conversation ni en son esprit je ne sais quoi d'insupportable que presque tous les savants ont. Au contraire Aristhée parle tellement comme un homme de la cour doit parler, qu'on ne peut pas parler mieux; car il parle juste, il parle éloquemment, il parle sans affectation, et il parle pourtant avec force. Mais ce qu'il y a de plus remarquable est qu'encore qu'il ne soit pas ordinaire de trouver des gens qui parlent beaucoup,

qu'on ne puisse accuser de parler trop, il n'en est pas de même d'Aristhée, qu'on trouve toujours qui ne parle jamais assez, quoique naturellement il ne haïsse pas à parler. Aristhée n'a pas une vertu sévère ni un savoir audacieux qui lui fasse mépriser la conversation des femmes : au contraire, il s'y plaît extrêmement, et passe aussi agréablement les après-dînées toutes entières à parler de bagatelles que s'il ne savoit parler d'autre chose. Il dit même des douceurs et des galanteries d'aussi bonne grâce et peut-être de meilleure que ceux qui sont galants de profession, n'ignorant pas une seule de toutes les flatteries qu'il faut dire aux dames, mais principalement aux belles. Il est vrai qu'on lui reproche quelquefois de louer un peu trop universellement celles à qui il parle, mais, à dire la vérité, je sais que cela part d'un si bon principe que je ne suis jamais de ceux qui lui font la guerre d'être prodigue de ses louanges. Aristhée n'est pas seulement galant, il fait quelquefois entendre qu'il est amoureux d'une personne infiniment aimable qui est amie d'Élise, et qui ressemble si fort à la belle Doralise [1] qu'on les pourroit prendre l'une pour l'autre, soit pour la beauté, pour l'esprit ou pour l'humeur. Mais à dire les choses comme elles sont, je crois le cœur d'Aristhée tout rempli d'une amitié fort tendre ; mais pour la galan-

1. Sur Doralise, voyez le chapitre XIVe.

terie, je crois qu'elle est toute dans son esprit, car il la cache et la montre quand il veut, et il en est si absolument maître qu'on ne peut pas croire que cela soit autrement. Ce n'est pas qu'il ne fasse et ne die cent choses que l'amour fait dire et faire; mais, selon moi, il les dit et les fait trop bien. Ce n'est pas qu'assurément son amitié n'ait pour le moins un degré de chaleur pour cette personne au delà de celle qu'il a pour ses autres amies; mais après tout, quoi qu'il en puisse dire, ce n'est point tout à fait amour, et tout ce que je lui puis concéder est que ce qu'il a dans le cœur n'est pas aussi tout à fait amitié. Cependant cela produit cent agréables conversations qui servent à faire paraître l'esprit d'Aristhée. On lui reproche même d'avoir eu une pareille affection pour trois ou quatre dames qui ont succédé les unes aux autres à son amitié; il ne peut pourtant pas souffrir qu'on lui reproche d'être inconstant, et pour s'en défendre il dit qu'il n'a jamais chassé de son cœur pas une de celles qui y sont entrées, et qu'il ne fait que les y changer de place; qu'ainsi sans les abandonner et sans cesser de les aimer, il fait seulement qu'il y en a toujours quelqu'une qui est plus puissante dans son âme que les autres. Encore trouve-t-il des paroles en notre langue qui ne sont pas tout à fait si fortes que celles-là; afin de ne désobliger pas une seule de ses amies qui se disputent agréablement l'une à l'autre un empire qu'il n'a

assurément jamais donné qu'à la raison qui gouverne son cœur comme son esprit et qui est sa véritable maîtresse. Cependant cela fournit à la conversation et la rend plus enjouée. De plus Aristhée a une complaisance qui fait qu'il n'a jamais contredit personne volontairement; mais ce que j'admire encore en lui est l'inclination qu'il a à faire valoir le mérite des autres et à cacher leurs défauts, ne prenant jamais des choses que ce qu'il y a de bon; aussi est-il si généralement aimé que personne ne le peut être davantage. En effet nous n'avons point de prince ni de princesse qui ne croie se faire honneur en l'honorant, et qui ne le traite avec beaucoup de civilité. Enfin, après avoir bien considéré Aristhée, je n'y ai jamais trouvé qu'une seule chose à y désirer, qui est qu'il eût moins d'une vertu, ou qu'il ne l'eût pas si excessive : car il est vrai qu'il a quelquefois une modestie si grande que ceux qui connoissent bien ce qu'il mérite, ne la peuvent endurer; car il rejette les louanges comme s'il n'en étoit pas digne, et dit des choses de lui-même qu'il n'est pas possible qu'il en puisse penser, n'étant pas croyable qu'il connoisse si parfaitement toutes les bonnes qualités des autres, et qu'il ignore les siennes propres, étant aussi éclatantes qu'elles sont. Après cela, Madame, je pense que vous avouerez qu'un homme à qui on ne peut rien reprocher que d'avoir trop d'une vertu, n'est pas un homme ordinaire, et qu'il ne contribuoit pas

peu à rendre la société du palais de Cléomire fort agréable[1]. »

1. Si à ce portrait moral de Chapelain, on veut joindre son portrait physique, on peut voir celui qu'en a fait Nanteuil en 1655, et qui se trouve dans l'édition in-folio de *la Pucelle*. Mais nous prévenons que Nanteuil est un peintre aussi flatteur que Mlle de Scudéry, en même temps qu'il est aussi fidèle.

CHAPITRE DOUZIÈME

MADEMOISELLE DE SCUDÉRY
SON CARACTÈRE ET CELUI DE SA SOCIÉTÉ.

Le tableau de la société française que nous trouvons dans *le Grand Cyrus*, serait trop imparfait, s'il présentait seulement les plus hautes parties de cette société, un prince et une princesse du sang royal, de glorieux capitaines, de grands seigneurs et de grandes dames, l'aristocratie avec ses mœurs militaires et galantes, et, dans un hôtel à jamais célèbre, parmi les privilégiés de la naissance et de la fortune, quelques représentants de la bourgeoisie, élevés au-dessus de leur condition par le mérite et la renommée : il faut aussi que ce tableau nous montre la bourgeoisie elle-même, et qu'il nous la montre chez elle, avec les mœurs qui lui sont propres, et même dans ses différents degrés : ici, une bourgeoisie riche, voisine de la noblesse, la fréquentant et l'imitant le plus possible ; là, sur les confins de la bourgeoisie et du peuple, une classe

particulière, sortie à peu près de tous les rangs, pauvre, mais distinguée, déjà nombreuse et comptée dans l'État, tirant ordinairement ses ressources, non de ses mains, mais de son esprit, et de cette industrie nouvelle qu'on appelle la littérature.

Quittons donc le brillant quartier du Louvre et les splendides demeures de l'aristocratie ; transportons-nous au Marais, non pas à la place Royale qu'habitent encore plus d'une grande famille, la haute magistrature et la finance opulente[1], mais, tout près du Temple, dans une petite rue nommée la rue de Beauce : c'est là que logeait Madeleine de Scudéry.

Ainsi que nous l'avons dit[2], les Scudéry étaient d'une famille noble et se piquant fort de l'être, originaire de la ville d'Apt en Provence. Le père de Georges et de Madeleine suivit la carrière des armes, et s'attacha à la fortune d'André de Brancas, seigneur de Villars, de la grande famille napolitaine des Brancas, établie en France au xve siècle, et d'où sont sortis les ducs de Villars. André de Brancas, devenu amiral de Villars et gouverneur du Havre, emmena avec lui dans son gouvernement M. de Scudéry et le fit nommer lieutenant

1. Voyez dans *la Jeunesse de madame de Longueville*, chap. III, p. 241, la longue note sur la place Royale et ses principaux habitants au milieu du XVII[e] siècle.
2. T. I[er], chapitre cinquième, p. 251.

de Roi[1]. L'officier provençal dit adieu à son pays, posa ses pénates en Normandie, et y épousa une demoiselle noble et riche, Mlle de Brilly. Toutefois, à sa mort, il laissa ses affaires en assez mauvais état. Sa veuve demeura presque sans biens, chargée d'un fils et d'une fille, et elle suivit bientôt son mari.

Georges de Scudéry était né au Havre en 1601 ou 1603. Il prit comme son père le parti des armes, servit sur terre et sur mer[2], et en dernier lieu dans le régiment des gardes; puis, vers 1630, il quitta le service pour se livrer tout entier à la littérature. Il y porta le ton soldatesque qu'il avait contracté dans les camps, et cet air avantageux et matamore qui gâta ses meilleures qualités. Il avait de l'honneur, de l'esprit, de la hardiesse dans les sentiments et les pensées, surtout une facilité et une fécondité peu commune, avec une présomption plus grande encore que n'éclairaient et ne soutenaient le jugement

1. Voilà ce que disent tous les biographes. Conrart, dans les notes recueillies par M. de Montmerqué, va un peu plus loin; selon lui, le père de Georges et de Madeleine de Scudéry aurait eu en Normandie « des emplois considérables, entre autres la charge de lieutenant du Havre-de-Grâce, place la plus importante de la province sous l'amiral de Villars qui en étoit gouverneur. » *Mémoires de Conrart*, p. 253, etc. N'est-ce pas par un souvenir reconnaissant que dans le *Cyrus*, Mlle de Scudéry s'applique tant à relever le comte de Brancas, colonel du régiment de cavalerie du duc d'Orléans, dont elle raconte les exploits sous le nom d'Anaxaris? Voyez le t. Ier, chap. IV, et l'*Appendice*, note deuxième.

2. *Mémoires de Conrart, ibid.*

ni le goût. L'amour-propre et aussi le besoin le poussant à produire sans cesse, il a semé partout des signes incontestables de talent, sans jamais parvenir à rien faire de bon. La tragi-comédie intitulée *l'Amour tyrannique*, dont on a retenu le nom parce que ce nom se lie à l'histoire du Cid et rappelle les tristes efforts que fit Richelieu, égaré par les pédants qui l'entouraient, pour susciter un rival à Corneille[1], est une pièce ridicule où la platitude du langage le dispute à l'enflure des pensées; et quant à *Alaric*, il n'est pas même digne d'être comparé à *la Pucelle*. Scudéry s'étant donné à Richelieu, et l'ayant servi dans leur passion commune[2], en reçut quelques bienfaits. En 1643, dans les commencements de la régence d'Anne d'Autriche, la marquise de Rambouillet, qui s'intéressait à lui à cause de sa sœur, le fit nommer, par le crédit de Cospéan, évêque de Lisieux, gouverneur du château de Notre-Dame-de-la-Garde, à Marseille. Pendant la Fronde, grâce encore aux amis de sa sœur, nombreux et puissants à l'Académie française, il y succéda, en 1650, à Vaugelas. En 1654, exilé en Normandie pour sa fidélité déclarée à Condé, sa bonne étoile lui fit rencontrer une personne aimable et belle, de fort bonne naissance, Mlle de Martin Vast, qui s'éprit de sa renommée. Il se marièrent,

1. *Histoire du Théâtre Français*, t. V, p. 456, etc.
2. Voyez toute la polémique contre le *Cid*, *ibid.*, p. 247.

et revinrent à Paris en 1660, ainsi que Condé et tous ses partisans. Scudéry fit aussi sa paix avec la cour, sortit de disgrâce, fut même présenté au roi Louis XIV, par l'entremise du duc de Saint-Aignan, ami et parent de sa femme, et obtint un bénéfice pour son fils qu'il destinait à l'Église, et une petite pension pour lui-même [1]. Il mourut en 1667, laissant une veuve jeune encore, fort bien vue dans le monde et liée avec tout ce qu'il y avait de mieux [2].

On peut dire que Madeleine de Scudéry forme, à tous égards, le plus parfait contraste avec son frère. Elle était aussi modeste qu'il était vain, et d'une humeur aussi douce et facile qu'il l'avait fanfaronne et querelleuse. Georges avait sans doute plus de force dans les conceptions, mais son style à la fois négligé et pédantesque repoussait tous les gens de goût, tandis que celui de sa sœur attirait et charmait par le naturel et l'agrément et ce mélange d'esprit et d'aménité qu'on appelle la politesse. Sans atteindre au génie et sans y prétendre, c'était une femme du plus grand mérite. Son trait distinctif est une réflexion ingénieuse portée dans tous les sentiments du cœur : elle est la créatrice d'un genre, le roman psychologique, comme on dit aujourd'hui. Dans ses romans, en effet, son vrai talent n'est pas dans leur

1. Tallemant, t. V, p. 273, etc.

2. On en a des lettres fort agréables imprimées avec celles de Bussy, et réimprimées en 1806, dans la collection de Léopold Colin.

partie romanesque, les aventures et les intrigues, ni même dans la narration ; il est dans l'analyse et le développement des sentiments, dans les portraits et dans les conversations élégantes et ingénieuses qu'elle introduit partout. Aussi ce talent parut-il dans tout son lustre, quand laissant là la forme romanesque, Mlle de Scudéry ne donna plus que des *Conversations*, ses réflexions sur toute espèce de sujets de morale et de littérature. C'est là son titre durable. A défaut de force et d'éclat, elle a de la justesse, de la finesse, une entière liberté d'esprit avec un continuel agrément. Ce n'est assurément ni Montaigne, ni La Rochefoufauld, ni La Bruyère, ni même Vauvenargues : c'est en quelque sorte la sœur française d'Addison.

Mlle de Scudéry représente excellemment la société polie au XVIIe siècle. Elle a vu, connu, parcouru ce siècle tout entier. Née au Havre en 1607, elle est morte à Paris, en 1701, âgée de quatre-vingt quatorze ans. Elle fut d'abord élevée par sa mère, qui était une personne fort habile. L'ayant perdue de bonne heure, un de ses oncles qui demeurait à la campagne la prit avec lui [1]; et lui trouvant le plus heureux naturel, une imagination vive, une mémoire excellente et une curiosité instinctive pour tout ce qui

1. On trouve tous les détails qui précèdent et qui suivent dans les *Mémoires* de Conrart qui devait les savoir d'original et les tenir de la bouche même de Mlle de Scudéry.

était noble et beau, il lui fit donner l'éducation la plus soignée. Elle apprit donc tout ce qu'on enseignait aux filles de condition, et y joignit d'elle-même l'espagnol et l'italien. Elle passa toute sa première jeunesse dans la lecture des bons ouvrages en toutes langues comme aussi dans la conversation des honnêtes gens, son oncle, gentilhomme aisé, recevant la meilleure compagnie. Après sa mort, elle quitta la Normandie et vint s'établir à Paris, chez son frère Georges. Pour payer sa part dans les dépenses de l'humble ménage, elle partagea les travaux de son frère. « Elle a fait, dit Tallemant[1], « une partie des *Femmes illustres*, et tout l'*Illustre* « *Bassa*. D'abord elle trouva à propos par modes- « tie ou à cause de la réputation de son frère, car « ce qu'il faisoit, quoique assez méchant, se vendoit « pourtant bien, de mettre ce qu'elle faisoit sous « son nom. Depuis, quand elle entreprit *Cyrus*, elle « en usa de mesme, et jusqu'ici elle ne change point « pour *Clélie*[2]... Ceux qui la connoissoient un peu « virent bien, dès les premiers volumes de *Cyrus*, « que Georges de Scudéry, gouverneur de Notre- « Dame-de-la-Garde, car il se qualifie toujours « ainsi, ne faisoit que la préface et les épîtres dé- « dicatoires. La Calprenède le lui dit une fois, en

1. T. V, p. 274.

2. Évidemment Tallemant écrivait ceci avant que la *Clélie* fût terminée en 1660.

« présence de sa sœur, et ils se fussent battus sans « elle. C'est pourquoi Furetière disoit qu'à la clef « qu'on en a donnée il falloit ajouter : *M. de Scu-* « *déry, gouverneur*, etc. = *Mademoiselle sa sœur*. »

Selon une tradition fort vraisemblable, ils composaient de la manière suivante. Ils faisaient ensemble le plan : Georges, qui avait de l'invention et de la fécondité, fournissait les aventures et toute la partie romanesque, et il laissait à Madeleine le soin de jeter sur ce fond assez médiocre son élégante broderie de portraits, d'analyses sentimentales, de lettres, de conversations. S'il en est ainsi, tout ce qu'il y a de défectueux dans le *Cyrus* viendrait du frère, et ce qu'il y a d'excellent et de durable serait l'œuvre de la sœur.

A en croire Tallemant, Scudéry exploitait le talent de sa spirituelle et féconde collaboratrice : il la tenait pour ainsi dire à la tâche ; il l'enfermait quelquefois, et chassait les visiteurs qui auraient pu la distraire. « Elle a eu, dit Tallemant, une « patience étrange, et j'ai de la peine à concevoir « comment elle a pu faire ce qu'elle a fait. »

Tous les témoignages, en effet, nous apprennent que la pente de Mlle de Scudéry était vers la société et le monde, qu'elle échappait sans cesse des mains de son frère pour fréquenter les belles compagnies, et que, surtout après qu'elle fut devenue libre par l'exil de Georges de Scudéry, sa vie se passait en

parties de plaisirs et en promenades, à recevoir et à rendre des visites, en sorte qu'on ne savait pas comment et à quelles heures secrètes elle travaillait. Sa facilité, sa promptitude, l'art de ménager le temps et de mettre à profit les moindres instants, suffisaient à tout; elle écrivait de grand matin, elle écrivait la nuit, elle mettait dans ses livres les conversations de la veille, et insensiblement les volumes se succédaient à l'étonnement de ses amis et aux applaudissements du public.

Mlle de Scudéry avait trop la passion de la conversation et de la société polie pour ne pas avoir recherché la maison qui en était le sanctuaire, l'hôtel de Rambouillet. Elle y fut reçue d'assez bonne heure, et y gagna tous les cœurs par son esprit, sa simplicité, sa modestie, son humeur aimable et enjouée. Elle s'y lia d'une amitié particulière avec Mlle Paulet[1] et avec Godeau[2], évêque de Grasse et de Vence, et aussi avec Chapelain et Conrart[3]. Il paraît qu'elle ne goûtait guère Voiture, tout en rendant justice à son génie : on a vu comment elle le peint sous le nom de Callicrate[4]. En cela, elle était un peu l'écho de Montausier qui, à ce que nous apprend Talle-

1. Voyez t. Ier, chapitre septième.
2. Plus haut, chapitre onzième.
3. *Ibid.*
4. Plus haut, chapitre huitième, p. 20, etc.

mant, n'aimait pas du tout Voiture, et moins indulgent que Condé, plus façonnier en sa qualité de bien moindre gentilhomme, ne se pouvait accommoder de ses familiarités quelque peu impertinentes, et ne le supportait que pour ne pas déplaire à Julie et à Mme de Rambouillet. A toutes les plaisanteries souvent très risquées de Voiture, il disait à ses voisins : « Qu'y a-t-il donc là de beau? Trouvez-vous cela si gai? etc. » Aussi Tallemant assure que, vers la fin, Voiture avait beaucoup perdu à l'hôtel de Rambouillet[1]. Montausier, au contraire, appréciait fort le grave et discret Chapelain, surtout Mlle de Scudéry, si remarquable par le goût et la mesure; et il avait pour elle des égards et des soins qui la touchaient d'autant plus qu'il était fort loin d'en être prodigue. Elle passait presque tous les soirs dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre, et elle s'était fait un tel besoin de ce genre de vie que le temps, le mariage de Julie, et surtout la Fronde ayant dispersé la brillante compagnie, elle forma autour d'elle un autre hôtel de Rambouillet en quelque sorte au petit pied, une société d'une qualité moins haute et moins rare, mais encore fort distinguée, dont le fonds était sans doute bourgeois, mais où de loin en loin se montraient quelques-uns

1. Tallemant, t. II, p. 288 : « Mme de Saint-Étienne (une des filles de Mme de Rambouillet) dit que, sur la fin, on étoit fort las de lui, et que, sans la longue habitude qu'il avoit dans la maison et la considération de Mme de Rambouillet pour qui il avoit plus de complaisance, on eût tâché à l'éloigner.

des grands seigneurs et des grandes dames qu'elle avait connus chez Mme de Rambouillet et qui lui faisaient l'honneur d'aller quelquefois chez elle.

Il est incontestable que Mlle de Scudéry est la fondatrice des fameux *Samedi*. Tallemant ne laisse aucun doute à cet égard : « Elle avoit pris le samedi pour demeurer au logis, afin de recevoir ses amis et ses amies[1]. » Elle y recevait les lettrés éminents, formés, comme elle, à l'école de Mme de Rambouillet, et dont elle était depuis longtemps l'amie, avec d'autres lettrés moins célèbres mais fort estimables encore, et, en femmes, des bourgeoises riches et spirituelles, qui avaient du loisir et du goût, et seulement un fort petit nombre de dames auteurs ; le tout relevé par les fréquentes visites d'hommes du monde d'un esprit cultivé et agréable, et de temps en temps par la présence de personnages illustres, tels que Montausier et sa femme, la marquise de Sablé et la comtesse de Maure, dont l'amitié, hautement déclarée, donnait au modeste salon et à toute la société un peu mêlée qui s'y rassemblait, de la considération et même un certain éclat.

Mlle de Scudéry était la souveraine du lieu. Les charmes de son esprit, la noblesse et la douceur de son caractère, la sûreté et l'agrément de son commerce, la faisaient adorer, et elle se maintint con-

1. Tallemant, t. V, p. 282.

stamment dans l'estime publique par la parfaite innocence de ses mœurs. En effet, quoique chez elle on ne s'entretînt guère que de choses galantes, on ne lui a jamais connu de liaison suspecte. D'assez bonne heure, elle avait déclaré qu'elle ne voulait pas se marier, et pourtant elle n'a jamais eu que des amitiés plus ou moins tendres mais irréprochables; elle professait et pratiquait le culte de la tendresse et repoussait la passion. Il est vrai que contre l'amour elle avait un puissant préservatif, qui pourtant ne lui eût pas suffi, à elle comme à bien d'autres, si elle n'avait eu la ferme résolution d'être sage. Disons-le : M[lle] de Scudéry était laide, et sa laideur n'était surpassée que par celle de l'homme qui, plus tard, arriva le plus près de son cœur.

Avant de nous donner les portraits des principaux habitués de son salon, il fallait bien que M[lle] de Scudéry nous fît le sien; et elle l'a fait sous le nom de Sapho, qui depuis lui est resté comme celui de Mandane à M[me] de Longueville. Il serait aujourd'hui bien délicat à une femme de se peindre elle-même, surtout à son avantage, mais on n'y faisait pas tant de façons au XVII[e] siècle. Les portraits étaient à la mode, et M[lle] de Scudéry n'avait pas peu contribué à les y mettre. En 1659, chez Mademoiselle, les femmes du plus haut rang, et même d'une irréprochable vertu, n'hésitèrent pas à faire elles-mêmes leur portrait physique et moral, et à décrire hardi-

ment les principales beautés de leur personne, et cela non-seulement pour leur société intime, mais pour le public, car Mademoiselle, un beau jour, imprima ces *Divers portraits*, avec le sien tracé de sa propre main, et où elle ne s'était pas fort maltraitée. Mlle de Scudéry a devancé Mademoiselle, et s'est décrite fort en détail dans le *Cyrus*. Elle commence par nous parler de sa naissance et de son éducation, et on pense bien que la sœur de Georges ne manque pas de faire valoir et d'exagérer sa qualité [1].

Le Grand Cyrus, tome X, liv. second, p. 554 : « Sapho est fille d'un homme de qualité qui étoit d'un sang si noble qu'il n'y avoit point de famille où l'on pût voir une plus longue suite d'aïeux, ni une généalogie plus illustre ni moins douteuse. De plus, Sapho a encore eu l'avantage que son père et sa mère avoient tous deux beaucoup d'esprit et beaucoup de vertu ; mais elle eut le malheur de les perdre de si bonne heure qu'elle ne put recevoir d'eux que les premières inclinations au bien, car elle n'avoit que six ans [2] lorsqu'ils moururent. Il est vrai qu'ils la laissèrent sous la conduite d'une parente qui avoit toutes les qualités nécessaires pour bien élever une

1. Tallemant, t. V, p. 267 : « Sa sœur a plus d'esprit que lui, et est tout autrement raisonnable, mais elle n'est guère moins vaine ; elle dit toujours : Depuis le renversement de notre maison. Vous diriez qu'elle parle du bouleversement de l'empire grec. »

2. Ce détail ne se trouve pas ailleurs.

jeune personne, et ils la laissèrent avec un bien beaucoup au-dessous de son mérite... Je ne m'arrêterai point à vous dire quelle fut son enfance, car elle fut si peu enfant qu'à douze ans on commença de parler d'elle comme d'une personne dont l'esprit et le jugement étoient déjà formés et donnoient de l'admiration à tout le monde ; mais je vous dirai seulement qu'on n'a jamais remarqué en qui que ce soit des inclinations plus nobles, ni une facilité plus grande à apprendre tout ce qu'elle a voulu savoir. »

Ici se présentait une difficulté d'un genre délicat : toute héroïne de roman doit être belle ; cela est reçu, cela est indispensable ; mais, comme nous l'avons dit, Mlle de Scudéry était laide ; son teint surtout, tirant au noir, ôtait à sa figure toute prétention à la beauté ; et il faut dire à son honneur que jamais personne ne se rendit plus justice et n'eut moins de coquetterie. Nanteuil, qui était de ses amis, ayant fait son portrait au pastel, un peu trop flatté, à ce qu'il paraît, Mlle de Scudéry fit sur cela ce joli quatrain :

> Nanteuil, en faisant mon image,
> A de son art divin signalé le pouvoir :
> Je hais mes yeux dans mon miroir,
> Je les aime dans son ouvrage.

Dans le *Cyrus*, il lui était permis, il lui était même commandé de se faire plus belle qu'elle n'était, puisqu'elle se donnait comme une des héroïnes du roman ; mais la mesure n'était pas aisée à garder. Heureu-

semblent l'antique Sapho ne passe pas pour avoir été fort belle, sans être laide aussi; en sorte que M[lle] de Scudéry, en la peignant sur elle-même et en s'embellissant un peu pour lui ressembler, a trouvé le secret de ne pas trop choquer la vérité et de faire encore un portrait agréable.

Ibid., page 557 : « Quoique Sapho ait été charmante dès le berceau, je ne veux vous faire la peinture de sa personne et de son esprit qu'en l'état où elle est présentement, afin que vous la connoissiez mieux. Je vous dirai donc qu'encore que vous m'entendiez parler de Sapho comme de la plus charmante personne de toute la Grèce, il ne faut pourtant pas vous imaginer que sa beauté soit une de ces grandes beautés en qui l'envie même ne sauroit trouver aucun défaut; mais il faut néanmoins que vous compreniez qu'encore que la sienne ne soit pas de celles que je dis, elle est pourtant capable d'inspirer de plus grandes passions que les plus grandes beautés de la terre. Mais enfin, pour vous dépeindre Sapho, il faut que je vous die qu'encore qu'elle se dise petite, lorsqu'elle veut médire d'elle-même, elle est pourtant de taille médiocre, mais si noble et si bien faite qu'on ne peut y rien désirer. Pour le teint, elle ne l'a pas de la dernière blancheur; il a toutefois un si bel éclat qu'on peut dire qu'elle l'a beau. Mais ce que Sapho a de souverainement agréable, c'est qu'elle a les yeux si beaux, si vifs, si amoureux et si

pleins d'esprit, qu'on ne peut ni en soutenir l'éclat ni en détacher ses regards. En effet ils brillent d'un feu si pénétrant, et ils ont pourtant une douceur si passionnée que la vivacité et la langueur ne sont pas des choses incompatibles dans les beaux yeux de Sapho. Ce qui fait leur plus grand éclat, c'est que jamais il n'y a eu une opposition plus grande que celle du blanc et du noir de ses yeux. Cependant cette grande opposition n'y cause nulle rudesse, et il y a un certain esprit amoureux qui les adoucit d'une si charmante manière que je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une personne dont les regards aient été plus redoutables. De plus, elle a des choses qui ne se trouvent pas toujours ensemble, car elle a la physionomie fine et modeste, et elle ne laisse pas aussi d'avoir je ne sais quoi de grand et de relevé dans la mine. Sapho a, de plus, le visage ovale, la bouche petite et incarnate, et les mains si admirables que ce sont en effet des mains à prendre des cœurs, ou, si on la veut considérer comme une fille chèrement aimée des Muses, ce sont des mains dignes de cueillir les plus belles fleurs du Parnasse. »

Après ce portrait, qu'il eût été précieux de pouvoir comparer avec le pastel de Nanteuil, malheureusement perdu [1], et que ne dément pas trop la

1. Du moins nous n'en avons pu trouver aucune trace. Il n'a jamais été gravé par Nanteuil; et ni Fontette dans la *Bibliothèque historique de la France*, ni M. R. Dumesnil dans son savant catalogue, n'en font mention.

gravure de Will, d'après Mlle Chéron, vient la description des diverses qualités d'esprit et de cœur que la plupart des contemporains admiraient dans Mlle de Scudéry.

Ibid. : « Mais ce n'est pas encore par ce que je viens de vous dire que Sapho est la plus aimable ; car les charmes de son esprit surpassent de beaucoup ceux de sa beauté. En effet, elle l'a d'une si vaste étendue, qu'on peut dire que ce qu'elle ne comprend pas ne peut être compris de personne; et elle a une telle disposition à apprendre facilement tout ce qu'elle veut savoir que, sans que l'on ait presque jamais ouï dire que Sapho ait rien appris, elle sait pourtant toutes choses. Premièrement, elle est née avec une inclination à faire des vers, qu'elle a si heureusement cultivée qu'elle en fait mieux que qui que ce soit, et elle a même inventé des mesures particulières pour en faire qu'Hésiode et Homère ne connaissoient pas, et qui ont une telle approbation que cette sorte de vers portent le nom de celle qui les a inventés, et sont appelés saphiques. Elle écrit aussi tout à fait bien en prose, et il y a un caractère si amoureux dans tous les ouvrages de cette admirable fille, qu'elle émeut et qu'elle attendrit le cœur de tous ceux qui lisent ce qu'elle écrit. En effet, je lui ai vu faire un jour une chanson d'improviste qui étoit mille fois plus touchante que la plus plaintive élégie ne sauroit être, et il y a un certain tour

amoureux à tout ce qui part de son esprit que nulle autre qu'elle ne sauroit avoir. Elle exprime même si délicatement les sentiments les plus difficiles à exprimer, et elle sait si bien faire l'anatomie d'un cœur amoureux, s'il est permis de parler ainsi, qu'elle en sait décrire exactement toutes les jalousies, toutes les inquiétudes, toutes les impatiences, toutes les joies, tous les dégoûts, tous les murmures, tous les désespoirs, toutes les espérances, toutes les révoltes, et tous ces sentiments tumultueux qui ne sont jamais bien connus que de ceux qui les sentent ou qui les ont sentis. Au reste, Sapho ne connoît pas seulement tout ce qui dépend de l'amour, elle ne connoît pas moins bien tout ce qui appartient à la générosité, et elle sait enfin si parfaitement écrire et parler de toutes choses, qu'il n'est rien qui ne tombe sous sa connoissance. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ce soit une science infuse, car Sapho a vu tout ce qui est digne de l'être, et elle s'est donné la peine de s'instruire de tout ce qui est digne de curiosité. Elle sait de plus jouer de la lyre et chanter; elle danse aussi de fort bonne grâce [1], et elle a même voulu savoir faire tous les ouvrages où les femmes qui n'ont pas l'esprit aussi élevé qu'elle, s'occupent quelquefois pour se divertir. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que cette personne, qui sait tant de

1. Conrart le dit aussi dans les notes déjà citées,

choses différentes, les sait sans faire la savante, sans en avoir aucun orgueil, et sans mépriser celles qui ne les savent pas. En effet, sa conversation est si naturelle, si aisée et si galante qu'on ne lui entend jamais dire en une conversation générale que des choses qu'on peut croire qu'une personne de grand esprit pourroit dire sans avoir appris tout ce qu'elle sait. Ce n'est pas que les gens qui savent les choses ne connoissent bien que la nature toute seule ne pourroit lui avoir ouvert l'esprit au point qu'elle l'a; mais c'est qu'elle songe tellement à demeurer dans la bienséance de son sexe, qu'elle ne parle presque jamais que de ce que [1] les dames doivent parler, et il faut être de ses amis très particuliers pour qu'elle avoue seulement qu'elle ait appris quelque chose. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que Sapho affecte une ignorance grossière en sa conversation; au contraire, elle sait si bien l'art de la rendre telle qu'elle veut, qu'on ne sorte jamais de chez elle sans y avoir ouï dire mille belles et agréables choses; mais c'est qu'elle a une adresse dans l'esprit qui la rend maîtresse de celui des autres. Ainsi, on peut assurer qu'elle fait presque dire tout ce qu'elle veut aux gens qui sont avec elle, quoiqu'ils pensent ne dire que ce qui leur plaît. Elle a un esprit d'accommodement admirable, et elle parle si également bien des

1. Il faudrait dire grammaticalement : que de ce *dont*, ce qui n'est guère agréable.

choses sérieuses et des choses galantes et enjouées, qu'on ne peut comprendre qu'une même personne puisse avoir des talents si opposés. Mais ce qu'il y a encore de plus digne de louanges en Sapho, c'est qu'il n'y a pas au monde une meilleure personne qu'elle, ni plus généreuse, ni moins intéressée, ni plus officieuse. De plus, elle est fidèle dans ses amitiés, et elle a l'ame si tendre et le cœur si passionné, qu'on peut sans doute mettre la suprême félicité à être aimé de Sapho, car elle a un esprit si ingénieux à trouver de nouveaux moyens d'obliger ceux qu'elle estime et de leur faire connaître son affection que, bien qu'il ne semble pas qu'elle fasse des choses fort extraordinaires, elle ne laisse pas toutefois de persuader à ceux qu'elle aime qu'elle les aime chèrement. Ce qu'elle a encore d'admirable, c'est qu'elle est incapable d'envie, et qu'elle rend justice au mérite avec tant de générosité qu'elle prend plus de plaisir à louer les autres qu'à être louée. Outre tout ce que je viens de dire, elle a encore une complaisance qui, sans avoir rien de lâche, est infiniment commode et infiniment agréable ; et si elle refuse quelquefois quelque chose à ses amis, elle le fait avec tant de civilité et tant de douceur qu'elle les oblige même en les refusant. Jugez après cela ce qu'elle peut faire lorsqu'elle leur accorde son amitié et sa confiance. Voilà quelle est cette merveilleuse Sapho. »

Nous avons déjà dit, sur la foi de Tallemant, très

peu suspect en fait d'éloges, que Mlle de Scudéry, malgré le succès de ses ouvrages, n'y mettait pas son nom, n'en parlait jamais, et les composait comme en secret, et sans qu'on pût deviner ses heures de travail.

Ibid. : « Cette merveilleuse fille, étant telle que je viens de vous la dépeindre, fit un bruit si grand à Mitylène, malgré toute sa modestie et tout le soin qu'elle apportoit à cacher ce qu'elle savoit, que la renommée porta bientôt son nom par toute la Grèce, et l'y porta si glorieusement qu'on peut assurer que jusqu'alors nulle personne de son sexe n'avoit eu une aussi grande réputation. Les plus grands hommes du monde demandoient de ses vers avec empressement de toutes les parties de la Grèce, et les conservoient avec autant de soin que d'admiration. Elle en faisoit pourtant un si grand mystère, elle les donnoit si difficilement et elle témoignoit les estimer si peu, que cela augmentoit encore sa gloire. De plus, on ne sçavoit quel temps elle prenoit pour les faire, car elle voyoit ses amies fort assidument, et on ne la voyoit presque jamais ni lire ni écrire. Cependant, elle prenoit le temps de faire tout ce qui lui plaisoit ; et ses heures étoient si bien réglées qu'elle avoit le loisir d'être à ses amis et à elle-même. »

Mlle de Scudéry était tout à fait déclarée contre le mariage, non pas par une pruderie bizarre, comme l'Armande des *Femmes savantes*, mais par un goût

passionné et outré de l'indépendance. Elle s'en explique ouvertement dans le *Cyrus* avec un de ces adorateurs qui, la voyant sérieuse et même triste aux noces d'une de ses amies, lui en faisait doucement la guerre.

Ibid. : « Il faut sans doute, lui dit-il, que vous ne regardiez pas le mariage comme un bien. — Il est vrai, répondit Sapho, que je le regarde comme un long esclavage. — Vous regardez donc tous les hommes comme des tyrans? — Je les regarde du moins comme le pouvant devenir... Je connois bien qu'il y a des hommes fort honnêtes gens, qui méritent toute mon estime et qui pourroient même acquérir un partie de mon amitié; mais, encore une fois, dès que je les regarde comme maris, je les regarde comme des maîtres, et comme des maîtres si propres à devenir tyrans, qu'il n'est pas possible que je ne les haïsse dans cet instant-là, et que je ne rende grâce aux dieux de m'avoir donné une inclination fort opposée au mariage. — Mais s'il y avoit quelqu'un assez heureux et assez honnête homme pour toucher votre cœur, reprit Tisandre, peut-être changeriez-vous de sentiment? — Je ne sais, répliqua-t-elle, si je changerois de sentiment; mais je sais bien qu'à moins que d'aimer jusqu'à perdre la raison, je ne perdrai jamais la liberté. »

Mais Mlle de Scudéry ne s'arrête pas là : ne voulant pas se marier, et voulant fermement rester hon-

nête, sans pouvoir aussi détruire en elle l'instinct immortel de l'amour, elle se trouve ainsi conduite à l'amour platonique. Elle ne s'en dissimule pas les dangers, mais elle en montre la nécessité et la beauté. Nous ne prétendons pas qu'elle ne tombe pas quelquefois dans l'excès, mais il ne faut pas oublier qu'elle est sincère et pure, que derrière ce goût d'une tendre amitié ne se cache ni coquetterie ni hypocrisie, et qu'elle a pratiqué ses périlleuses maximes avec une pudeur et une vertu qui jamais ne se sont démenties et qui n'ont jamais été soupçonnées. Laissons-la parler elle-même et exposer à une de ses amies la théorie de l'amour platonique.

Le Grand Cyrus, tome X, livre II, page 696 : « Comme la bienséance ne se contente pas de défendre les amours criminelles, et qu'elle défend même les plus innocentes, il faut la suivre et ne s'exposer pas légèrement à la médisance, quoique je sois fortement persuadée qu'il seroit possible d'aimer fort innocemment. — Je crois en effet, répliqua Cydnon, qu'il ne seroit pas impossible ; mais, à dire la vérité, vu comme la plupart des hommes ont le cœur fait, il est un peu dangereux de s'engager avec eux. — Il est si dangereux, ajouta Sapho, que, depuis que je suis au monde, je n'en ai pas connu deux que je puisse croire capables d'un attachement de la nature de ceux que j'imagine. Car enfin, à vous parler comme à un autre moi-même, quoique

je trouve que la bienséance qui veut que les femmes n'aiment jamais, ait été judicieusement établie, à cause des fâcheuses suites que l'amour peut avoir, quand elle est dans les esprits mal faits et dans des cœurs qui n'ont que des sentiments grossiers et terrestres, je ne laisse pas de dire qu'à parler positivement elle est injuste, et de croire ensuite que, sans s'éloigner des véritables sentiments d'une vertu solide, on peut faire quelque distinction entre les gens qu'on voit et lier une affection toute pure avec quelqu'un qu'on peut choisir. En effet, les dieux qui n'ont jamais rien fait en vain, n'ont pas mis inutilement en notre âme une certaine disposition aimante qui se trouve encore beaucoup plus forte dans les cœurs bien faits que dans les autres. Mais, Cydnon, la difficulté est de régler cette affection, de bien choisir celui pour qui on la veut avoir et de la conduire si discrètement que la médisance ne la trouble pas; mais, à cela près, il est certain que je conçois bien qu'il n'y a rien de si doux que d'être aimée par une personne qu'on aime. Je condamne sans doute tous les dérèglements de l'amour; mais je ne condamne pourtant pas le sentiment qui les cause; joint qu'à parler véritablement ils viennent plutôt du tempérament de ceux qui sont amoureux que de l'amour même; et il faut enfin avouer que, qui ne connoît pas ce je ne sais quoi qui redouble tous les plaisirs et qui sait même l'art de donner quelque

douceur à l'inquiétude, ne connoît pas jusques où peut aller la joie. Car, pour ces dames qui trouvent du plaisir à être aimées sans aimer, elles n'ont point d'autre satisfaction que celle que la vanité leur donne; mais je comprends bien qu'il y a mille douceurs, toutes pures et tout innocentes, dans une affection mutuelle. Cet agréable échange de pensées, et de pensées secrètes, qui se font entre deux personnes qui s'aiment, est un plaisir inconcevable, et pour juger de l'amour par l'amitié, je vous assure, ma chère Cydnon, que j'ai présentement plus de joie à vous dire sans déguisement ce que je pense, que je n'en ai lorsque nous sommes ensemble aux fêtes les plus magnifiques. »

Ibid., page 700 : « Je ne suis nullement dans le sentiment de ceux qui parlent de l'amour comme d'une chose qui ne peut être innocente, si l'on n'a le dessein de s'épouser. — Vous voulez donc, répliqua Cydnon, qu'on vous aime sans espérance? — Je veux qu'on espère d'être aimé, répliqua Sapho, mais je ne veux pas qu'on espère rien davantage... — Mais encore, reprit Cydnon, dites-moi un peu plus précisément comment vous voulez qu'on vous aime et comment vous entendez aimer? — J'entends, dit-elle, qu'on m'aime ardemment, qu'on n'aime que moi et qu'on m'aime avec respect. Je veux même que cet amour soit un amour tendre et sensible, qui se fasse de grands plaisirs de fort petites choses,

qui ait la solidité de l'amitié et qui soit fondée sur l'estime et sur l'inclination. Je veux, de plus, que cet amant soit fidèle et sincère; je veux encore qu'il n'ait ni confident ni confidente de sa passion et qu'il renferme si bien dans son cœur tous les sentiments de son amour que je puisse me vanter d'être seule à les savoir. Je veux aussi qu'il me dise tous ses secrets, qu'il partage toutes mes douleurs, que ma conversation et ma vue fassent toute sa félicité, que mon absence l'afflige sensiblement, qu'il ne me dise jamais rien qui puisse me rendre son amour suspect de foiblesse, et qu'il me dise toujours tout ce qu'il faut pour me persuader qu'elle est ardente et qu'elle sera durable. Enfin, ma chère Cydnon, je veux un amant, sans vouloir un mari; et je veux un amant qui, se contentant de la possession de mon cœur, m'aime jusques à la mort; car, si je n'en trouve un de cette sorte, je n'en veux point. — Mais, après m'avoir dit comment vous voulez être aimée, répliqua Cydnon, il faut me dire encore comment vous voulez aimer. — En vous disant l'un, répliqua Sapho, je vous ai dit l'autre; car, en matière d'amour innocente, à parler sincèrement, il ne doit y avoir d'autre différence dans les sentiments du cœur que ceux que l'usage a établis, qui veut que l'amant soit plus complaisant, plus soigneux et plus soumis; car, pour la tendresse et la confiance, elles doivent sans doute être égales; et, s'il y a quelque différence à

faire, c'est que l'amant doit toujours témoigner toute son amour, et que l'amante doit se contenter de lui permettre de deviner toute la sienne... De la manière dont j'ai le cœur fait, si j'aimois, j'aimerois si tendrement et si fortement qu'il seroit difficile qu'on me rendît l'amour avec usure. Cependant, je suis persuadée que, pour être heureuse en aimant, il faut croire qu'on est pour le moins autant aimée qu'on aime, car autrement on a de la honte de sa propre foiblesse, et du dépit de la tiédeur d'autrui. »

Le cœur de Mlle de Scudéry était resté si pur, et ses mœurs si innocentes, si irréprochables, malgré sa tendresse naturelle et ses vives amitiés, qu'elle-même ne craint pas de se rendre justice et de faire dire à un de ses amis :

Ibid., page 781 : « Pour moi, qui connois Sapho dès le berceau, qui connois de plus tous ceux qui l'ont vue ou qui la voyent, et qui suis frère d'une fille qui sçait tout le secret de son cœur, je vous proteste que je suis fortement persuadé que, quoique Sapho ait été aimée presque de tous ceux qui l'ont vue, elle n'a pourtant point encore eu d'amour. »

Mais il était impossible qu'une personne aussi extraordinaire et la société qu'elle formait autour d'elle à son image, ne rencontrât bien des adversaires. Cette singulière existence d'une femme qui ne se marie pas et qui est environnée d'amis très tendres, qui n'a pas de fortune et vit de son esprit,

de ses vers et de sa prose, ne pouvait manquer d'être suspecte à bien des gens; et Mlle de Scudéry nous apprend elle-même dans le *Cyrus* que, déjà dans ce temps-là, c'est-à-dire de 1649 à 1654, il y avait contre elle un parti puissant, diversement composé. Elle nous fait connaître en détail ses différents ennemis et les critiques qu'ils élevaient contre elle : ici de jeunes gentilshommes ignorants et étourdis jugeant de tout à tort et à travers, comme les petits marquis de Molière; là, des femmes coquettes et légères croyant que la seule occupation d'une femme est de soigner sa personne et de passer sa vie en fêtes et en divertissements; à l'extrémité opposée, des femmes honnêtes outrant la modestie et la vertu, et réduisant toute la destinée de la femme à n'être qu'une bonne mère de famille; enfin des hommes qui, devançant le Sganarelle de l'*École des maris*, l'Arnolphe de l'*École des femmes* et le Chrysale des *Femmes savantes*, veulent que les femmes ne sachent rien et soient tout simplement leurs premières domestiques.

Ibid., p. 554 : « Il y avoit, dit un ami de Mlle de Scudéry, une cabale ignorante et envieuse qui étoit opposée à la nôtre, parloit de nous d'une si plaisante manière que je ne m'en puis souvenir sans étonnement. Car ils se figuroient qu'on ne parloit jamais chez Sapho que des règles de la poésie, que de questions curieuses et de philosophie, et je ne sçais même s'ils ne disoient point qu'on y enseignoit la magie.

Il est vrai que ces ennemis déclarés du bon sens et de la vertu étoient d'étranges gens; car après les avoir un jour repassés les uns après les autres, je trouvai que les plus raisonnables de tous ceux qui fuyoient Sapho et ses amies étoient de ces jeunes gens gais et étourdis qui se vantent de ne savoir pas lire, et qui font vanité d'une espèce d'ignorance guerrière qui leur donne l'audace de juger de ce qu'ils ne connoissent pas, et leur persuade que les gens qui ont de l'esprit ne disent que des choses qu'ils n'entendent point; de sorte que, sans se donner seulement la peine de savoir par eux-mêmes comment parlent ces personnes qu'ils fuient avec tant de soin, ils en font des contes extravagants qui les rendent eux-mêmes ridicules à ceux qui sont dans le bon sens. Mais, outre cette sorte d'hommes qui ne sont capables que d'un enjouement évaporé et inquiet qui les mène continuellement de visite en visite, sans savoir ce qu'ils y cherchent ni ce qu'ils y veulent faire, il y avoit encore des femmes, que je mets au même rang, qui fuyoient Sapho et ses amies, et en faisoient des railleries à leur mode. Il est vrai que c'étoient de ces femmes qui pensent qu'elles ne doivent jamais rien savoir, si ce n'est qu'elles sont belles, et qu'elles ne doivent jamais rien apprendre qu'à bien se coiffer; de ces femmes, dis-je, qui ne peuvent jamais parler que d'habillements, et qui font consister toute la galanterie à bien manger les colla-

tions que leurs galans leur donnent, et à les manger même en ne disant que des sottises et en se plaignant bien plus aigrement, si on ne les traite pas assez magnifiquement, que si on leur avoit manqué de respect en une chose importante. Il y avoit aussi d'une autre espèce de femmes qui, pensant que la vertu scrupuleuse vouloit qu'une dame ne sût rien faire autre chose que d'être femme de son mari, mère de ses enfants et maîtresse de sa famille et de ses esclaves, trouvoient que Sapho et ses amies donnoient trop de temps à la conversation et qu'elles s'amusoient à parler de trop de choses qui n'étoient pas d'une nécessité absolue. Il y avoit encore quelques-uns de ces hommes qui ne regardent les femmes que comme les premières esclaves de leurs maisons, qui défendoient à leurs filles de lire jamais d'autres livres que ceux qui leur servoient à prier les dieux, et qui ne vouloient pas qu'elles chantassent des chansons de Sapho. Et il y avoit enfin des hommes et des femmes qui nous fuyoient, qu'on pouvoit sans injustice confondre parmi le peuple le plus grossier, quoiqu'il y eût des personnes de qualité. Ce n'est pas qu'il n'y eût aussi quelques gens d'esprit, préoccupés d'une fausse imagination, qui avoient quelque disposition à croire que la société où nous vivions étoit presque telle que tant de sottes gens la disoient, et qui, sans s'en éclaircir, demeuroient dans cette erreur sans s'en désabuser. »

Ce qui faisait tant d'ennemis à la société de Mlle de Scudéry étaient principalement les tristes imitations auxquelles elle avait donné naissance. Dès que l'hôtel de Rambouillet avait montré les agréments de réunions occupées de divertissements ingénieux, il s'en était formé de semblables dans la plus haute aristocratie : par exemple, l'hôtel de Condé, dont faisaient les honneurs Mme la Princesse et Mlle de Bourbon ; puis le salon de Mme de Sablé à la place Royale ; d'autres encore, et un peu plus tard celui de Mademoiselle au Luxembourg. Les samedis de Mlle de Scudéry eurent la même fortune dans la bourgeoisie ; ils produisirent de très bonne heure des réunions littéraires d'un ordre un peu inférieur, qui, sans doute, avaient l'avantage de répandre de plus en plus le goût de la politesse, des manières élégantes, des belles connaissances, mais ne pouvaient guère échapper au danger de l'affectation. Si, chez Mlle de Scudéry on s'efforçait d'imiter l'hôtel de Rambouillet sans y parvenir entièrement, dans bien des salons littéraires de la bourgeoisie on s'efforça vainement d'imiter le ton et les occupations des célèbres samedis ; et on tomba bien vite dans une préciosité subalterne et maniérée. Heureuse Mlle de Scudéry, si elle-même, ou plutôt sa société, y avait toujours échappé ! Mais n'anticipons pas sur l'histoire des samedis ; détournons les yeux de *la Clélie* qui est encore assez loin, et renfermons-nous dans le *Cyrus*.

Déjà, au temps du *Cyrus*, Mlle de Scudéry avait trouvé une imitatrice et une rivale dans une personne dont elle fait le portrait sous le nom de Damophile. Cette Damophile est-elle une personne réelle ou représente-t-elle tout un genre? Nous inclinons à penser que ce pourrait bien être ici la Damophile de Somaize : « C'est, dit-il [1], une pretieuse « qui voit grand monde. Elle loge auprès du grand « palais d'Athènes (le Louvre)... Elle sçait bien les « mécaniques et parle fort bien la langue d'Hespé- « rie. » Et, suivant Somaize, Damophile est une Mme du Buisson que nous ne connaissons pas. Quoi qu'il en soit de ce petit problème, Mlle de Scudéry prend un soin particulier de se bien distinguer de cette savante, et elle s'applique à mettre en lumière toutes les différences qui les séparent. La première, la plus essentielle, est que Mlle de Scudéry est aussi simple, aussi naturelle que l'autre est remplie de prétentions. Le portrait suivant n'est-il pas trait pour trait celui de la *Philaminte* de Molière?

« *Ibid.*, p. 588 : « Une des choses qui servoient à persuader qu'en effet il étoit dangereux aux femmes des vouloir mettre leur esprit au-dessus des rubans, de boucles et de toutes les bagatelles de la parure des dames, fut une chose qui arriva, qui étoit sans doute assez étrange. Car imaginez-vous qu'il y a

1. *Le grand Dictionnaire historique des pretieuses*, Paris, 1661, t. Ier, p. 108.

une femme à Mitylène qui, ayant vu Sapho dans le commencement de sa vie, parce qu'elle étoit dans son voisinage, se mit en fantaisie de l'imiter, et elle crut en effet l'avoir si bien imitée que, changeant de maison, elle prétendit être la Sapho de son quartier. Mais, à vous dire la vérité, elle l'imita si mal que je ne crois pas qu'il y ait jamais rien eu de si opposé que ces deux personnes. Je pense que vous vous souvenez bien que je vous ai dit qu'encore que Sapho sache presque tout ce qu'on peut savoir, elle ne fait pourtant point la savante, et que sa conversation est naturelle, galante et commode. Mais pour celle de cette dame, qui s'appelle Damophile, il n'en est pas de même. S'étant mis dans la tête d'imiter Sapho, elle n'entreprit pas de le faire en détail, mais seulement d'être savante comme elle, et crut même avoir trouvé un grand secret pour acquérir encore plus de réputation. Premièrement, elle avoit toujours cinq ou six maîtres, dont le moins savant lui enseignoit, je crois, l'astrologie; elle écrivoit continuellement à des hommes qui faisoient profession de science; elle ne pouvoit se résoudre à parler à des gens qui ne sussent rien. On voyoit toujours sur sa table quinze ou vingt livres, dont elle tenoit toujours quelqu'un quand on arrivoit dans sa chambre et qu'elle y étoit seule, et je suis assuré qu'on pouvoit dire sans mensonge qu'on voyoit plus de livres dans son cabinet qu'elle n'en avoit lu, et qu'on en voyoit

moins chez Sapho qu'elle n'en lisoit. De plus, Damophile ne disoit que de grands mots, qu'elle prononçoit d'un ton grave et impérieux, quoiqu'elle ne dît que de petites choses ; et Sapho, au contraire, ne se servoit que de paroles ordinaires pour en dire d'admirables. Au reste, Damophile, ne croyant pas que le savoir pût compatir avec les affaires de sa famille, ne se mêloit d'aucuns soins domestiques : mais pour Sapho, elle se donnoit la peine de s'informer de tout ce qui étoit nécessaire pour savoir commander à propos jusques aux moindres choses. Damophile, non-seulement parle en style de livre, mais elle parle même toujours de livres, et ne fait non plus de difficulté de citer les auteurs les plus inconnus, en une conversation ordinaire, que si elle enseignoit publiquement dans quelque académie célèbre. Mais ce qu'il y a eu de plus rare en la vie de cette personne, est qu'elle a été soupçonnée d'avoir promis à un homme, à qui sa beauté avoit donné quelques sentiments tendres, de l'écouter favorablement, quoiqu'il fût très désagréable, à condition qu'il feroit des vers qu'elle diroit qu'elle auroit faits, afin de mieux rassembler à Sapho. Jugez après cela si la passion de passer pour savante peut faire faire de plus bizarres choses que celle-là. Ce qui rend encore Damophile fort ennuyeuse, est qu'elle cherche même avec un soin étrange à faire connoître tout ce qu'elle sait, ou tout ce qu'elle croit

savoir, dès la première fois qu'on la voit; et il y a enfin tant de choses fâcheuses, incommodes et désagréables en Damophile, qu'on peut assurer que, comme il n'y a rien de plus aimable ni de plus charmant qu'une femme qui s'est donné la peine d'orner son esprit de mille agréables connoissances, quand elle en sait bien user, il n'y a rien aussi de si ridicule ni de si ennuyeux qu'une femme sottement savante. Damophile étant donc telle que je vous la dépeins, étoit cause que ces sortes de gens qui ne voyoient ni Sapho, ni ses amies, s'imaginoient que notre conservation étoit telle que celle de Damophile, qu'ils disoient avoir imité Sapho; de sorte qu'ils en disoient mille bizarres choses, dont nous nous divertissions quand on nous les racontoit, nous estimant bien heureux de ce que l'opinion que ces sortes de gens avoient de notre société, les empêchoit de nous importuner de la venir troubler par leur présence. »

Mlle de Scudéry nous montre encore Damophile assemblant chez elle « cinq ou six savants en astrologie, qui raisonnent en sa présence sur l'éclipse qu'on voyoit alors et passent toute la nuit à parler de l'interposition de la terre entre la lune et le soleil. » Damophile se fait-elle peindre? Elle prétend qu'on la mette à côté « d'une grande table où il y « ait quantité de livres, des pinceaux, une lyre, des « instruments de mathématiques, qui puissent mar-

« quer son savoir » : Il faut même qu'on la représente « habillée comme on peint les Muses. »

Mlle de Scudéry insiste sur la profonde dissemblance de Sapho et de Damophile, et pour la mieux faire paraître, elle les met en scène l'une et l'autre dans un passage un peu long sans doute, mais qu'il importe de ne pas trop abréger, car il expose parfaitement le vrai caractère de Mlle de Scudéry et le ton de la société.

Ibid. « Il y eut à Mitylène un concert admirable, que toute la ville alla entendre un jour chez une femme de qualité, où Sapho et toute la troupe furent comme les autres dames; mais comme c'étoit une de ces assemblées sans choix, où la porte est ouverte à tout le monde, et où l'on voit quelquefois cent personnes qu'on ne vit jamais, et qu'on ne voudroit jamais voir, et où l'on voit aussi tout ce que l'on connoît de gens fâcheux et incommodes; le hasard voulut que Sapho fût assise auprès de Damophile, de sorte qu'elle fut contrainte, en attendant que le concert commençât, de faire conversation avec elle et avec ceux qui l'environnoient. Si bien que, comme Damophile n'alloit jamais sans qu'elle eût avec elle deux ou trois de ces demi-savants, qui font plus les habiles que ceux qui le sont effectivement, Sapho se trouva terriblement embarrassée; car elle ne craignoit rien davantage que ces sortes de gens; et certes, ce n'étoit pas sans raison

qu'elle les craignoit, principalement ce jour-là. En effet, à peine fut-elle assise, qu'un de ces amis de Damophile se mit à lui faire une question sur la grammaire, où Sapho répondit négligemment, en tournant la tête de l'autre côté, que, n'ayant appris à parler que par l'usage seulement, elle ne pouvoit lui répondre. Mais dès qu'elle eut dit cela, Damomophile lui dit à demi-voix, avec une suffisance insupportable, qu'elle vouloit la consulter sur un doute qu'elle avoit touchant un vers d'Hésiode, qu'elle n'entendoit pas. Je vous jure, répliqua Sapho en souriant, que vous ferez bien de consulter quelque autre; car pour moi, qui ne consulte jamais que mon miroir, pour savoir ce qui me sied le moins mal, je ne suis pas propre à être consultée sur des questions difficiles. Comme elle achevoit ces paroles, un de ces hommes de qualité qui pensent que, dès qu'une personne se mêle d'écrire, il ne faut lui parler que de livres, vint de l'autre bout de la salle, fort empressé, lui demander si elle n'avoit point fait quelqu'une des chansons qu'on alloit chanter. Je vous assure, lui répondit-elle en rougissant de dépit, que je n'ai rien fait aujourd'hui que m'ennuyer; car j'ai une telle impatience que le concert commence, ajouta-t-elle en se reprenant, que je ne souhaitai jamais rien avec plus d'ardeur. Pour moi, lui dit alors un de ces amis de Damophile, j'aimerois bien mieux que vous voulussiez nous réciter

quelque belle épigramme, que d'entendre la musique. Comme Sapho étoit prête de répondre à celui-là avec assez de chagrin, il en vint un autre avec des tablettes à la main, qui la pria de vouloir bien lire une élégie qu'il lui bailla, et de lui en dire son avis; de sorte que, comme elle aimoit encore mieux lire les vers des autres que de souffrir qu'on lui parlât des siens d'une si bizarre manière, elle se mit à lire bas, ou du moins à faire semblant de lire; car elle avoit tant de dépit d'être si mal placée, qu'elle n'eût pas bien jugé des vers qu'on lui montroit, si elle l'eût entrepris. Mais, ce qui fit encore sa plus grande distraction, fut que, pendant qu'elle avoit les yeux attachés sur ces vers, elle entendit et des hommes et des femmes derrière elle qui parloient de son esprit, de ses vers et de son savoir, la montrant à d'autres, et disant chacun ce qu'ils en pensoient, selon leur fantaisie. Les uns disoient qu'elle n'avoit point la mine d'être savante; les autres, au contraire, trouvoient qu'on voyoit bien à ses yeux qu'elle en savoit encore plus qu'on en disoit. Il y eut même un homme qui dit qu'il n'eût pas voulu que sa femme en eût su autant qu'elle; et il y eut une femme qui souhaita d'en savoir seulement la moitié; si bien que chacun, suivant son inclination, la loua ou la blâma, pendant qu'elle faisoit semblant de lire bien attentivement. Cependant Damophile s'entretenoit avec deux ou trois demi-savants qui

étoient auprès d'elle, et leur disoit de si grandes paroles qui ne vouloient rien dire, qu'à la fin, voulant avoir le plaisir d'ouïr parler quelque temps ensemble deux personnes aussi opposées que Sapho et Damophile, j'obligeai[1] la première, malgré qu'elle en eût, à rendre l'élégie à celui qui la lui avoit baillée, afin de la forcer d'être de cette conversation. Sapho, étant bien aise de me voir auprès d'elle, parce qu'elle espéroit qu'elle ne parleroit plus qu'à moi, rendit cette élégie à celui qui l'avoit faite, à qui elle dit qu'elle ne s'y connoissoit pas assez bien pour oser le louer. Après quoi, se tournant de mon côté, eh bien, Démocède, me dit-elle à demi-voix, ne suis-je pas bien malheureuse de m'être trouvée si près de Damophile et de ses amis ? Mais du moins, ajouta-t-elle, ai-je une grande consolation que vous soyez venu à mon secours. Non, non, madame, lui dis-je en riant, ce n'est pas ce qui m'amène présentement ici ; car, selon moi, il importe à votre gloire que vous parliez, afin qu'on sache que vous ne parlez pas comme Damophile. En effet, après cela je me mêlai dans la conversation de Damophile et de ceux à qui elle parloit, adressant toujours la parole à Sapho, quelque dépit qu'elle en eût. Cependant, comme parmi ces hommes qui étoient auprès de Damophile, il y en avoit un qui parloit assez

1. C'est toujours un ami de Sapho qui parle.

bien des choses qu'il savoit, il se mit à parler de l'harmonie, et ensuite de la nature de l'amour, avec beaucoup d'éloquence; mais, ce qu'il y eut d'admirable, fut de voir la différence de Sapho et de Damophile; car la dernière ne cessoit d'interrompre celui qui parloit, ou pour lui faire des objections embrouillées, ou pour lui dire de nouvelles raisons qu'elle n'entendoit pas, et qui ne pouvoient être entendues. Elle ne laissoit pourtant pas de dire toutes ces choses d'un ton suffisant, et avec un air de visage qui faisoit voir la satisfaction qu'elle avoit d'elle; quoique l'on connût clairement que la moitié du temps elle n'entendoit point du tout ce qu'elle disoit. Pour Sapho, elle ne parloit que lorsque la bienséance vouloit absolument qu'elle répondît à ce que cet homme lui demandoit; mais, quoiqu'elle dît toujours qu'elle n'entendoit rien aux choses dont il parloit, elle le disoit comme une personne qui les entendoit mieux que celui qui se mêloit de les vouloir enseigner; et toute sa modestie et tout son chagrin ne pouvoient empêcher qu'on ne connût, malgré la simplicité de ses paroles, qu'elle savoit tout et que Damophile ne savoit rien. Ainsi cette dernière, en parlant beaucoup, disoit peu de choses; et l'autre, en ne disant presque rien, disoit pourtant tout ce qu'il falloit dire pour se faire admirer. Mais enfin, quand il plut aux dieux, le concert commença; et, dès qu'il fut fini, Sapho se leva diligemment, et,

feignant d'avoir une affaire pressée, elle s'ôta d'auprès de Damophile, qui ne pouvant encore la laisser partir sans lui donner quelque nouveau dégoût, lui dit que c'étoit sans doute qu'elle avoit laissé quelque chanson imparfaite dans son cabinet, qu'elle vouloit achever. Sapho entendit bien ce que lui dit Damophile, mais elle ne s'amusa pas à y répondre; au contraire, me tendant la main, afin que je lui aidasse à marcher, elle sortit de la salle, emmenant avec elle plusieurs dames de sa société ordinaire... Elles me demandèrent ce qu'avoit Sapho. Je le sais, répliquai-je, mais je ne sais pas si Sapho veut que vous le sachiez. Je ne veux pas seulement, reprit-elle, que ces dames le sachent; mais je voudrois encore, s'il étoit possible, que toute la terre sût combien je hais Damophile et tous ses amis, et combien je suis lasse de trouver tant de sottes gens par le monde. Sapho dit cela avec un chagrin si agréable, qu'elle m'en fit rire; et, comme nous en étions là, Alcée, qui passait pour bel esprit à Mitylène, nous joignit, aussi bien qu'un homme de qualité nommé Nicanor, justement comme nous arrivions à la porte de Sapho, où nous trouvâmes une dame de qualité nommée Phylire qui entra aussi. De sorte qu'entendant que toutes ces dames faisoient la guerre à cette admirable fille d'une chose qu'ils n'entendoient pas, ils se mirent à me demander ce que c'étoit, dès que nous fûmes dans

la chambre de Sapho, et que nous y fûmes assis. »

Voici donc une conversation chez Mlle de Scudéry. La compagnie est composée de cinq ou six femmes qui dans le roman ne sont pas données pour des princesses, et qui dans la réalité devaient être des bourgeoises aimables. Il y a un homme de lettres, tel que Conrart, ou Sarasin ou Chapelain, sous le nom du célèbre Alcée, et sous celui de Nicanor un représentant de ces hommes de qualité qui fréquentaient les samedis. Mlle de Scudéry n'y paraît pas du tout occupée de ses ouvrages et enivrée de sa réputation : loin de là elle gémit sur les désagréments et les ennuis que cette réputation lui attire. Elle ne veut pas qu'on lui parle sans cesse de ses vers et de sa prose et qu'on la loue à tort et à travers ; elle demande qu'on la traite comme une personne du monde qui écrit ou n'écrit pas, mais qui entend vivre de la vie ordinaire. Il est impossible d'être moins bas-bleu, d'avoir moins le ton et les manières d'un bel esprit de profession, et, comme dirait Pascal, de moins mettre enseigne.

Ibid : « Dès que Sapho eut entendu ce qu'ils me demandoient; elle se tourna vers eux, et prenant la parole : Non, non, dit-elle, ce n'est point à Démocède à dire quel est mon chagrin, car il n'y a que moi qui le sache bien. Dites-le-nous donc, afin que nous vous en plaignions, dit alors Nicanor, qui est un fort honnête homme, et qui n'a aucun des défauts

de tous les jeunes gens de sa condition. Ce que vous me demandez n'est pas si aisé à dire que vous vous l'imaginez, répliqua Sapho. Mais encore, ajouta Alcée, qu'avez-vous? Et que pouvez-vous avoir, vous, dis-je, pour qui toute la terre a de l'admiration? Puisqu'il vous le faut dire, reprit-elle, je suis si lasse d'être bel esprit et de passer pour savante qu'en l'humeur où je me trouve aujourd'hui, je mets la suprême félicité à ne savoir ni lire ni écrire ni parler, et si c'étoit une chose possible que de pouvoir oublier à lire, à écrire et à parler, je vous proteste que je commencerois de me taire tout à l'heure, pour ne parler de ma vie, tant je suis rebutée de la sottise du monde, et de la persécution inséparablement attachée à celles qui, comme moi, ont le malheur d'avoir la réputation de savoir quelque autre chose que faire des boucles et choisir des rubans. Sapho dit cela avec un chagrin si aimable et d'un air si spirituel, que cette agréable colère augmenta l'amour ou l'amitié qu'on avoit pour elle dans l'âme de tous ceux qui l'entendirent. Mais encore, lui dit Cydnon, (une des dames présentes) dites-nous précisément ce qui vous est arrivé. Comment est-il possible, répliqua-t-elle, que vous m'ayez pu voir auprès de Damophile, environnée de tous ces savants qui la suivent toujours, sans me plaindre, et sans songer que je passois fort mal mon temps? Si vous eussiez été du côté où j'étois, ré-

pliqua Phylire en souriant, vous n'eussiez pas été importunée par des dames trop savantes. Je vous assure, répliqua-t-elle, que je ne sais où je ne l'eusse pas été aujourd'hui ; car vous aviez à l'entour de vous quatre ou cinq femmes qui font une profession si ouverte de haïr toutes les personnes qui ont de l'esprit, et qui affectent une ignorance si grossière, qu'elles m'auroient encore dit quelque chose qui m'auroit déplu, ou qui m'auroit ennuyée. Du moins, reprit Nicanor, si vous eussiez été où j'étois, vous eussiez trouvé plus de complaisance ; car comme il n'y avoit que des hommes à l'entour de moi, vous n'eussiez pu manquer d'en être louée. Je l'aurois sans doute été, répliqua-t-elle, car on s'est mis dans la fantaisie qu'il me faut toujours louer ; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que je ne l'aurois pas été à ma mode; car enfin, Nicanor, la plus grande partie des gens de votre condition savent si peu ce qu'il faut dire à une personne comme moi, que la moitié du temps ils me mettent en colère, lorsqu'ils pensent m'obliger; et, à la réserve de ceux qui sont ici présentement, je ne sache presque personne qui ne m'ait dit quelque chose qui m'ait déplu. Encore ne sais-je, ajouta-t-elle, s'il n'y a point quelqu'un ici qui m'ait fâchée quelques fois ; du moins sais-je bien que j'ai sujet de me plaindre de ce que vous n'apprenez pas à tous les gens que vous voyez, de quelle manière je veux qu'on me traite. Pour Alcée, ajouta-

t-elle, je suis assurée qu'il entre mieux dans mes sentiments que tout le reste de la compagnie. Il est vrai, dit-il en riant, que le métier de bel esprit, dont on dit que je me mêle, est assez incommode. Mais encore, dit Phylire, quelle incommodité peut-il avoir, et quel mal peut faire à Sapho cette grande réputation qu'elle a par tout le monde? Ne doit-elle pas avoir bien de la joie de penser que tout ce qu'il y a de gens d'esprit à Athènes, à Corinthe, à Lacédémone, à Thèbes, à Argos, à Delphes et par toute la Grèce, ne parle d'elle qu'avec admiration? Pour tous les gens qui ne me connoissent point, répliqua Sapho, j'en suis fort contente; mais pour la plus grande partie de ceux que je vois, je n'en suis pas si satisfaite; et si vous voulez que je vous fasse toutes mes plaintes, je vous les ferai afin que Nicanor instruise les gens de la cour comment il faut qu'ils vivent avec les gens d'esprit, que Phylire apprenne aux dames de son quartier à vivre bien avec celles du nôtre, et qu'Amithone, Érinne, Athys et Cydnon ne m'accusent plus d'être bizarre dans mes plaintes et dans mes chagrins. C'est pourquoi, pour parler de la chose en général, je vous dirai encore une fois qu'il n'y a rien de plus incommode que d'être bel esprit, ou d'être traité comme l'étant, quand on a le cœur noble et qu'on a quelque naissance. Car enfin, je pose pour fondement indubitable que, dès qu'on se tire de la multitude par les lumières de son esprit

et qu'on acquiert la réputation d'en avoir plus qu'un autre, et d'écrire assez bien en vers ou en prose pour pouvoir faire des livres, on perd la moitié de sa noblesse, si on en a, et l'on n'est point ce qu'est un autre de la même maison et du même sang, qui ne se mêlera pas d'écrire. En effet, on vous traite tout autrement, et l'on diroit que vous n'êtes plus destiné qu'à divertir les autres, et qu'il y a une loi qui vous oblige à écrire toujours des choses de plus en plus belles, et que, dès que vous n'en voulez plus écrire, on ne vous doit plus regarder. Si vous êtes riche, on a bien de la peine à le croire; si vous ne l'êtes pas, c'est la dernière infortune; et, pauvre pour pauvre, on est traité bien plus doucement quand on n'est point bel esprit que quand on l'est. — Je vois pourtant, répliqua Nicanor, que tous les hommes de la cour caressent fort tous ceux qui se mêlent d'écrire. — Je vous assure, répliqua Sapho, qu'ils les caressent d'une étrange manière; car presque tous les jeunes gens de la cour traitent ceux qui se mêlent d'écrire comme ils traitent des artisans. Ils pensent leur avoir rendu tout ce qu'ils doivent à leur mérite, quand ils leur ont loué en passant, et bien souvent mal à propos, quelque chose qu'ils ont écrit, ou qu'ils leur ont demandé ce qu'ils font, quel ouvrage ils ont entrepris, s'il sera bientôt fait, et s'il ne sera point trop court; car c'est ce qu'ils savent de plus fin que de dire toujours que

ce qu'on leur montre n'est pas assez long. Cependant il y a sans doute une grande distinction à faire entre ceux qui écrivent; car il y a assurément des gens dont il ne faut voir que les ouvrages, mais il y en a d'autres aussi dont la personne doit encore être préférée à leurs écrits. Cependant ces gens, qu'on appelle les gens du monde, les confondent avec les autres, et ne leur parlent point comme ils parlent à ceux qui ne se mêlent point d'écrire, quoique peut-être ils en soient plus dignes. Je consens donc que ces savants qui ne sont point du tout propres à la conversation ordinaire, n'y soient point admis, quoique je veuille qu'on les respecte, ou qu'on les excuse, s'ils ont effectivement du mérite. Mais pour ceux qui savent parler aussi agréablement qu'ils savent écrire, je veux qu'on leur parle d'ordinaire comme s'ils n'écrivoient pas, et qu'on ne les accable pas de demandes continuelles de leurs ouvrages. Je sais bien qu'il y a de ces gens là qui en importunent les autres, et qui ne cessent de persécuter ceux avec qui ils sont, des productions de leur esprit; mais à dire la vérité, je ne sais quel est le plus importuné, ou de celui qui trouve un de ces auteurs qui accablent ceux qu'ils voient de récits[1] continuels, ou de celui qui se mêle d'écrire et qui trouve de ces gens de qualité qui ne lui parlent jamais d'autre chose

1. Pour *récitations*.

que de ce qu'il écrit, principalement lorsqu'il a quelque naissance et qu'il a le cœur bien placé; pour moi j'avoue qu'on ne me sauroit faire un plus grand dépit que de me venir parler hors de propos de vers que je fais quelquefois pour me divertir. Mais encore faut-il être équitable, dit Amithone; car le moyen de ne louer jamais ce que vous écrivez? Mais le moyen que j'endure éternellement, reprit Sapho, que l'un me vienne demander si je fais une élégie, l'autre, si j'ai fait une chanson, un autre encore si c'est moi qui ai fait une épigramme, et le moyen enfin d'endurer qu'on ne me parle point comme on parle aux autres, moi qui ne veux être que comme les autres sont, et qui ne puis souffrir qu'on m'en distingue d'une si bizarre manière. Cependant, on ne me dit jamais rien comme on le dit à tout le reste du monde; car si on me fait excuse de ce qu'on ne m'est pas venu voir, on me dit qu'on a eu peur d'interrompre mes occupations. Si on m'accuse de rêver, on me dit que c'est sans doute que je ne suis jamais mieux que lorsque je suis seule avec moi-même : si je dis seulement que j'ai mal à la tête, je trouve toujours quelqu'un qui aime assez les choses communes pour me dire que c'est la maladie des beaux esprits; et mon médecin même, quand je me plains de quelque légère incommodité, me dit que le même tempérament qui fait mon bel esprit fait mes maux. Enfin, je suis si

importunée de vers, de savoir et de bel esprit, que je regarde la stupidité et l'ignorance comme le souverain bien..... Je vois des hommes et des femmes qui me parlent quelquefois, qui sont dans un embarras étrange, parce qu'ils se sont mis dans la fantaisie qu'il ne me faut pas dire ce qu'on dit aux autres gens. J'ai beau leur parler de la beauté de la saison, des nouvelles qui courent et de toutes les choses qui font la conversation ordinaire, ils en reviennent toujours à leur point; et ils sont si persuadés que je me contrains pour leur parler ainsi, qu'ils se contraignent pour me parler d'autres choses qui m'accablent tellement que je voudrois n'être plus Sapho quand cette aventure m'arrive. Car je le dis comme si vous pouviez voir mon cœur, on ne me sauroit faire un plus sensible dépit que de me traiter en fille savante. C'est pourquoi je conjure toute la compagnie de m'empêcher de recevoir cette persécution, en disant plutôt à toute la terre, que je ne suis point ce qu'on me dit, que c'est Alcée qui fait les vers qu'on m'attribue, et que je n'ai rien digne d'être estimé; afin qu'après cela on me laisse en repos, sans me chercher ni sans me fuir; car je vous avoue que je n'aime guère ni qu'on me cherche ni qu'on me fuie comme savante. »

Au risque de fatiguer le lecteur, nous voulons encore donner un exemple du soin passionné que prend Mlle de Scudéry de bien établir à quel point

elle diffère des fausses savantes et des fausses précieuses avec lesquelles déjà on tentait de la confondre. Elle suppose que parmi les étrangers qui venaient à Mitylène et se faisaient présenter à Sapho, il y en avait deux d'une humeur bien opposée. L'un nommé Thémistogène, curieux de science et de bel esprit, mais plus pédant qu'honnête homme, pour parler le langage du XVIIe siècle, s'empresse de faire visite à Sapho, dans l'espoir d'entendre sortir de la bouche d'une personne aussi célèbre des choses merveilleuses; mais son attente ayant été déçue et Sapho n'ayant parlé ce jour-là que des choses dont tout le monde s'entretenait autour d'elle, il est fort loin de l'admirer, et la critique qu'il en fait est un éloge délicat de la parfaite simplicité de Mlle de Scudéry :

« Je vous avoue, dit-il à un de ses amis, que je suis si peu satisfait d'avoir vu Sapho, que si ce n'étoit que je suis persuadé qu'elle a voulu cacher son sçavoir, à cause qu'il y avoit trop de femmes, je serois tout à fait désabusé de la haute opinion que j'avois conçue d'elle. Car enfin je ne lui ai rien ouï dire d'aujourd'hui qu'une autre dame, qui n'auroit rien sçu, n'eût pu dire. — Du moins m'avouerez-vous, reprit son interlocuteur, que si elle a parlé comme une dame, c'est comme une dame qui parle bien. — J'avoue, dit-il, qu'elle n'a pas dit de mots barbares; mais, à vous dire la vérité, je m'étois

attendu à tout autre chose. — Vous pensiez donc, répartit l'autre, qu'elle enseignât la philosophie, qu'elle fît des arguments invincibles, qu'elle résolût des questions difficiles, et qu'elle expliquât des passages obscurs d'Hésiode ou d'Homère? — Je pensois du moins, dit Thémistogène, qu'il ne devoit sortir de sa bouche que de belles et grandes choses qui faisoient connoître ce qu'elle sçavoit. Et pour moi, je vous dis ingénument qu'il faut qu'il y ait des jours où elle montre son sçavoir; car il ne seroit pas possible qu'elle eût la réputation qu'elle a par toute la Grèce si elle ne disoit que des bagatelles, comme celles que je lui ai entendu dire aujourd'hui. »

L'autre étranger était le jeune et beau Phaon qui, selon la tradition, a joué un si grand rôle dans la vie et les malheurs de l'ancienne Sapho. Dans le *Cyrus*, il finit par devenir aussi un de ses adorateurs, mais il ne commence pas par là; car, loin que la renommée de Sapho l'attire, elle le repousse au contraire, et il ne montre pas le même empressement que Thémistogène pour être admis chez elle. Phaon est un homme de plaisir qui n'aime que les jolies femmes, et il ne faut pas oublier que Sapho n'a pas été donnée comme une grande beauté. Il craint tellement les pédantes que, sachant que Damophile imite Sapho, le ridicule de la copie lui fait peur de l'original. Ne recherchant la société des

femmes que pour se divertir, il les souhaite belles et agréables et non pas savantes, et il avoue qu'il redoute extrêmement les femmes « qui sont toujours sur le haut du Parnasse, et ne parlent aux hommes qu'avec le langage des dieux. » Cependant, il se laisse mener chez Sapho, préparé à s'ennuyer, et résolu à se retirer bien vite après s'être acquitté des devoirs de la politesse. Là, il est bien étonné de trouver une femme parlant agréablement mais simplement, et ne prenant pas du tout les airs d'une Muse.

Ibid., p. 641 : « Comme Sapho est une des personnes du monde qui a l'abord le plus agréable et le plus obligeant quand elle le veut, elle nous reçut admirablement et d'une manière si galante que je vis bien que Phaon en fut surpris, et qu'il ne s'étoit pas attendu de trouver une fille savante qui eût un air si libre, si aimable et si naturel. »

Cependant la civilité semblant demander qu'un étranger présenté à une personne célèbre, lui adresse quelques compliments, Phaon se met à lui en faire, en le prenant sur un assez haut style. Mais Sapho l'arrête :

« Je n'aime nullement, dit-elle, qu'on parle de moi en ces termes, et le dernier outrage que je puis recevoir est de me soupçonner d'être bien aise qu'on me loue de cette manière. Car enfin, comme je ne suis pas savante, je ne veux pas qu'on me dise que

je le suis, et quand je le serois, je ne le voudrois pas non plus. Je ne puis sans doute pas nier que je n'aye fait quelques vers, mais puisque la poésie est un effet d'une inclination naturelle aussi bien que la musique, il ne me faut pas plus louer de ce que je fais des vers que de ce que je chante. Après cela, Sapho détournant agréablement la conversation, apporta un soin étrange à ne parler de rien qui approchât de l'esprit savant; au contraire, toute l'après-dînée se passa à faire une agréable guerre à ses amies de mille petites choses qui s'étoient passées dans leur cabale, et qu'elle faisoit pourtant si bien entendre que Phaon y prenoit beaucoup de plaisir. »

Phaon rend compte à un de ses amis de l'impression que lui a laissée cette visite :

« Je suis si charmé d'avoir vu Sapho, que je ne pense pas qu'il y ait au monde une personne si aimable. Car quand je songe, en voyant Sapho si douce, si sociable et si galante, que c'est elle qui fait ces vers que toute la terre admire, et que je pense que cette même fille qui se divertit des petites choses en sçait tant de grandes, j'ai tant d'admiration pour son mérite que je crains bien d'en devenir amoureux... Mais je voudrois bien savoir si on la voit toujours aussi aimable que je l'ai vue aujourd'hui, si on ne lui trouve jamais nul sentiment de cette espèce d'orgueil qui est presque

inséparable de tous ceux qui savent quelque chose d'extraordinaire. — Tout ce que je vous en puis dire, reprit son ami, c'est que Sapho est encore quelquefois autant au-dessus de ce que vous l'avez vue, qu'elle vous a paru au-dessus de ce que vous vous l'étiez figurée. »

Phaon retourne donc chez Sapho, et il assiste à plusieurs conversations qui nous peuvent donner une idée exacte de ce qui se passait dans les réunions du samedi. On y agitait des questions générales, mais toujours à l'occasion de quelque aventure particulière. Phaon et Thémistogène s'étant querellés en causant ensemble sur le mérite de Damophile et de Sapho, et Phaon ayant très vivement défendu Sapho, celle-ci l'ayant appris, l'en remercia lorsqu'elle le revit, et à ce propos il s'engagea dans la petite société un entretien général sur le degré d'instruction qui convient à une femme, et sur la mesure qu'elle doit savoir garder entre l'ignorance et la pédanterie. Cet entretien fait si bien connaître la tournure d'esprit de M[lle] de Scudéry, le ton de sa société, et combien on y distinguait les bonnes et les mauvaises précieuses, que nous le mettons ici, en l'abrégeant un peu.

Ibid., p. 664 : « A peine Sapho vit-elle entrer Phaon chez elle (après sa querelle avec Thémistogène) qu'elle fut au devant de lui de la meilleure grâce du monde, et le regardant avec un visage

souriant : Vous m'avez tellement louée de ne dire point de grandes choses, que je n'ose presque vous faire un grand remerciement de l'obligation que je vous ai, de peur que, contre ma coutume, il ne m'échappe quelqu'une de ces grandes paroles qui pourroient m'acquérir l'estime de Thémistogène et me feroient perdre la vôtre... Quand vous me connoîtrez bien, vous verrez que je ne suis pas si jalouse de ma gloire, et que, tant qu'on ne dira pas que je manque de vertu et de bonté, je ne me mettrai guère en peine de ce qu'on dira de moi. Après cela, Sapho ayant fait asseoir Phaon, la conversation fut tout à fait divertissante; car, non-seulement ses amies particulières étoient chez elle, mais Phylire, Nicanor, Alcée et moi y étions aussi. La querelle de Phaon et de Thémistogène tourna la conversation d'un côté qui fit dire mille belles et agréables choses à Sapho. En effet, après avoir bien parlé de l'erreur de Thémistogène, qui croyoit qu'on ne savoit rien si on ne parloit continuellement de science, Phylire dit qu'encore que l'ignorance grossière fût un grand défaut, elle pensoit pourtant qu'il y avoit moins d'inconvénient que la plus grande partie des femmes fussent ignorantes que d'être savantes. Car, imaginez-vous, dit-elle, quelle persécution ce seroit, s'il y avoit deux ou trois cents Damophiles à Mitylène. Mais imaginez-vous au contraire, répliqua précipitamment Phaon,

quelle félicité il y auroit s'il y avoit seulement cinq ou six Sapho en toute la terre. — Eh de grâce, Phaon, reprit Sapho en rougissant, n'effacez point l'obligation que je vous ai par des louanges que je n'aime pas; et souvenez-vous, s'il vous plaît, que je ne veux point passer pour savante; car enfin, je suis fortement persuadée que si je sais quelque chose que toutes les femmes ne savent pas, je ne sais du moins rien que toutes les dames ne dussent savoir. En vérité, reprit Cydnon en riant, vous les engagez à bien des choses; car, à parler sincèrement, vous en savez tant, que je ne sais comment vous pouvez faire pour les cacher, ni comment nous les pourrions apprendre. Je vous assure, répliqua Sapho, que j'en sais si peu que si toutes les femmes vouloient bien employer tout le temps qu'elles emploient à rien, elles en sauroient mille fois plus que moi. — Ce que dit la belle Sapho est si bien dit, quoiqu'il ne soit pas positivement vrai pour ce qui la regarde, reprit Phaon, que je ne puis m'empêcher de l'en louer; car il est certain qu'il y a lieu de reprocher presque à toutes les dames qu'elles perdent la plus précieuse chose du monde, en perdant beaucoup d'heures qu'elles pourroient plus agréablement employer qu'elles ne font. En mon particulier, dit Phylire, je ne sais comment les dames pourroient trouver le loisir d'apprendre quelque chose quand elles le voudroient; car, pour moi, je n'ai pas bien

souvent celui d'aller au temple; et j'ai une amie qui est tous les jours habillée si tard, qu'elle ne peut jamais sortir que quand le soleil se couche. J'avais toujours cru, reprit Amithone, qu'il falloit que Sapho ne dormît point, pour avoir le temps de faire tout ce qu'elle fait, jusqu'à ce que j'aie eu fait un voyage à la campagne avec elle; mais depuis cela je m'en suis désabusée, étant certain qu'elle règle si bien toutes ses heures qu'elle a loisir de faire mille choses que je ne ferois point, car elle trouve le temps de dormir autant qu'il faut pour avoir le teint reposé et les yeux tranquilles; elle trouve celui de s'habiller aussi galamment qu'une autre; elle trouve, dis-je, celui de lire, d'écrire, de rêver, de se promener, de donner ordre à ses affaires et de se donner à ses amies; et tout cela sans être empressée et sans embarras. Je voudrois bien, dit la belle Athis, qu'elle m'eût enseigné son secret, car si je le savois, je pense que je me résoudrois à tâcher d'apprendre plus que je ne sais. Mais avant que de l'obliger à dire un si grand secret, répliqua Érinne, je voudrois bien que toutes les personnes qui sont ici examinassent si, en effet, il seroit bien que les femmes en général sussent plus qu'elles ne savent. Ah! pour cette question, reprit Sapho, je pense qu'elle est aisée à résoudre, car il faut que j'avoue, aujourd'hui que je ne suis plus en colère comme je l'étois il y a quelques jours, qu'en-

core que je sois ennemie déclarée de toutes les femmes qui font les savantes, je ne laisse pas de trouver l'autre extrémité fort condamnable, et d'être souvent épouvantée de voir tant de femmes de qualité avec une ignorance si grossière que, selon moi, elles déshonorent notre sexe. En effet, ajouta-t-elle, la difficulté de savoir quelque chose avec bienséance ne vient pas tant à une femme de ce qu'elle sait, que de ce que les autres ne savent pas, et c'est sans doute la singularité qui fait qu'il est très difficile d'être comme les autres ne sont point sans être exposée à être blâmée; car, à parler véritablement, je ne sache rien de plus injurieux à notre sexe que de dire qu'une femme n'est point obligée de rien apprendre. Mais si cela est, ajouta Sapho, je voudrois donc en même temps qu'on lui défendît de parler, et qu'on ne lui apprît point à écrire; car si elle doit écrire et parler, il faut qu'on lui permette toutes les choses qui peuvent lui éclairer l'esprit, lui former le jugement et lui apprendre à bien parler et à bien écrire. Sérieusement, poursuivit-elle, y a-t-il rien de plus bizarre que de voir comment on agit pour l'ordinaire en l'éducation des femmes? On ne veut pas qu'elles soient coquettes ni galantes, et on leur permet pourtant d'apprendre soigneusement tout ce qui est propre à la galanterie, sans leur permettre de savoir rien qui puisse fortifier leur vertu ni occuper leur esprit. En effet,

toutes ces grandes réprimandes qu'on leur fait dans leur première jeunesse, de n'être pas assez propres, de ne s'habiller point d'assez bon air, et de n'étudier pas assez les leçons que leurs maîtres à danser et à chanter leur donnent, ne prouvent-elles pas ce que je dis? Et ce qu'il y a de rare est qu'une femme qui ne peut danser avec bienséance que cinq ou six ans de sa vie, en emploie dix ou douze à apprendre continuellement ce qu'elle ne doit faire que cinq ou six; et à cette même personne qui est obligée d'avoir du jugement jusques à la mort et de parler jusques à son dernier soupir, on ne lui apprend rien du tout qui puisse ni la faire parler plus agréablement, ni la faire agir avec plus de conduite; et vu la manière dont il y a des dames qui passent leur vie, on diroit qu'on leur a défendu d'avoir de la raison et du bon sens, et qu'elles ne sont au monde que pour dormir, pour être grasses, pour être belles, pour ne rien faire, et pour ne dire que des sottises; et je suis assurée qu'il n'y a personne dans la compagnie qui n'en connoisse quelqu'une à qui ce que je dis convient. En mon particulier, ajouta-t-elle, j'en sais une qui dort plus de douze heures tous les jours, qui en emploie trois ou quatre à s'habiller, ou pour mieux dire à ne s'habiller point, car plus de la moitié de ce temps-là se passe à ne rien faire ou à défaire ce qui avoit déjà été fait. Ensuite elle en employe encore bien deux ou trois à faire divers

repas, et tout le reste à recevoir des gens à qui elle ne sait que dire, ou à aller chez d'autres qui ne savent de quoi l'entretenir; jugez après cela si la vie de cette personne n'est pas bien employée!. . .

. . . .

Je suis persuadée, reprit Sapho, que la raison de ce peu de temps qu'ont toutes les femmes, est sans doute que rien n'occupe davantage qu'une longue oisiveté; joint qu'elles se font presque toutes de grandes affaires de fort petites choses, et qu'une boucle de leurs cheveux mal tournée leur emporte plus de temps à la mieux tourner que ne feroit une chose fort utile et fort agréable tout ensemble. Il ne faut pourtant pas qu'on s'imagine, ajouta-t-elle, que je veuille qu'une femme ne soit point propre[1], et qu'elle ne sache ni danser ni chanter; car, au contraire, je veux qu'elle sache toutes les choses divertissantes; mais, à dire la vérité, je voudrois qu'on eût autant de soin d'orner son esprit que son corps, et qu'entre être ignorante ou savante, on prît un chemin entre ces deux extrémités qui empêchât d'être incommode par une suffisance impertinente ou par une stupidité ennuyeuse. — Je vous assure, reprit Amithone, que ce chemin est bien difficile à trouver. — Si quelqu'un le peut enseigner, répliqua Phaon, ce ne peut être que Sapho. — En mon

1. Toujours dans le sens d'élégante, de convenablement mise.

particulier, reprit Phylire, je lui serois fort obligée si elle me vouloit dire précisément ce qu'une femme doit savoir. Il seroit sans doute assez difficile, répliqua Sapho, de donner une règle générale, car il y a une si grande diversité dans les esprits qu'il ne peut y avoir de loi universelle qui ne soit injuste. Mais ce que je pose pour fondement est qu'encore que je voulusse que les femmes sussent plus de choses qu'elles n'en savent pour l'ordinaire, je ne veux pourtant jamais qu'elles agissent ni qu'elles parlent en savantes. Je veux donc bien qu'on puisse dire d'une personne de mon sexe, qu'elle sait cent choses dont elle ne se vante pas, qu'elle a l'esprit fort éclairé, qu'elle connoît finement les beaux ouvrages, qu'elle parle bien, qu'elle écrit juste, et qu'elle sait le monde; mais je ne veux pas qu'on puisse dire d'elle : c'est une femme savante, car ces deux caractères sont si différents qu'ils ne se ressemblent point. Ce n'est pas que celle qu'on n'appellera point savante ne puisse savoir autant et plus de choses que celle à qui on donnera ce terrible nom, mais c'est qu'elle se sait mieux servir de son esprit, et qu'elle sait cacher adroitement ce que l'autre montre mal à propos. — Ce que vous dites est si bien démêlé, reprit Nicanor, qu'il est aisé de comprendre cette différence. — Mais à ce que je vois, dit alors Phylire, il y a donc des choses ou qu'il ne faut pas savoir, ou qu'il ne faut pas mon-

trer, quand on les sait. — Il est constamment vrai, répliqua Sapho, qu'il y a certaines sciences que les femmes ne doivent jamais apprendre, et qu'il y en a d'autres qu'elles peuvent savoir, mais qu'elles ne doivent pourtant jamais avouer qu'elles sachent, quoiqu'elles puissent souffrir qu'on le devine. — Mais à quoi leur sert de savoir ce qu'elles n'oseroient montrer, reprit Phylire. — Il leur sert, répliqua Sapho, à entendre ce que de plus savants qu'elles disent, et à en parler même à propos, sans en parler pourtant comme les livres en parlent, mais seulement comme si le simple sens naturel leur faisoit comprendre les choses dont il s'agit. Joint qu'il y a mille agréables connoissances, dont il n'est pas nécessaire de faire un si grand secret. En effet, on peut savoir quelques langues étrangères, on peut avouer qu'on a lu Homère, Hésiode et les excellents ouvrages de l'illustre Aristée (Chapelain), sans faire trop la savante; on peut même en dire son avis d'une manière si modeste et si peu affirmative que, sans choquer la bienséance de son sexe, on ne laisse pas de faire voir qu'on a de l'esprit, de la connoissance et du jugement. On peut et on doit savoir tout ce qui peut servir à écrire juste, car, selon moi, c'est une erreur insupportable à toutes les femmes de vouloir bien parler et de vouloir mal écrire, et le privilége qu'elles prétendent en avoir est si honteux à tout le sexe en général, si elles

l'entendoient bien, qu'elles en devroient rougir. — Il est vrai, dit Nicanor, que la plupart des dames semblent écrire pour n'être pas entendues, tant il y a peu de liaison en leurs paroles, et tant leur orthographe est bizarre. — Cependant, ajouta Sapho en riant, ces mêmes dames qui font si hardiment des fautes si grossières en écrivant, et qui perdent tout leur esprit dès qu'elles commencent d'écrire, se moqueront des journées entières d'un pauvre étranger qui aura dit un mot pour un autre. Il y a toutefois bien plus de sujet de trouver étrange de voir une femme de beaucoup d'esprit faire mille fautes en écrivant sa langue naturelle, que de voir un Scythe qui ne parlera pas bien grec. — Hélas! dit alors Phylire en riant, que j'ai de part à ce que vous dites! — Vous parlez pourtant si juste, repris-je, que je ne sais comment il est possible que vous n'écriviez pas de même. — Je veux croire, reprit Sapho, que Phylire écrit aussi bien qu'elle parle; mais après tout, il est certain qu'il y a des femmes qui parlent bien, qui écrivent mal, et qui écrivent mal purement par leur faute. — Mais encore voudrois-je savoir d'où cela vient, dit la belle Athys. — Cela vient sans doute, répliqua Sapho, de ce que la plupart des femmes n'aiment point à lire, ou de ce qu'elles lisent sans aucune application et sans faire même nulle réflexion sur ce qu'elles ont lu; ainsi, quoiqu'elles aient lu mille

et mille fois les mêmes paroles qu'elles écrivent, elles les écrivent pourtant tout de travers, et en mettant les lettres les unes pour les autres, elles font une confusion qu'on ne sauroit débrouiller, à moins que d'y être fort accoutumé. — Ce que vous dites est tellement vrai, reprit Érinne, que je fis hier une visite à une de mes amies qui est revenue de la campagne, à qui j'ai reporté toutes les lettres qu'elle m'a écrites pendant qu'elle y étoit, afin qu'elle me les lût. — Jugez donc, poursuivit Sapho, si j'ai tort de souhaiter que les femmes aiment à lire et qu'elles lisent avec quelque application. Cependant il s'en trouve qui ont naturellement beaucoup d'esprit, qui ne lisent presque jamais; et ce qu'il y a, selon moi, de plus étrange, c'est que ces femmes qui ont infiniment de l'esprit aiment mieux s'ennuyer quelquefois horriblement lorsqu'elles sont seules, que de s'accoutumer à lire et à se faire une compagnie telle qu'elles la pourroient souhaiter, en choisissant une lecture enjouée ou sérieuse, selon leur humeur. Il est certain que la lecture éclaire si fort l'esprit et forme si bien le jugement, que la conversation toute seule ne peut le faire aussitôt ni aussi parfaitement. En effet, la conversation ne vous donne que les premières pensées de ceux qui vous parlent, qui sont bien souvent des pensées tumultueuses, que ceux mêmes qui les ont eues condamnent un quart d'heure après; mais la lecture

vous donne le dernier effort de l'esprit de ceux qui ont fait les livres que vous lisez; de sorte que quand même on ne lit simplement que pour son plaisir, il en demeure toujours quelque chose dans l'esprit de la personne qui lit, qui le pare et qui l'éclaire, et empêche cette personne de tomber dans des ignorances grossières, qui choquent terriblement tous ceux qui n'en sont pas capables..... Ce que je voudrois principalement apprendre aux femmes, seroit de ne parler point trop de ce qu'elles sauroient bien, et de ne parler jamais de ce qu'elles ne savent point du tout, et à parler raisonnablement. Je voudrois qu'elles ne fussent ni fort savantes ni fort ignorantes, et qu'elles voulussent ménager un peu mieux les avantages que la nature leur a donnés. Je voudrois, dis-je, qu'elles eussent autant de soin de parer leur esprit que leur personne. — Mais encore une fois, dit Phylire, où trouver le temps de lire et d'apprendre quelque chose? — Je ne demande pour cela, répliqua Sapho, que celui que les dames perdent à ne rien faire ou à faire des choses inutiles, et il y en aura de reste pour en savoir assez pour avoir besoin d'en cacher. De plus, il ne faut pas qu'on s'imagine que je veuille que cette femme que j'introduis soit une liseuse éternelle qui ne parle jamais, au contraire, je veux qu'elle ne lise que pour apprendre à bien parler; et s'il étoit impossible de joindre la lecture et la conversation, je

conseillerois encore plutôt la dernière que l'autre à une dame. Mais comme cela n'est nullement incompatible, et qu'il y a mille agréables connoissances qu'une femme peut avoir sans sortir de la modestie de son sexe, pourvu qu'elle en use bien, je souhaiterois de tout mon cœur que toutes les femmes fussent moins paresseuses qu'elles ne le sont, et que j'eusse moi-même profité des conseils que je donne aux autres. »

Telles sont les conversations qui se tenaient chez Mlle de Scudéry, d'après son propre témoignage, du moins au temps où elle écrivait le *Cyrus*. Nous le demandons : ces conversations-là ressemblent-elles le moins du monde à celles qu'un peu plus tard retrace l'abbé de Pure[1], et qu'après lui Molière a plusieurs fois reprises pour les couvrir de ses sarcasmes immortels? Où se rencontrent ici la recherche du bel esprit, la prétention à un savoir trop relevé, l'ambition de paraître et de régenter le public, l'affectation d'un langage particulier, le ton pédantesque et hautain, rien enfin de tout ce qui composait le cortége des fausses précieuses?

Mais nous nous apercevons que jusqu'ici nous n'avons montré de la société de Mlle de Scudéry que son caractère général, les manières qu'on y

1. *La Précieuse ou le Mystère de la ruelle*, 4 vol. in-12, 1656-1658. Voyez sur ce curieux ouvrage la note qui s'y rapporte dans *Madame de Sablé*, ch. II.

aimait, le genre de conversations dans lequel on se complaisait, sans presque toucher aux personnes. Il est temps d'y arriver, et nous allons faire connaître les principaux habitués du Samedi, les amis et les amies de Sapho que le *Cyrus* nous présente, en empruntant à notre clef leurs noms véritables.

CHAPITRE TREIZIÈME

LES AMIS DE MADEMOISELLE DE SCUDÉRY.

CHAPELAIN. CONRART. DONEVILLE. ISARN. RAINCY. SARASIN. PELLISSON.

Ainsi que nous l'avons dit, Mlle de Scudéry logeait au Marais, près du Temple, paroisse Saint-Nicolas-des-Champs, dans une ruelle retirée et peu fréquentée, nommée la rue de Beauce [1], qui subsiste encore aujourd'hui, et sert d'étroit passage entre la rue d'Anjou et la rue de Bretagne. Elle y demeura plus d'un demi-siècle, et c'est là qu'elle mourut [2]. Nous ignorons quelle était sa maison. On sait seulement qu'à cette maison était joint un jardin [3]. Son

1. Voyez le plan de Paris, de Gomboust, de 1652, et celui dit de Turgot, de 1640.

2. Niceron, t. XV, p. 135, dit qu'elle fut enterrée à Saint-Nicolas-des-Champs « qui étoit sa paroisse depuis plus de cinquante ans. » Elle étoit donc venue s'y établir, à peu près au commencement de la composition et de la publication du *Cyrus*.

3. *Œuvres diverses de M. Pellisson*, t. Ier, p. 118 : « Sapho avoit partagé entre ses amis les poires de son jardin. »

appartement devait être fort modeste, mais assez grand pour contenir, le Samedi, une compagnie un peu nombreuse. Sa vie s'y écoulait dans un travail facile et parmi les douceurs de l'amitié. Outre les périodiques réunions du Samedi, elle recevait tous les jours un certain nombre de personnes qui lui étaient plus particulièrement chères. Voilà ce que nous apprend le *Cyrus*, t. X, liv. II, p. 599 : « Nous étions tous les jours cinq ou six hommes ensemble qui n'avions rien à faire qu'à voir Sapho. Ce n'est pas que nous ne fissions quelques autres visites; mais à dire la vérité, nous les faisions courtes et nous les faisions de fort bonne heure, chacun en notre particulier, afin de revenir diligemment chez Sapho, où Amithone, Érinne, Athis et Cydnon étoient toujours. Quand il faisoit beau, toute cette belle troupe s'alloit promener; et quand le mauvais temps ne le permettoit point, nous demeurions chez Sapho, dont le logement étoit le plus agréable du monde; car enfin elle avoit une antichambre, une chambre et un cabinet de plain-pied qui regardoient sur la mer. » Dans le roman, la belle vue est sur la mer, car on est à Mitylène en l'île de Lesbos; à Paris, au Marais, dans la rue de Beauce, au milieu du XVII[e] siècle, la belle perspective était sur les jardins du Temple et sur la campagne qui presque de toutes parts environnait encore Saint-Nicolas-des-Champs.

Reste à savoir quels étaient les cinq ou six hommes

dont il est question dans ce passage, et quelles dames s'y cachent sous les noms d'Amithone, d'Érinne, d'Athis et de Cydnon. Commençons par les hommes.

Écartons d'abord Montausier, Arnaud de Corbeville, Godeau, évêque de Vence, qui ne pouvaient fréquenter assidûment les Samedi, et n'y paraissaient que de loin en loin, lorsqu'ils étaient à Paris, et que leurs occupations leur en donnaient le loisir. C'étaient là des visiteurs rares et illustres, comme en femmes Mme de Montausier, sa sœur Mme de Grignan, Mme de Sablé et Mme de Maure; ce n'étaient pas les amis intimes, les habitués de la maison. De ceux-là nous en connaissons deux, Conrart et Chapelain[1]. Tels Mlle de Scudéry nous les a peints dans les brillants salons de l'hôtel de Rambouillet, tels ils étaient dans le modeste réduit de la rue de Beauce, mais plus à leur aise, donnant le ton au lieu de le recevoir, et par conséquent abaissant un peu la société, et y introduisant, à la place du parfait naturel, de l'enjouement, de l'abandon qui régnaient dans l'hôtel aristocratique, des airs plus bourgeois, un bel esprit plus maniéré, une préciosité équivoque et déjà quelque peu de pédanterie. En parlant ainsi nous pensons surtout à Chapelain, dont les solides et fortes qualités avaient leur place dans les genres

1. Voyez le chapitre XIe.

sérieux, mais qui n'était pas fait pour les badinages et s'y montrait pesant et guindé. Ajoutez que Chapelain n'était pas recherché dans sa parure, et que son extrême parcimonie[1] le rendait un personnage fort peu dameret. Mlle de Scudéry l'estimait beaucoup, l'entourait d'hommages, mais son inclination était du côté de Conrart. Celui-ci, en effet, n'ayant pas de grands desseins littéraires, se donnait bien davantage à la société, et il y était bien plus aimable. Il avait des goûts plus relevés, que sa fortune lui permettait de satisfaire ; il savait fort bien vivre, et aimait à recevoir ses amis dans sa maison de la rue Saint-Martin, près l'hôtel de Bruxelles, non loin de Saint-Nicolas-des-Champs et de la rue de Beauce, et surtout à sa maison d'Athis, qui pendant l'été était le rendez-vous champêtre des habitués du Samedi. Il paraît que Mlle de Scudéry n'était pas insensible aux attentions délicates que lui prodiguait Conrart, au crédit que lui donnait son amitié dans la littérature et dans le monde, et à cette foule de vers flatteurs qu'il faisait pour elle[2]. Peut-être enfin le sage et discret Théodamas serait-il passé à l'état de premier ami dans le cœur de Sapho, si un autre académicien, encore plus pressant et plus tendre, n'était venu insensiblement prendre la

1. Tallemant, t. II, p. 40, etc.; Segrais, *Mémoires anecdotes*, p. 223-225; Menagiana, t. II, p. 21.
2. Bibliothèque de l'Arsenal, *Manuscrits de Conrart*, t. V, in-f°.

place de M. le secrétaire perpétuel, comme nous le verrons tout à l'heure.

Auparavant, faisons connaître trois autres amis de M[lle] de Scudéry, bien inférieurs à Chapelain et à Conrart, auxquels elle a fait l'honneur de les mettre dans le *Cyrus*, leur y faisant jouer sans doute des rôles secondaires, mais s'appliquant toutefois à faire paraître les diverses qualités qui les rendaient précieux à une maîtresse de maison : beaux esprits mondains, moitié gens de lettres, moitié gentilshommes, cultivant la littérature pour leur seul plaisir, et bornant toute leur ambition à contribuer à l'agrément d'un cercle intime; hommes aimables et spirituels, connus et même recherchés dans leur temps, mais qui ne peuvent guère arriver à la postérité, à moins qu'une muse amie ne les y porte sur ses ailes. Ces trois obscurs habitués du Samedi sont MM. de Doneville, Isarn et de Raincy.

M. de Doneville est un bel esprit de province, un magistrat homme de société. Il appartenait à une très bonne famille du parlement de Toulouse; son père était président de chambre; lui-même était conseiller, et sa sœur avait épousé un autre président, M. de La Terrasse. On sait combien Toulouse était alors célèbre par la culture des sciences et des lettres, et que son parlement contenait des hommes du plus haut mérite, parmi lesquels étaient au premier rang Carcavi et Fermat, disciples éminents de

Descartes, amis et émules de Pascal. Doneville était fort lié avec Pellisson, dont le père était aussi conseiller au parlement de Toulouse. Les deux jeunes amis aimaient et cultivaient toutes les belles connaissances, et ils entretinrent une correspondance où ils se rendaient compte de leurs études [1], quand le temps les sépara et que Pellisson vint habiter Paris. Doneville y fit lui-même un voyage, pendant lequel Pellisson ne manqua pas de le présenter à Conrart, et Conrart à M[lle] de Scudéry. L'aimable conseiller toulousain assista à plus d'une assemblée du Samedi dans les derniers mois de 1653 et dans les premiers de 1654, entre le *Cyrus* et *la Clélie*, comme l'attestent les nombreuses pièces de vers de sa façon qui se trouvent à cette date dans les manuscrits de Conrart, véritables archives de cette petite société. Doneville envoyait souvent à sa sœur, M[me] de La Terrasse, des nouvelles de la capitale, et même des modes du jour; il poussait l'attention jusqu'à lui en adresser des modèles, des poupées habillées dans le genre le plus galant, auxquelles ne dédaignaient pas de travailler les mains de plusieurs dames du Samedi. On faisait là-dessus mille badinages et d'assez jolis vers. Doneville est le Méliante du *Cyrus;* notre clef le dit, et il porte ce nom dans les diverses poésies que Conrart lui attribue. Elles

1. On trouve des fragments de cette correspondance au t. V déjà cité des *Manuscrits de Conrart*.

ne trahissent pas un talent bien extraordinaire, mais elles sont pleines d'agrément, et font voir que M. de Doneville payait fort bien de sa personne dans les divertissements de l'ingénieuse compagnie. Nous n'en savons pas davantage sur son compte. Nous ne tenterons pas de démêler ce qu'il peut y avoir d'historique et de vrai parmi les aventures de Méliante racontées dans le *Cyrus*, et nous nous bornons à en détacher le portrait du spirituel et agréable magistrat de Toulouse.

Le Grand Cyrus, t. X, liv. Ier, p. 150 : « La personne de Méliante plaît si fort et a quelque chose de si noble, qu'il est aisé de concevoir bonne opinion de lui dès qu'on le voit ; car enfin il est grand, de belle taille et de bonne mine, mais j'entends de cette taille aisée qui persuade facilement qu'il faut qu'un homme soit adroit à toutes choses quand il l'a ainsi. De plus, Méliante a les cheveux châtains, le visage un peu long, les yeux bruns, les dents belles, la bouche agréable et la physionomie si fine, qu'elle montre presque tout son esprit sans qu'il ait la peine de parler. Cependant il parle galamment et juste tout ensemble, bien qu'il ait quelque accent différent du nôtre ; et quoique Méliante sût déjà tant de choses différentes qu'on ne pouvoit comprendre en quel temps il les avoit apprises, vu l'âge qu'il avoit, sa conversation étoit pourtant naturelle et aisée ; et il parloit avec une telle facilité qu'on con-

noissoit bien qu'il ne parloit jamais que de ce qu'il savoit, quoiqu'il parlât de toutes choses; du moins je ne lui ai jamais rien entendu dire que j'eusse voulu qu'il n'eût pas dit. Il fait même de fort agréables vers et il écrit de fort belles lettres. Méliante a l'imagination vive, l'esprit brillant, l'humeur enjouée, le cœur tout à fait noble, et les inclinations si généreuses qu'on ne les peut avoir davantage. En effet, il cherche avec un soin étrange à connoître toutes les personnes qui ont un mérite extraordinaire et à s'en faire aimer, et il sait s'insinuer si adroitement dans leur esprit, qu'il n'a pas plutôt acquis leur connaissance qu'il acquiert leur estime et leur affection. Ce qui contribue encore infiniment à le rendre agréable, c'est que pour peu qu'on le connoisse, on sent qu'il a le cœur tendre et l'âme passionnée; et il y a effectivement je ne sais quoi de si affectueux dans ses expressions, qu'on peut presque dire qu'il parle d'amour en parlant d'amitié, tant il est vrai qu'il s'exprime obligeamment! »

Isarn est un peu plus connu que Doneville. Il était de Castres, comme Pellisson. Riche, spirituel, d'une fort jolie figure, il eut à Toulouse et à Paris d'assez grands succès. Tallemant le dépeint ainsi[1] : « Garçon bien fait, qui a bien de l'esprit et qui fait joliment des vers. » On lui prête bien des aven-

1. Tallemant, t. IV, p. 389.

tures galantes [1]. Il avait la réputation de ne chercher que le plaisir et de se fort peu piquer de constance. On a de lui une pièce assez agréable, en vers et en prose, qui depuis a été fort souvent imitée : c'est l'histoire d'un louis d'or qui raconte ses aventures depuis le jour où on le tira de la mine sous une forme un peu grossière. Ce louis avait beaucoup vu dans ses diverses métamorphoses, et chacune d'elles lui inspire une petite tirade assez bien tournée : « Je fus, dit-il, tantôt bague, tantôt montre, tantôt chaîne, mais sur toutes choses je devins un des plus jolis cachets du monde [2]. Je portai la figure d'un petit amour qui, au lieu d'avoir son bandeau sur les yeux, l'avoit sur la bouche, et qui, marchant comme à la dérobée et fort doucement, tenoit une de ses mains devant son flambeau pour en cacher la clarté. Ces cinq paroles étoient écrites autour : *Ni le bruit ni l'éclat*. Je pourrois bien te conter ici mille choses si je voulois, mais ma qualité de cachet m'en empêche, et je te puis même assurer que jamais personne n'a rien su des mystères dont j'ai été dépositaire.

Mon empreinte toujours heureuse
Ne ferma jamais de poulet
Ni ne servit à de lettre amoureuse
Qui vit éventer son secret.

1. Tallemant, t. IV, p. 389.
2. Allusion évidente au cachet de cristal que Conrart avait donné à une dame du Samedi et sur lequel on fit bien des vers. Voyez le chapitre qui suit.

Cette bagatelle est dédiée à Mlle de Scudéry [1]. On a encore d'Isarn des impromptus et des madrigaux adressés tantôt à Sapho, tantôt à quelqu'une de ses amies [2]. L'auteur a bien l'air de prétendre moins à la réputation de bel esprit qu'à un autre genre de succès; il dit à une dame :

Allez aimer de grands esprits,
Pour chercher une vaine gloire :
Entassant écrits sur écrits,
De vos moindres faveurs, ils publieront l'histoire.
Un moins illustre amant, mais un peu plus discret,
Seroit beaucoup mieux votre affaire.
Ces gens-là n'ont point de secret :
Quand on parle si bien on a peine à se taire.

Dans *le Grand Dictionnaire des Précieuses*, Isarn est Isménius : « Isménius, dit Somaize, est un homme qui visite plusieurs précieuses illustres, à qui il montre toutes les galanteries qu'il fait chaque jour. Il réussit bien en prose et en vers, et pour cette raison, il est estimé d'elles. » C'est évidemment le beau et léger Isarn qui, dans le *Cyrus* a le nom de Thrasile, bien que la clef ne nous le dise pas. Il est donné comme le type de l'inconstant. Il est tour à tour amoureux de plusieurs belles; et quand on le lui reproche, il se défend par la fameuse distinction de l'inconstance et de l'infidélité. Il n'a pas quitté, de son gré et par légèreté, comme on lui en

1. Elle a été publiée à part, in-12, en 1661, et reproduite dans le *Recueil des pièces choisies* de La Monnoie, t. II, p. 242.
2. *Manuscrits de Conrart*, t. V, in-f°,

fait la guerre, les dames auxquelles il avait adressé ses hommages, mais par leur faute à elles-mêmes, par des raisons qui venaient d'elles et non de lui. Ce sont elles qui l'ont forcé de changer, et si elles l'eussent voulu, il eût été le plus constant comme le plus fidèle des hommes. Cette agréable querelle remplit une partie du troisième livre du tome VII du *Cyrus*. Nous regrettons de n'y pas trouver un portrait régulier d'Isarn; à peine s'il y en a quelques traits épars au milieu du récit de ses divers amours. Sans prendre la peine de les réunir, arrivons à un autre ami de Mlle de Scudéry, l'Agathyrse du *Cyrus*, qui, selon notre clef, est M. de Raincy.

Nous ne savons guère de M. de Raincy que ce qu'il plaît à Tallemant de nous en apprendre [1]. C'était le dernier fils de M. Bordier, simple avocat, mais qui, s'étant jeté dans les affaires, fit fortune, devint intendant des finances, bâtit le château du Raincy et obtint pour son fils cadet le titre de ce magnifique domaine. Raincy voyagea en Italie, et Tallemant lui donne à Rome plus d'une aventure ridicule que nous n'admettons ni ne rejetons; mais il s'accorde assez avec Mlle de Scudéry, quand il le représente menant un train de grand seigneur, très recherché dans ses habillements, et affectant l'air et le ton d'un esprit fort. Il mourut assez jeune, laissant

1. T. III, p. 354 et suiv.

son frère aîné Bordier dans l'opulence et président de la cour des aides. Tallemant lui reconnaît de l'esprit, et il est certain que Raincy, jeune, spirituel et riche, vivait dans la bonne compagnie, et qu'il voyait habituellement Mlle de Scudéry, Mme de Sévigné, Mme de La Fayette, Mme Scarron [1], déjà fort appréciée sous le nom de la belle Indienne [2]. Il faisait des vers que Tallemant trouve *assez méchants*, et qui pourtant étaient goûtés de ces dames. Il fit entre autres un madrigal qui eut un assez grand succès de société, et donna naissance à une querelle littéraire assez curieuse, que nous demandons la permission de rappeler, en y ajoutant un incident nouveau jusqu'ici entièrement ignoré.

Voici d'abord le madrigal de Raincy :

Chers ennemis de mon repos,
Beaux yeux d'où mon amour prend sa force et son être;
Hélas ! pourquoi mal à propos
Le méconnaissez-vous après l'avoir fait naître?
Sans doute vous craignez de paroître trop doux
Si vous me permettez d'exposer devant vous
Les violents transports de mon ardeur extrême.
Mais, ô trop aimables vainqueurs,
Si vous ne voulez voir que j'aime,
Pour le moins voyez que je meurs.

Ces petits vers n'étaient pas mal pour des vers de financier, et ils plurent beaucoup [3]. Ménage en fut

1. Tallemant, t. III, p. 361.
2. Voyez les *Poésies* de Jules de La Mesnardière, 1656, in-f°, p. 129.
3. Tallemant lui-même loue les deux derniers vers, t. II, *Histo-*

jaloux; et comme il connaissait admirablement la poésie italienne, et qu'il venait de l'emporter sur Chapelain dans une question d'italianisme au jugement suprême de l'Académie de la Crusca, mettant son érudition au service de sa jalousie il trouva dans le Guarini un sonnet tout semblable à celui de Raincy, et qui en diminua fort le succès. Voulant porter le dernier coup aux vers de l'homme du monde, l'homme de lettres fit plus : il se mit à les traduire en italien, et supposa qu'en feuilletant les *Rime diverse* du Tasse dans la célèbre bibliothèque des de Thou, il y avait trouvé ce madrigal qui, paraissant indubitablement l'original du madrigal français, accusait de plagiat le pauvre Raincy. Celui-ci, tout étourdi de cette apparition inattendue, jura ses grands dieux qu'il n'avait pas eu la moindre connaissance du madrigal du Tasse et qu'il n'en avait jamais rien lu que la *Jérusalem* et l'*Aminte*. Ménage poussa la malice jusqu'à soumettre les trois madrigaux au jugement des beaux esprits qu'il réunissait chez lui tous les mercredis : car, comme nous l'avons dit, les Samedis de Mlle de Scudéry avaient produit bien des imitations; là il fut décidé que le madrigal du Tasse était fort préférable et à

riette de Chapelain, p. 415 : « Raincy avoit fait un madrigal dont voici la fin, car il n'y a que cela de bon : *Si vous ne voulez*, etc. Ce monsieur étoit le plus satisfait du monde de son madrigal, et tout le Samedi en avoit bien battu des mains. »

celui du Guarini et à celui de Raincy. Ce jugement fit loi; les plus déclarés pour le Tasse furent Chapelain, Costard[1], et même Mme de La Fayette qui, en ce temps-là, était encore un peu sous la discipline et le gouvernement de Ménage. Mme de Rambouillet, avec l'indépendance de son esprit et de son goût et sa fine et exquise connaissance d'une littérature qui était presque la sienne[2], ne partagea pas l'engouement général, et dit que le madrigal du Guarini avait plus de légèreté que celui du Tasse. Et elle avait bien raison, selon nous, car les vers italiens de Ménage nous semblent d'une lourdeur étrange[3]. Mais le grand nom du Tasse couvrait tout, emportait tout. Le discret Pellisson, pour ne se pas commettre, déclara les trois pièces également belles, en disant que Pâris ne s'était pas bien trouvé d'avoir osé faire un choix entre trois beautés. Mlle de Scudéry seule se douta de la tricherie, et força Ménage d'en faire l'aveu. Qui fut bien mystifié, ce fut Chapelain alors considéré comme un oracle et qui avait les plus grandes prétentions à la parfaite connaissance de la littérature italienne. Raincy vit reconnaître sa loyauté et l'originalité, telle quelle, de son

1. Sur Costard, voyez *Madame de Sablé*, ch. Ier.
2. On sait que Mme de Rambouillet était née à Rome et y avait passé toute son enfance. Voyez le t. Ier, chapitre sixième.
3. On en peut juger par les vers suivants :

Nè udire i miei mesti lamenti
Nè veder vuole i gravi miei tormenti, etc.

Y Tallemant des Réaux, suj. cit. I, ...

madrigal. Voilà ce que raconte en partie Tallemant [1], et ce que nous apprend dans le plus grand détail Ménage lui-même en une lettre italienne à Mme de La Fayette. Voici maintenant ce qu'on ignorait et ce que ne dit pas Ménage qui le savait pourtant fort bien.

Parmi les dames de l'aimable compagnie où s'agitait ce galant et poétique débat, était une personne jeune encore, appelée un jour à une grande renommée, et qui déjà laissait paraître cet esprit juste, fin, hardi, qui plus tard éclata et sema partout ses éblouissantes saillies : Mme de Sévigné, écolière aussi de Ménage, mais écolière peu soumise, et qui usait fort du droit des jeunes et jolies femmes de dire tout ce qui leur passe par la tête. Elle était alors en Bretagne, à sa terre des Rochers. Ménage lui envoya les trois madrigaux, lui demandant de prononcer entre eux, et se croyant bien sûr que, par déférence au moins pour le jugement des Mercredis, elle serait pour le Tasse, c'est-à-dire pour lui. Pas le moins du monde. La belle marquise, qui ne connaît pas le dessous des cartes, mais guidée par son merveilleux instinct, trouve, comme Mme de Rambouillet, que le madrigal du Guarini est plus agréable que celui du Tasse, et elle se déclare charmée des vers de Raincy. Ménage

1. Tallemant, t. II, p. 415, et *Mescolanze d'Egidio Menagio*, Parigi, 1678, p. 57.

dut être bien attrapé de cette réponse; il se garda bien de la communiquer à Mme de La Fayette ni à personne : petite perfidie bien digne d'un lettré médiocre et pédant, et qu'il croyait à jamais ensevelie; mais comme on ne brûle pas des lettres de Mme de Sévigné, il se contenta de retenir celle-ci dans le plus secret de son cabinet; à sa mort elle en sortit, et d'aventure en aventure elle est tombée entre nos mains. Ce n'est plus ici une de ces lettres mutilées, défigurées, arrangées en style du XVIIIe siècle par le jeune Bussy et le chevalier Perrin pour en faire une lecture coulante et facile [1]; c'est une lettre originale de Mme de Sévigné, sincère, entière, et tout à fait dans le style du milieu du XVIIe siècle. Elle est indirectement mais certainement datée : il faut bien qu'elle soit de l'année 1656, puisqu'il y est question de la XIe *Provinciale* que Ménage lui avait envoyée avec les trois madrigaux et une chansonnette italienne qui courait alors le monde. Or, la XIe *Provinciale* avait paru le 18 août 1656. Notre lettre vient un peu après, au commencement de septembre. Mme de Sévigné, née en 1626, avait alors trente ans. Elle était dans toute la fleur de sa beauté et de sa gaieté. On la voit tout occupée de madrigaux et de chansonnettes, en même temps qu'elle lit avec délices les *Provinciales*. Elle est tellement éprise de la chansonnette italienne,

1. T. Ier, chap. Ve, p. 254.

qu'elle veut la mettre sur un air de sa connaissance, et si elle n'en trouve pas, elle est prête à en faire un, *tant elle a d'envie de la chanter*. La lettre est autographe et signée M(arie) de Rabutin. C'est un in-4° plié en quatre avec les petites attaches de soie et le cachet parfaitement intact. En voici l'exacte copie[1] :

« A MONSIEUR, MONSIEUR MÉNAGE.

« Aux Rochers, ce 12 septembre.

« Je vous suis bien obligée de vostre agréable et ponctuelle réponce. Il me semble qu'à un paresseux comme vous cela veut dire quelque chose; mais moy que voulés vous que je vous réponde sur la question que vous me faites, touchant les madrigaux. Ne savés vous pas bien que je suis une écolière qui n'entens rien à la beauté des vers italiens. Ne pouvant donc parler que de la pensée de l'un et de l'autre, je vous diray que celle du Guarini, quoy que fort semblable à celle du Tasse, me plaist davantage, sans que je puisse quasy dire pourquoy. Pour celuy de M. du Rinssy que j'entens un peu mieux,

1. Nous ne serions pas d'avis, dans une édition générale de Mme de Sévigné, de reproduire l'orthographe si variable et encore bien moins la ponctuation des originaux, lorsque par hasard on les a; ce serait par trop désorienter le gros des lecteurs; mais pour la première édition d'une lettre particulière, ce scrupule sied fort bien, et une transcription parfaitement fidèle a l'avantage de donner un précieux échantillon de la vraie manière de Mme de Sévigné.

je le trouve admirable, et ne croy pas qu'on en puisse faire un plus beau sur ce sujet. Je l'ai sceu par cœur la seconde fois que je l'ay leu ; c'est signe qu'il m'estoit bien demeuré dans la teste. Mais vous sçaurés que la petite *Canzonnetta* me parest la plus jolie du monde. Je tasche de l'ajuster sur quelqu'un de tous les airs que j'ay jamais sceus ; et n'y trouvant pas bien mes mesures, je pense que j'entreprendray d'y en faire un tout neuf, tant j'ai d'envie de la chanter. J'ai leu avec beaucoup de plesir la unsiesme lettre des Jenssenistes. Il me semble qu'elle est fort belle. Mandés moy si ce n'est pas vostre sentiment. Je vous remercie de tout mon cœur du soin que vous avez eu de me l'envoyer avec tant d'agréables choses. Cela divertit extrêmement en tous lieux, mais particulièrement à la campagne. Songés donc que vous ferés une charité toutes les fois que vous en userés ainsy, et que vous obligerés une personne qui vous aime et vous estime beaucoup plus que vous ne pensés.

« M. DE RABUTIN.

« Mme de La Troche[1] est ici qui vous baise les mains. Mes oncles et mes enfants en font de même.

1. Mme de La Troche, femme du marquis de La Troche, conseiller au parlement de Rennes, mère du maréchal de camp de ce nom, tué en 1691 au combat de Leuze. C'était une intime amie de Mme de Sévigné, et qui poussait la tendresse envers elle jusqu'à être un peu jalouse de Mme de La Fayette.

Mandés moi bien quelle réception vous aura fait cette belle reine de Suède[1]. »

Pour revenir à Raincy, on conçoit qu'avec cette sorte de talent pour la poésie légère, M[lle] de Scudéry devait l'attirer à ses Samedis; et il joue un rôle en effet dans les badinages auxquels donna naissance en 1654 la *Carte du Tendre*, déjà publiée ou près de l'être[2]. On l'y appelle Agathyrse. C'est le nom que déjà lui avait donné M[lle] de Scudéry dans le *Cyrus* où elle en a fait un portrait qui ne semble pas exagéré et qui montre Raincy tel qu'il était, selon toute vraisemblance, inégal, un peu bizarre, mais spirituel, galant, agréable de sa personne, d'une conversation enjouée, faisant passablement des vers pour un homme du monde; par-dessus tout riche, et fort libéral, ce qui était alors un des signes et une des conditions de l'honnête homme.

Le Grand Cyrus, t. IX, p. 88 : « Agathyrse est d'un tempérament ardent et passionné; il veut tout ce qu'il veut fortement; il est magnifique en toutes choses plus qu'on ne le sauroit penser, et infiniment propre en ses habillements[3]. Il a la taille bien faite,

1. On sait que la reine de Suède, sur la réputation de Ménage, l'avait invité à venir à sa cour, et qu'il répondit à cette invitation par l'églogue intitulée *Christine*. Elle vint à Paris en 1656, et chargea Ménage de lui présenter les savants et les gens de lettres les plus distingués.

2. Voyez, parmi les *Manuscrits de Conrart*, t. V, in-f°, *la Gazette du Tendre*, etc.

3. Tallemant, t. III, p. 362.

les cheveux bruns, les yeux vifs et petillants, et son visage montre tellement les sentiments de son âme, qu'il est aisé de connoître en le voyant seulement qu'il a le cœur grand et fier, et qu'il l'a même beaucoup au-dessus de sa condition. Il a infiniment de l'esprit, et de l'esprit éclairé, et il a une imagination vive qui lui donne cent visions agréables qui fournissent fort à la conversation. Il est vrai qu'il a quelque chose d'inégal dans l'humeur, pour ne rien dire de plus : car il est quelquefois si dissemblable à lui-même, qu'il y a des jours où il ne parle point [1], et d'autres où il parle presque toujours. Il faut pourtant avouer que cette inégalité vient très souvent de ce qu'il n'est pas avec des gens qui lui plaisent également, et très souvent aussi par un pur effet de son tempérament. Mais après tout si on peut dire de lui qu'il est tantôt gai, tantôt triste, tantôt complaisant et tantôt contredisant, on est aussi obligé de dire en même temps qu'il est également généreux, n'y ayant pas un homme au monde plus officieux que lui. Car enfin quoiqu'il aime les plaisirs avec passion, il les quitte tous avec joie pour rendre office non-seulement à ses amis particuliers, mais à quiconque a de la vertu. Au reste comme la musique est naturelle à tous les hommes, puisqu'il n'y en a point qui ne chantent ou qui ne puissent chanter, je

1. Tallemant, t. III, p. 262.

pense pouvoir dire que la poésie l'est aussi, et qu'il n'y a point de peuples au monde où l'on ne trouve l'usage de ces paroles mesurées qui font un si agréable effet à l'oreille et qui donnent tant de grâce aux pensées de ceux qui écrivent en vers; de sorte que les Scythes et particulièrement les Issédons ont une espèce de poésie qui ne déplaît pas à ceux qui entendent la naïveté de notre langue; ainsi je puis vous assurer que si vous l'entendiez et que vous vissiez des vers d'Agathyrse, vous seriez épouvanté qu'un Scythe en sût faire de si élevés et de si passionnés. Quand il se trouve en belle humeur, son enjouement a je ne sais quelle impétuosité surprenante qui divertit extrêmement et qui le rend très agréable. Il est vrai que toutes les dames lui font un peu la guerre de n'être pas assez respectueux envers nos dieux[1] : car enfin si l'occasion s'en présente, il raillera de Vesta, de Jupiter et de son aigle, de Vulcain et de son enclume, de Neptune et de son trident, d'Hercule et de sa massue, de Mars et de ses amours, et ainsi des autres divinités que nous adorons ou que les autres peuples adorent. Ce n'est pas que je ne pense qu'il croit tout ce qu'on nous oblige de croire; mais comme presque toutes les religions sont établies sur des choses qui ne sont pas de la vraisemblance ordinaire, Agathyrse s'est

1. Tallemant, t. III, p. 362.

fait une habitude d'en railler, dont nos dames auront bien de la peine à le corriger. De plus, quoiqu'il ait de l'ambition, il se soucie pourtant aussi peu de ceux que la fortune a mis sur sa tête que s'il étoit né sur la leur, et fait une profession si ouverte d'indépendance absolue qu'il est aisé de connoître qu'il ne peut jamais s'assujettir qu'à sa propre volonté, si ce n'est qu'il soit amoureux. Mais enfin pour le définir en peu de paroles, Agathyrse est un très honnête homme, et un honnête homme d'un caractère fort particulier. »

Doneville, Isarn, Raincy, tels qu'on vient de les dépeindre, et sans exagérer le moins du monde leur mérite, tenaient fort bien leur place dans les assemblées du Samedi : ils en représentent en quelque sorte la partie moyenne, qui n'est pas toujours la moins agréable, et qui d'ailleurs est nécessaire pour faire valoir les parties plus hautes. Mais comment se fait-il qu'à côté et au-dessus d'eux on ne rencontre pas dans le *Cyrus* deux autres personnages bien autrement considérables, illustres par eux-mêmes, et qu'une tradition certaine associe à Chapelain et à Conrart dans la société la plus intime de Mlle de Scudéry? Le lecteur instruit nomme de lui-même Sarasin et Pellisson.

Jean François Sarasin, né près de Caen en 1605, est incontestablement le meilleur disciple de Voiture et son véritable héritier. Tel a été le jugement des contemporains éclairés, et la postérité l'a confirmé.

Nous avons déjà dit en quelle estime nous placions l'*Histoire du siége de Dunkerque*, et surtout la *Conspiration de Walstein*[1]. L'*Apologie de la morale d'Épicure* a pu être attribuée à Saint-Évremont. Boileau dans sa lettre à Perrault, qui doit être considérée comme son jugement tempéré et définitif sur les hommes de son temps, met Sarasin entre Voiture et La Fontaine. Moins piquant, moins imprévu, moins étincelant que Voiture, Sarasin est toujours aisé, naturel, gracieux. Il n'était pas né pour le genre noble et sérieux, et ses *Odes sur la prise de Dunkerque* et *sur la bataille de Lens*, malgré la grandeur du sujet, ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre. Mais il excelle dans le style bouffon, comme celui de la *Pompe funèbre de Voiture* et de la *Défaite des Bouts-rimés*, et particulièrement dans le style léger et badin. Là il est au premier rang. Sa paresse se complaisait en ces petites pièces qui lui échappaient sans nul effort, et qu'il n'a jamais recueillies. Nous avons cité ailleurs son épître en prose et en vers à Mme de Montausier sur les amusements de Chantilly, qui est à nos yeux un petit chef-d'œuvre, comparable à tout ce qu'il y a de mieux en ce genre dans la langue française[2]. Il est hors de doute qu'il était fort lié avec Mlle de Scudéry, et on n'a

1. T. Ier, chap. Ier, p. 48, et chap. IIIe, p. 115 et 119.
2. *La Jeunesse de madame de Longueville*, ch. II, p. 152, et *Œuvres de M. Sarasin*, in-4°, édit. de 1656, p. 231.

peut-être pas oublié la lettre qu'il lui écrivit de Stenay, le 30 décembre 1650, où il la remercie au nom de Mme de Longueville de l'envoi d'un nouveau volume du *Cyrus*, et la prie de faire ses compliments aux dames qu'elle recevait chez elle et dont il lui parle sur le ton d'un ancien ami [1]. Il résulte de là qu'avant ses courses aventureuses à la suite de l'héroïne de la Fronde, Sarasin en 1648 et 1649 fréquentait les Samedis, et qu'il y avait laissé un assez grand souvenir. Il le retrouva et le ranima en 1653, lorsqu'il vint à Paris pour la négociation du mariage du prince de Conti avec une des nièces du cardinal Mazarin [2]. Les manuscrits de Conrart nous le montrent, en effet, mêlé à tous les divertissements de la petite société à la fin de 1653 et dans le commencement de 1654. Mais ces nouvelles relations de Sarasin avec Mlle de Scudéry ne durèrent pas plus que son séjour à Paris. Il s'éloigna bientôt avec son prince, et le suivit dans son gouvernement du Languedoc à Pézénas, où, si l'on en croit Tallemant, il fit une assez triste fin [3].

1. Voyez t. Ier, chap. Ier, p. 49 et 50.
2. Tallemant, t. V, p. 279.
3. Tallemant, *ibid.* Quoi qu'il en soit du genre et de la cause de sa mort, elle est certainement de 1655, puisque le privilége pour l'impression de ses œuvres, qui est du 23 février 1656, le donne comme « décédé depuis peu ». Il y est qualifié de « conseiller d'État et intendant de la maison et des affaires du prince de Conti. » On a de lui un charmant portrait de la main de Nanteuil, fait en 1649, qui a paru à la tête de ses œuvres en 1656. Il y est encore jeune et de fort belle mine. Né en 1605, Sarasin avait à sa mort cinquante ans.

Pellisson l'aimait tellement qu'en passant à Pézénas, il allait pleurer sur son tombeau, et qu'il prit la peine d'en faire une sorte de panégyrique détaillé et approfondi dans le discours placé en tête de la première édition des œuvres de Sarasin publiée en 1656; et Ménage, le principal auteur de cette édition, l'a dédiée à Mlle de Scudéry, en souvenir de l'*amitié tendre* qu'elle avait toujours eue pour le gracieux poëte. Un pareil talent devait en effet charmer Mlle de Scudéry; mais elle ne se pouvait faire grande illusion sur le caractère de Sarasin. Il n'y avait rien de moins chevaleresque. C'était, comme son maître Voiture, et ses deux compagnons Montreuil et Marigny, un de ces beaux esprits fort agréables mais très peu sûrs, serviteurs des grands sans aucun attachement véritable, moitié flatteurs moitié impertinents, et croyant tout racheter par des plaisanteries. Sarasin, tout Normand qu'il était, ne sut pas si bien conduire ses affaires que le Picard Voiture : il aimait le plaisir sans négliger ses intérêts, comme aussi sans les bien entendre, et son goût le portait à se mêler à tort et à travers de toute sorte d'intrigues. Ce n'était pas là un ami selon le cœur de Mlle de Scudéry; mais c'était un lettré célèbre, et puisqu'elle le recherchait pour l'agrément et la renommée de ses réunions, elle pouvait bien lui faire une place parmi ses autres amis dans la vaste galerie du *Cyrus*. Cependant notre clef ne l'indique point, et nous ne l'y reconnaissons

pas d'une façon certaine. Il est vrai que dans le monde des précieuses vers 1659 et vers 1660, comme l'atteste le dictionnaire de Somaize, on donnait à Sarasin le nom de Sésostris, et qu'il y a dans le *Cyrus*, tome VI, livre II, un Sésostris, amoureux de la belle Timarète ; mais ni dans son portrait ni dans les aventures, nous ne trouvons rien qu'on puisse avec un peu de vraisemblance rapporter à Sarasin. Peut-être se pourrait-on hasarder à le voir dans le *Cyrus* et même dans le cercle particulier de Sapho sous la figure du poëte Alcée, dont M[lle] de Scudéry n'a pas fait un portrait détaillé et achevé, mais qu'elle a peint en quelque sorte de profil, en le donnant comme un homme de lettres « qui a infiniment de l'esprit et qui fait aussi fort joliment des vers », et en même temps comme « un garçon adroit, plein d'esprit et grand intrigueur. » Pour nous, nous définirions ainsi Sarasin, mais nous n'imposons pas notre jugement à M[lle] de Scudéry, et n'affirmons point qu'elle ait eu réellement en vue Sarasin lorsqu'elle nous représente de la sorte le poëte Alcée. Le plus sûr est d'avouer qu'à nos yeux du moins Sarasin n'est pas dans le *Cyrus;* et on en peut donner cette raison bien suffisante, que sans doute M[lle] de Scudéry avait connu et reçu bien des fois chez elle Sarasin avant la Fronde, mais qu'il n'entra dans son intimité qu'à son retour de Bordeaux, à la fin de la guerre civile, c'est-à-dire après l'entier achè-

ans, en 1645, un livre de jurisprudence qui lui avait fait honneur; et il suivait avec éclat la carrière du barreau à Castres où il y avait une chambre de l'édit [1], composée par moitié de protestants et de catholiques, lorsque la petite vérole, alors si redoutable et si redoutée [2], le défigura au point que ses amis ne pouvaient le reconnaître. D'abord il se retira à la campagne; puis prenant son parti d'un mal sans remède, il vint s'établir à Paris, et il y fit la connaissance de Conrart, protestant comme lui, et dont il devint l'ami particulier. Il acquit en 1652 une charge de secrétaire du Roi, comme celle que possédait Conrart, et l'exerça avec talent et succès, tout en cultivant la littérature. Le secrétaire de l'Académie française lui persuada aisément d'écrire l'histoire de cette compagnie, et lui fournit pour cela tous les documents nécessaires, que Pellisson put éclairer et vivifier par ses fréquents rapports avec bien des membres encore subsistants des anciennes conférences [3] d'où l'Académie était sortie.

parlement de Toulouse, et qu'ils y avaient mérité « par leur savoir et par leurs écrits une estime assez considérable parmi les gens de lettres. » Ce privilége est de la main de Conrart, à ce que nous dit Tallemant, t. V, p. 276.

1. Ainsi nommée, parce qu'elle était instituée en vertu de l'édit de Nantes. Il y avait de pareilles chambres auprès de plusieurs parlements dont le ressort comprenait une assez nombreuse population protestante. La chambre de l'édit de Castres dépendait du parlement de Toulouse.

2. Voyez *la Jeunesse de madame de Longueville*, ch. II, p. 165, et *Madame de Sablé*, ch. I.

3. Voyez plus haut, chapitre onzième, p. 89.

C'est ainsi que fut composée cette *Relation contenant l'Histoire de l'Académie françoise*, qui vit le jour en 1653 : exacte, curieuse, agréable, elle plut fort au public et surtout à la docte compagnie qui, n'ayant pas de place vacante à offrir à son historien, le nomma membre surnuméraire par une exception extraordinaire et qui n'a jamais été renouvelée. Pellisson avait alors vingt-neuf ou trente ans, c'est-à-dire quinze ou seize ans de moins que Mlle de Scudéry. Il la rencontra chez Conrart, et prit d'abord pour elle une estime et une affection qui sont devenues une de ces grandes et rares amitiés, bien voisines de l'amour, que Mlle de Scudéry a tant célébrées dans le *Cyrus*[1].

Tallemant[2], qui se moque de tout, dit là-dessus : « Ce garçon a toujours quelque amour à la platonique. » Cela prouve au moins que la liaison de Mlle de Scudéry et de Pellisson fut bien pure, puisque Tallemant lui-même n'ose pas en médire. Et quant à l'amour à la platonique, Tallemant en plaisante fort à son aise : il était riche, assez bien fait, très peu scrupuleux. Mais en vérité que peut faire un homme jeune et disgracié, n'osant pas s'engager dans des poursuites qu'il craint de voir repoussées, et ne pouvant étouffer les invincibles besoins de sa jeunesse et de son cœur? Parce qu'il

1. Plus haut, chapitre douzième, p. 141, etc.
2. Tome V, p. 279.

n'a pas une jolie figure, le condamnera-t-on à n'aimer jamais et à n'être jamais aimé? Pourquoi ne chercherait-il pas une affection pure mais douce encore, tenant à la fois de l'amour et de l'amitié, un amour chaste, une amitié tendre? Assurément la plus vraie satisfaction de tous les instincts que Dieu nous a donnés, est le mariage, institution naturelle et divine; mais quand le mariage est impossible, et certainement il l'est quelquefois, pourquoi interdire à de nobles cœurs d'hommes et de femmes une affection nécessaire, et fort légitime en elle-même, lorsqu'elle est placée sous la garde de la raison et de l'honneur? Que les heureux de ce monde, les beaux messieurs et les belles dames en raillent tant qu'il leur plaira; nous, nous honorons ces amitiés tendres; nous en connaissons le danger, mais aussi le charme incomparable, meilleur cent fois que l'amour vulgaire, et qui ne le cède qu'à la sainte union des cœurs dans le mariage. Loin donc de nous joindre à Tallemant pour persifler Pellisson et Mlle de Scudéry, nous les estimons davantage de s'être aimés tendrement et honnêtement. Tous les témoignages s'accordent sur la parfaite douceur de cette liaison. Elle était à la fois publique et secrète. A l'abri des soupçons du monde que le peu d'agrément de leur personne rassurait sur la nature de leur intimité, ils jouissaient en paix de leur tendresse mutuelle. N'est-ce pas quelque chose de touchant

de voir ces deux créatures si distinguées par l'esprit et par l'âme, trouver dans leur disgrâce même la source de leur bonheur, la pureté et la sécurité de leur affection ! Tallemant lui-même leur rend justice ; il reconnaît qu'ils « se sont rendu tous les devoirs et donné toutes les marques d'amitié possible. » Il ajoute que par la suite « ils se sont fait valoir tous deux » ; car Pellisson fit chez Mlle de Scudéry la connaissance de Mme du Plessis Bellière, parente de Fouquet, qui le donna au surintendant et fit ainsi sa fortune. On se doute bien que le premier commis de Fouquet, dispensateur de toutes les grâces sous le plus prodigue des surintendants, n'oublia pas son amie ; et quand vint l'adversité, quand Pellisson fut mis à la Bastille, il trouva dans Mlle de Scudéry une fidélité à toute épreuve. Dans cette tragique circonstance, elle fut la digne compagne de Mme de Sévigné ; et l'on vit ces deux femmes, d'un esprit charmant et d'une gaieté si piquante, donner l'exemple d'une amitié courageuse envers deux infortunés que poursuivaient un Roi tout puissant et un ministre impitoyable. Elles se connaissaient déjà, elles se lièrent davantage par cette noble communauté d'inquiétudes et de soins qui durèrent quatre longues années. Pellisson jeté à la Bastille en septembre 1661, n'en sortit que vers la fin de 1665 ou au commencement de 1666. Cette captivité eut des moments très durs. Mlle de Scudéry mit en

usage tout ce quelle avait de ressources dans l'esprit et dans l'imagination pour faire arriver à son ami, à travers les grilles et les verrous, quelques mots de consolation, quelque avis utile. Devinant que Pellisson, dont les yeux délicats et malades ne pouvaient supporter la moindre fumée, demanderait qu'on voulût bien nettoyer sa cheminée, elle séduisit un ramoneur qui se présenta pour ce petit travail et remit une lettre au pauvre prisonnier. Inventant sans cesse de nouveaux artifices, elle trouva le moyen d'entretenir avec lui une correspondance assez suivie. Pellisson n'avait pour écrire que le plomb de ses vitres et le papier blanc qu'il arrachait de ses livres. C'est de cette façon qu'il composa ses admirables Mémoires en faveur de Fouquet, où pour la première fois, et un siècle avant Beaumarchais, l'éloquence entra dans la discussion des affaires. Toujours au secret, il se fit une compagnie en apprivoisant une araignée. Il pensait surtout à la tendre amitié qui veillait sur lui, et se mit à composer en son honneur un assez long poëme, *Eurymédon*, que Bossuet estimait fort, et qu'il relisait souvent, mais où nous avouons n'avoir pu trouver d'autre intérêt que celui des nobles sentiments dont il est rempli. Il est dédié à Mlle de Scudéry [1] :

Sapho, qui consolez mon triste éloigdement, etc.

1. Œuvres diverses de Pellisson, 3 vol. in-12, 1735, t. Ier, p. 21.

Eurymédon est Pellisson lui-même. Mlle de Scudéry s'y nomme Artélice. Eurymédon a pour rival Amphianax, c'est-à-dire Conrart qui en effet était assez bien avec Mlle de Scudéry avant Pellisson. Eurymédon, après de grandes victoires, est fait prisonnier, et renfermé dans un noir cachot. Il est prêt à y succomber au chagrin, lorsqu'il reçoit un billet d'Artélice qui lui rend tout son courage.

Ce magnanime cœur étoit prêt de se rendre,
Quand par les longs détours d'un sentier inconnu
A sa vigueur éteinte un secours est venu,
Ces mots : Vivez, cher prince, et sachez qu'on vous aime.
De ces mots ravissants le pouvoir est extrême...
Il ne cesse de lire et relire ces mots,
En flatte ses ennuis, en remplit sa mémoire, etc.

Pellisson, à peine sorti de prison, vit peu à peu changer sa fortune : de persécuté, il devint presque courtisan; et quand les conversions furent à la mode, il n'imita pas Conrart, se fit catholique, et catholique très zélé. Ce zèle lui donna un assez grand crédit, et lui ouvrit une carrière brillante où nous ne le suivrons pas. Disons seulement que Pellisson conserva pour Mlle de Scudéry les mêmes sentiments, bien qu'elle ne partageât pas son extrême ferveur. En effet, elle était pieuse sans être dévote, et cultivait surtout ce qu'on appelait alors les *vertus humaines*, celles que la raison et la conscience suffisent à enseigner. Comme entre deux personnes qui s'aiment le plus, il y en a toujours une qui aime da-

vantage, on dit que c'est M[lle] de Scudéry qui mettait le plus du sien dans cette liaison [1]. Elle y demeura fidèle toute sa vie ; et lorsqu'elle perdit son ami, en février 1693, c'est elle encore qui, toute vieille qu'elle était et accablée d'infirmités, se voulut charger d'honorer sa mémoire : elle lui a consacré dans le *Mercure* une notice anonyme, simple et touchante.

Mais il n'est pas aisé de déterminer à quelle époque précise avait commencé cette douce et noble amitié. Comme l'amour, elle a eu ses commencements incertains, ses obstacles, ses traverses, avant d'arriver à sa pleine et entière satisfaction ; comme l'amour aussi, elle a semé autour d'elle bien des rivalités et des jalousies ; elle ne s'en est distinguée que parce qu'elle n'a pas eu de fin. Tallemant dit positivement [2] que Pellisson commençait à faire amitié avec M[lle] de Scudéry, qu'il avait vue cent fois chez Conrart, dans le temps où il publia l'*Histoire de l'Académie*, mais que n'ayant pas fait mention dans cette histoire de Georges de Scudéry, alors très récent académicien, celui-ci, avec sa vanité accoutumée, s'en était offensé, et que cette brouillerie empêcha Pellisson d'aller voir la sœur qui demeurait encore avec son frère. Tallemant nous apprend aussi que

1. C'est Ménage, leur commun ami, qui nous donne ce petit renseignement. *Menagiana*, édition de 1715, t. II, p. 332 : « M[lle] de Scudéry aimoit plus fortement que M. Pellisson. »
2. Tallemant, t. V, p. 276.

Scudéry s'opposa de toutes ses forces à cette liaison, et qu'ayant su que Pellisson et sa sœur s'étaient rencontrés par hasard à dîner chez Godeau, il en avait été fort irrité et avait fait à la pauvre femme une scène violente [1]. Il semble donc difficile de ne pas conclure que si l'amitié de Mlle de Scudéry et de Pellisson était commencée avant l'éloignement de Georges, puisqu'il entrava tant qu'il put cette amitié, elle n'a pu devenir tout à fait intime qu'après son départ ou plutôt son exil. C'est pourquoi il importe fort d'en savoir la vraie date. Jusqu'ici [2], nous l'avons mis, soit à la fin de 1653, soit au commencement de l'année suivante. Mais un document authentique, qui nous est communiqué, ne permet pas de placer cet exil avant le mois de septembre 1654. Le surintendant Servien écrit à Mazarin, le 22 août 1654, que l'auteur de certaines lettres qui l'inquiétaient est Scudéry, et il propose de le faire arrêter [3]. On ne l'arrêta pas, mais on l'invita à se retirer en Normandie. C'est donc alors, et alors seulement, que Pellisson eut un accès libre auprès de Mlle de Scudéry. Sans doute auparavant il la connaissait et il l'aimait; on le voit même prendre part, sous le nom d'Acante, aux divertissements de sa société, par exemple à une

1. Tallemant, *ibid.*
2. T. Ier, chap. Ier, p. 66, etc.
3. Nous devons la communication de cette lettre inédite de Servien au savant et obligeant M. Rathery, un des bibliothécaires du Louvre.

scène curieuse sur laquelle nous reviendrons plus tard, et qui eut lieu le 20 décembre 1653 chez une des amies de Mlle de Scudéry; mais il faut remarquer que Pellisson est loin d'y jouer un rôle principal, et que ce n'est point à Mlle de Scudéry que s'adressent particulièrement ses galanteries. Le premier rôle y appartient encore à Conrart. Et sans prétendre ici à une trop grande précision, nous inclinons à penser qu'on ne peut mettre avant la fin de 1654 ou même avant le commencement de 1655 les vers célèbres où Mlle de Scudéry avoue à Pellisson sa préférence :

Enfin, Acante, il faut se rendre :
Votre esprit a charmé le mien.
Je vous fais citoyen de Tendre,
Mais, de grâce, n'en dites rien [1].

Ces vers, qui ouvrent et déclarent la liaison intime, nous portent bien au delà du *Cyrus*. Cette seule expression, *citoyen de Tendre*, suffit à désigner à nos yeux une tout autre époque; on ne la rencontre pas une seule fois dans les dix volumes du *Cyrus;* jamais il n'y est question du *royaume de Tendre*, ni de *la Carte du Tendre*, ni de rien de semblable : pour trouver ces malheureuses inventions, il faut attendre *la Clélie*, dont le premier volume est du 31 août 1654. C'est pendant la composition de ce volume de *la Clélie* que, dans la société

1. *Menagiana*, t. II, p. 221.

de Mlle de Scudéry, on a fait tant de vers et tant de prose sur cette métaphysique du Tendre dont, grâce à Dieu, le *Cyrus* est entièrement exempt comme l'hôtel de Rambouillet et comme les premiers temps des Samedis. Or, nous nous tenons soigneusement dans ces limites : nous ne passons pas le milieu de 1653 où a été terminé le *Cyrus*. En ce temps-là, il ne semble pas que Pellisson fût aussi établi auprès de Mlle de Scudéry qu'il le fut un peu plus tard, et il n'est pas ou du moins il ne paraît pas dans le *Cyrus*. D'abord notre clef ne l'indique point, ce qui est assez considérable; et puis, nous éprouvons quelque répugnance à voir dans le beau Phaon celui dont Guilleragues disait qu'il abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids[1]. Phaon nous semble ici donné par la tradition; c'est l'amant que la fable prête à Sapho, et dont Mlle de Scudéry a fait l'idéal amant, l'ami tendre et pur que son cœur attendait. Tout ce qu'il nous est possible d'admettre, mais ce que nous admettons volontiers, c'est que la peinture des platoniques amours de Sapho et de Phaon est l'image anticipée des douceurs que lui promettait la liaison commencée, et en quelque sorte le pressentiment, le rêve adoré d'un prochain avenir. En effet, les pages suivantes du *Cyrus* ne peuvent être un tableau de fantaisie; elles

1. *Lettres* de Mme de Sévigné, fin de la lettre du 5 janvier 1674, édition Montmerqué, t. III, p. 201.

expriment un épisode réel de la destinée de Mlle de Scudéry, le sentiment bien connu qui a été le charme innocent de sa vie, la situation délicate et difficile où elle s'est très certainement trouvée dans le début de son amitié avec Pellisson, au milieu des obstacles que lui suscitait son frère, devant les prétentions de Conrart et de plusieurs autres peut-être, au sein d'une société peu nombreuse où tous les regards étaient fixés sur elle, sur toutes ses démarches, et jusque sur les mouvements de son cœur. Laissons donc là tout système, et écoutons Mlle de Scudéry nous racontant elle-même les joies d'un pareil amour, les légers nuages qui s'y mêlaient, les douces querelles et les doux raccommodements, et aussi la vigilance sur elle-même, la continuelle présence d'esprit, la délicatesse infinie et la sage coquetterie qui lui étaient nécessaires pour ménager à la fois les exigences de l'ami préféré et les ombrages des autres amis, pour maintenir la concorde entre ces rivaux, déjouer la surveillance de Georges, et prévenir enfin les soupçons jaloux de l'opinion qui se plaît à attaquer les mérites illustres.

Le Grand Cyrus, t. X, liv. II, p. 852. Les deux amants se sont expliqués et s'entendent, et « ces deux personnes qui en commençant cette explication ne savoient que se dire, et qui avoient dans le cœur mille sentiments qu'ils croyoient qu'ils ne se diroient jamais, se dirent à la fin toutes choses, et firent un échange

si sincère de leurs plus secrètes pensées, que tout ce qui étoit dans l'esprit de Sapho passa dans celui de Phaon, et que tout ce qui étoit dans l'esprit de Phaon passa dans celui de Sapho. Ils convinrent même des conditions de leur amour ; car Phaon promit solennellement à Sapho, qui le voulut ainsi, de ne désirer jamais rien d'elle que la possession de son cœur, et elle lui promit aussi de ne recevoir jamais que lui dans le sien. Ils se dirent ensuite tout ce qui leur étoit arrivé de plus particulier en leur vie, et depuis cela il y eut durant très longtemps une union si admirable entre ces deux personnes qu'on n'a jamais rien vu d'égal. En effet l'amour de Phaon augmenta avec son bonheur, et l'affection de Sapho devint encore plus tendre par la connoissance qu'elle eut de la grandeur de l'amour de son amant. Jamais l'on n'a vu deux cœurs si unis, et jamais l'amour n'a joint ensemble tant de pureté et tant d'ardeur. Ils se disoient toutes leurs pensées ; ils les entendoient même sans se les dire ; ils voyoient dans leurs yeux tous les mouvements de leurs cœurs, et ils y voyoient des sentiments si tendres, que plus ils se connoissoient plus ils s'aimoient. La paix n'étoit pourtant pas si profondément établie parmi eux que leur affection en pût devenir tiède et languissante ; car encore qu'ils s'aimassent autant qu'on peut aimer, ils se plaignoient pourtant quelquefois tour à tour de n'être pas assez aimés ; et ils avoient enfin assez

rien faire contre la fidélité qu'elle devoit à Phaon, ne laissoit pas de maintenir son empire dans les cœurs de tous ses adorateurs; car comme elle agissoit avec tant d'adresse qu'on ne lui disoit jamais que ce qu'elle vouloit qu'on lui dît, elle n'avoit aucun sujet de se plaindre d'eux, et par conséquent elle n'en avoit point de les bannir d'auprès d'elle. Ce n'est pas qu'il n'y eût quelque jour où Phaon se plaignoit respectueusement de voir toujours tant de monde chez elle; mais dès qu'elle lui avoit parlé un moment, elle lui faisoit comprendre que la prudence vouloit qu'il fût caché dans la presse, parce que si elle en eût banni quelques-uns, il eût fallu qu'elle l'eût banni aussi, ou qu'elle eût fait paroître leur intelligence si publiquement que sa gloire en eût souffert quelque diminution; de sorte qu'il fallut que Phaon endurât tous les amants de Sapho, qui n'osoient pourtant paroître que comme ses amis. Pour moi (c'est un des amis de Sapho qui parle) je me suis cent et cent fois étonné de la puissance que Sapho avoit sur toute sa cour; car enfin, il n'y avoit pas un de ses amis qui ne connût que Phaon en étoit aimé et en étoit seul aimé. Cependant pas un ne perdoit espérance quoiqu'elle ne leur en donnât point; ils n'étoient pas trop mal les uns avec les autres..... et ce qu'il y avoit de plus admirable, c'est qu'au milieu de tant de monde, Sapho ne laissoit pas de trouver moyen de donner

mille marques d'affection à Phaon, et de lui sacrifier même tous ses rivaux sans qu'on s'en aperçût. Ainsi, sans rien faire contre l'exacte civilité, et sans être coquette, Sapho avoit la gloire de se voir un nombre infini d'adorateurs; et sans avoir toute la sévérité de ces amants fidèles, qui deviennent presque sauvages à force de l'être, Phaon et elle jouissoient de toutes les douceurs d'une amour pure et innocente. En effet, ils n'étoient pas de ces gens, qui, dès qu'ils sont assurés de s'aimer, renoncent presque autant à la galanterie que s'ils étoient mariés; car Phaon étoit aussi soigneux et aussi assidu que s'il eût encore eu à conquérir l'illustre cœur qu'il possédoit : et Sapho étoit aussi exacte et aussi régulièrement civile et complaisante que si sa conquête ne lui eût pas été tout à fait assurée. De plus, la joie, les fêtes et les plaisirs la suivoient inséparablement, et quoiqu'ils fussent très assurés de leur estime, ils apportoient pourtant tous les soins imaginables à se la conserver. Voilà donc quelle étoit la vie que menoient Phaon et Sapho, durant qu'ils étoient heureux; car enfin il est certain que jamais amant n'a su si parfaitement l'art de témoigner beaucoup d'amour que Phaon. Il ne voyoit que Sapho à Mitylène, et l'on peut presque assurer qu'il ne voyoit pas même les amies de sa maîtresse quoiqu'il fût toujours avec elles; car il étoit si inséparablement attaché à la merveilleuse Sapho, qu'elle ne pou-

voit douter qu'elle ne fût la seule personne qu'il considéroit en tous les lieux où il se trouvoit avec elle. De sorte que comme il n'y a rien de plus obligeant que cette distinction adroite qui se fait d'une personne au milieu d'une grande compagnie, il savoit si bien obliger Sapho de cette manière que jamais en sa vie il n'y a manqué, quand l'occasion s'en est présentée. De plus, quand il étoit auprès d'elle, il paroissoit si heureux, si content, et si sensible aux plus petites grâces qu'il en recevoit, que cette personne dont l'âme est tendre de la dernière tendresse croyoit ne devoir jamais rien trouver à désirer en son amant. Mais ce qui la charmoit encore infiniment, étoit qu'elle trouvoit en Phaon toute la délicatesse d'esprit qu'elle y eût pu désirer. En effet, il avoit quelquefois un certain enjouement doux et mélancolique s'il est permis de parler ainsi, qui lui faisoit penser des choses si divertissantes qu'on ne pourroit les redire sans leur dérober beaucoup. Comme il était naturellement curieux, ils avoient toujours quelque agréable contestation, qui rendoit leur entretien plus doux; car tantôt Phaon vouloit savoir pourquoi elle avoit rougi, tantôt pourquoi elle avoit rêvé; et il portoit même cette excessive curiosité si loin qu'un jour ils eurent une tendre et amoureuse dispute ensemble, parce que Phaon demandoit à Sapho, pourquoi elle lui avoit été plus douce ce jour-là

qu'un autre, s'affligeant autant de ce qu'elle ne lui vouloit pas dire que si elle l'eût maltraité. Mais, lui disoit-elle en voyant cette opiniâtre curiosité qu'elle ne vouloit pas satisfaire, vous me demandez quelquefois de si petites choses avec un si grand empressement, qu'il faut que je vous demande à mon tour quelle est la cause de cette curiosité générale, qui nous fait tant de petites querelles? Car, ajouta Sapho, si vous pouvez douter d'être bien dans mon esprit, je ne trouverois point étrange que vous voulussiez que je vous le disse, et que vous eussiez de la curiosité pour des choses essentielles et importantes; mais de l'humeur dont vous êtes, vous en avez pour toutes sortes de choses. Oui, madame, lui dit-il, j'en ai pour tout ce qui vous touche, et si je le pouvois, je vous obligerois à me rendre compte de toutes vos pensées et de tous vos regards; car enfin comme vous avez donné des bornes à mes désirs infiniment étroites, et que la possession de votre cœur est la seule chose où vous m'avez permis d'aspirer; comment voulez-vous que je m'en assure, si je ne sais tout ce qui s'y passe? Ne trouvez donc pas étrange si je ne puis souffrir que vous me refusiez ce que je vous demande; car après tout, en m'apprenant quelquefois pourquoi vous avez rougi, pourquoi vous avez rêvé, pourquoi vous ne me regardiez pas ou pourquoi vous m'avez regardé, vous me mettez véritablement en possession du cœur que

vous m'avez promis, et vous me donnez une joie que je ne vous puis exprimer. En effet, je fais plus d'état d'un de ces petits sentiments cachés que vous me découvrez obligeamment, que de beaucoup d'autres choses qui paraissent plus favorables à ceux qui ne sont pas capables de sentir toute la délicatesse de l'amour. Ne refusez donc plus de satisfaire ma curiosité, quand même elle me porteroit à vous demander de petites choses, et de petites choses qui ne vous paroîtroient pas raisonnables; car, ajouta-t-il en souriant, l'amour est un enfant qui se fait des plaisirs à sa mode, et qui a d'innocents caprices qui lui tiennent lieu d'une grande félicité quand on les satisfait et d'une grande infortune quand on ne les contente pas. Ainsi regardant ma trop grande curiosité comme un effet de la grandeur de mon amour, j'espère que vous vous accommoderez à ma foiblesse, et que plutôt que de m'affliger en ne me disant rien, vous me direz tout ce que je vous demanderai. On peut juger d'après ce que je viens de dire que l'amour de Phaon étoit tendre, ingénieuse et galante, et qu'aimant la personne du monde qui sait le mieux aimer et qui a le plus d'esprit, ils se donnoient tous les jours mille et mille innocents plaisirs que ceux qui n'ont qu'un amour grossier ne connoissent point. Il y avoit pourtant des jours où quand Phaon pensoit que Sapho ne vouloit point se marier et que

Sapho étoit la plus vertueuse personne du monde, il avoit quelque chagrin, mais elle savoit si bien dissiper cette mélancolie dont elle découvroit bientôt la cause, qu'il étoit lui-même contraint d'avouer qu'il étoit le plus heureux amant de la terre. »

Ces pages aimables peuvent donner une idée du long bonheur que durent Mlle de Scudéry et Pellisson à cette amitié tendre et pure, à cet amour platonique, si persiflé par Tallemant, et dont l'ingénieuse et noble romancière, après l'avoir si éloquemment exposé et défendu, méritait bien de goûter elle-même les chastes douceurs. Cette peinture aussi vive que délicate semble faite sur la réalité, et plus d'un trait s'y rapporte à l'histoire de Mlle de Scudéry. Ce frère Charaxe qui s'oppose à la liaison de Sapho et de Phaon, et qui leur laisse le champ libre en s'en allant en voyage, n'est-il pas Georges? On le croirait bien; et pourtant ce passage est de l'été de 1653, puisqu'on le trouve dans le dernier volume du *Cyrus* qui parut le 13 septembre 1653, et l'exil de Scudéry, qui délivra pour toujours les deux amants de ce tyran domestique, n'a pas eu lieu, nous l'avons vu, avant l'automne de 1654. On n'a donc ici que le début déjà plein de charme de cette incomparable amitié, qui ne parvint à toute sa plénitude et à son entière liberté qu'un peu après, et lorsque Mlle de Scudéry était en train de publier et de composer *la Clélie*. Cette fois elle n'hésita pas à

mettre son ami dans son nouveau roman, et elle l'y mit d'une façon qui ne permet pas de le méconnaître. Pellisson est en effet dans *la Clélie* sous le nom romain d'Herminius. Il y joue un rôle important qui le met continuellement en scène, et M[lle] de Scudéry s'est complue à en tracer un portrait fort détaillé qui représente Pellison à peu près tel qu'il était en 1654 et 1655, de trente à trente-deux ans, ne connaissant pas encore Fouquet, touchant à peine aux affaires par sa charge de secrétaire du Roi, livré tout entier à la société et aux lettres, et ne montrant encore, dans l'ombre d'une petite société, que les premières lueurs des grandes qualités d'esprit et de caractère qu'il déploya bientôt sur un théâtre plus illustre.

On en trouve un premier portrait fort agréable dans *la Clélie*, II[e] partie, liv. I, page 99 : « Herminius avoit toutes les inclinations nobles, le cœur libéral, tendre, passionné, généreux, l'humeur douce, civile, officieuse, complaisante, l'esprit propre à tout et heureux à inventer cent agréables et innocentes tromperies pour divertir ses amis et ses amies. De plus, quoiqu'il fût infiniment sage et même assez sérieux pour ceux avec qui il n'étoit pas accoutumé, il avoit pourtant, quand il le vouloit, un enjouement dans l'humeur tout à fait galant et tout à fait spirituel; mais il en faisoit un secret à tous ceux qu'il n'aimoit pas, et l'on pouvoit hardiment

prendre sa gaieté pour une marque de son estime et de son affection. Il écrivoit même si galamment des billets de toute espèce, et il faisoit si bien des vers et si facilement, qu'Amilcar (Sarasin) étoit persuadé que la Grèce n'avoit point d'esprit plus universel, plus galant ni mieux tourné que celui d'Herminius. Aussi disoit-il quelquefois qu'il eût volontiers changé son esprit pour celui de cet illustre romain, et que Phocilide de Milet, qui vivoit encore, n'avoit jamais fait de vers plus beaux que les siens, ni Sapho de plus amoureux. »

Mais en voici un éloge plus étendu et plus achevé que Mlle de Scudéry met habilement dans la bouche d'Amilcar, Sarasin, ami particulier de Pellisson, qui, le connaissant bien, et ayant à s'expliquer sur son compte, fait naturellement ses honneurs, et entre dans tous les détails de son esprit et de son caractère. *La Clélie*, IIIe partie, liv. I, p. 156 :

« Herminius n'est pas de ces gens qui montrent toutes leurs richesses dès le premier moment qu'on les voit... Il parle quelquefois fort peu, mais il parle pourtant très agréablement quand il le veut, et il parle même avec autant de force et avec autant d'autorité quand l'occasion s'en présente, qu'il parle galamment et flatteusement en d'autres rencontres. Pour le cœur, il l'a grand, noble, tendre et généreux; il a de la probité et de la bonté; il est naturellement libéral et juste, et, pour tout dire en peu

de paroles, Herminius a toutes les vertus et ne connoît pas un vice. On lui reproche quelquefois d'être opiniâtre et un peu colère ; mais en mon particulier je ne lui ai guères vu donner de marques d'opiniâtreté qu'on ne pût raisonnablement appeler fermeté. Ainsi on peut dire qu'il est opiniâtre de bonne foi, puisqu'il ne l'est que lorsqu'il croit avoir raison. Pour la colère, il est certain que s'il ne se contraignoit, il paroîtroit quelquefois un peu trop sensible ; mais pour son esprit de quoi n'est-il pas capable? En effet, il n'est rien qu'Herminius ne fasse admirablement ; il écrit en prose et en vers également bien ; il fait des ouvrages savants et sérieux qui ont toute la magnificence nécessaire aux sujets qu'il traite ; il en fait d'autres de raillerie et d'enjouement qui ont toute la justesse et toute la naïveté imaginables ; il en fait aussi d'amour qui ont un caractère si passionné, qu'on connoît aisément qu'il est très sensible à la passion dont il parle. Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'il ne marche point sur les pas des autres. Au contraire il se fait un chemin à part sans s'égarer comme font d'ordinaire ceux qui veulent chercher des sentiers détournés. Car comme il a autant de jugement que d'esprit, toutes ses inventions sont également galantes et judicieuses, et il est capable de tant de choses différentes que je lui ai vu faire en un même jour des harangues, des lettres d'affaires, des billets galants, des chansons, des vers

héroïques et des vers d'amour, mais avec une telle facilité que, quand la fantaisie lui en prend, il fait à l'improviste des vers aussi jolis et aussi justes que ceux qui en font le mieux en pourroient faire en y pensant avec beaucoup de loisir. Il les fait même dans le tumulte d'une grande compagnie, il les fait comme s'il n'y songeoit pas; et s'il m'est permis de me louer en le louant, je vous dirai sans mensonge qu'un jour lui et moi nous répondîmes si longtemps en vers chez des dames de Capoue[1] que tous ceux qui nous entendirent, en furent épouvantés... Herminius a l'avantage de ne dire jamais rien que de raisonnable, même aux endroits où son esprit brille moins qu'ailleurs, et d'écrire avec une certaine politesse, qui, n'ayant rien que de juste, a pourtant un caractère naturel, galant et facile, qui met un charme secret à tous ses ouvrages. Au reste il n'est pas comme ces gens qui ont du savoir et de l'esprit et qui n'ont point l'humeur commode et agréable; car tout sage, tout savant et tout sérieux qu'il paroît, quand l'occasion s'en présente il est enjoué et dit cent choses divertissantes. Il n'est pourtant pas fort sensible à la plupart des plaisirs; car il n'est vivement touché ni de la chasse, ni du jeu, ni de la musique, ni de la peinture, ni de la délicatesse des festins, ni enfin de tout ce que nous aimons le plus.

1. Allusion à une séance du samedi, 20 décembre 1653, qu'on trouvera dans le chapitre suivant.

Cependant par un esprit d'équité et de complaisance, il ne s'oppose jamais à pas un de ces plaisirs, et il fait ce qu'il peut pour persuader au monde qu'il en est aussi touché qu'un autre. De sorte qu'il agit comme s'il prenoit un fort grand plaisir à toutes les bagatelles, que la joie inspire aux gens qui ont naturellement l'esprit divertissant. Il s'amuse aux petites choses, comme s'il n'en savoit point faire de grandes, il s'accommode quelquefois avec les gens de médiocre esprit, comme s'il n'en avoit que médiocrement, et ne rompt jamais de partie divertissante. Avec cela cet homme, qui est si propre à rendre la société agréable quand il le veut, est un des hommes du monde le plus capable de vivre sans chagrin dans la solitude et de se passer de tout le reste de la terre. Il est vrai qu'il aime l'étude avec tant d'ardeur que la conversation des morts le console aisément de la perte de celle des vivants. Cette violente passion pour l'étude ne lui fait pourtant pas perdre un moment pour l'action, parce que par une raison de devoir il préfère toujours une affaire à un plaisir. Cependant quelque insensible qu'il paroisse, il a pourtant le cœur très sensible à la gloire, à l'amitié et même à l'amour. Mais il a ces deux derniers sentiments-là dans l'âme d'une façon particulière; car lorsqu'il n'est qu'ami il ne s'en faut guères qu'il ne semble être amant, et lorsqu'il est amant, il y a des occasions où l'on auroit sujet de croire

qu'il n'auroit que de l'amitié. Cela ne vient pourtant pas de la tiédeur de son affection, mais de la générosité de son âme qui fait qu'il est trop peu intéressé dans sa passion; par exemple s'il avoit une maîtresse qu'un roi voulût épouser, il se résoudroit à sacrifier son amour, sa joie et même sa vie pour la voir sur le trône, quand même il la devroit perdre de vue pour toujours un moment après; car comme il aime encore plus la vertu que sa maîtresse, et qu'il croit qu'un intérêt de plaisir en amour n'est guère plus beau qu'un intérêt mercenaire en amitié, il songe seulement à faire ce que la générosité veut, sans considérer qu'on ne doit jamais rien vouloir qui détruise l'amour qu'on a dans l'âme. Mais soit qu'il agisse comme amant ou comme ami, il est également libéral et généreux, et il n'y a assurément que les choses impossibles qu'il ne fasse pas pour les personnes qu'il aime. Il prend part à tous leurs malheurs; il devient ennemi de tous leurs ennemis; il soutient leur gloire plus que la sienne propre; il est bien plus sensible aux injures qu'ils reçoivent, qu'il ne le seroit à celles qu'on lui pourroit faire, et la générosité lui est si naturelle qu'elle paroît en toutes ses actions. Il assiste ses amis malheureux, quand il le peut et quand ils le veulent; il est en général le plus officieux de tous les hommes; il abandonne souvent ses propres affaires pour celles d'autrui; et il fait enfin plusieurs petites libéralités

galantes, dont beaucoup de galants plus puissants que lui ne s'avisent pas. En effet je sais qu'il a des amies qui songent très exactement à s'empêcher de louer les choses qui sont en sa disposition, de peur qu'il ne les leur donne : il est vrai qu'il sait mieux l'art de donner de bonne grâce que qui que ce soit; et si la fortune avoit fait pour lui ce qu'elle a fait pour beaucoup d'autres, il n'y auroit point d'honnêtes gens misérables qui fussent de sa connoissance. Au reste, du côté du savoir il est certain qu'Herminius a l'esprit fort universel, et qu'il a un discernement fort juste, lorsqu'il s'agit de choisir les beaux endroits d'Hésiode, d'Homère et de Sapho, ou d'examiner tout ce que les sept sages de la Grèce ont dit de meilleur. Il est vrai qu'il ne se soucie pas tant des spéculations curieuses que Thalès Milésien a fait sur le cours des astres, que de cette partie de la philosophie qui apprend à régler les mœurs. Enfin Herminius est un homme qui est capable de faire bien tout ce qu'il entreprendra, et qui ne peut jamais rien entreprendre mal à propos... Il a encore une qualité qui sert merveilleusement à parer l'esprit de ceux qui s'en savent servir : il a une mémoire si admirable qu'on lui a vu quelquefois retenir par cœur non-seulement des vers en assez grand nombre pour les avoir lus une fois ou deux seulement, mais même des lettres entières en prose quand il a voulu faire effort... Cependant quoiqu'il ait tant de vertus

il ne se soucie pas de les montrer; et il faut le forcer quelquefois à ne se cacher pas à certaines gens, avec qui il n'est pas encore en familiarité. Il aime pourtant la gloire; mais il trouve si peu de personnes au monde dignes de la distribuer, qu'il ne s'empresse pas à obtenir les louanges de la multitude. Il a de plus un discernement aussi juste pour les gens que pour les ouvrages... Et ce qu'il y a de plus rare c'est que cet homme qui est capable de tout, qui feroit l'histoire du monde aussi bien qu'il fait une chanson, et qui ne trouve point de bornes à l'étendue de son esprit, a de la modestie au delà de tout ce qu'on en peut penser. Il a même encore une qualité fort rare, c'est qu'il est le plus secret de tous les hommes, comme le plus équitable. Mais ce que j'estime le plus en Herminius, c'est qu'il est incapable d'envie et de médisance, qu'il excuse volontiers, et qu'il n'est sévère qu'à lui-même, etc. »

A cette longue description que pourtant nous avons fort abrégée, on sent que le cœur et l'esprit de l'aimable peintre sont touchés d'une préoccupation particulière, et qu'elle a peine à se détacher du modèle qu'elle retrace.

CHAPITRE QUATORZIÈME

LES AMIES DE MADEMOISELLE DE SCUDÉRY.

MADAME CORNUEL. — MARIE LEGENDRE. — MARGUERITE CORNUEL. — MADEMOISELLE ROBINEAU. — MADAME ARRAGONNAIS ET SA FILLE, MADAME D'ALIGRE. — MADEMOISELLE BOQUET.

Nous venons de voir quels étaient, au temps du *Cyrus* et d'après le témoignage du *Cyrus* même, les beaux esprits qui faisaient le fond de la société de Mlle de Scudéry, sans compter les visiteurs d'élite qui de loin en loin y paraissaient : il nous faut maintenant rechercher quelles dames aidaient Mlle de Scudéry à faire les honneurs de son salon et prenaient part aux divertissements du Samedi. Il est bien entendu qu'il ne s'agit ici que d'amies intimes : autrement, nous n'aurions qu'à répéter les noms des femmes du grand monde qui, selon Tallemant, ne dédaignaient pas d'aller voir dans la petite rue de Beauce celle qu'elles avaient connue et aimée à l'hôtel de Rambouillet. Nul doute que Mme de Montausier

n'accompagnât quelquefois son mari à ces assemblées dont il était grand partisan; nul doute encore que la marquise de Sablé et la comtesse de Maure n'entretinssent avec Mlle de Scudéry des relations plus ou moins étroites. D'un autre côté, si nous sortions de l'époque du *Cyrus*, si nous nous permettions de franchir un certain nombre d'années, nous trouverions dans cette société la marquise de Saint-Ange[1], nièce du surintendant Servien; Mlle d'Arpajon, devenue depuis carmélite[2]; et, sinon aux assemblées du soir, au moins très fréquemment dans le jour, Mme de Sévigné qui avait pour Mlle de Scudéry tant d'estime et tant d'amitié; Éléonore de Rohan, abbesse de Caen, puis de Malnoue, qui, toute pieuse et toute sage qu'elle était, trouvait le secret d'allier en une juste mesure la religion et le monde, et avait un commerce assez particulier avec Mlle de Scudéry, Conrart et Pellisson, ainsi que le font voir les nombreuses lettres de l'aimable abbesse conservées parmi les papiers de Conrart[3]. A mesure que le siècle avance et que la renommée de Mlle de Scudéry s'accroît, toutes les femmes qui se piquaient de bel esprit et osaient mettre au jour des vers et de la prose, s'empressaient d'en faire hommage à celle qui les

1. Tallemant, t. V, p. 285. — 2. *Ibid.*
3. Voyez parmi les *Divers portraits* celui d'Éléonore de Rohan, de la main de Huet, ainsi que sa touchante épitaphe par Pellisson.

avait devancées dans la carrière : M[me] de La Suze, Henriette de Coligny, le dernier reste du sang du grand amiral, qui ne sut régler ni sa vie ni son talent, mais qui avait reçu le don de la poésie[1]; M[lle] de La Vigne, qui a composé tant de jolis vers dispersés dans les recueils de poésies galantes[2]; M[lle] Lhéritier, trop peu connue et trop peu appréciée, auteur d'un conte charmant, *l'Adroite Princesse*, et de petits écrits ingénieux en vers et en prose[3]; M[lle] Chéron, à la fois poëte, musicienne et peintre; d'autres dames enfin, qui avaient beaucoup d'esprit, écrivaient agréablement, et brillèrent dans leur temps. Mais notre tâche est moins étendue; nous n'em-

1. *Poésies de madame de La Suze*, Paris, 1666, in-12. La première élégie *à Daphné* est évidemment adressée à M[lle] de Scudéry :

« Belle et sage Daphné, merveille de nos jours,
Que toutes les vertus accompagnent toujours,
Et qui connois si bien leurs grâces naturelles
Que tu n'as jamais pris leur fantôme pour elles;
Illustre et chère amie, à qui, dans mes malheurs,
J'ai toujours découvert mes secrètes douleurs,
Qui sais ce que l'on doit ou désirer ou craindre,
Et qui ne blâmes pas ce qu'on ne doit que plaindre;
Écoute mes ennuis..... etc. »

2. On en trouvera quelques-uns dans le *Recueil de vers choisis* donné par Bouhours. Quand M[lle] de Scudéry remporta, en 1671, le prix d'éloquence à l'Académie française sur *la véritable gloire*, M[lle] de La Vigne s'empressa de célébrer son triomphe, et lui adressa une petite guirlande de laurier d'or avec une ode sous ce titre : *Les Dames à mademoiselle de Scudéry*. Pellisson l'a publiée dans la 2e édition de l'*Histoire de l'Académie françoise*, in-12, 1672.

3. Voyez *Bigarrures ingénieuses ou Recueil de différentes pièces en prose et en vers*, in-12, 1696, et aussi ses *Œuvres mêlées*, etc., in-12, 1695. Elle publia en 1702, à la mort de son amie, l'*Apothéose de mademoiselle de Scudéry*.

brassons pas toute la vie de Mlle de Scudéry, nous nous bornons aux cinq ou six années pendant lesquelles elle composa le *Cyrus;* nous recherchons sa société telle qu'elle était alors; et il n'est pas déjà si facile de la bien connaître, quand on n'a d'autre secours qu'un roman obscur et une clef bien souvent défectueuse.

Les amies de Mlle de Scudéry, qui se présentent à nous les premières, sont ces compagnes assidues de Sapho que nous avons déjà vues chez elle : Amithone, Érinne, Athis, Cydnon. Mais sont-ce bien là des contemporaines de Mlle de Scudéry? Nous en doutons. Notre clef n'en fait aucune mention; et, dans leurs portraits assez peu détaillés, nous avouons ne pouvoir retrouver aucune figure qui nous soit connue. Ajoutons que, dans tous les manuscrits de Conrart, nous n'avons pas rencontré une seule fois un de ces noms appliqué à quelque dame du Samedi; en sorte que nous sommes fort tenté de considérer Amithone, Érinne, Athis et Cydnon comme des amies que la tradition donnait à l'antique Sapho, et que Mlle de Scudéry a mises dans son roman, et pour obéir à la tradition et pour composer le cortége ordinaire de l'illustre muse, sans aucun regard à sa propre société et à celle du XVIIe siècle.

Mais nous trouvons dans le *Cyrus* d'autres dames dans lesquelles notre clef désigne des bourgeoises du Marais, bien connues pour avoir été les voisines

et les amies de Mlle de Scudéry; d'autre part Conrart, en ses manuscrits, confirme les indications de la clef en nous avertissant lui-même, dans des notes écrites de sa main, que les personnes cachées sous tels et tels noms romanesques du *Cyrus*, sont des dames françaises dont il donne les noms véritables; et il suffit en effet de leur ôter leur masque grec pour reconnaître avec la plus entière certitude des précieuses célèbres du milieu du XVIIe siècle. Ainsi, la Zénocrite du *Cyrus*, en possession de dire la vérité à tout le monde, et qui sait la dire d'une façon si vive et si piquante, avec ses deux aimables nièces Cléodore et Léonise, est, à n'en pouvoir douter, une riche bourgeoise du quartier de Mlle de Scudéry, très liée avec elle sans peut-être faire partie de son cercle intime, mais qui de temps en temps y envoyait ses deux filles; personne étrange, sensée et railleuse, le type de la grande bourgeoisie de Paris, et représentant, comme on dirait aujourd'hui, l'esprit narquois de la race gauloise, irréprochable en ses mœurs, libre en ses propos, que Mme de Sévigné admirait, recherchée et honorée par tout ce qu'il y avait de mieux, et dont le nom se rencontre si fréquemment dans les Mémoires contemporains; nous voulons parler de Mme Cornuel et de ses deux belles-filles, Mlle Marguerite Cornuel et Mlle Legendre.

Il en est des gens d'esprit, qui ne se sont pas donné la peine d'écrire, comme des chanteurs et des

acteurs célèbres : ils charment la société où ils paraissent, ils ont un grand nom de leur vivant; puis insensiblement ce nom s'obscurcit et s'efface, et au bout de quelque temps il ne reste d'eux qu'un pâle souvenir; tandis que bien souvent un esprit sage et médiocre, ayant habilement cultivé des facultés ordinaires, et, au lieu de les disperser en mille choses passagères, les ayant recueillies et comme ramassées sur une œuvre unique, qu'un soin assidu a peu à peu portée à une certaine perfection, grâce à cette œuvre estimable échappe au sort commun et arrive jusqu'à la postérité. Que d'hommes, dont aujourd'hui nous ignorons les noms, ont jeté autrefois le plus vif éclat et donné d'eux une grande opinion! Qui connaît, par exemple, M. de Tréville, le premier causeur du XVII[e] siècle, qui charma le cercle brillant de M[me] Henriette et l'austère solitude de M[me] de Longueville, tour à tour militaire et homme du monde, suivant la cour et attaché à Port-Royal, homme étonnant et aimable dont les plus grands hommes admiraient l'esprit? Il a deux ou trois lignes dans les Mémoires du temps. De même, qui a entendu parler de M[me] Cornuel? Et pourtant elle avait mille fois plus d'esprit, de bon sens, de ferme jugement que beaucoup de ses contemporaines et de ses contemporains qui ont sauvé leur nom du naufrage à l'aide d'ouvrages médiocres qui ont duré. Ouvrez les lettres de M[me] de Sévigné; toutes les fois qu'elle

parle de Mme Cornuel, elle s'écrie : « Ne trouvez-vous pas Mme Cornuel admirable[1] ? » Elle charge Corbinelli d'écrire quelques-unes de ses reparties qu'elle envoie à sa fille. M. de Pomponne la conjure de ne pas laisser périr les bons mots de Mme Cornuel et d'en tenir registre[2]. Saint-Simon, qui a bien de la peine à trouver de l'esprit à des bourgeois et à des bourgeoises, a dit d'elle dans une note sur le journal de Dangeau, à la date du 9 février 1694 : « Mme Cornuel étoit une vieille bourgeoise du Marais, dont l'esprit lui avait acquis quantité d'amis de considération et une sorte de tribunal chez elle. Elle étoit pleine de bon mots, mais de ces bons mots qui sont des apophthegmes, etc. » Saint-Simon a bien raison : les bons mots de Mme Cornuel sont de véritables sentences, des traits qui pénètrent jusqu'au fond des choses et gravent pour toujours une pensée, un caractère, une situation. Le comte de la Feuillade, le frère aîné du maréchal, disait que « si elle vouloit, elle tourneroit en ridicule la bataille de Rocroy, la plus belle chose qui se soit faite depuis les Romains[3]. » Non, le ridicule entre les mains de Mme Cornuel n'était que l'arme du bon sens et en quelque sorte la vengeance de la raison : nous ne connaissons pas d'elle un bon mot authentique qui

1. Lettre du 17 avril 1676.
2. Lettre du 6 mai 1676.
3. Tallemant, t. IV, p. 77.

ne soit d'une admirable justesse. C'est elle, en 1643, qui, en voyant Beaufort et ses amis Fiesque, Montrésor, Béthune, La Rochefoucauld, prendre de grands airs, et juger superbement tout ce qui n'était pas de leur parti, les appela *messieurs les Importants*[1], mot nouveau qui est resté et a pris place dans l'histoire. C'est elle aussi qui a dit ce mot sévère, mais vrai : *les Jansénistes sont des Importants spirituels*[2], et cet autre si profond et si triste, lorsqu'elle attendait un jour dans l'antichambre d'un commis de Colbert, remplie de laquais fort mal polis; il y vint une espèce d'honnête homme qui lui dit qu'elle était mal en ce lieu-là. « Hélas! dit-elle, j'y suis fort bien : je ne les crains point tant qu'ils sont laquais[3]. » Mme de Villesavin étant morte dans son quartier à quatre-vingt-treize ans : « Hélas! dit-elle, il n'y avait plus qu'elle entre la mort et moi : me voilà découverte[4]. » Et il y en a cent de la même force, acérés et poignants, qu'elle lançait soudainement, comme par un instinct irrésistible, sans avoir l'air d'y penser et sans jamais en rire, ce qui en redoublait l'effet[5]. On n'a d'elle qu'une seule

1. Tallemant, t. IV, p. 77.
2. Tallemant, *ibid.*
3. Mme de Sévigné, Lettre du 7 octobre 1676.
4. *Menagiana*, t. Ier, p. 163; et *Reparties de Mme Cornuel*, dans Tallemant, t. V.
5. En voici encore quelques-uns de genre différent. La comtesse e Fiesque se conservait assez fraîche et agréable à force de légèreté et d'insouciance. Mme Cornuel dit « que ce qui conservoit sa beauté,

lettre à la comtesse de Maure, sur les ridicules de leur ami commun, le marquis de Sourdis, et cette lettre est une charge excellente qui doit bien faire désirer de mettre la main sur d'autres lettres semblables.

c'est qu'elle étoit salée dans la folie. » Mme de Sévigné, Lettre du 17 avril 1676. Autre rédaction de Tallemant, t. V, p. 184 : « Elle disoit de la comtesse de Fiesque qu'elle s'entretenoit dans l'extravagance, comme les cerises dans l'eau-de-vie. » *Ibid.* : « Elle disoit du P. Gonnelieu, jésuite et prédicateur fort sévère, qu'il surfaisoit en chaire et donnoit à bon marché au confessionnal. » *Ibid.* : « L'an 1691, le Roi ayant mis M. de Beauvilliers et rappelé M. de Pomponne dans le ministère, Mme Cornuel dit que c'étoient la vertu et la prudence dans le conseil, mais qu'on n'y voyoit point la force. » *Ibid.* : « Elle disoit de Jacques II, roi d'Angleterre, que le Saint-Esprit lui avoit mangé l'entendement. » *Ibid.* : Elle disoit de la religion qu'elle n'étoit pas mourante, mais qu'elle étoit défaillante. » *Ibid.* : « Mme Cornuel avoit un jour un procès au rapport de M. de Sainte-Foi, maître des requêtes. Elle avoit de la peine à lui faire entendre ses raisons. Elle alla pour le solliciter, et le portier lui dit qu'il étoit allé entendre la messe. « Hélas, mon ami, lui dit-elle, il n'entend que cela. » *Ibid.* : « En 1693, où les armées furent longtemps sans rien faire de considérable, et coûtoient des sommes immenses, elle disoit que nous n'avions guère de nouvelles pour notre argent. » Cette même année, entendant dire que les blés ne rapportoient rien : « Les blés, dit-elle, sont comme les victoires de M. de Luxembourg. » — *Menagiana*, t. Ier, p. 97 : « Mme Cornuel parloit d'une affaire à M. Colbert qui ne lui répondoit rien. Elle lui dit : « Monsieur, faites-moi au moins quelque signe que vous m'entendez. » *Ibid.*, t. II, p. 75 : « M. le maréchal de Clérambault ne s'énonçoit pas facilement. Lorsqu'il rompit avec Mme Cornuel, elle dit : Je commençois à l'entendre. » — Brotier, dans ses *Paroles mémorables*, a recueilli bien des bons mots de Mme Cornuel; mais il faut bien prendre garde à la source d'où on les tire. Par exemple, nous ignorons sur quel témoignage on lui prête ce mot célèbre sur les huit maréchaux nommés après la mort de Turenne : « *La monnoie de M. de Turenne* »; tout aussi peu fondé que cet autre sur le même sujet attribué par M. de Montmerqué à Mme de Sévigné sur la foi de *Mélanges inédits* de l'abbé de Choisi que nous ne connaissons pas : « *Le Roi a changé un louis d'or en pièces de quatre sous* ». Luxembourg et Schomberg, des pièces de quatre sous ! Ni Mme de Sévigné ni Mme Cornuel n'ont pu dire cela.

Elle s'appelait Anne Bigot, fille unique de M. Bigot, intendant de la maison de Guise, et fort riche[1]. Elle était née en 1609; elle était donc à peu près du même âge que Mlle de Scudéry. Tallemant lui-même convient qu'elle était jolie[2] et « qu'elle avait de l'esprit autant qu'on en peut avoir ». Elle épousa le frère aîné de Cornuel, président à la cour des comptes, qui, du temps de Bullion, surintendant des finances, conduisait tout le détail des affaires[3]. Si le cadet était riche, l'aîné ne l'était guère moins; il était trésorier de l'extraordinaire des guerres. Il mourut vers 1657[4]. Comme on le voit, Mme Cornuel appartenait à une très bonne bourgeoisie. Elle était à la fois redoutée et honorée. Mme de Sévigné la voyait souvent. La comtesse de Maure, si difficile en fait de liaison intime, était très familière avec elle. Elle prolongea sa vie jusque vers la fin du siècle et mourut, en 1694, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans[5]. On lui fit une épitaphe en vers froids et élégants, qui donne une bien faible idée de l'esprit et de la verve caustique

1. Tallemant, t. IV, p. 72.

2. On le peut voir encore dans le portrait de Ferdinand, tout mal gravé qu'il est par Fessard, pour la collection d'Odieuvre dans *l'Europe illustre*.

3. *Mémoires de Conrart*, p. 193.

4. Tallemant, *ibid.* : « Il n'y a pas longtemps que son mari prit la peine de se laisser mourir. »

5. *Journal de Dangeau*, t. IV, p. 448, 9 février 1694 : « Ces jours passés, Mme Cornuel est morte à Paris. Elle avoit quatre-vingt-cinq ans, et étoit fort connue par ses bons mots qu'elle a dits jusqu'à la fin de sa vie. »

de cette personne extraordinaire [1]. Le portrait qu'en fait Mlle de Scudéry au tome VI du *Cyrus*, est de l'année 1651. Mme Cornuel n'avait donc alors que quarante-deux ans. Mlle de Scudéry en parle déjà comme Mme de Sévigné le fera vingt ou vingt-cinq ans plus tard. Elle a soin d'établir que la malice chez elle n'était qu'un mouvement de l'esprit et de l'imagination qui n'ôtait rien à la bonté et à la générosité du cœur, et elle lui attribue le don si rare de faire *une grande satire en quatre paroles*. Et pourtant Mme Cornuel est peinte ici avant l'âge des grandes expériences, des réflexions et des plaisanteries profondes.

Notre clef s'exprime en ces termes : « Zénocrite est une dame d'un esprit divertissant et extraordinaire qui se nomme Mme Cornuel. » *Le Grand Cyrus*, tome VI, livre III, page 1032 : « Zénocrite est une femme qui est en droit de dire tout ce que bon lui semble sans qu'on s'ose mettre en colère. En effet, on passeroit pour ne point savoir du tout le monde, si on s'avisoit de trouver mauvais que Zénocrite dît une chose un peu malicieuse; et quoiqu'il soit assez rare de voir qu'on cherche avec soin la conversation de celles qui ne pardonnent rien, qui n'excusent presque jamais personne et qui parlent quelquefois indifféremment des amis et des ennemis,

1. *Recueil de pièces curieuses*, imprimé à La Haye en 1694, t. Ier, p. 691.

il est pourtant vrai qu'il y a toujours plus d'honnêtes gens chez cette dame dont je parle qu'en tout autre lieu de la ville. Zénocrite est belle; sa personne est bien faite; sa physionomie est fine, quoiqu'elle ait aussi quelque air languissant; elle dit les choses comme si elle n'y pensait pas, et les dit pourtant plus spirituellement que ceux qui y pensent le plus. Elle a une imagination admirable qui fait qu'elle tourne toutes choses agréablement, et qu'elle ne prend des événements qu'on lui raconte que ce qui peut servir à les lui faire redire plaisamment. Elle fait quelquefois un récit avec une exagération si éloquente qu'elle vous fait voir tout ce qu'elle veut vous apprendre, et quelquefois aussi elle fait une grande satire en quatre paroles. Elle est pourtant née bonne et généreuse, et si elle parle au désavantage de quelqu'un, c'est plutôt par excès de raison et de sincérité et par une impétuosité d'esprit et d'imagination qu'elle ne peut retenir, que par malice. Ce qu'il y a de plus rare en cette personne, c'est que le chagrin de son esprit fait bien souvent la joie de celui des autres; car, lorsqu'elle se plaint ou du malheur du siècle ou dû mauvais gouvernement, elle le fait d'une manière si agréable qu'elle divertit plus par ses plaintes et par ses murmures que les autres ne peuvent faire avec l'humeur la plus enjouée. On lui conte toutes les nouvelles[1] qu'elle ne manque pas d'embellir en les re-

1. Un peu plus loin, p. 1087, Mlle de Scudéry ajoute : « C'est un

disant; ce n'est pas qu'elle les change, mais c'est que, disant son avis sur ce qu'elle raconte, elle le dit tout à fait agréablement. De plus, comme il y a un grand abord de monde chez elle, la liberté y est tout entière; ceux qui veulent se plaindre se plaignent; ceux qui veulent railler raillent; ceux qui veulent ne point parler se taisent; de sorte que chacun, suivant son humeur, trouve en ce lieu-là de quoi se satisfaire. Ce n'est pas qu'il n'y ait des heures où ils l'importunent, mais l'ennui qu'elle en a ne laisse pas de servir au divertissement de la compagnie; enfin, je puis vous assurer que Zénocrite est une personne tout à fait extraordinaire... »

Lorsque Anne Bigot épousa M. Cornuel, celui-ci était veuf : il avait épousé en premières noces une femme déjà veuve, Mme Legendre, qui, de son premier mari, avait une fille nommée Marie Legendre. Cornuel en eut une fille aussi, Marguerite Cornuel. Les deux demoiselles furent élevées ensemble; quoique d'âge inégal, elles étaient presque également jolies; elles avaient de l'esprit naturel que leur nouvelle belle-mère cultiva et tourna vers la malice et

des talents qu'elle a de faire en sorte que rien ne lui soit jamais inconnu et de connoître des gens par toute l'Asie. » Et comme une personne en montre de l'étonnement, une autre lui dit : « Il paroît bien que vous êtes étranger en ce pays; car si vous ne l'étiez pas, vous vous étonneriez de ce que Zénocrite ne sauroit point, et vous ne vous étonneriez jamais de ce qu'elle sauroit. »

la plaisanterie, qui étaient son génie à elle-même. Mme Cornuel, aidée de ses deux belles-filles, fit aisément une maison très-agréable [1], que fréquentaient la haute bourgeoisie, la finance, la magistrature, et même beaucoup de gens de qualité en hommes et en femmes. Assurément Mme Cornuel était la personne du monde la moins maniérée, et elle avait trop d'esprit pour y afficher aucune prétention; mais comme alors on appelait précieuses toutes les femmes qui avaient un peu de culture et d'agrément, Mme Cornuel passait pour une précieuse, comme Mme de Sévigné, comme Mme de La Fayette, Mme de Longueville, Mlle de Vigean, Mme de Hautefort et Mme de Chevreuse elle-même. Le nom de précieuse de Mme Cornuel était Cléophile : « Cléophile, dit Somaize [2], étoit une célèbre précieuse. Elle a deux filles qui ne cèdent pas leur part de ce titre, et qui ont en elles tout ce qui est nécessaire pour le soutenir. Elles logent au quartier de l'Éolie. » L'Éolie est le Marais du Temple, le quartier même de Mlle de Scudéry.

Marie Legendre était un peu plus âgée que sa sœur Marguerite. S'il en faut croire Somaize, elle

1. Tallemant, t. IV, p. 73 : « Une fille de la première femme de son mari qu'on appelle Mlle Legendre, et une fille de M. Cornuel et de cette première femme qu'on appelle encore aujourd'hui Margot Cornuel, ont aussi toutes deux bien de l'esprit, et de cet esprit un peu malin qui est celui qui plaît le plus. Tout cela attiroit bien du monde chez elles; car ces trois personnes étoient toutes trois jolies. »

2. *Le Grand Dictionnaire des Précieuses*, etc., 1661.

avait quarante ans en 1661 ; elle n'avait donc pas trente ans lorsque Mlle de Scudéry en parle dans le cinquième volume du *Cyrus*. Jeune, belle, spirituelle, elle était fort répandue dans le monde et dans les sociétés élégantes du temps. Ménage, dans ses lettres, la met parmi les aimables personnes dont il prenait soin, et parle à Mme de La Fayette de l'agréable façon dont elle devait passer son temps à Fresne avec Mme du Plessis et Mlle Legendre [1]. Parmi les précieuses, elle avait nom Glycérie. « Glycérie, dit Somaize, est de la grande cabale. » Cette *grande cabale* ne peut plus être l'hôtel de Rambouillet; c'est évidemment la société de Mlle de Scudéry, qui, sur la fin, dirigée ou plutôt dominée par Chapelain, Conrart et Pellisson, avait un peu dégénéré en une coterie littéraire où l'on jugeait les auteurs et les ouvrages, et où l'on dispensait les réputations, tandis qu'à ses débuts, et vers le temps du *Cyrus*, ce n'était qu'une réunion d'amis intimes qui se livraient à des passe-temps ingénieux sans autre objet que de s'amuser et de se divertir. Il ne paraît pas que Mlle Legendre se soit jamais mariée, et on ne sait rien d'elle que ce qui se peut tirer du portrait que Mlle de Scudéry en trace dans *le Grand Cyrus* sous le nom de Cléodore. « Cléodore, dit notre clef, est une personne d'un mérite extraordinaire, connue et

1. *Mescolanze d'Egidio Menagio*, p. 158, lettre italienne à Mme de La Fayette.

estimée de toute la cour, qui se nomme Mlle Legendre. » Nous trouvons, en effet, cette particularité dans le portrait de Cléodore, que cette belle et spirituelle bourgeoise, suivant en cela l'instinct et les mœurs de la bourgeoisie, recherchait les personnes de la cour, et prétendait ne trouver que là le bon ton et les belles manières dont elle était éprise. Elle aimait, à ce qu'il paraît, les hommes de quelque importance qui savaient les nouvelles du jour. Quelque polie qu'elle fût, elle n'était pas sans une délicatesse un peu superbe dans le choix de ses amis; et si Tallemant dit qu'à l'imitation de sa belle-mère elle avait de cet esprit malin qui plaît le plus, Mlle de Scudéry, qui sait tout dire en ne disant que des choses agréables, insinue qu'elle n'était pas fort indulgente aux défauts d'autrui, et qu'elle exigeait plus de complaisance qu'elle n'en montrait. Tout ce portrait de Cléodore, car nous ne parlons pas des aventures qui doivent être de pures inventions, est un éloge bien senti de Mlle Legendre; cependant d'assez fortes réserves percent à travers tous les ménagements.

Le Grand Cyrus, tom. V, liv. III, p. 882. « Un étranger, nommé Bélésis, nouvellement arrivé dans la ville de Suze, c'est-à-dire à Paris, est conduit par un de ses amis, Hermogène, à une promenade célèbre où toutes les belles dames de la ville ont l'habitude de se promener en voiture. Hermogène

présente son ami à plusieurs dames, en regrettant « qu'une fille de qualité nommée Cléodore, qui étoit sans doute une des plus belles de Suze, ne s'y trouvât point.... Mais on vit bientôt paroître au bout des allées de cette promenade du côté de Suze, un char qui sembloit être celui d'une tante de Cléodore chez qui elle demeuroit, n'ayant point de mère... Hermogène l'ayant reconnue, fit passer son ami du côté qu'il savoit que cette belle personne avoit accoutumé de se mettre... Comme elle étoit venue tard à cette promenade, son voile n'étoit pas abaissé. Cléodore étoit ce jour-là habillée de blanc et parée de diamants, ayant sur la tête quantité de plumes incarnates que l'on entrevoyoit à travers son voile, et dont quelques-unes pendoient même si bas par derrière qu'elles touchoient sa gorge lorsqu'elle tournoit un peu la tête. Comme une des beautés de Cléodore est d'avoir les yeux admirablement beaux, le teint fort blanc et la mine fort haute, elle n'est pas de celles de qui il faut chercher la beauté pour la trouver, car dès qu'on la voit on la trouve belle; et on est même persuadé qu'on la trouvera encore plus belle quand on aura eu le loisir de la considérer. Bélésis ne la vit donc pas plus tôt qu'il la préféra à toutes celles qu'il venoit de voir, et qu'il pria Hermogène de vouloir faire encore un tour de promenade... En nous allant, il me demanda (c'est Hermogène qui parle) de quelle humeur étoit Cléodore

et si elle avoit beaucoup d'amants... Pour le contenter, je commençai à lui dire en général qu'il n'y avoit pas une personne de son sexe à Suze qui eût plus d'esprit qu'elle en avoit... Ce que je veux de vous, répliqua-t-il, est que vous me disiez de quelle sorte d'esprit elle a. Puisque vous le voulez, repris-je, je vous dirai que Cléodore a en apparence plus de douceur qu'on n'en a jamais vu à personne; cependant ceux qui la connoissent jusqu'au fond du cœur, disent qu'elle ne laisse pas d'être un peu fière. Elle s'en défend pourtant extrêmement; mais il est certain qu'il faut que tout le monde ait de la complaisance pour elle, quoiqu'elle n'en ait guère pour personne. Il y a pourtant dans son esprit, malgré ce que je vous dis, de la tendresse et de la bonté; ainsi il se fait un mélange de douceur et de fierté dans son âme qui fait qu'elle n'est pas toujours d'humeur absolument égale, quoiqu'elle soit toujours agréable. De plus, elle a une délicatesse à choisir ses amis qui est louée de quelques-uns et blâmée de beaucoup d'autres; car si ceux qui la voient ne sont pas fort honnêtes gens, elle ne fournit guère à la conversation, et ne se soucie pas beaucoup s'ils l'estiment ou s'ils ne l'estiment pas... Ce n'est pas qu'elle ne soit fort civile; mais c'est qu'il est si difficile d'être ce qu'elle veut qu'on soit pour lui plaire, que peu de gens ont eu assez bonne opinion d'eux-mêmes pour oser y songer. Au reste, il faut dire cela à sa louange

qu'elle ne se trompe guères dans son choix, et que ce qu'elle estime mérite assurément de l'être. Mais, après tout, il seroit à souhaiter qu'elle se résolût à être un peu plus indulgente aux défauts d'autrui; elle ne parle point à ceux qui ont les défauts qui lui déplaisent, ou, si elle le fait, c'est avec une langueur et une indifférence à faire désespérer ceux qui ont assez d'esprit pour s'en apercevoir. Cela n'empêche pourtant pas que Cléodore ne soit admirable, principalement à ceux pour qui elle la[1] veut être. . . . Cléodore a encore une fantaisie, qui est de faire une notable différence des honnêtes gens de la cour aux autres. C'est peut-être, reprit Bélésis, qu'elle est persuadée qu'il est impossible d'être fort honnête homme sans avoir un certain air qui ne s'acquiert que rarement hors de la cour. Outre cela, ajoutai-je, c'est que Cléodore ne sait que dire à ceux qui ne savent pas les nouvelles du monde qu'elle sait admirablement..... »

Nous ne savons rien de Marguerite Cornuel. On voit seulement dans Tallemant qu'elle était aussi jolie et aussi spirituelle que sa sœur; mais pas le moindre détail; il ne semble pas qu'elle ait beaucoup marqué dans le monde précieux, car elle n'a point d'article à part dans le Dictionnaire de Somaize.

1. Ce féminin si naturel rappelle le mot de Mme de Sévigné, qui disait aussi *la* en semblable occasion : « Si je disois *le*, je croirois avoir de la barbe. »

Plus jeune que Mlle Legendre, elle avait aussi plus de douceur et quelque chose de plus attrayant. La Rochefoucauld lui fit un bout de cour sans conséquence ; et comme dans la société on lui donnait en badinant le nom de la reine Margot, il la traitait sur le pied de la Reine sa maîtresse. Aussi pendant une absence qu'il fit en 1659, Vineuil, son secrétaire, une sorte de bel esprit maniéré tranchant du gentilhomme, lui envoya un portrait de Mlle Cornuel, sous le nom de la Reine Marguerite où il s'efforce de prendre le ton léger et galant de son maître, et prodigue les plaisanteries lourdes et vulgaires[1]. A peine si on y peut saisir quelques traits dignes de confiance. Vineuil loue en Mlle Cornuel « cet air gai et enjoué répandu dans ses discours et ses actions, une taille d'une juste proportion ni trop grande ni trop petite, un embonpoint honnête, le visage d'une forme agréable, des yeux brillants animés par l'esprit..... » Pour les qualités de l'âme « il est impossible, ajoute Vineuil, qu'une si belle créature nourrie dans le monde le plus délicat, se soit conservée dans une exacte probité. Comment les impostures et les fourberies débitées par les plus honnêtes gens n'auront-elles pu altérer un si beau tempérament? Tout au contraire

1. C'est pourtant à ce Vineuil qu'on a quelque temps attribué certaines parties des Mémoires de La Rochefoucauld, celle entre autres où se trouve le portrait de Mme de Longueville, un des chefs-d'œuvre du grand écrivain.

elle a vu ces traits empoisonnés, elle les a sentis, elle en a été percée de part en part, et sa générosité lui a fait mépriser les armes qu'elle pouvoit manier avec adresse[1]. » A ce galimatias opposons le portrait net et fin que nous trouvons dans le *Cyrus*. Léonise, parente de Cléodore, plus jeune qu'elle, et qui lui dérobe un de ses adorateurs, est évidemment la jeune sœur de Mlle Legendre, Marguerite Cornuel, quoique la clef ne la désigne point.

Le Grand Cyrus, t. V, liv. III, p. 938 : « Léonise étoit aussi spirituelle que belle... Elle avoit un air de jeunesse sur le visage encore plus aimable que Cléodore, quoiqu'il n'y eût que trois ans de l'une à l'autre... La nature n'a jamais donné à personne de plus beaux cheveux ni un plus beau teint, de plus beaux yeux ni une plus belle bouche. Quoique sa taille ne soit pas des plus grandes, elle n'est pourtant pas petite, et elle est si noble et si bien faite qu'on ne peut rien voir de plus agréable. Outre toutes ces choses, Léonise a encore un agrément plus grand que sa beauté, je ne sais quoi de si doux et de si flatteur dans l'air du visage que ses yeux n'ont jamais pris de cœur sans donner espérance de toucher le sien, bien qu'elle ait pourtant de la modestie autant qu'on en peut avoir. » Ce qui veut dire que Marguerite Cornuel était un peu coquette,

1. Voyez la collection de portraits, à la suite des Mémoires de Mademoiselle, t. VIII, p. 208, édit. d'Amsterdam, 1735.

et on le voit par la suite de l'histoire où les deux sœurs deviennent d'assez vives rivales.

Avec Mme Cornuel et ses deux belles-filles, il y avait dans le Marais une autre personne, bourgeoise aussi et de beaucoup d'esprit, qui était bien plus avant dans la confiance et l'intimité de Mlle de Scudéry. Elle s'appelait Mlle Robineau. Quelle était sa famille et sa fortune? Nous l'ignorons entièrement. Tallemant n'en dit pas autre chose en 1657, sinon que c'était « une fille déjà âgée[1] ». C'est la Roxane du Grand dictionnaire des Précieuses. « Roxane, dit Somaize, comme on en peut juger par les quarante-cinq ans dont elle date son âge, n'est pas des moins anciennes précieuses d'Athènes. Aussi a-t-elle toute la connoissance que peut apporter une longue expérience, et pourroit enseigner publiquement tout ce qui concerne les précieuses. Elle a beaucoup d'esprit, et est des bonnes amies de la docte Sophie (Mlle de Scudéry) qui lui fait une confidence générale de tous ses ouvrages. Elle loge dedans l'Éolie. » Notre clef du *Cyrus* dit : « Doralise est une fille de grand esprit nommée Mlle Robineau. » Doralise n'a plus ni père ni mère, elle demeure chez une tante qui ne la contraint pas. Sans songer à se faire religieuse, elle a toujours refusé de se marier, sous prétexte

1. Tallemant, t. V, p. 281.

qu'elle n'avait pas encore trouvé l'idéal qu'elle cherchait; et cet idéal était de telle sorte qu'elle n'avait guères l'espérance de le rencontrer. Elle se résignait donc de bonne grâce à son état de fille, cherchant et trouvant son bonheur dans une société agréable où elle apportait une humeur enjouée, le goût de la plaisanterie, de la conversation et de tous les divertissements de l'esprit. Elle ne haïssait pas qu'on lui fit un peu la cour en se tenant dans certaines limites, persuadée que la galanterie est l'école de la politesse et du bon ton.

Le Grand Cyrus, t. V, p. 49 : « Doralise n'est pas une personne ordinaire. Car outre qu'elle a une beauté charmante, elle a un esprit admirablement divertissant : elle pense les choses d'une manière si particulière et pourtant si raisonnable qu'elle amène tout le monde à son sens. Elle a une raillerie fine et adroite dont il n'est pas aisé de se défendre quand elle le veut; et ce qui est un peu rare pour une personne qui a un semblable talent c'est qu'elle ne laisse pas d'avoir de la bonté et de la douceur. Aussi ne s'en sert-elle qu'en certaines occasions, où elle donne plus de plaisir à ceux qui l'écoutent qu'elle ne fait de mal à ceux qu'elle attaque... Comme elle n'avoit ni père ni mère, et qu'elle demeuroit chez une tante qui ne la vouloit point contraindre, elle avoit déjà refusé vingt fois de se marier. Ce n'étoit pas que sa vertu parût austère ni sauvage; au con-

traire elle avoit quelque chose de galant dans l'esprit, elle aimoit la conversation et les plaisirs, et il n'y en avoit aucun dans la cour dont elle ne fût. De sorte que ne paroissant pas qu'elle eût dessein de se mettre parmi les vierges voilées à Éphèse, on la pressoit quelquefois de dire la raison pourquoi elle avoit refusé tant d'honnêtes gens qui avoient songé à l'épouser. Elle répondoit toujours en riant que c'étoit parce qu'elle n'avoit pas encore trouvé un certain homme qu'elle cherchoit, et qu'elle s'étoit imaginé être seule capable de faire son bonheur. Ainsi tournant la chose en raillerie sans que l'on pût entendre ce qu'elle vouloit dire, on croyoit que Doralise avoit aversion à se marier, et qu'il n'y avoit point d'autre cause à sa façon d'agir. »

Dans ce même quartier du Marais habitait une riche veuve nommée Mme Arragonnais ou Arragonet ou encore Arragonets, dont le mari, avait été trésorier des gardes françaises : son nom de famille était Jeanne Legendre. Sa fille, Marie Arragonais, épousa Michel d'Aligre, un des fils du premier chancelier de ce nom, conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant d'Alençon, et dont le frère devint aussi chancelier de France en 1674. Mme Arragonais appartenait donc, comme Mme Cornuel, aux rangs les plus élevés de la bourgeoisie et même de la magistrature. Restée veuve d'assez bonne heure, sa fortune lui permit de se livrer tout entière aux choses

de l'esprit. Somaize lui donne le nom d'Artémise : « Elle a cinquante ans, dit-il en 1661, et la plus grande partie de son règne est passée. » Ce règne avait été assez brillant dans les premiers temps de son veuvage vers 1650. Elle est représentée dans le *Cyrus* sous le nom de Philoxène, qui vit familièrement avec les personnes de la plus haute qualité. Selon notre clef, « Philoxène est une dame veuve d'un grand mérite, Mme Arragonnais. » Voici le portrait qu'en fait Mlle de Scudéry :

Le Grand Cyrus, t. VII, liv. III, p. 1046 : « Philoxène étoit veuve ; elle étoit d'une taille au-dessus de la médiocre, mais fort bien faite. Ses cheveux étoient châtains. Elle avoit le tour du visage un peu en ovale, le teint blanc et uni, le nez aquilin et bien fait, les yeux grands, noirs, beaux, doux et souriants, la physionomie noble et agréable, et qui faisoit si bien voir la douceur et l'égalité de son humeur, aussi bien que la tendresse et la générosité de son âme, qu'on ne pouvoit la voir sans l'estimer beaucoup et sans avoir une forte disposition à l'aimer. »

En face de la maison de Mme Arragonais logeaient deux sœurs dont les noms reviennent sans cesse dans les manuscrits de Conrart, et qui étaient des amies fort particulières de Mlle de Scudéry. Ce sont Mlles Boquet, nom bien bourgeois, nous en convenons, comme la société un peu mêlée qu'elles recevaient. Elles étaient

déjà sur le retour et fort éclipsées en 1661, quand Somaize leur consacrait ce petit article : « Bélise et sa sœur sont deux précieuses âgées qui jouent fort bien du luth et qui ont une grande habitude à toucher les instruments. Elles logent aussi au quartier de l'Éolie, qui est le lieu où les précieuses font le plus de bruit. » Il paraît que l'une des deux sœurs avait plus d'importance que l'autre, et était plus comptée; car Sarasin, dans la lettre qu'il écrit en décembre 1650 à Mlle de Scudéry, et où il se rappelle au souvenir de « ses hôtesses » [1], parle seulement de « Mlle Boquet » ; et dans un des divertissements du Samedi que nous a conservés Conrart, on trouve Mlle Boquet sous le nom d'Agélaste, qui veut dire sérieuse et mélancolique. Ce nom est évidemment emprunté au *Cyrus*, où il est celui d'une amie intime de Sapho. L'Agélaste du *Cyrus* est tout à fait la Bélise de Somaize, ayant seulement une dizaine d'années de moins ; elle joue fort bien de la lyre, qui est mise là pour le luth du XVIIe siècle. On ne dissimule pas sa fort médiocre condition. Avec Mlle Boquet, nous descendons dans la petite bourgeoisie, et les Samedis s'abaissent. Cependant le goût de l'esprit subsiste, et à cette dernière limite de la classe moyenne comme dans ses premiers rangs, étaient encore en honneur les occupations élégantes et les divertissements ingénieux. Mlle Boquet repré-

1. T. Ier, chap. Ier, p. 51 et 52.

sente ici les précieuses de l'ordre inférieur : un degré au-dessous, et nous touchons aux précieuses de l'abbé de Pure.

Le Grand Cyrus, t. X, p. 991 : « Sapho avoit une amie qui lui étoit fort chère... Elle est bien digne de l'amitié que Sapho a pour elle, quoiqu'elle ne soit pas dans une fortune aussi élevée que ses autres amies. En effet, cette fille qui s'appelle Agélaste, à cause de son tempérament mélancolique, a des qualités excellentes. Pour sa personne, elle plaît plus que beaucoup d'autres plus belles qu'elle ne sauroient plaire ; elle n'est sans doute pas grande, mais elle est pourtant bien faite ; elle a les cheveux cendrés, les yeux bleus et doux, le visage un peu long, le nez un peu haut, la bouche agréable, le teint uni mais un peu pâle ; les dents belles, la gorge admirable, les mains bien faites, les bras fort beaux, et la physionomie si sage et si modeste qu'on a bonne opinion d'elle dès qu'on la voit. Agélaste joue aussi de la lyre miraculeusement ; mais ce que j'estime encore davantage en elle, c'est qu'elle a de l'esprit, de la discrétion, de la tendresse, et une si grande fidélité qu'on lui peut confier toutes choses. De plus, quoiqu'elle soit naturellement mélancolique, elle ne laisse pas d'avoir beaucoup d'agrément dans la conversation, principalement pour ses plus particulières amies ; car, excepté avec celles-là, elle parle peu ; et elle est si incapable de vouloir s'empresser, qu'elle

aime bien souvent mieux laisser dire de très mauvaises choses à certaines gens que d'en dire de judicieuses et d'agréables en les interrompant. Agélaste étant donc telle que je vous la représente, devint inséparable de Sapho. »

Ce portrait d'Agélaste termine la galerie de portraits des amis et des amies de M[lle] de Scudéry. Telle était donc en hommes et en femmes la compagnie qui composait le Samedi, autant du moins qu'elle nous apparaît dans le *Cyrus*, d'après les indications que nous fournit notre clef. Mais comme cette clef est très incomplète et que nous nous sommes interdit toute conjecture hasardée, il reste dans le *Cyrus* bien des voiles que nous n'avons pu percer, bien des personnages que nous n'avons pu reconnaître, et qui sont très certainement des personnages réels appartenant à la société française et à celle de M[lle] de Scudéry. Il est difficile de croire, par exemple, que la comtesse de La Suze ne fût pas liée avec M[lle] de Scudéry au temps de la composition du *Cyrus*, de 1648 à 1654, et que cette muse déjà célèbre n'ait pas une place dans quelque endroit de ce roman, parmi les belles dames qui entouraient Sapho, et dont plusieurs sont données comme faisant de fort jolis vers. Il est étrange aussi que M[lle] de Scudéry n'ait pas mis quelque part Ménage, un des amis particuliers de Chapelain, déjà connu par divers ouvrages d'érudition et de

bel esprit[1], très répandu dans le monde de Mme de Sévigné et de Mme La Fayette, et qui commençait à tenir en sa maison du cloître Notre-Dame, tous les Mercredis, des assemblées assez recherchées. Il y a encore beaucoup d'autres personnes qui brillent dans le *Cyrus* par leur absence. Mais enfin la clef que nous avons découverte éclaircit déjà bien des mystères; nous en avons nous-même éclairci quelques autres; d'autres après nous, en se livrant à de nouvelles études sur cette inépuisable peinture de la société française au XVIIe siècle, parviendront sans doute à déchiffrer les énigmes que nous y laissons.

1. Ses *Origines de la langue françoise* sont de l'année 1650; ses *Miscellanea* de 1652, et ses *Osservazioni sopra l'Aminta del Tasso*, de 1653.

CHAPITRE QUINZIÈME

LE SAMEDI.

CARACTÈRE DU SAMEDI. — DE L'AIR ET DU TON GALANT. — UNE SÉANCE DU SAMEDI : LA JOURNÉE DES MADRIGAUX. — SI MOLIÈRE, DANS LES PRÉCIEUSES RIDICULES ET LES FEMMES SAVANTES, A VOULU ATTAQUER MADEMOISELLE DE SCUDÉRY ET SA SOCIÉTÉ. — DEUX ÉPOQUES DIFFÉRENTES DANS CETTE SOCIÉTÉ.

Si la liste que nous avons donnée des habitués du Samedi n'est pas complète, elle en comprend du moins le plus grand nombre et les principaux. C'était, comme on le voit, une compagnie où il y avait comme des échantillons de toutes les parties de la société française, depuis les plus grands seigneurs et les plus grandes dames jusqu'à Mlle Boquet, depuis des lettrés éminents tels que Sarasin, Conrart, Chapelain, Pellisson, jusqu'à l'auteur du *Louis d'or*, et jusqu'à un obscur bel esprit de province, M. Doneville. Mais la diversité même contribuait à l'agrément; et, comme d'abord on ne songeait qu'à se divertir d'une façon honnête, ces réunions

durent être longtemps fort gaies et exemptes de pédanterie. Le langage habituel y était celui d'une politesse tournée à la plaisanterie. Les femmes étaient honnêtes sans être prudes, à l'instar de l'hôtel de Rambouillet ; les hommes étaient empressés et entouraient les dames des plus gracieux hommages ; on leur permettait l'air un peu tendre, mais la passion n'était pas admise, et la dernière extrémité de la galanterie était un certain semblant d'amour platonique. Cela même entraînait bien quelques rivalités et quelques jalousies. M[lle] Robineau semble avoir été l'objet des attentions de Chapelain [1]. M[me] Arragonais était fort comptée pour sa bonté, son esprit et sa fortune : elle se plaisait à faire d'aimables présents aux personnes de la société [2]. Conrart se piquait de ne pas demeurer en reste avec elle, comme nous le verrons tout à l'heure. Arriver le plus près possible du cœur de Sapho était l'ambition de tous les hommes. Conrart y prétendait, Pellisson seul y parvint, mais un peu plus tard ; et l'on dit qu'alors, malgré tous ses soins et toute sa délicatesse, M[lle] de Scudéry ne réussit pas entièrement à maintenir une parfaite harmonie entre les deux académiciens, et que l'amour même platonique fit ombrage à l'amitié.

1. Tallemant, t. V, p. 281, la note.
2. Tallemant, *ibid.*, toujours la note. M[lle] de Scudéry fait à Chapelain des reproches de ce qu'il a remercié M[lle] Robineau d'oiseaux de paradis dont il avoit l'obligation à M[me] Arragonnais.

Conrart, qui l'avait tant aimée, finit par se brouiller un peu avec elle : c'est du moins ce qu'assure Ménage, qui déclare le savoir d'original[1]. Mais, en 1653, la paix régnait encore dans la rue de Beauce, et Conrart y était l'homme important. On s'y entretenait de toutes choses, depuis les affaires d'État jusqu'aux modes du jour. La politique, la guerre, les arts, la littérature, les nouvelles, tout se pouvait mettre sur le tapis et devenir sujet de conversation, à une condition pourtant, c'est que tout y fût dit de cet air et de ce ton galant dont l'hôtel de Rambouillet et les cercles aristocratiques, formés à son image, offraient le parfait modèle, et que la société bourgeoise s'efforçait plus ou moins heureusement d'imiter.

En quoi donc consistait l'air et le ton galant[2]? Il est plus aisé de le sentir que de le dire; on le définit mieux par son contraire, l'air et le ton guindé et pédant. La matière de la conversation n'y fait rien : on peut être pédant en parlant de bagatelles, comme avoir le ton galant en parlant des choses les plus sérieuses. Dites tout ce que vous voudrez, mais dites-le d'une façon qui n'ait rien de tendu et de forcé, et faites le plus grand effet du monde pourvu que vous ne songiez

1. *Menagiana*, t. II, p. 331 : « M. Pellisson donna de la jalousie à M. Conrart au sujet de Mlle de Scudéry, qui m'avoua elle-même, en lui parlant un jour de leur mésintelligence, que c'en étoit là véritable cause. »

2. V. la *Jeunesse de madame de Longueville*, ch. IIe, p. 119-123, etc.

pas à faire le moindre effet. La simplicité et le naturel sont ici absolument de rigueur, mais il y faut encore un léger parfum de délicatesse et d'agrément, et sans aller jusqu'à la gaieté une douceur et une sérénité qui se marquent au moins par un sourire. Mais laissons parler Mlle de Scudéry; c'est à elle à nous apprendre l'air et le ton galant qu'elle demandait à ses amis.

Le Grand Cyrus, t. X, p. 887 : « L'air galant ne consiste pas précisément à avoir beaucoup d'esprit, beaucoup de jugement et beaucoup de savoir : c'est quelque chose de si particulier et de si difficile à acquérir quand on ne l'a pas, qu'on ne sait où le prendre ni où le chercher; car enfin, ajouta Sapho, je connois un homme que toute la compagnie connoît aussi, qui est bien fait, qui a de l'esprit, qui est magnifique en train, en meubles et en habillements, qui est propre[1], qui parle judicieusement, qui, de plus, fait ce qu'il peut pour avoir l'air galant, et qui cependant est le moins galant de tous les hommes. — Mais qu'est-ce donc, dit Amithone, que cet air galant qui plaît si fort? — C'est je ne sais quoi, reprit Sapho, qui naît de cent choses différentes. Je suis persuadée qu'il faut que la nature mette du moins dans l'esprit et dans la personne de ceux qui doivent avoir l'air galant, une certaine

1. Toujours pour élégant.

disposition à le recevoir; il faut de plus que le grand commerce du monde, et du monde de la cour, aide encore à le donner; et il faut aussi que la conversation des femmes le donne aux hommes; car je soutiens qu'il n'y en a jamais eu qui aient eu l'air galant, qui aient fui l'entretien des personnes de mon sexe; et si j'ose dire tout ce que je pense, je dirai encore qu'il faut même qu'un homme ait eu une fois dans sa vie quelque légère inclination pour acquérir parfaitement l'air galant. — Mais prenez garde de ne vous engager pas trop, reprit Amithone, en disant ce que vous dites. — En effet, ajouta Alcée, je trouve qu'Amithone a raison de dire ce qu'elle dit; car s'il est nécessaire d'avoir aimé quelque chose pour avoir l'air galant, il s'ensuit qu'une dame, qui a souverainement cet air, doit avoir plus aimé qu'une autre. — Nullement, répliqua Sapho; car dans le même temps que je soutiens que pour faire qu'un homme ait l'air tout à fait galant, il faut qu'il ait eu le cœur un peu engagé, je soutiens aussi que, pour faire qu'une dame ait ce même air, il suffit qu'elle ait reçu une disposition favorable de la nature, qu'elle ait vu le monde, qu'elle ait su connoître les honnêtes gens, et qu'elle ait eu dessein de plaire en général, sans aimer rien en particulier. — Après tout, dit la belle Athys, il me semble qu'on abuse un peu trop du mot de galant; car je trouve bon qu'on dise : cela est pensé galamment, cela est dit avec galanterie, et

mille autres choses semblables, où l'esprit a sa part; mais je ne sais s'il est aussi bien de dire : cet habit est galant, ou cet homme est galamment habillé. — Pour moi, dit Phaon, je n'en ferais pas de difficulté, car enfin c'est cet air galant que Sapho a dans l'esprit et en toute sa personne qui font que l'habillement qu'elle porte aujourd'hui lui sied bien; et cela est tellement vrai qu'on voit des dames au bal admirablement parées qui sont très mal en comparaison de la simplicité de cet habillement, qui ne tire sa galanterie que de celle de la personne qui le porte et qui l'a imaginé aussi agréable qu'il est. — En mon particulier, ajouta Sapho, je crois qu'on peut mettre l'air galant à tout, et qu'on le peut même conserver jusques à la fin de sa vie. Mais, à vous dire la vérité et à parler de la chose en général, cette espèce de galanterie est assurément fille de l'autre, et il faut avoir aimé ou avoir souhaité de plaire pour l'acquérir. Ce n'est pas, comme je l'ai déjà dit, qu'il ne faille plusieurs choses pour cela, et il y a même des personnes qui sont nées avec de grandes qualités, qui ne le sçauroient avoir; cependant c'est un grand malheur de ne l'avoir pas; car il est vrai qu'il n'y a point d'agrément plus grand dans l'esprit que le tour galant et naturel qui met le je ne sçais quoi qui plaît aux choses les moins capables de plaire, et qui mêle dans les entretiens les plus communs un charme secret qui satisfait et qui

divertit. Enfin, ce je ne sais quoi galant, répandu en toute la personne qui le possède, soit en son esprit, en ses paroles, en ses actions ou même en ses habillements, est ce qui achève les honnêtes gens, ce qui les rend aimables et ce qui les fait aimer. En effet, il y a un biais de dire les choses qui leur donne un nouveau prix, et il est constamment vrai que ceux qui ont un tour galant dans l'esprit peuvent souvent dire ce que les autres n'oseroient seulement penser. Mais, selon moi, l'air galant de la conversation consiste principalement à penser les choses d'une manière aisée et naturelle, à pencher plutôt vers la douceur et vers l'enjouement que vers le sérieux et le brusque, et à parler enfin facilement et en termes propres sans affectation. Il faut même avoir dans l'esprit je ne sais quoi d'insinuant et de flatteur pour réduire l'esprit des autres, et, si je pouvois bien exprimer ce que je comprends, je vous ferois avouer que l'on ne sçauroit être tout à fait aimable sans avoir l'air galant. »

Le Samedi ne se passait pas toujours en conversations sur les choses du jour et sur les questions générales que l'occasion faisait naître : on s'y faisait aussi confidence des ouvrages auxquels on travaillait, on y lisait des vers, quelquefois même on en improvisait qui n'étaient pas toujours merveilleux, mais qui n'avaient d'autre prétention que de remplir agréablement quelques heures. Quand la séance

paraissait d'un plus grand intérêt qu'à l'ordinaire, Pellisson prenait des notes, rédigeait une sorte de procès-verbal et recueillait les différentes pièces qui avaient été lues ou composées. On possède encore un de ces procès-verbaux écrit tout entier de la main de Pellisson, et dans lequel Conrart, en l'insérant dans sa collection manuscrite, a mis aussi de sa main un certain nombre de notes comme pour notre instruction. M. de Montmerqué a le premier fait connaître cette pièce curieuse [1]; nous-même, après lui, nous en avons donné quelques extraits [2]; mais il n'est pas inutile d'y revenir pour en mieux marquer le véritable caractère.

La séance dont Pellisson fait le récit, n'est pas, il est vrai, tout à fait contemporaine du *Cyrus*, mais elle le suit de fort près; car, comme nous l'avons déjà dit, le dernier volume du *Cyrus* est du 15 septembre 1653, et la séance dont nous avons le procès-verbal est du 20 décembre de la même année. Dans l'intervalle la société s'était un peu altérée. L'idée seule d'un procès-verbal dit assez qu'on ne songeait plus seulement à se divertir, et qu'on y mettait de la façon et de l'apprêt. Le lieu même des réunions était changé. Tallemant [3] dit positive-

1. Voyez le savant article sur M[lle] de Scudéry dans la *Biographie universelle*.
2. *Madame de Sablé*, chap. I.
3. Plus haut, chap. XII[e], p. 129.

ment que « Mlle de Scudéry avait pris le samedi pour demeurer au logis afin de recevoir ses amis et ses amies. » Le jour était resté le même et inviolable ; mais, dès la fin de 1653, l'assemblée ne se tenait pas toujours chez Mlle de Scudéry, mais fort souvent chez Mlle Boquet ; et c'est alors surtout que ces réunions furent nommées le Samedi. Conrart, qui le devait bien savoir, nous l'apprend dans la note suivante[1] : « Mlle de Scudéry se trouve tous les samedis chez une de ses amies particulières nommée Mlle Boquet, autrement Agélaste. On appelle le Samedi les petites assemblées qui se font en ce lieu-là, et les Chroniques du Samedi le recueil des lettres, des billets, des vers et des autres pièces de galanterie de cette société. » Le 20 décembre 1653, on s'était donc réuni chez Mlle Boquet, mais Mme Arragonnais n'ayant pu venir à cause d'une petite indisposition, comme elle demeurait à deux pas de là, la plus grande partie de la compagnie se rendit chez elle pour y finir le samedi. Il y avait là Mme Arragonnais et sa fille, Mme d'Aligre, qui faisaient les honneurs de leur hôtel, Pellisson, Sarasin, Donceville, Isarn, et bien entendu Mlle de Scudéry. Mlle Robineau était absente, ayant alors des affaires fâcheuses pour les taxes qu'on avait mises sur les rentes de son père. Chapelain manquait aussi. Conrart était retenu chez lui par la goutte,

1. Bibliothèque de l'Arsenal, *Manuscrits de Conrart*, t. V, in-f°, p. 91.

mais le chroniqueur, c'est ainsi qu'on appelait Pellisson, suppose qu'il était présent, grâce à un génie familier qui lui portait les vers que l'on faisait et rapportait ses réponses : « invention poétique, dit Conrart lui-même dans une note, pour faire entendre la vérité qui est que les vers de Théodamas, bien qu'ils aient été faits presque impromptu et aussi vite que les autres, ne furent pourtant pas faits dans cette assemblée où M. Conrart ne se pouvoit trouver à cause qu'il avoit la goutte. »

Pour bien entendre ce qui se fit ce soir-là chez Mme Arragonnais, il faut savoir qu'un des samedis précédents « le généreux Théodamas, c'est-à-dire Conrart, en se retirant, avoit donné à Sapho je ne sais quoi enveloppé d'un papier bien parfumé, à la charge qu'elle ne le regarderoit que quand il seroit parti. Ce je ne sais quoi étoit un cachet de cristal gravé du chiffre de Sapho et du sien mêlés ensemble. » L'attention était délicate et ressemblait à une déclaration peu déguisée. Le lendemain, Mlle de Scudéry s'empressa de remercier Conrart par un madrigal qui, sous un air flatteur et gracieux, marquait doucement la réserve où elle se voulait tenir :

Pour mériter un cachet si joli,
Si bien gravé, si brillant, si poli,
Il faudroit avoir, ce me semble,
Quelque joli secret ensemble.

Car enfin les jolis cachets
Demandent de jolis secrets
Ou du moins de jolis billets.
Mais comme je n'en sais point faire,
Que je n'ai rien qu'il faille taire,
Ni qui mérite aucun mystère,
Il faut vous dire seulement
Que vous donnez si galamment
Qu'on ne peut se défendre
De vous donner son cœur ou de le laisser prendre.

« Ce madrigal, dit notre Chronique, attira une épître fort galante de Théodamas, l'épître un autre madrigal de Sapho, et ce madrigal un autre de Théodamas qui voulut avoir le dernier. Dès lors on commença à comprendre qu'un beau madrigal et un beau cachet de cristal étoient deux choses qui ne rimoient pas mal ; et Théodamas, cherchant à plaire à la princesse Philoxène (Mme Arragonnais), s'avisa de lui envoyer un cachet de même matière que celui de Sapho, avec un madrigal, la conjurant d'y répondre par un autre..... Philoxène savoit faire des vers quand il lui plaisoit ; mais en cette occasion elle crut qu'il étoit de la dignité d'une grande princesse comme elle, de ne répondre que par secrétaire : elle voulut employer Acante (Pellisson), qui se rencontra le premier sur ses pas ; il s'en défendit, disant que le prince Agathirse (Raincy) y seroit infiniment plus propre, soit pour la satisfaction de la princesse, soit pour celle de Théodamas. Il promit pourtant à Philoxène qu'il seroit son pis-aller, et que si Aga-

thirse ne vouloit pas faire de beaux vers pour elle, il essaieroit d'en faire de mauvais. Agathirse fit le lendemain un madrigal, non pas pour répondre à celui de Théodamas, mais tout au contraire pour s'excuser d'y répondre... Incontinent après il s'enfuit au pays de Neustrie (la Normandie), de peur qu'on ne lui en demandât davantage. »

Les choses en étaient là le samedi 20 décembre 1653, quand la compagnie passa de chez Mlle Boquet chez Mme Arragonnais. Celle-ci ne manqua pas de sommer Pellisson de tenir sa parole et de lui donner le madrigal qu'il lui avait promis, si Raincy ne lui en faisait pas un. Pellisson commence par demander un jour de répit. Elle refuse tout délai, et s'adresse successivement à tous les assistants pour en obtenir le madrigal dont elle a besoin. Chacun propose le sien. De là une multitude de madrigaux bons et mauvais, qui fit donner à cette séance dans le procès-verbal le titre de *la Journée des madrigaux, fragment des Chroniques du Samedi*. Afin d'expliquer et d'excuser cette grande quantité de madrigaux, le chroniqueur Pellisson nous apprend qu'il régnait alors une sorte d'épidémie de petits vers « dont la secrète influence commençoit à tomber avec le serein..... Toute la troupe s'en ressentit, tout le palais en fut rempli ; et, s'il est vrai ce qu'on en conte, la poésie, passant l'antichambre, les salles et les gardes-robes mêmes, descendit jusqu'aux offices. Un écuyer, qui étoit bel

esprit ou qui avoit volonté de l'être, et qui avoit pris la nouvelle maladie, acheva un sonnet de bouts-rimés sans suer que médiocrement ; et un grand laquais fit pour le moins six douzaines de vers burlesques. Mais nos héros et nos héroïnes ne s'attachèrent qu'aux madrigaux. Jamais il n'en fut tant fait ni si promptement. A peine celui-ci venoit-il d'en prononcer un, que celui-là en sentoit un autre qui lui fourmilloit dans la tête. Ici on récitoit quatre vers, là on en écrivoit douze. Tout s'y faisoit gaiement et sans grimace. Personne n'en rognoit ses ongles et n'en perdoit le rire ni le parler. Ce n'étoit que défis, que réponses, que répliques, qu'attaques, que ripostes. La plume passoit de main en main, et la main ne pouvoit suffire à l'esprit. On fit des vers pour toutes les dames présentes. » Il semble que la bouffonnerie même de cette description ne permettait guère qu'on s'y trompât. Évidemment toutes les exagérations sont ici prodiguées à dessein : on s'y moque agréablement de soi-même de peur que les autres ne soient tentés de le faire, et l'ingénieux chroniqueur aurait bien ri s'il eût pu soupçonner qu'un jour de bonnes gens, et même un savant académicien[1], prendraient au pied de la lettre ces plaisanteries, et que la gravité du XIXe siècle s'armerait de ce burlesque récit pour gourmander l'aimable compagnie.

1. Voyez l'article *Scudéry*, *Biographie universelle*.

Sarasin est le premier qui, venant au secours de Mme Arragonnais, lui offre deux madrigaux qu'il improvise sur-le-champ; mais ni l'un ni l'autre ne valent grand'chose. Pellisson improvise aussi son madrigal, et en fait hommage à Mme Arragonnais, en s'excusant de n'avoir pu faire mieux :

Votre très humble pis-aller,
Incomparable Philoxène,
Voudroit savoir fort bien parler
Afin de vous tirer de peine;
Mais s'il faut ne vous rien céler,
Sa foible et languissante veine
Ne sauroit jamais bien couler,
Si ce n'est que quelque Chimène
Voulût un peu le cajoler, etc.

Voici le madrigal qu'il propose à Mme Arragonnais d'envoyer à Conrart :

Si j'avois un *secret* [1], si j'avois rien de *doux*,
Pour qui seroit-ce que pour vous,
Dont le *madrigal* admirable
En vaut bien un *très favorable?*
Voilà pour votre madrigal.
Quant au beau cachet de cristal
Mon cœur de sa nature
Est d'une matière aussi pure,
Mais elle n'est pas aussi dure.

Isarn, pressé de rimer à son tour, répond en vers qu'il lui faut un délai d'une quinzaine, et proteste qu'à l'avenir il aura toujours des impromptu dans

1. Les mots soulignés sont empruntés au madrigal que Conrart avait adressé à Mme Arragonnais en lui donnant le cachet de cristal.

sa poche. Doneville, qui avait quitté le Marais pour le faubourg Saint-Germain, s'excuse sur la fièvre qui le tient encore, et envoie quelques jours après son contingent de madrigaux. Puis il se fait comme un assaut de vers entre Sarasin et Pellisson, à qui louerait le mieux Mme Arragonnais et sa fille Mme d'Aligre, appelée ici Télamire. Enfin, Sapho « qui sembloit ne devoir que juger des coups et donner le prix avec le reste des dames, sentit je ne sais quelle émotion dans son courage, qui ne lui permit pas d'en demeurer là, et descendit du théâtre pour se mêler parmi les combattants. »

Madrigal de Sapho pour Philoxène, à Théodamas:

Pour employer votre aimable cachet
A garder un joli secret,
Il faut donc que je vous atteste
Et que même je vous proteste
Que j'ai le cœur sensible et doux
Et que je ne l'ai que pour vous.
Mais pour faire aujourd'hui plus qu'on ne me demande,
Je vous déclare hautement
Qu'il n'est point de faveur si grande
Que vous n'obteniez aisément,
Soit comme ami soit comme amant;
Car j'aime mieux être moins prude
Que d'avoir de l'ingratitude.

Conrart, ou plutôt son génie familier, répond à l'instant :

Sapho, j'admire votre adresse :
Par un mouvement de tendresse
Vous me témoignez aujourd'hui
Vos bontés sous le nom d'autrui.

Mon cœur rend donc grâces au vôtre
De ce qu'il a pour lui des sentiments si doux,
Et de ce qu'il pense pour vous
Ce que vous dites pour un autre.

Sapho réplique ; la soirée se prolonge en reparties plus ou moins piquantes, et se termine par un dernier madrigal de Conrart, remerciant Mme Arragonnais de lui avoir enfin répondu comme il l'avait désiré, mais se plaignant qu'elle eût fait confidence à tout le monde de leurs secrets ; et chacun se retire fort content de cette journée, et « ne portant envie, dit le malicieux chroniqueur, aux grands exploits de la journée de Thybarra (la bataille de Lens dans *le Grand Cyrus*), ni au divertissement des dix journées de Boccace. »

Toute cette poésie galante ne veut pas être prise au sérieux et soutient à peine la publicité ; mais il ne faut pas oublier qu'elle n'y était pas destinée ; c'est un pur badinage qui n'est pas dépourvu de facilité et d'agrément, et nous n'avons pas l'honneur de connaître de société qui fût capable de s'amuser de cette façon. Les trois principaux acteurs de la séance du 20 décembre 1653, Sarasin, Mlle de Scudéry et Pellisson, ont ailleurs assez fait leurs preuves. Il est à regretter qu'aujourd'hui que l'on ramasse en quelque sorte toutes les miettes du grand siècle, et que l'on réimprime jusqu'à Saint-Amand, on n'ait pas eu l'idée de recueillir tous les petits vers de Mlle de Scudéry si agréablement tournés et qui charment à la

fois l'esprit et l'oreille. On vient de donner coup sur coup deux éditions nouvelles de Voiture : nous demandons un choix bien fait des œuvres de prose et de vers de Sarasin. On possède de Pellisson bien des épîtres, des stances, des chansons, des vers de toute sorte et de différentes époques, la plupart adressés ou se rapportant à Mlle de Scudéry, objet constant de ses tendres soins et de ses gracieuses inspirations. Contentons-nous de citer l'*Oranger à Sapho*, le beau *Prologue des Fâcheux*, que Molière demanda à Pellisson et qu'il ne dédaigna pas de laisser paraître à côté de sa comédie; surtout ce petit *Dialogue d'un passant et d'une tourterelle*, dont la simplicité touchante rappelle les pièces les plus délicates de l'anthologie grecque :

LE PASSANT.
Que fais-tu dans ce bois, plaintive tourterelle?
LA TOURTERELLE.
Je gémis, j'ai perdu ma compagne fidèle.
LE PASSANT.
Ne crains-tu pas que l'oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle?
LA TOURTERELLE.
Si ce n'est lui, ce sera ma douleur [1].

Telle est la rapide histoire des Samedis et de la société de Mlle de Scudéry. On connaît maintenant les divers personnages qui composaient cette société, les hommes et les femmes, les visiteurs d'élite

1. *Œuvres diverses de M. Pellisson*, t. Ier, p. 103.

et les habitués, les grands seigneurs et les grandes dames, les lettrés, les bourgeois et les bourgeoises de rang différent, depuis la roture opulente jusqu'aux plus médiocres conditions. On sait aussi où tour à tour elle s'est rassemblée, comment on y passait le temps, quel ton y régnait en général, et jusque dans les badinages les plus voisins de la bouffonnerie, même à la fin de 1653, à ce moment de transition hasardeuse du *Cyrus* à la *Clélie*. C'est donc ici le lieu et le temps de reprendre une question que déjà nous nous sommes adressée à nous-même et qui revient sans cesse à propos de ces portraits à la fois flattés et véridiques : sont-ce là les précieux et les précieuses que Molière a poursuivis au début et à la fin de sa carrière, et qu'il a livrés aux sifflets de son siècle et de la postérité ?

Il est aujourd'hui bien démontré, depuis l'ouvrage de M. Rœderer, que Molière, ni dans la charge des *Précieuses ridicules*, ni dans la haute comédie des *Femmes savantes*, n'a jamais songé à attaquer l'hôtel de Rambouillet. La marquise de Rambouillet vécut jusqu'à la fin de 1665, environnée de l'estime et de la vénération universelle. Julie d'Angennes était duchesse et gouvernante des enfants de France; elle ne précéda que de bien peu d'années Molière dans la tombe. Le duc de Montausier, gouverneur du dauphin, passait pour le modèle de la vertu antique. Molière lui avait emprunté quelques-uns

des traits de son héros favori, le Misanthrope. Boileau lui-même le célébrait. Condé, un des défenseurs et des protecteurs déclarés de Molière[1], était là, dans toute sa gloire, avec sa sœur, Mme de Longueville, avec Mme de Sablé, avec Bossuet, pour protéger la mémoire de l'illustre hôtel qui avait vu leur brillante jeunesse. Ce qui dominait dans les salons de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, ainsi que dans les nobles sociétés qui s'étaient formées sur ce modèle, était un abandon plein de charme, car la simplicité est la compagne de la vraie aristocratie. Il y avait sans doute une délicatesse quelquefois raffinée, mais l'ombre même du ridicule n'en approchait pas; et en 1673, Molière eût révolté son siècle, si l'on eût pu soupçonner que, dans *les Femmes savantes*, il prétendait attaquer des personnes de cet esprit et de cet ordre. A plus forte raison, nous rougirions d'avoir besoin de prouver qu'en 1660, dans *les Précieuses ridicules*, Molière n'avait pas songé à mettre en scène Mme de Rambouillet, ses deux nobles filles, leurs amis et leurs amies. Il faut laisser de telles suppositions aux critiques de l'école de Tallemant, qui ne remuent le passé que pour flétrir toutes les gloires nationales, tout ce qui a été grand et illustre, au profit de la démagogie et de la basse littérature.

1. Voyez Grimarest et les frères Parfait.

Mais nous allons plus loin : nous prétendons que Mlle de Scudéry et sa société, telles qu'elles sont dépeintes dans *le Grand Cyrus*, quoique déjà bien différentes de l'hôtel de Rambouillet, n'ont pas davantage servi de modèle aux *Précieuses ridicules*. Et il y en a, selon nous, des raisons décisives : d'abord la guerre ouverte que fait Mlle de Scudéry aux fausses précieuses qui tentaient de l'imiter, puis sa profession déclarée de simplicité et de modestie, enfin l'idéal qu'elle trace de la vraie précieuse, c'est-à-dire de la femme distinguée, repoussant à la fois la grossière ignorance que les partisans du vieux temps imposaient à la femme, et l'affectation du savoir et du beau langage que de beaux esprits de bas étage et les bas-bleus du jour commençaient à mettre à la mode, dans les sociétés d'un rang inférieur, sous le prétexte d'imiter Mme de Rambouillet et Mlle de Scudéry [1].

Il importe de ne pas se méprendre sur la nature du génie de Molière et sur le but qu'il se proposait. Molière n'est point un prédicateur de morale, qui, armé d'un type de perfection, y veut amener son siècle, en frappant sur tout ce qui s'en écarte : Molière est tout-simplement un poëte comique qui se porte partout où il aperçoit un excès pour en tirer ce qu'il cherche, ce qui est

[1] Voyez plus haut, chapitre XIIe, p. 147-185.

l'objet et la matière de son art, à savoir le ridicule. Le grand contemplateur assistait au spectacle de la comédie humaine où il ne voyait personne qui s'appelât la Sagesse, et il y remarquait surtout des vices et des travers qu'il essayait de transporter dans sa propre comédie. Il ne met pas aux prises la vertu et le vice, mais des vices opposés, des caractères différents qui se développent comme dans la société par leur lutte même : c'est cette lutte qui fait le tissu habile de ses pièces[1], et en même temps leur force comique. Il n'a donné le rôle de la sagesse parfaite à aucun personnage, car ce personnage-là n'a jamais été, et à la scène il serait fort peu dramatique.

Prenons pour exemple l'œuvre la plus profonde de Molière, celle où il est l'égal d'Aristophane, de Shakspeare et de Corneille, ce *Don Juan*, représenté une seule fois en 1665, puis tout à coup frappé d'interdit, ne reparaissant à la lumière qu'en 1682 affaibli et mutilé, traversant tout le XVIIIe siècle sans être compris, et qui a été en quelque sorte retrouvé de nos jours. Là, que voyons-nous? grâce à Dieu, point d'Ariste ni de Philinte : un grand caractère de scé-

1. C'est à ce point de vue qu'il faut envisager et apprécier dans l'*Avare* le rôle d'Harpagon qui tient son fils dans le dénûment, et celui de ce fils qui en arrive à voler son père : leçon terrible donnée à l'avarice et qui la rend plus odieuse par les vices mêmes qu'elle engendre. Rousseau, dans sa *Lettre sur les spectacles*, a jugé bien superficiellement *l'Avare* : il n'en a pas compris la haute moralité.

lérat paré des dehors les plus aimables et des qualités les plus séduisantes, l'esprit, la bravoure et une sorte de générosité naturelle, se développant successivement dans les situations les plus différentes, et arrivant par degrés à ce comble de perversité au delà duquel il n'y a plus que les vengeances et les foudres du ciel. Don Juan rencontre sur ses pas bien des leçons qui l'auraient pu éclairer et qu'il repousse, mais il n'a pas de pédagogue en titre. Le seul personnage qui semble en tenir lieu, Sganarelle, ce Sancho français, dit sans doute les plus admirables choses; mais lui-même, comme son modèle espagnol, il a ses vices : il est poltron et il est intéressé. Quand Don Juan vole au secours d'un homme prêt à succomber sous les coups de quatre brigands, Sganarelle se cache; et quand la main du commandeur s'appesantit sur l'athée endurci et incorrigible, Sganarelle s'écrie : ô mes gages! Avec le fond d'un honnête homme, il a pourtant l'âme d'un laquais. Il est essentiellement l'élément comique de la pièce, comme Don Juan en est l'élément tragique et pathétique; il occupe presque toujours la scène et la dispute à son maître, de peur que le drame ne devienne trop sérieux, car après tout il faut que, si profond qu'il puisse être, il demeure une comédie, et, pour cela, que le plaisant et le ridicule y couvrent pour ainsi dire l'odieux. Dona Elvire elle-même, si touchante dans sa douleur, dans son repentir et dans

le tendre et religieux intérêt qu'elle porte à l'âme de Don Juan, a commis une bien grande faute, et n'est pas la vertu sans tache. Partout, sur la scène comme dans le monde, des vices, des imperfections, des travers; des vices qui traînent après eux le malheur, des imperfections qui excitent une compassion affectueuse, par-dessus tout des travers qui font rire, car c'est l'objet suprême de la comédie. La haute moralité de la pièce est dans l'impression générale qu'elle produit et dans sa terrible conclusion. Voilà le modèle de l'art, et la règle qu'il nous fournit; tout ce qui s'en éloigne est déjà d'un ordre inférieur et ne se peut entièrement justifier.

Mais il est des circonstances impérieuses qui dominent sur l'art, et qui quelquefois contraignent Molière, pour mieux accabler le vice ou le travers qu'il poursuit, de faire l'éloge de la vertu dont ce vice et ce travers sont ou l'excès ou le simulacre, de peur qu'on ne l'accuse d'avoir voulu attaquer cette vertu en en faisant la caricature. Ainsi dans l'entreprise hardie du *Tartufe*, pour mieux combattre la fausse dévotion, il lui fallait faire bien haut l'éloge de la vraie, et même inventer un personnage qui la représentât et fît la fonction du chœur antique. Tel est Cléante, que Molière a pris soin pourtant de tirer de cette abstraction idéale, d'animer et de vivifier en en faisant le beau-frère d'Orgon, et en lui donnant un très grand intérêt à démasquer et à faire chasser Tartufe.

Molière avait-il déjà inventé ce personnage en 1664, ou n'y songea-t-il qu'après l'orage soulevé contre lui et lorsqu'il corrigea, à plusieurs reprises, *le Tartufe*, pour le rendre irréprochable? Nous l'ignorons [1], mais il est certain que le morceau célèbre sur la vraie dévotion qu'il a mis dans la bouche de Cléante, a fait en 1669 le salut de la pièce. Le Philinte du *Misanthrope* était bien moins nécessaire que le Cléante du *Tartufe*, mais il est fort utile encore à l'entier développement du caractère d'Alceste. Nous doutons que Corneille ou Shakspeare eussent imaginé Philinte; mais il est des personnages d'ailleurs assez peu dramatiques, auxquels il faut se résigner parce qu'ils font paraître et mettent en relief certains côtés du personnage principal. Dans le chef-d'œuvre de Racine, dans cette *Phèdre* mille fois au-dessus de celle d'Euripide, comme l'a si bien fait voir M. de Chateaubriand, l'invention des amours d'Hippolyte et d'Aricie est, nous en convenons, une faute évidente, presque grossière, en apparence toute gratuite, et que M. Schlegel a très-justement reprochée à Racine; mais nous disons de cette faute-là : *feliœ culpa;* car avisez-vous de la supprimer, et la jalousie de Phèdre devient impossible, la jalousie inséparable de l'amour, et surtout de

1. Nous sommes condamné à toujours ignorer ce qu'était le premier Tartufe. Jugez des changements qu'y fit Molière par celui-ci : Tartufe était d'abord une sorte d'ecclésiastique. Molière a fini par en faire un laïque, un homme du monde.

l'amour coupable, la jalousie qui achève de troubler et d'égarer l'âme de Phèdre et la pousse au crime qui est à la fois la leçon et le dénoûment de la tragédie. Racine se proposait de peindre la passion de Phèdre dans son progrès fatal jusqu'à l'abominable accusation qui abuse Thésée et fait immoler un fils par un père. Il fallait donc rendre Phèdre jalouse; et pour cela il fallait qu'Hippolyte fût amoureux d'une autre, et pour cela encore il fallait que Théramène, comme un gouverneur de bonne maison à la fin du XVIIe siècle, fît à son élève une sorte de cours de galanterie; tristes inventions que nous condamnons autant que M. Schlegel, mais que nous acceptons comme l'inévitable rançon des plus grandes beautés que la scène française eut vues depuis Corneille. De même dans le *Misanthrope*, Molière avait grand besoin de Philinte. La bienveillance un peu banale de ce personnage et sa modération sans grandeur servent merveilleusement à irriter Alceste et à provoquer les explosions de cette humeur et de cette bile généreuse qui l'entraîne aux plus nobles excès jusqu'au ridicule.

Dans *les Femmes savantes*, l'objet de Molière est de se moquer des pédantes; mais il ne faut pas croire que Chrysale soit le sage de la pièce. Loin de là, Chrysale, dans sa juste colère, a l'air d'exposer à peu près la même théorie sur la femme que Sganarelle dans *l'École des maris*, et Arnol-

pho dans *l'École des femmes*. Or, Molière persifle Sganarelle et Arnolphe, et par conséquent Chrysale, tout autant que Philaminte, Bélise et Armande. C'est toujours l'excès, le ridicule qu'il poursuit, tantôt dans les femmes qui affectent le bel esprit et tombent dans la pédanterie, tantôt dans la grossièreté et l'égoïsme qui veulent dépouiller la femme de son noble rang de compagne de l'homme, faite comme lui pour connaître et aimer, et qui prétendent la réduire à la condition d'une servante, d'un être inférieur dont on ne daigne cultiver ni l'esprit ni l'âme. Arnolphe, dans *l'École des femmes*, soutient l'opinion que plus tard développera Chrysale :

Moi, j'irois me charger d'une spirituelle,
Qui ne parleroit rien que cercle et que ruelle,
Qui de prose et de vers feroit de doux écrits,
Et que visiteroient marquis et beaux esprits!
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut,
Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.

Son frère, plus raisonnable, lui répond :

Une femme stupide est donc votre marotte?
. . . .
Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête?

Dans *l'École des maris*, Sganarelle parle déjà en 1661 comme Arnolphe le fera en 1663; mais Ariste

exprime une opinion contraire, et déclare qu'il entend traiter bien différemment sa femme et lui laisser fréquenter *les belles compagnies*. Dans *les Femmes savantes*, en 1673, ce n'est pas du tout Chrysale, c'est bien plutôt Clitandre qui représente l'opinion de Molière, et Clitandre n'est pas le moins du monde un Arnolphe, un Sganarelle, un Chrysale, un partisan de l'ignorance des femmes : nullement, il est pour ce juste milieu que Mlle de Scudéry a peint si admirablement[1] ; et il semble que ce soit encore Mlle de Scudéry qui parle par la bouche de Clitandre en ces vers :

> Je consens qu'une femme ait des clartés de tout,
> Mais je ne lui veux point la passion choquante
> De se rendre savante afin d'être savante,
> Et j'aime que souvent aux questions qu'on fait
> Elle sache ignorer les choses qu'elle sait;
> De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
> Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache, etc.

Voilà le dernier mot de Molière, à la fin de sa vie; c'est en quelque sorte son secret qui lui échappe, la lumière qui éclaire à nos yeux toutes les contradictions apparentes. Molière est en toutes choses et ici en particulier pour la juste mesure, et il combat tous les excès contraires, également ridicules, l'ignorance qui fait des Agnès, et la pédanterie des Philamintes. En quoi donc peut-il être en guerre avec

1. Plus haut, p. 172.

Mlle de Scudéry qui veut et qui dit absolument la même chose?

Nous sommes loin de comparer *les Précieuses ridicules* à *l'École des femmes*, à *l'École des maris*, et surtout aux *Femmes savantes*. C'est le début, un peu grossier encore de Molière; c'est une charge vive et comique, mais burlesque, et beaucoup trop vantée, qui sent encore la province, et où l'auteur du *Barbouillé* attaque à outrance les précieuses vraiment ridicules qu'il trouva dans toute leur extravagance à son arrivée à Paris en 1658, et que lui signalait l'abbé de Pure. *La Précieuse* de l'abbé de Pure, voilà, nous croyons l'avoir suffisamment établi [1], la véritable source des *Précieuses ridicules*. Or, qui nous dit et où voit-on le moindre indice que l'abbé de Pure, ce précurseur de Molière, ait mis Mlle de Scudéry parmi les précieuses qu'il dénonce au bon sens public? Tout au contraire, il prend soin de faire un éloge particulier de Mlle de Scudéry. Et que loue-t-il en elle? Précisément son caractère, sa bonté, sa douceur, sa modestie, sa parfaite simplicité, c'est-à-dire les qualités les plus opposées aux défauts des pédantes [2]. De bonne foi,

1. Voyez *Madame de Sablé*, chap. Ier, p. 36.

2. *La Précieuse*, etc., Ire partie, p. 382 : « On peut appeler Mlle de Scudéry la Muse de notre siècle et le prodige de notre sexe. Il faut enfin que l'on rende justice à son mérite, que sa propre modestie opprime... Elle est capable de ternir toutes ses belles productions par sa seule conversation; car elle y est si bonne et si aimable qu'on aime encore

qui peut reconnaître les Samedis fréquentés par des lettrés illustres, par une bourgeoisie spirituelle, et où quelquefois paraissaient des hommes et des femmes d'une assez haute qualité, dans cette ruelle[1] ignoble où les filles de M. Gorgibus reçoivent deux laquais déguisés en marquis, qui leur débitent les plus grossières sottises? Est-ce Mlle de Scudéry, l'idole de son siècle, Mme Cornuel, une des plus grandes admirations de Mme de Sévigné, ou Mlle Legendre que La Rochefoucauld entourait de gracieuses flatteries, qui sont mises sous les traits de Catau et de Madelon? Pourquoi, arbitrairement, sans nulle preuve, et contre toute apparence, s'en prendre à Mlle de Scudéry, quand elle-même nous montre le véritable original

mieux la voir que la lire ; ce n'est que bonté, que douceur; l'esprit n'éclate qu'avec tant de modestie, les sentiments n'en sortent qu'avec tant de retenue, elle ne parle qu'avec tant de discrétion, et tout ce qu'elle dit est si à propos et si raisonnable, qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer et de l'aimer tout ensemble. C'est alors que faisant la comparaison de ce qu'on voit d'elle et de ce qu'elle débite en particulier, de ce qu'elle écrit ou de ce qu'elle peut dire, on préfère sans hésiter sa conversation à ses ouvrages..... Bien que son esprit soit prodigieusement grand, son cœur l'emporte peut-être sur lui : je veux dire que c'est dans le cœur de cette illustre personne que l'on peut trouver la vraie et épurée générosité, une constance inébranlable, et la sincère et solide amitié... Quiconque aura le bonheur de voir trois fois de suite celle dont je parle, connoîtra sans doute que je ne dis pas encore tout ce qu'on en pourroit dire de bien, et le connoîtra malgré les soins qu'elle apporte naturellement et sans y songer pour le cacher. Je n'aurois sans doute jamais achevé si je voulois suivre mon inclination, et si je pouvois donner de l'encens pur à cette incomparable fille, etc. »

1. Il est à remarquer que le mot de *ruelle* ni celui de *réduit*, qui se trouvent si fréquemment dans l'abbé de Pure et dans Somaize, ne se rencontrent pas une seule fois dans le *Cyrus*.

de *la Précieuse* de l'abbé de Pure, cette Damophile[1] qui tâchait en vain de l'imiter pour se donner un air distingué, qui étudiait les mathématiques et l'astronomie, proposait des questions de grammaire, s'entourait de savants, se faisait peindre en muse, charmait les pédants représentés par Thémistogène, et repoussait Phaon, c'est-à-dire les gens du monde, amis du naturel et des conversations aimables et galantes. Damophile, avec sa compagnie commune et sotte, voilà *les Précieuses ridicules* et *les Femmes savantes*. Mlle de Scudéry leur ressemble si peu qu'elle se dépite et se désole de se voir travestie par elles. Loin donc d'attaquer Mlle de Scudéry, Molière s'y joint, substituant à ses railleries déjà fort vives une caricature accablante. Il n'y a pas en effet un seul trait de Molière qu'on ne retrouve, mais bien moins acéré sans doute, dans le second livre du tome dixième du *Cyrus*, consacré à l'histoire de Mlle de Scudéry et de sa société.

Disons tout, et convenons aussi que cette société, dans ses vicissitudes, a fini autrement qu'elle n'avait commencé, et que dans sa décadence elle a donné naissance à des imitations plus malheureuses encore que celles du temps du *Cyrus* contre lesquelles nous avons entendu Mlle de Scudéry protester elle-même.

Tallemant est ici fort précieux : il nous apprend

1. Plus haut, p. 151.

que de son temps les Samedis étaient bien dégénérés ; et il en donne la cause, c'est que « Chapelain et quelques autres y avaient mené des gens ramassés de tous côtés » ; et lui qui écrit en 1657 ajoute : « Je ne pense pas que cela dure plus longtemps [1]. » Il accuse Conrart et Chapelain d'avoir fait du Samedi une cabale. « Elle est fort démanchée... Chapelain et M. de Montausier sont quasi les seuls constants [2]. » Il s'en faut bien que nous acceptions le jugement de Tallemant sur Conrart et sur Chapelain ; mais il n'est pas impossible qu'ils eussent un peu le goût de la domination et quelque esprit de coquetterie ; et il est bien certain que leur pouvoir alla diminuant depuis la publication de *la Pucelle*. « Chapelain et lui, dit Tallemant, imposent encore à quelques gens, mais cela se décout fort [3]. » La renommée et la considération de Mlle de Scudéry n'en reçurent pas la moindre atteinte ; et ce même Tallemant, qui annonce la décadence des Samedis, avoue qu'au moment où il écrit « Mlle de Scudéry est plus considérée que jamais [4]. » En effet, ce n'était pas sa société qui la soutenait, c'était elle bien plutôt qui soutenait sa société, et le Samedi s'affaiblit beaucoup et changea peu à peu de caractère

1. Tallemant, t. V, p. 282.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, t. II, p. 420
4. *Ibid.*, t. V, p. 279.

dès qu'elle cessa de le recevoir chez elle. Bien avant 1657, dans une des petites pièces recueillies par Conrart, on rencontre la distinction de l'ancienne et de la nouvelle Ville, c'est-à-dire de la première société qui se réunissait chez Mlle de Scudéry et aussi chez Mme Arragonnais, et de la dernière bien plus mélangée qui s'assemblait chez Mlle Boquet, et où Mlle de Scudéry tenait encore le haut bout sans toutefois donner le ton ; et on y voit qu'une partie de ceux qui avaient habité l'ancienne ville murmuraient de ce qu'on recevait tant de gens dans la nouvelle[1].

Selon nous, la distinction que nous venons d'établir paraît admirablement dans le *Cyrus* et la *Clélie*. Comme plusieurs fois nous l'avons indiqué et comme il est temps de le bien marquer, ces deux romans, malgré toutes leurs ressemblances, diffèrent profondément aux yeux d'une critique exercée, et trahissent des époques très différentes. Le *Cyrus* a été conçu et commencé dans l'année 1648, puisque le tome premier a paru dans les premiers jours de 1649; et sa composition successive ainsi que sa publication comprennent plusieurs années, jusqu'au 13 septembre 1653, date précise de l'impression du dernier volume. Ces cinq ou six années sont les plus belles de la vie et de la société de Mlle de Scudéry. Née en 1607, elle avait alors de

1. *Manuscrits de Conrart*, le même tome V in-fol. si souvent cité, p. 147.

quarante et un à quarante sept ans; elle avait franchi les premiers pas si difficiles de la carrière des lettres : elle était célèbre, elle était très considérée, et elle commençait la noble et tendre amitié qui remplit son cœur jusqu'au dernier moment; elle avait vu et voyait encore de grands événements et de grands personnages dont la fidèle peinture illustrait ses écrits. L'hôtel de Rambouillet penchait vers son déclin; les Samedis s'élevaient, et les commencements sont en général ce qu'il y a de plus pur et de meilleur en toutes choses. Les Samedis sortaient en quelque sorte du noble hôtel et en retenaient la tradition un peu affaiblie. Le *Cyrus* représente ces premiers beaux jours. La délicatesse des idées et du langage y est sans doute poussée fort loin, mais elle ne passe pourtant point certaines bornes, et bien que déjà elle touche à l'excès, elle n'y tombe pas encore. Dans la *Clélie*, au contraire, toutes bornes sont franchies, et l'excès domine. Un seul exemple suffit à mettre cette différence dans une lumière manifeste. Dans le *Cyrus*, Mlle de Scudéry fait l'éloge de l'amour platonique, idéal sublime et périlleux de l'amitié honnête et tendre, proposé aux âmes passionnées et délicates. Déjà la pente était glissante, mais on était loin encore des extravagances du pays et royaume du *Tendre*, avec ses divers cantons, et de cette fameuse *Carte* qui fit jeter un cri d'alarme aux scrupuleux et provoqua, de la part des gens de goût,

ces railleries inépuisables qui se sont prolongées fort avant dans le siècle[1]. On ne peut dire quel mal a fait à Mlle de Scudéry cette invention qui d'abord était un pur badinage, et qu'un jour, par le conseil de Chapelain[2], elle s'avisa de mettre dans la *Clélie*. Dès le premier volume, où se trouve la carte fatale, éclata un déchaînement universel. La *Clélie* a beau égaler quelquefois le *Cyrus* par la grâce des conversations et des portraits : un seul grand défaut, qui révoltait à la fois le bon sens vulgaire et les esprits d'élite, l'a décriée à jamais ; et par une exagération fort injuste, mais facile à comprendre, la *Clélie* a presque entraîné le *Cyrus* dans sa disgrâce. Nous abandonnons l'une malgré tant de pages charmantes; mais nous défendons l'autre, parce qu'on n'y trouve pas même l'ombre des folles subtilités qui ont perdu la *Clélie*, parce qu'il exprime une bien autre et meilleure époque de la société de Mlle de Scudéry, et que cette société y paraît encore exempte des défauts que plus tard elle n'a pas su éviter, et qui, selon la coutume, l'ont précipitée par où elle penchait. Le *Cyrus* ne passe pas l'année 1653 ; la *Clélie*, qui est aussi en dix volumes, s'étend du milieu de l'année 1654 jusque dans l'année 1660. Déjà, au temps du *Cyrus*, les premiers Samedis avaient eu de sottes imitations que nous

1. Voyez, t. Ier, p. 9-14.
2. Tallemant, t. V, p. 277.

avons fait connaître; mais la Carte du Tendre dans la *Clélie* et le ton des nouveaux Samedis ne pouvaient manquer de produire des imitations bien plus déplorables; et ce sont ces imitations-là qui, vers 1658, 1659 et 1660, c'est-à-dire pendant la publication des derniers volumes de la *Clélie*, donnèrent naissance à la *Précieuse* de l'abbé de Pure et aux *Précieuses ridicules* de Molière.

Telle est, à nos yeux, la vérité : non, ce n'est point à l'hôtel de Rambouillet, ni à Mlle de Scudéry et à la compagnie aimable, spirituelle et souvent élevée qu'elle réunit longtemps autour d'elle, que s'adressent les attaques de Molière; mais il est certain que sans l'hôtel de Rambouillet et sans les premiers Samedis le genre précieux n'eût pas été si fort en honneur, et qu'on n'eût pas vu s'élever de toutes parts, et dans Paris et d'un bout de la France à l'autre, cette foule de petites sociétés hautes et basses, qui, ne l'oublions pas, eurent l'avantage de faire pénétrer dans tous les rangs de la société française, même les plus médiocres, le goût des choses de l'esprit, mais qui en même temps, par leur affectation et leurs exagérations inévitables, appelaient les représailles du sens commun et les sarcasmes du grand comique. Il faut bien payer la rançon des meilleures choses, et les mauvaises imitations ne déshonorent qu'aux yeux du vulgaire les modèles excellents. Laissons les précieuses ridicules sous le coup qui les a jus-

tement frappées ; mais, comme Molière[1], honorons les vraies précieuses, les femmes aimables et distinguées qui préféraient aux plaisirs bruyants les divertissements ingénieux et honnêtes, tenaient pour ainsi dire école de politesse, entretenaient et répandaient autour d'elles le goût du bien et du beau. Tant que ce goût n'aura pas péri en France, le nom de la marquise de Rambouillet ne sera jamais prononcé qu'avec respect, et Mlle de Scudéry aura une juste part dans l'estime publique, pour l'heureuse influence qu'elle a longtemps exercée, pour les éminentes qualités de son cœur et la rare distinction de son esprit.

1. Préface des *Précieuses ridicules* : « Les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés... Les ridicules imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont été de tous temps la matière de la comédie... Aussi les véritables précieuses auroient tort de se piquer lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal. »

CHAPITRE SEIZIÈME

DIVERTISSEMENTS DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XVIIe SIÈCLE.

PROMENADES : LE COURS-LA-REINE. — LA CHASSE ET LE SPORT. — UN CABINET DE CURIOSITÉS. — BALLETS, SÉRÉNADES, CONCERTS ET COLLATIONS. — PARTIES DE PLAISIR A LA CAMPAGNE. MAISON DE CAMPAGNE DE CONRART A ATHIS. — LES BAINS. LA VIE DES EAUX. — UNE FÊTE SUR LE LAC DE GENÈVE.

Le *Cyrus* nous a montré sous ses faces diverses la société française du XVIIe siècle, depuis la plus haute aristocratie jusqu'aux plus modestes conditions. Nous avons vu tour à tour des princes et des princesses du sang royal, des grands seigneurs et des grandes dames, des courtisans et des guerriers, des ecclésiastiques instruits et des magistrats aimables, des financiers, des académiciens, des bourgeois et des bourgeoises, tantôt fort riches, tantôt d'un rang inférieur et touchant même au peuple mais ayant encore des goûts distingués et de la politesse, reparaître à la lumière, agir et parler suivant leur condition et leur caractère, et nous rappeler les mœurs

'un temps à jamais évanoui et dont il ne subsiste u'une gloire immortelle. Achevons cette peinture u XVII° siècle, en empruntant au *Cyrus* la descrip-on de certains divertissements qui se mêlaient olontiers à ceux de l'esprit, de la conversation t de la galanterie, les promenades, les parties e plaisir à la ville et à la campagne, les con-erts, la chasse, et les diverses manières de s'amu-er et de passer agréablement le temps qu'em-loyait alors la bonne compagnie aristocratique et ourgeoise.

I. — PROMENADES. LE COURS LA REINE.

La promenade était, après la conversation, une es passions de la société au XVII° siècle. Mme de ambouillet était bien connue pour aimer à faire es courses avec ses amis dans les environs de aris [1], et à se donner le spectacle de ces beaux et avissants paysages qu'on va chercher à si grands ais hors de France et que nous trouvons à notre orte : ici, Fontainebleau où l'on ne sait qu'admi-er le plus de l'art ou de la nature, de son magni-que château ou de son incomparable forêt; Saint-ermain, sa terrasse et le cours sinueux de la Seine; ersailles et la mélancolique vallée de Port-Royal

1. Voy. t. Ier, ch. VIe, p. 286.

et de Chevreuse : là, Compiègne et les fraîches rives de l'Oise, ou Montmorency et ses charmants vallons; Vincennes, ses tours si pittoresques, son bois et le confluent de la Seine et de la Marne; Chantilly, Anet, le Raincy, tant d'autres lieux charmants alors, aujourd'hui détruits ou dégradés. A Paris même les agréables promenades ne manquaient pas. Les nobles ou riches habitants de la Place Royale avaient le soir leurs jardins réservés[1]. Depuis Le Nôtre et même auparavant les Tuileries offraient leurs majestueuses allées ou leurs sombres bocages. Mais la promenade à la mode était le Cours-la-Reine, sur les bords de la Seine, entre les Tuileries et Chaillot. C'était là le rendez-vous du beau monde. On y arrivait par la porte de la Conférence située au bout de la terrasse des Tuileries. La reine mère, Marie de Médicis, qui aimait cette promenade, lui donna son nom. Elle était d'abord fort champêtre, comme on peut le voir dans une petite gravure d'Israël Silvestre. Louis XIII, en 1633, l'embellit; il démolit la vieille porte de la Conférence qui tombait en ruines, et en bâtit une nouvelle plus grande et plus ornée. Quand de la campagne on arrivait à Paris par cette porte, on avait un coup d'œil admirable, à gauche les Tuileries et leur magnifique jardin, à droite le cours de la Seine

1. Nous renvoyons encore ici pour la Place Royale à la note de la page 241 de *la Jeunesse de madame de Longueville.*

bordé de belles maisons, devant soi le Pont Royal et le Pont Neuf, et dans le fond, en perspective, l'étincelant clocher de la Sainte-Chapelle, la masse imposante des tours Notre-Dame, et plus tard l'élégant et noble dôme du Val-de-Grâce[1]. On éclaircit un peu le Cours-la-Reine, et on y pratiqua plusieurs allées. Ces allées, quoique très soignées et entretenues avec un certain art, empruntaient un caractère rustique aux Champs-Élysées qui étaient alors un bois touffu et assez sauvage. Comme il n'y avait pas de quai, on y jouissait mieux de la vue de la Seine et du mouvement de ses eaux fraîches et limpides. Il y avait fort peu de piétons; les dames y allaient, en voiture découverte, montrer la richesse et le bon goût de leur équipage et de leur toilette, et surtout s'y montrer elles-mêmes[2]. Les hommes étaient à cheval, rivalisant de légèreté et de grâce, paradant aux portières et complimentant les dames de leur connaissance. La promenade se prolongeait assez avant dans la soirée; puis, au retour, la haute compagnie allait se reposer et faire collation au jardin de Renard[3], situé à côté de la porte de la Conférence et à l'extrémité des Tuileries. Voici, dans le tome V du *Cyrus*, page 874, une description fidèle du Cours-la-Reine tel qu'il était en 1650. Un Pari-

1. Perelle a reproduit ce point de vue.
2. V. la *Jeunesse de madame de Longueville*, ch. IIIe, p. 204, note 1.
3. *Ibid.*, p. 235.

sien introduit un étranger de ses amis dans Paris par Chaillot, les Champs-Élysées et le Cours-la-Reine. Ici Paris s'appelle Suze, et la Seine le fleuve Choaspe.

« Hermogène, qui savoit toutes les avenues de Suze, fit qu'ils y arrivèrent par le côté le plus agréable, et qui en effet est une des plus belles choses qui puissent tomber sous la vue. Car en approchant de Suze (Paris) par cet endroit, on trouve une petite éminence (la butte des Bons-Hommes à Chaillot) d'où on découvre une grande prairie qui contient plus de cent stades, au milieu de laquelle passe en serpentant le fleuve Choaspe, dont les eaux sont si pures que celles des fontaines les plus vives et les plus fraîches ne les égalent pas. Au bord de ce fleuve est la ville de Suze, que grand nombre de palais magnifiques font paroître aussi belle par dehors qu'elle l'est par dedans... En arrivant du côté par où Hermogène mena Bélésis, on trouve le long de ce beau fleuve quatre grandes allées[1] si larges, si droites, et si sombres par la hauteur des arbres qui les forment que l'on ne peut pas voir une promenade plus agréable que celle-là. Aussi est-ce le lieu où toutes les dames vont le soir dans de petits chariots découverts, et où tous les hommes les suivent à cheval; de sorte qu'ayant la

1. Renseignement précieux qu'on ne rencontre pas ailleurs.

liberté d'aller tantôt à l'une et tantôt à l'autre, cette promenade est tout ensemble promenade et conversation, et est sans doute fort divertissante... Ils virent ces grandes allées toutes remplies de ces petits chariots peints et dorés, dans lesquels les plus belles dames de Suze étoient, et auprès de qui un nombre infini d'hommes de qualité, admirablement bien montés et magnifiquement vêtus, alloient et venoient en les saluant... »

II. — LA CHASSE ET LE SPORT.

On sait jusqu'à quel point fut porté le goût de la chasse au XVIe et au XVIIe siècles. C'était le grand divertissement de la royauté, des princes et de la plus haute aristocratie. Les grandes chasses demandaient de véritables forêts; elles avaient leurs fatigues et même leurs dangers; on y faisait l'apprentissage et on s'y donnait une certaine image de la guerre. Mais comme tout le monde n'avait pas de forêt à sa disposition, on inventa des parties de chasse moins relevées, et aussi moins périlleuses, dans des parcs considérables contenant des bois plus ou moins étendus disposés pour cet usage; et à ces chasses-là on invitait des dames, on leur épargnait les fatigues et on leur ménageait tous les plaisirs de ce passe-temps bruyant et aventureux. Molière[1], dans les *Fâcheux*, nous a donné une longue des-

cription technique d'une chasse sérieuse. En voici une fort courte d'une partie de chasse avec des dames.

Le Grand Cyrus, t. V, livre 1er, p. 71 : « La chasse se fit dans un grand parc que l'on peut presque nommer une petite forêt, tant il est vrai qu'il est d'une vaste étendue, que ses arbres sont épais et que ses routes sont grandes et larges... Je ne m'amuserai point à vous décrire cette chasse, ni à vous dire si les chiens chassèrent bien, si le cerf rusa, si le son des cors étoit agréable, si les veneurs furent toujours à la vue de la chasse, ni mille autres choses semblables... A dire la vérité, les dames y vont autant pour y paroître belles que pour courre le cerf : aussi la chasse étoit disposée de façon qu'on ne leur donnoit pas un exercice si violent, et on se contentoit de les faire aller assez lentement en des lieux où par l'adresse des veneurs le cerf devoit passer ; de sorte que c'étoit une chasse assez tranquille pour des dames. Au commencement, les princesses et leurs chasseurs marchèrent assez près les uns des autres ; mais insensiblement cette belle et magnifique troupe se sépara par petites bandes, les uns prenant une grande route, et les autres une petite..... Nous entendîmes par le son des cors et par celui des voix que la chasse étoit proche, et en effet le cerf passa si près de nous que ce fut l'instant où elle nous donna le plus de plaisir... » Puis vient le grand événement de la mort du cerf.

Le *sport* n'est pas une invention si moderne et tout anglaise. On conçoit que de jeunes gentilshommes qui devaient passer presque toute leur vie à cheval, sur les champs de bataille, se livrassent de bonne heure non-seulement à la chasse, mais à l'équitation et à toute sorte de courses de chevaux. Malheureusement Mlle de Scudéry ne pouvait mettre des courses de chevaux dans l'antiquité; elle les a donc représentées, comme elle a pu, par des courses de chars, t. V, p. 168; mais cela ne nous intéresse guère.

III. — UN CABINET DE CURIOSITÉS.

Jamais il n'y eut tant de passion pour les ouvrages magnifiques, statues, tableaux, meubles, bijoux, bronzes, médailles, portraits, dessins, gravures, beaux livres, etc. Georges de Scudéry était un amateur bien connu et qui dépensait en ce genre fort au delà de ses moyens[1]. Il a lui-même donné au public son cabinet[2]. L'abbé de Marolles était bien autrement riche en curiosités que Scudéry[3]; mais au premier rang il faut mettre les présidents Lambert et Bre-

1. Tallemant, t. V, p. 268.
2. *Le Cabinet de M. de Scudéry*, in-4°, 1646.
3. Voyez les *Mémoires* de l'abbé de Marolles, le *Livre des Peintres et des Graveurs* de 1666, le *Catalogue de livres, d'estampes, de figures en taille-douce* de 1672. La riche collection d'estampes de l'abbé de Marolles a servi de fond au Cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale.

tonvilliers [1] dans leurs magnifiques hôtels de l'île Saint-Louis, Jabac [2], rue Neuve-Saint-Merry, Gaignières [3] à l'hôtel de Guise, Chantelou [4], dans le faubourg Saint-Antoine, près la barrière du Trône, Loménie de Brienne, Tréville et tant d'autres. Les dames aussi se piquaient de cette sorte d'élégance, et dans le *Livre commode* [5] on trouve une liste de *Dames curieuses*. Mlle de Scudéry n'aurait pas exprimé les mœurs de la bonne compagnie de Paris, si elle n'eût introduit dans le *Cyrus* une visite à un cabinet de curiosités; car ces visites-là étaient des divertissements choisis et des marques de grand goût. Aussi, dans le tome V, voit-on le prince Mexaris inviter la princesse Penthée à lui faire l'honneur de venir voir toutes les belles choses qu'il avait ras-

1. L'hôtel de Bretonvilliers, si célèbre par sa richesse, a été détruit. L'hôtel Lambert subsiste, noblement habité, et garde quelques vestiges de sa première splendeur. On sait que Lesueur et Le Brun ont tour à tour contribué à l'embellir. Lesueur, qui demeurait et est mort dans l'île Saint-Louis, a toute sa vie travaillé à l'hôtel Lambert, et on y découvre ses différentes manières depuis sa sortie de l'école de Vouet. Les *Muses* et l'*Histoire de l'Amour*, qui sont aujourd'hui au Louvre, viennent de cet hôtel.

2. A la fois curieux et marchand, et le fournisseur de Mazarin.

3. Ses diverses collections de manuscrits, de dessins et de gravures sont à la Bibliothèque impériale.

4. Le premier commis de M. de Noyers dans la surintendance des bâtiments du Roi, l'amateur le plus éclairé qu'ait eu la France, l'ami bien connu du Poussin, pour lequel le grand artiste a fait la deuxième suite des *Sept Sacrements*.

5. Livre bien commode, en effet, qui contient les adresses de la ville de Paris, et mille précieux renseignements sur les mœurs et les usages de ce temps. Il est malheureusement de l'année 1692. Que n'en avons-nous un semblable pour le temps de Richelieu et de Mazarin!

semblées en son palais. Mais il paraît bien que Mlle de Scudéry n'était pas elle-même une curieuse, et nous regrettons qu'ici le frère n'ait pas conduit la plume de la sœur. Nous aurions peut-être alors une description détaillée d'un des riches cabinets du temps, par exemple celui d'une illustre voisine de Mlle de Scudéry, la duchesse de Chaulnes, en son riche hôtel de la Place Royale [1]. Voici le peu de lignes que nous trouvons à ce sujet dans le *Cyrus*, tome V, livre Ier, p. 117 : « Outre que toutes les salles et toutes les chambres étaient meublées très magnifiquement, il y avoit encore une galerie et trois cabinets, tous pleins de choses rares, riches et précieuses. Ce n'étoit toutefois pas seulement des statues ou des tableaux que l'on y voyoit; mais c'étoit une abondance prodigieuse de tables, de cabinets [2], et de vases d'or et d'argent garnis de pierreries d'un prix inestimable. Il y avoit aussi de grandes figures d'or, des vases d'agate et d'albâtre oriental enrichis de diamants, etc. »

1. Le *Livre commode*, en 1692, n'a pas mis Mme de Chaulnes parmi les curieuses; mais Boisrobert, dans une épître à Mlle de Vandy, nous donne la plus agréable idée de l'ameublement de l'hôtel de Chaulnes. Voyez les *Épîtres en vers de M. de Boisrobert*, Paris, 1669.

2. On appelait aussi *cabinets* de petits meubles servant à mettre des objets de prix. Il y en avait de toute forme et de toute grandeur, en bois pur ou avec des incrustations, etc.

IV. — BALLETS. SÉRÉNADES. CONCERTS. COLLATIONS.

Les bals étaient, comme toujours et comme aujourd'hui, le divertissement ordinaire de toutes les classes de la société; mais à la cour, ils prenaient un caractère tout particulier : ce n'étaient plus des bals, c'étaient des ballets pour lesquels on employait toutes les ressources de la mécanique, afin d'y figurer de grandes scènes de la nature ou de la société civile, telles que *les Saisons*, *les Muses*, *la Nuit*, *les Plaisirs de l'île enchantée*, *les Arts*, *Psyché ou la Puissance de l'Amour*, etc. Il n'y avait pas seulement de la danse et de la musique : ces ballets formaient une action, un drame lyrique à divers personnages. Peu à peu les acteurs et les chanteurs ordinaires furent remplacés par les belles dames et les beaux seigneurs de la cour et même de la ville qui se hasardèrent sur la scène, et vinrent y disputer le prix de la bonne grâce. Ce furent là les grands jours du ballet sous Henri IV, sous la régence[1], sous Louis XIV. Ces représentations étaient fort coûteuses; on faisait venir des machinistes d'Italie, ainsi que des musiciens et de belles voix. Un peu plus tard, deux Français, l'abbé Perrin et le marquis de Sourdéac, dé-

1. Mme de Motteville nous apprend que Mazarin donna plusieurs divertissements de ce genre à la reine régente Anne d'Autriche. Voyez particulièrement t. Ier, p. 413.

ployèrent un assez grand talent pour ces sortes de fêtes, et secondés par des musiciens tels que Boesset, Lambert, Lully, et par des poëtes éminents comme Benserade, Corneille, Molière et Quinault, montèrent d'admirables ballets dont nous avons une riche et curieuse collection. Vers la fin du siècle, les ballets passèrent de la cour à l'Académie royale de musique fondée depuis quelque temps, et où ils sont restés. Mais ce qui faisait le plus grand charme de ces représentations avait disparu ; il y avait bien encóre des chanteurs et des chanteuses, des danseurs et des danseuses payés pour amuser le public : il n'y avait plus ni le jeune Roi, ni Condé, ni Guise, les héros de l'histoire et de la fable, des grands seigneurs tels que le duc de Saint-Aignan, le comte de Guiche, Vivonne, Du Lude, Danville et tant d'autres, ni ces charmantes femmes qui faisaient l'ornement de la cour et de la France : Mlle Mancini, Mlle de La Vallière, Mlle de Mortemart, la princesse de Conti, la duchesse de Roquelaure, etc., c'est-à-dire l'aristocratie et la haute bourgeoisie se donnant en spectacle à elles-mêmes, s'amusant à la fois et se formant dans des fêtes où l'esprit tenait presque une aussi grande place que la beauté. C'est en quelque sorte la différence des tournois du moyen âge et des carrousels du XVIe et du XVIIe siècles à nos représentations de Franconi. Mlle de Scudéry dans le *Cyrus* a décrit tout au long une de ces fêtes royales, le ballet d'*Arion*,

sous Henri IV, dans lequel Angélique Paulet faisait le rôle d'Arion, et, montée sur un dauphin, au milieu d'une mer orageuse, ravit toute la cour par l'étendue et la douceur de sa voix et par les charmes de toute sa personne[1].

Le goût des collations à l'italienne et à l'espagnole s'était introduit en France avec Marie de Médicis et l'infante d'Espagne Anne d'Autriche. On n'était pas un peu honnête homme, au sens bien connu de ce mot, si on ne donnait de temps en temps collation aux dames avec les violons, une petite sérénade dans un jardin ou sur l'eau, un concert plus ou moins considérable. Le fin de ces sortes de divertissements était d'être ou de paraître improvisés : cela s'appelait un *cadeau*, c'est-à-dire une surprise, un accident galant et inattendu[2]. On se promenait avec des dames : tout à coup sous une feuillée ou dans tout autre lieu agréable se rencontrait une table élégamment servie ; ou bien pendant qu'on était un soir dans un salon avec une société aimable, des instruments et des voix se faisaient entendre dans la rue ; toutes les dames se regardaient et se demandaient pour qui était et de quelle part venait cette sérénade. Quelquefois sans doute elle était donnée pour toute la compagnie ; mais le plus souvent elle s'a-

1. Voy. t. Ier, chap. VIIe, p. 317, etc.

2. On a beaucoup disputé sur l'origine et l'étymologie fort obscure de ce mot ; mais il est partout au XVIIe siècle, dans Molière, dans La Fontaine, dans Loret, etc.

dressait à une personne qui en devinait bien l'auteur, mais qui laissait les autres dames le chercher en vain. Mlle de Scudéry, dans le *Cyrus*, tome VI, livre III, p. 1096, nous décrit agréablement une *sérénade à la ville*. Ailleurs, la musique se mêle à une partie de plaisir à la campagne, comme l'assaisonnement obligé de toute galanterie. *Ibid.*, p. 1103 : « Nous fîmes partie, dit un des personnages, d'aller nous promener à une fort belle maison appartenant à un homme qui n'a jamais plus de joie que lorsqu'il n'en est pas le maître et que son concierge lui rapporte qu'il y est venu beaucoup de monde, qu'on s'y est bien diverti et qu'on la trouve admirable. Il se pique autant de la beauté de sa maison qu'une belle dame le fait de la sienne... Nous allâmes donc nous promener en ce beau lieu; mais en traversant un coin du parc nous entendîmes un concert de hautbois infiniment agréable. Quand nous fûmes dans le grand vestibule, nous en ouïmes un autre de voix au haut de l'escalier, et quand nous fûmes dans la chambre, une lyre merveilleuse, accompagnée d'une voix admirable, imposa silence à toute la compagnie, que l'étonnement avoit rendue muette, chacun s'entre-regardant et écoutant l'harmonie. Nous avions trois ou quatre hommes avec nous qui avoient une confusion extrême; car chacun d'eux croyant que c'étoit quelqu'un des autres qui avoit fait cette galanterie, aucun d'eux n'étoit bien aise

que cet autre eût fait plus que lui ; mais à la fin ils reconnurent qu'ils n'y avoient tous aucune part et que leur confusion devoit être égale. La chose n'en demeura pas là, et on rencontra bientôt une collation si magnifique et si bien servie que Zénocrite (Mme Cornuel) s'écria qu'il n'étoit pas possible qu'elle fût donnée par un homme indifférent. »

Voici maintenant un grand concert de cour donné ouvertement par un prince à une grande princesse, et qui nous peut représenter les concerts de Saint-Cloud et de Saint-Germain. Le débat entre la musique lydienne et la musique phrygienne est-il une allusion à la rivalité qui déjà éclatait entre la musique italienne et la musique française ? Il est à regretter qu'ici, comme pour les curiosités, Mlle de Scudéry se borne à des généralités insignifiantes.

Le Cyrus, t. V, liv. Ier, p. 127 : « Il y avoit alors à Sardis (capitale de la Lydie) un grand nombre de musiciens de Phrygie, et comme vous savez que la musique lydienne et la phrygienne passent pour les plus admirables de toute l'Asie et même de toute la terre, ceux qui avoient entendu les uns et les autres avoient des sentiments différents, selon la conformité qu'il y avoit de leurs inclinations à ces diverses harmonies. Ceux qui étoient mélancoliques ou qui avoient l'âme passionnée donnoient le prix aux Lydiens, et ceux de qui le tempérament étoit le plus gai le donnoient aux Phrygiens ; les uns et les

autres tombant toutefois d'accord qu'ils méritoient tous beaucoup de louanges... La princesse de Clasomène, sans se déclarer en faveur ni des uns ni des autres, dit seulement que pour en parler affirmativement il falloit les avoir entendus en un même jour et avec un dessein prémédité de les observer, et qu'il falloit même que ceux qui se mêloient de juger d'une semblable chose, eussent quelque connoissance de la musique et fussent incapables de préoccupation. Il faudroit encore, dit Abradate, que pour mettre les musiciens également en bonne humeur, on leur proposât un prix, afin que l'émulation qu'ils auroient leur fît faire les derniers efforts. Ensuite de cela on imagina en quel lieu il les faudrait entendre, et on nomma pour cet effet une maison du Roi qui n'est qu'à trente stades de la ville... Abradate dit qu'il ne manquoit plus rien à trouver que la personne qui devoit juger... Si Madame, ajouta-t-il en regardant la princesse, veut s'en donner la peine, je suis assuré qu'elle ne fera point d'injustice ; car, outre qu'elle sait la musique et qu'elle l'aime, je suis encore persuadé qu'en une pareille chose elle sera fort équitable. Tout le monde tomba d'accord qu'il avoit raison... Abradate lia la partie, et il fut résolu que trois jours après on iroit à ce château dont je vous ai parlé, et que ce prince qui avoit fait cette proposition auroit soin d'y faire trouver les musiciens, sans qu'on imaginât qu'il dût

y avoir nulle autre chose. Cependant cet amant de qui l'âme étoit très libérale, n'en usa pas ainsi, et l'on peut dire qu'il ne s'est jamais fait une fête plus galante que celle-là. Pour avoir un peu plus de temps à s'y préparer, Abradate obligea les musiciens à demander huit jours pour se concerter mieux : de sorte que, sans croire que c'étoit par les ordres de ce prince, on attendit ces huit jours; après quoi on fut au lieu où l'on devoit entendre la musique. Je ne vous dirai point en particulier qui y étoit, car j'aurai plus tôt fait de vous dire que toute la cour s'y trouva. Je ne m'arrêterai pas non plus à vous dépeindre exactement la magnificence d'Abradate, car elle fut telle que je ne le pourrois pas. Je dirai donc seulement qu'il donna une collation admirable, et par la politesse avec laquelle elle fut ordonnée et servie, et par l'abondance de tout ce que la saison avoit de plus rare et de plus délicieux. Il remit aussi grand nombre de médailles d'or entre les mains de la princesse, où il avoit fait graver son image avec une devise galante dont il ne me souvient pas, afin de les donner aux musiciens qu'elle en jugeroit dignes. De plus, pour avoir un prétexte de faire quelques présents à toutes les dames, il y eut une quantité fort grande de diverses sortes de choses, belles, bonnes et agréables, comme des parfums, des eaux, des poudres, et tout cela dans de petits vases de quelque matière précieuse; et ainsi

sur divers prétextes où il y avoit de la galanterie et de l'esprit, il n'y eut pas une dame qui ne remportât de quoi se souvenir de cette fête. »

V. — PARTIES DE PLAISIR A LA CAMPAGNE. MAISON DE CAMPAGNE DE CONRART, A ATHIS.

Mais avec ou sans musique, les promenades et les parties de plaisir à la campagne étaient, ainsi que nous l'avons dit, le divertissement le plus ordinaire de la haute et de la moyenne société. Ceux qui prétendent qu'au XVIIe siècle on n'avait pas le goût de la campagne et le sentiment de la nature, n'ont guère lu les romans du temps remplis de descriptions de paysages, et ont oublié que la poésie pastorale était alors la poésie la plus à la mode, comme on le peut voir depuis l'*Astrée* jusqu'aux bergeries de Mme des Houlières. Mlle de Scudéry se complaît aussi dans les descriptions des grandes scènes de la nature, et elle nous entretient souvent de promenades faites en de beaux lieux que notre clef ne nous nomme pas, mais que nous ne serions pas fort embarrassé de reconnaître en France, surtout aux environs de Paris. Nous avions même espéré de rencontrer, parmi les peintures dont le *Cyrus* est rempli, celle du lieu charmant où Conrart invita si souvent Mlle de Scudéry et sa compagnie. Mais, ce que nous avons en vain cherché dans le *Cyrus*, la *Clélie* nous l'offre et presque sans voile, Carisatis

étant bien évidemment Athis lui-même, et le Cléodamas de la *Clélie* le Théodamas de l'hôtel de Cléomire, le sage et galant secrétaire de l'Académie française, qui n'avait pas de plus grand plaisir que de recevoir ses amis à sa jolie maison de campagne sur les bords de la Seine. Il semble qu'en conduisant un moment le lecteur dans cet agréable séjour, nous achevons l'histoire de la société de Mlle de Scudéry : après l'avoir vue rue de Beauce, dans l'hôtel de Mme Arragonnais, et dans l'humble maison de Mlle Boquet, il faut la voir une dernière fois chez Conrart à la campagne.

Tous les témoignages s'accordent à nous montrer Conrart comme faisant vanité de recevoir à Athis toutes ses connaissances un peu distinguées, et Tallemant nous apprend qu'il était parvenu à y « traiter Mme de Sablé, Mme de Montausier et sa sœur Mlle de Rambouillet[1]. » Pour Mlle de Scudéry, elle y passait les beaux jours de l'été; Pellisson y allait fréquemment; et dans des lettres inédites adressées à Sapho, il lui raconte en vers et en prose ses aventures et ses impressions de voyage en revenant d'Athis à Paris[2]. Ces lettres sont de l'été de 1656, comme le volume de la *Clélie* où se trouve la description de Carisatis. Mais pour préparer et éclairer un peu cette description, disons nous-même quelques mots d'un des sites

1. Tallemant, t. II, p. 424.
2. *Manuscrits de Conrart*, t. V, in-fol., p. 135.

les plus délicieux qui soient autour de Paris, et qu'à l'aide du chemin de fer on peut aller visiter en un quart d'heure.

Athis, ou Athis-Mons, est, comme son nom l'indique, un petit village sur le plateau d'une montagne où l'air est d'une pureté admirable, et d'où l'on a la plus belle vue. En face de soi, au bas de la colline légèrement ondulée, coule la petite rivière de l'Orge, qui serpente à travers la prairie, paraît et disparaît tour à tour, et anime le paysage; au-dessous, des champs qui ressemblent à un verger; dans le fond du vallon, la Seine, large et limpide, et en même temps sinueuse et formant un croissant plein de grâce; au delà, de vastes prairies, la belle forêt de Sénart à quelques pas de Villeneuve-Saint-Georges; et dans le lointain des collines aux contours harmonieux. Sur le plateau d'Athis est le petit village, avec quelques belles maisons d'apparence diverse; au milieu l'ancienne résidence du seigneur du village, au temps de Conrart, le conseiller d'État Pierre Viole, le père, le frère ou l'un des parents du fameux président Viole qui joua un si grand rôle au parlement de Paris pendant la Fronde [1] : noble maison encore debout et bien conservée [2] avec une grille seigneuriale et

1. Voyez les *Mémoires* de Retz, *passim*.
2. Ce domaine appartient aujourd'hui à Mme la baronne de Comailles.

un très-beau parc ; presque au bout du village, un château appartenant alors à M. de Roquelaure, qui depuis a passé au maréchal de Villars, dont on y voit la chambre, ensuite à M. d'Oysonville, aujourd'hui encore à peu près intact, et qui demain ne sera plus, le nouvel acquéreur se proposant de diviser ce domaine en petits morceaux.

Mais où était la maison de Conrat? C'est ce qu'après tant de révolutions et de transformations il nous est impossible, malgré toutes nos recherches, de déterminer avec certitude. Au lieu de nous livrer à des conjectures, toujours défectueuses par quelque endroit, nous préférons nous en tenir à ces deux points indubitables : 1° La maison de Conrart était à Athis même[1], et non pas à Mons, petit village aujourd'hui réuni à Athis, mais qui alors en était distinct, et qu'on rencontrait d'abord lorsqu'on venait par la grande route de Paris à Fontainebleau. D'où il suit qu'on ne doit pas chercher cette maison dans la première partie du village actuel. 2° En arrivant à Athis, on la voyait à gauche, regardant l'Orge et

1. Voici ce qui semble résulter des informations que nous avons recueillies. Conrart acheta la maison et la terre qui en dépendait de Charles Clément, héritier de Guillaume Clément, greffier et concierge de l'Hôtel de Ville, lequel l'avait acquise en 1616 de François Hamelin, conseiller du roi, procureur général en la cour des Monnaies. Guillaume Clément avait agrandi sa propriété par diverses acquisitions successives, et elle formait un domaine d'une douzaine d'arpents qu'il posséda jusqu'à sa mort, et transmit à Charles Clément, qui était encore propriétaire en 1646. On trouve en de vieux titres la permission suivante donnée à Guillaume Clément le 23 août 1618 : « Pierre Viole,

la Seine. Cette situation, indiquée par Mlle de Scudéry, met nécessairement la maison de Conrart parmi celles qui sont un peu avant ou un peu après l'ancienne résidence seigneuriale, à gauche, devant les deux rivières.

Quant à l'habitation même de Conrart, elle était régulière et fort agréable; mais il y avait à Athis plusieurs maisons d'un bien plus grand air, comme Mlle de Scudéry le reconnaît. Toute la propriété ne comprenait que douze arpents. Sa plus grande beauté consistait dans une terrasse formant un parterre, et d'où l'on avait une vue admirable. A côté de cette terrasse régnait une allée haute composée de très beaux arbres; puis un verger; puis un bois, avec huit allées et les perspectives les plus variées. Une chose étrange est que cette habitation, voisine de deux rivières, n'avait ni source ni fontaine. Tels sont les principaux traits de la description suivante.

Clélie, IIe partie, livre II, p. 796 : « Carisatis a touché mon cœur, et par sa propre beauté, et même par le rare mérite de celui qui l'habite : car Cléo-

seigneur d'Athis, conseiller du roi, donne permission à Guillaume Clément, greffier, etc., de mettre dans sa maison sise au bourg d'Athis, douze douzaines de pigeons de volière, et quatre douzaines de paniers pour les y faire nicher... » Conrart a joui constamment de cette faveur. Il possédait déjà sa maison en 1654, puisque Mlle de Scudéry en parle dans les premiers volumes de la *Clélie*: il la garda jusqu'à sa mort en 1675. Ses héritiers la vendirent à un M. Forax, par contrat du 24 avril 1676, et la permission du colombier fut continuée au nouvel acquéreur par le sieur de La Brousse, devenu seigneur d'Athis à la place de Pierre Viole.

damas à qui appartient Carisatis est un homme extraordinaire, soit qu'on considère la grandeur de son esprit, ou la solidité de son jugement, sa capacité, sa politesse, sa probité, sa galanterie et sa générosité. Cependant, ce n'est pas un de ces lieux dont la beauté paroît par l'opposition de ceux qui les environnent; car dès qu'on sort d'Agrigente (Paris), on ne voit que de beaux objets; le chemin en est aisé à tenir, parce qu'il s'en faut peu que la rivière ne conduise toujours ceux qui font cet agréable voyage [1]. Il y a de la diversité dans tous les endroits où l'on passe, et le seul plaisir de la belle vue peut faire sembler ce chemin fort court pour peu qu'on ait de disposition à rêver. Ce qu'il y a même de singulier, c'est qu'encore qu'on ne s'aperçoive presque pas qu'il va toujours en montant, et qu'on n'en reçoive nulle incommodité, il se trouve toutefois, lorsqu'on est arrivé à Carisatis, qu'on est sur une montagne. C'est pourtant une montagne, au haut de laquelle est une grande et fertile plaine, et qui n'a rien des montagnes ordinaires que la commodité de découvrir toutes les beautés de la campagne voisine. Imaginez-vous qu'on trouve, en arrivant à Carisatis, une cour d'une grandeur proportionnée à celle du bâtiment qu'on voit à gauche

1. Aussi Pellisson, dans une des lettres à M[lle] de Scudéry, dont nous avons parlé, imagine-t-il un dialogue de la Seine et de lui. Voyez l'*Appendice*.

en entrant[1], et dont la symétrie plaît infiniment aux yeux; car pour la face qu'on a en aspect, c'est une balustrade, au delà de laquelle est une espèce de vestibule rustique dont les colonnes sont des cyprès. Ce vestibule est borné par un rang de grands arbres qui semblent n'être là qu'afin qu'on ne trouve pas d'abord cette admirable vue qui fait les délices de ce lieu-là. Aussi n'est-ce pas d'ordinaire par cet endroit qu'on mène ceux qu'on veut qui soient agréablement surpris par le plus bel objet de la nature. Car il faut que vous vous imaginiez que sur le haut de cette montagne dont je vous ai parlé, il y a un grand parterre en terrasse, le long duquel règne une allée haute, bordée des plus beaux arbres du monde. L'on monte à cette allée par deux perrons magnifiques; et l'on trouve entre ces perrons, deux balcons à balustrade de marbre, d'où l'on découvre tant de choses différentes que je crains d'être accusé de mensonge, ou du moins d'exagération, si je vous en représente seulement une partie. On voit une grande ceinture de montagnes éloignées, qui sont couronnées des derniers rangs d'arbres d'une célèbre forêt[2], et qui, sans contraindre la vue, l'arrêtent et la bornent agréablement. Mais on ne voit ces montagnes et cette forêt qu'après avoir vu une grande et belle rivière[3] qui, pour se montrer

1. Voilà la situation à gauche nettement marquée.
2. La forêt de Sénart. — 3. La Seine.

de meilleure grâce, fait un grand croissant dont les cornes d'argent, s'il est permis de parler ainsi en une description qu'on fait en prose, se cachent dans les herbes de deux admirables prairies. Mais comme si ce n'étoit pas assez que de voir cette belle et grande rivière, il y en a encore une petite qui, n'osant, ce semble, paroître si près de l'autre, ne présente qu'un petit ruisseau[1] qu'elle cache et montre à diverses fois : car tantôt le détour qu'il fait le dérobe aux yeux, et tantôt on le voit briller à travers des saules et couler dans un petit vallon qu'on diroit être fait exprès pour des dames modestes qui voudroient se baigner à l'ombre. Ce beau vallon est au pied d'un coteau si charmant et si délicieux à voir qu'il m'est impossible de le mettre dans votre imagination comme il est dans la mienne. Car il a mille agréables inégalités : on y voit des bosquets, de petites maisons rustiques, un village à demi caché, des pelouses, des bruyères, un petit temple et mille autres choses que je ne dis pas. Mais ce qui plaît encore infiniment, c'est que de ce côté-là, entre la grande et la petite rivière, on voit divers grands carrés de prairies enfermées de saules, comme si c'étoient diverses salles destinées à faire des assemblées de bergers et de bergères pour des jeux rustiques et pour des fêtes champêtres. Ce paysage est même si étendu du côté du parterre qu'on y voit de

1. L'Orge.

tout ce que l'industrie de l'agriculture a fait trouver aux hommes pour la commodité de la vie. Et il s'y forme une nuance différente, ou par les fleurs des prairies ou par la diversité des couleurs des terres cultivées et non cultivées, qui fait le plus bel objet du monde. De plus, ce paysage est pour ainsi dire, un paysage animé, et il a aussi toute la tranquillité d'une solitude, sans être affreux comme les déserts; car la grande rivière a des bateaux de toute sorte; la petite a quelquefois des bergers qui s'y baignent, et toutes ces prairies sont semées de troupeaux et de pasteurs qui les gardent. Ce n'est pourtant pas encore toute la beauté de Carisatis; car derrière cette allée haute d'où l'on découvre tant de choses, est un beau verger et un bois si agréable qu'on ne le sauroit trop louer. Il n'est toutefois pas d'une grande étendue, car il n'a que huit allées principales au milieu desquelles est une grande figure de Vénus; mais il a tant de petits sentiers et de petites routes solitaires, et elles se croisent tant de fois qu'on s'y peut perdre et lasser, sans qu'on s'imagine avoir passé par le même lieu. Il y a aussi sept cabinets de diverses grandeurs et les plus jolis du monde. Les arbres en sont si beaux, le vert en est si frais, et l'ombrage si charmant, qu'il n'est presque pas possible d'être en ce lieu-là sans plaisir et sans esprit. Il semble qu'on n'ose y être malade ni malheureux; l'air y est si pur, et la vue de deux

rivières séduit si doucement l'imagination que personne ne prend garde qu'il n'y a point de fontaines en ce lieu-là, où d'ailleurs l'ombrage est assez épais pour faire qu'on n'y sente nulle incommodité de la chaleur. Il y a encore une chose particulière, c'est qu'on peut dire que d'une même situation on a diverses vues; car les huit grandes allées de cet aimable bois ont des objets si différents qu'ils ne se ressemblent point. Il y en a qui ont des vues tout à fait bornées; il y en a une qui par-dessus un grand balcon en a une fort étendue; il y en a une autre d'où l'on voit un coin de parterre, un bout de la maison, et une touffe de bois d'une maison voisine. Il y en a même une d'où l'on voit une partie du coteau et de la plaine; et il y en a où l'on ne voit pas même le ciel. Enfin il y a une si charmante diversité en ce lieu-là que je ne crois pas qu'il y en ait un plus aimable au monde; et cette diversité d'objets et de vues se trouve encore en presque toutes les parties du bâtiment, surtout en une salle haute, la plus agréable qu'on sauroit voir, parce qu'étant ouverte de trois faces, on en découvre les mêmes choses que du parterre de l'allée haute et du bois. Il y a pourtant à l'entour de Carisatis diverses maisons d'une plus grande dépense, mais elles ne sont pas si bien entendues; et si elles doivent davantage à l'art et à la magnificence, elles ne doivent pas tant à la nature et au jugement de ceux qui les ont bâties. »

C'est dans cet aimable séjour que Conrart recevait ses amis et leur donnait de petites fêtes. Lui-même nous a conservé une invitation qu'il avait faite à Mlle de Scudéry sous une forme vraiment gracieuse. Comme il lui était permis d'avoir un colombier, il entretenait avec soin des pigeons qui étaient en grand commerce de galanterie avec la célèbre pigeonne de Mlle de Scudéry [1]. Son bois était rempli de fauvettes qui de temps en temps faisaient aussi leur cour à leur reine, la fauvette de la rue de Beauce, pour laquelle il a été composé tant de vers [2]. Un jour, les fauvettes du bois de Carisatis s'adressent à la fauvette du jardin de Sapho, et l'invitent à venir quelque temps régner sur elles, la priant de faire tous ses efforts pour séduire sa maîtresse et l'engager à venir à Carisatis : elle y trouvera de beaux esprits et de belles dames, et un hermite qui sera fort heureux de la recevoir [3] :

Belle reine de notre espèce,
Comme à notre dame et maîtresse
Nous nous donnons la liberté
D'écrire à Votre Majesté.
C'est sans doute trop d'avantage,
Pour des fauvettes de village
Qui n'ont jamais sorti des bois,
D'oser mêler leurs foibles voix

1. Sur cette pigeonne que Sapho aimait et qu'elle avait nommée mignonne, voyez Pellisson, *Œuvres diverses*, t. Ier, p. 141.
2. Pellisson, *ibid.*, *Dialogue entre Acante et la Fauvette*, etc.
3. Bibliothèque de l'Arsenal, mss. de Conrart, t. XIII, in-fo, p. 191.

A celle des plus grands poëtes.
Mais aussi les pauvres fauvettes,
Qui sont vos très humbles sujettes,
Seroient-elles seules muettes,
Tandis qu'en cent climats divers
Tout retentit de ces beaux vers
Qu'un poëte, à qui le Parnasse
A prêté la lyre d'Horace,
A su chanter si galamment,
Et d'un air si plein d'agrément,
Que soit par art ou par nature
On croit qu'il surpasse Voiture [1].
. . . .
. . . .
Nous avons en ce voisinage
Un délicieux hermitage
Qui seul possède l'avantage
Qu'il n'y vient en pèlerinage
Que gens d'honneur et gens de bien,
Galants et de bon entretien.
Quand on y voit des demoiselles,
Ce sont des plus spirituelles,
Des mieux faites et des plus belles,
Qui mènent toujours avec elles,
Lorsqu'elles sortent de Paris,
Les Amours, les Grâces, les Ris, etc.

VI. — LES BAINS. LA VIE DES EAUX.

Alors comme aujourd'hui, les bains étaient fort à la mode. On y allait pour sa santé, et on y allait pour son plaisir. On y faisait des connaissances agréables; il y avait des parties de plaisir, des bals, des sérénades, des collations à peu près comme à la ville. Bien des intrigues s'y nouaient qui duraient au moins une saison. M[lle] de Scudéry nous

1. Pellisson auteur du dialogue cité plus haut.

donne une peinture de la vie des eaux telle qu'on la menait de son temps. Quels sont ces bains des Thermopyles au pied de la montagne de ce nom que nous décrit l'aimable romancière? Sont-ce les bains de Bourbon, au pied des montagnes d'Auvergne, si célèbres au XVIIe siècle? La vue de la mer, dont il est ici question, empêche absolument d'y songer, et indique, avec plusieurs autres circonstances à peu près décisives, les bains des Pyrénées-Orientales, au pied du Canigou, et à quelques lieues de Perpignan ; par exemple les bains de Montfrin alors très fréquentés par les gens du Midi, et où se rendirent, en 1642, pendant le fameux siége de Perpignan, le roi Louis XIII malade et Turenne blessé. Aujourd'hui, les deux côtés et les pieds du Canigou sont couverts d'établissements d'eaux thermales.

Le Grand Cyrus, t. IX, liv. III, p. 1000 : « Les bains des Thermopyles sont si célèbres que, trois mois durant, il y a un nombre infini de personnes de qualité de toute la Grèce qui y vont; et ce qui fait que cette assemblée est plus agréable, c'est qu'elle n'est pas composée de personnes malades et languissantes. Au contraire, l'opinion de ceux qui pensent être les mieux instruits de la vertu de ces bains, est qu'ils sont plus propres à conserver la santé qu'à la rétablir. Ainsi tous ceux qui s'y trouvent, se portant bien, sont en état de songer à se divertir. De plus, comme les dames se sont mis dans la fantaisie que

ces bains augmentent la beauté, ou du moins qu'ils la conservent, il n'y a point d'année qu'il n'y en ait une quantité étrange qui y vont sur le prétexte de vouloir s'empêcher d'être malades, quoique ce soit effectivement ou pour être plus longtemps belles ou du moins pour se divertir; car un des préceptes de ceux qui ordonnent ces bains, est de bannir toute sorte de mélancolie, durant qu'on les prend, et de se réjouir autant qu'on peut..... Il faut, s'il vous plaît, que je vous représente et le lieu et la manière dont on y vit durant trois mois de l'année que la saison des bains dure. Vous saurez donc qu'à côté de cette montagne des Thermopyles qui partage la Grèce, et qui, ne laissant qu'un passage étroit et difficile par où l'on peut aller d'une partie de la Grèce à l'autre, semble la vouloir également fortifier, il y a un bourg qui s'appelle Alpène, où il y a grand nombre de maisons assez commodes pour loger tous ceux qui sont aux bains; mais pour l'endroit où ils sont, et où l'on va se baigner, il a sans doute quelque chose de sauvage et d'agréable tout ensemble. En effet, quand on est à ce passage étroit par où l'on peut aller d'une partie de la Grèce à l'autre, on voit, du côté de l'Occident, une montagne inaccessible, environnée de précipices effroyables[1], qui s'étend jusques au mont Éta; et du côté de l'Orient on voit la

1. N'est-ce pas là évidemment le Canigou ?

mer, et une espèce de marécage maritime si plein de sources et si fangeux, qu'on n'y peut aller. Il est vrai que, descendant un peu plus bas, du côté qui regarde Artémision [1], il y a une prairie infiniment agréable : car outre qu'elle a la vue de cette affreuse montagne, et que de l'autre côté elle a la mer pour objet, elle a encore un nombre infini d'arbres qui la bordent. De plus, comme c'est là que sont les bains, on a eu soin d'en ramasser les eaux qui eussent pu la rendre fangeuse, comme le marécage qui la touche : de sorte qu'ayant conduit en cet endroit par divers canaux ces eaux célèbres qui doivent servir aux bains, on a fait, aux deux bouts de la prairie, plus de cent cuves de marbre dans lesquelles on fait, quand on le veut, venir autant d'eau qu'il en faut pour se baigner. Si bien que comme tous ceux qui vont à ces bains, ont chacun une tente magnifique pour couvrir la cuve qu'on leur donne, ces diverses tentes, dans cette prairie, font un objet très agréable. Mais j'oubliois de vous dire que la raison pourquoi cela est ainsi, est que ces eaux qui sont tièdes naturellement perdent leur vertu étant transportées; ainsi il faut de nécessité se baigner au lieu même où elles coulent. Cependant cela n'empêche pas que les dames n'y soient autant en particulier que si elles étoient dans leur chambre; car

1. La ville de Perpignan.

outre que les tentes destinées pour les hommes sont à l'autre bout de la prairie, et que ce seroit passer pour extravagant que de perdre le respect qu'on doit aux dames, il y a encore une grande balustrade qui la partage et où il y a des gardes tant que l'heure des bains dure. De sorte que les hommes conduisent les dames jusqu'à cette balustrade seulement; après quoi elles s'en vont dans leurs tentes où elles sont en pleine liberté; joint aussi que les hommes ne se baignent jamais en même heure qu'elles; car ils se baignent le matin, et les dames le soir; si bien qu'après qu'ils les ont conduites à la balustrade, ils se promènent dans la prairie, en attendant qu'elles sortent du bain, afin de les aller reprendre au même lieu où ils les ont conduites, pour les remener à leurs chariots qui sont rangés le long de la prairie, à cause qu'il n'en peut aller qu'un de front par ce chemin-là, ou pour se promener le long de la mer si elles ne veulent pas retourner sitôt à Alpène. La commodité de ces bains-là est qu'ils n'obligent à nul régime particulier qu'à celui de se divertir; aussi le fit-on admirablement l'année que j'y fus avec Pisistrate, parce que le bonheur voulut pour nous qu'il n'y avoit jamais eu tant de monde. En effet, il y avoit des dames de toutes les parties de la Grèce... De plus, il y avoit des musiciens de tous les endroits de la terre où la musique a quelque réputation; et il n'y a enfin nul plaisir qu'on ne trouvât en

ce lieu-là, et qu'on n'y trouvât plus pur qu'en nul autre, parce qu'il n'y avoit que des gens qui vouloient se divertir et qui n'avoient ni affaires ni soins domestiques qui les occupassent. »

VII. — UNE FÊTE SUR LE LAC DE GENÈVE.

Dans sa passion pour les beaux lieux et les fêtes galantes, M[lle] de Scudéry les cherche partout, et même, ce semble, hors de France. Ainsi elle nous peint une fête donnée sur un grand lac, dont la description ne nous rappelle aucun lac français de notre connaissance, et qui ne peut être que celui de Genève. En effet, dans ce lac se jette un fleuve qui le traverse sans y confondre ses eaux et en maintenant leur couleur particulière pendant tout son cours, et jusqu'au milieu d'une ville par où il passe. Ce fleuve-là n'est-il pas le Rhône, qui devient si vite et demeure si longtemps français en traversant Lyon, le comté d'Avignon et la Provence avant de se rendre à la Méditerranée, que M[lle] de Scudéry, originaire de Provence, a très bien pu le traiter comme un compatriote et le mettre dans ses romans? Or, si le fleuve, décrit dans le *Cyrus* sous le nom du Tigre, est le Rhône, tout le reste s'éclaircit; le lac d'Aréthuse et la ville d'Alfène sont évidemment le lac et la ville de Genève. M[lle] de Scudéry se complaît à nous raconter une promenade sur ce

beau lac qui ne vaut assurément pas celle de *la Nouvelle Héloïse* sans rivale dans toute la littérature française, mais qui est encore bien agréable. Cette promenade est accompagnée d'une pêche et même d'une chasse, d'une collation, d'un bal; et le retour à Genève, la nuit, sur le lac, par un beau clair de lune, compose un petit tableau d'une vérité et d'une grâce parfaites.

Le *Cyrus*, tome X, liv. Ier, p. 202 : « Comme Protogène étoit magnifique, ce ne furent que fêtes continuelles; et il en fit une pour faire bien voir toutes les raretés du lac d'Aréthuse, qui fut extrêmement galante; car il est vrai que je ne pense pas qu'il y ait rien eu de plus beau que le lieu où elle se passa. Mais pour vous la bien dépeindre, il faut que je vous die quelque chose de la source et du cours du fameux fleuve qui passe à Alfène (Genève) et qui traverse le lac d'Aréthuse (le lac de Genève). En effet, le Tigre (le Rhône) a cela de particulier qu'une seule fontaine, qui sort du mont Niphate (les montagnes du Valais [1]), suffit d'abord à le former en fleuve.... Sur le penchant des terres qu'il arrose, il a la rapidité d'un trait, et pour vous le témoi-

1. Le Rhône sort particulièrement d'un glacier qui s'étend au pied du mont Furca en présentant une pente assez douce. Ses sources sont de petites fontaines qui sortent de terre un peu au-dessous du glacier. Il se grossit de plusieurs torrents et fait une assez longue course avant de se jeter dans le lac entre Villeneuve et Martigny.

gner je n'ai qu'à vous dire que lorsqu'il arrive au grand et fameux lac d'Aréthuse, il le traverse avec tant d'impétuosité, que ses eaux ne se mêlent point avec les siennes, et que ses poissons mêmes, emportés par la violence de son cours, ne se mêlent point avec ceux du lac, non plus que ceux du lac avec ceux du fleuve. Au contraire, cette eau turbulente est si opposée au naturel des poissons que le lac nourrit, qu'on n'en voit jamais bondir auprès de l'endroit où le Tigre l'agite en le traversant : ainsi on peut dire que le lac et le fleuve sont continuellement ensemble et sont pourtant toujours séparés puisqu'ils ne se mêlent jamais. Ce fleuve a encore beaucoup d'autres singularités dans sa course, qui sont dignes de curiosité; mais comme je ne vous ai parlé de ce lac qu'à cause de la fête qui s'y fit, je ne dois pas m'arrêter à vous les dire, et je dois seulement vous faire savoir que Protogène ayant voulu faire voir que tout ce qu'on disoit des merveilles de ce lac étoit véritable, fit le dessein d'une fête fort galante, puisque tous les divertissements qu'on peut avoir en divers jours se trouvèrent en un seul.... Mais pour vous décrire cette fête, il faut que vous sachiez que toutes les dames qui en devoient être, suivies de tous les hommes qui les devoient accompagner, se rendirent aussitôt après dîner au bord du lac, les dames dans des chariots et les hommes à cheval. Cependant.

avant que de vous dire ce que nous y trouvâmes et ce que nous y vîmes, il faut que je vous représente le grand et bel objet que ce lieu offre à la vue.

« Imaginez-vous donc un lac d'une si vaste étendue qu'il semble presque une petite mer, mais une mer pacifique qui n'a ni vagues ni agitation, et où le vent tout seul forme de petites ondes frisées qui ne menacent jamais de naufrage; et imaginez-vous ensuite de voir un grand et beau paysage arrosé du Tigre qui, venant avec impétuosité se jeter en ce lac, le traverse, comme je l'ai déjà dit, en conservant toute sa fierté naturelle. De sorte qu'au milieu de cette eau paisible et dormante, on voit bouillonner et bondir ce fleuve, dont les ondes roulant les unes sur les autres avec précipitation, vont ressortir du lac dans une prairie proche de l'endroit où la ville d'Alfène est bâtie. On voit même la couleur de ces deux eaux si différentes, qu'on connaît clairement qu'elles ne se mêlent point. Mais ce qui rend cet objet plus beau, est qu'aux deux endroits par où le fleuve entre et sort du lac, on a bâti deux pavillons magnifiques, afin de voir plus commodément le passage merveilleux de ce fleuve et de voir plus agréablement un si bel objet.

« Mais pour en revenir où j'en étois, je vous dirai que lorsque la compagnie fut arrivée au bord du lac du côté d'Alfène, elle trouva trente petites barques

peintes et dorées, avec des tentes magnifiques pour garantir les dames du soleil, et des tapis et des carreaux pour s'y asseoir. Si bien que comme chaque barque pouvoit contenir sept ou huit personnes sans ceux qui la conduisoient, il pouvoit y avoir en chacune assez bonne compagnie pour ne s'ennuyer pas. Après que ces trente petites barques furent remplies, et que cette belle et agréable flotte eut commencé de voguer sur ce beau lac, qui n'avoit presque point d'autre agitation que celle que les rames lui donnoient, cela fit un objet le plus agréable du monde. Mais, outre ces trente petites barques destinées à être remplies de tous ceux qui formoient la compagnie, il y en avoit d'autres où il n'y avoit que des musiciens, qui, par une harmonie moitié champêtre et moitié maritime, bannissoient le silence de dessus ce paisible lac en mêlant leurs voix à l'agréable murmure que faisoient les rames en battant l'eau, et à celui d'un petit vent frais qui tempéroit la chaleur, et qui agitoit les tentes dont les barques étoient couvertes. Outre celles-là, il y en avoit d'autres destinées à la pêche du fleuve et d'autres aussi destinées à la pêche du lac, afin de faire voir effectivement que les poissons que l'on pêchoit en l'un ne se pêchoient point en l'autre, quoique le fleuve passât dans le lac. En effet, nous observâmes cette merveille sans en pouvoir douter; car notre petite flotte voguant tantôt sur le lac et tantôt sur le Tigre, nous

vîmes tirer plus de vingt fois les filets pleins de poissons différents, sans qu'on trouvât jamais un de ceux du lac dans les filets qu'on avoit jetés dans le fleuve, ni de ceux du fleuve dans les filets qu'on avoit jetés dans le lac; quoique cela se fît à une distance si peu considérable, qu'il n'étoit presque pas croyable que la chose fût comme nous la voyons. Mais ce qu'il y avoit d'agréable étoit que nous étions, quand nous voulions, tantôt dans le calme et tantôt dans l'orage : car lorsque nous voguions sur le lac c'étoit si imperceptiblement que c'étoit plutôt glisser que voguer; mais lorsque nous passions du lac dans le courant du fleuve, nous sentions la même agitation que si nous eussions été sur la mer; aussi tout le monde n'y fut-il pas si longtemps que sur le lac, où la promenade étoit plus sûre et plus agréable. Néanmoins, il n'y eut personne qui n'eût la curiosité d'aller sur tous les deux, et qui ne voulût éprouver le calme de l'un et l'agitation de l'autre. Mais enfin, après que toutes les barques eurent bien passé et repassé les unes devant les autres, qu'elles se furent croisées de cent et cent façons, et qu'on eut fait conversation de barque à barque, on commença de voguer vers le magnifique pavillon qui est bâti à l'endroit où le Tigre se jette dans le lac d'Aréthuse [1].

1. A Martigny.

« Après y être abordées, toutes les dames furent conduites dans une grande et magnifique chambre ouverte des quatre faces, afin de jouir mieux de la belle vue; mais pour les hommes, ils montèrent presque tous sur de beaux chevaux qui les attendoient au bord du fleuve, après avoir conduit les dames dans cette belle et agréable chambre; ensuite de quoi ils furent joindre un grand équipage de chasse qui les attendoit à cinq cents pas de là; car Protogène avoit donné ordre qu'on enfermât dans des toiles diverses bêtes sauvages, afin de les lâcher quand les dames seroient en lieu pour avoir le plaisir de la chasse. Et en effet, dès que tous les hommes de qualité eurent joint ces chasseurs qui les attendoient, et que les dames furent aux fenêtres, les bêtes qui étoient enfermées dans les toiles furent lancées; et la chasse commença sans qu'elles pussent s'éloigner de la vue des dames; car outre que le lac et le fleuve les enfermoient de divers côtés, Protogène, par des toiles et par grand nombre de gens armés, avoit fait fermer tous les passages par où les bêtes qu'on chassoit eussent pu s'éloigner, de sorte que cette chasse se faisant pour ainsi dire en champ clos, elle passa vingt fois tout contre le pavillon où étoient les dames. Si bien que comme tous les hommes avoient de fort beaux chevaux, que leurs habillements étoient magnifiques, et qu'ils étoient fort adroits, cette chasse donnoit grand plaisir. Ce-

pendant, afin qu'on en pût avoir plus d'un à la fois, la pêche continuoit aussi bien que la chasse. En effet, lorsqu'on regardoit du côté du fleuve et du lac, on les voyoit tout couverts de barques de pêcheurs, qui par mille actions différentes, occupoient les yeux agréablement; et lorsqu'on regardoit vers la campagne, la vue de la chasse et son harmonie rustique et guerrière divertissoient encore beaucoup.

« Mais après que la chasse et la pêche furent finies, et que les chasseurs et les pêcheurs eurent offert et leur pêche et leur chasse aux dames, on les fit monter à l'étage qui est au-dessus de celui où elles étoient, car comme ce pavillon est ouvert des quatre faces, il ne peut pas y avoir de plain-pied. Mais comme cela ne se fit qu'après quelque conversation, nous fûmes bien surprises de voir que tous les hommes avoient été insensiblement les uns après les autres quitter leurs habillements de chasse dans diverses chambres qui étoient en bas, car il n'y a que le premier et le second étage qui n'en ont qu'une. Et pour achever notre étonnement, nous trouvâmes au lieu où on nous mena une collation si belle et une collation si mêlée qu'il y avoit de tout ce qu'on a accoutumé de servir aux repas les plus magnifiques. Cependant, ce ne fut pas encore la fin du divertissement : car après qu'on fut hors de table, on redescendit au même lieu d'où l'on avoit vu la chasse, que nous trouvâmes

magnifiquement éclairé, et où le bal commença.....

« Cependant les mêmes barques qui nous avoient amenés servirent à nous ramener; car comme la lune étoit alors dans son plein, et que nous étions en une saison où le ciel n'est pas souvent couvert, Protogène avoit bien prévu qu'on s'en retourneroit commodément et agréablement à la seule clarté de la lune. Et en effet, je ne pense pas qu'il y ait jamais eu une nuit si belle que celle-là, ni rien de plus divertissant que d'être sur le lac d'Aréthuse en une pareille heure. Car si je pouvois vous représenser cette belle nuit, vous avoueriez que le jour ne peut rien faire voir de plus agréable. Le silence qui régnoit alors, et qui n'étoit interrompu que par le seul bruit des rames qui retomboient dans l'eau, avoit un charme inexprimable. De plus, on sentoit un petit vent qui, sans être ni trop froid ni trop chaud, faisoit qu'on respiroit un parfum qui s'exhaloit des prairies prochaines; joint que la lune et les étoiles qu'on voyoit différemment, selon qu'on les regardoit ou dans le fleuve ou dans le lac, faisoient le plus bel objet du monde. Car comme l'eau du fleuve étoit la plus tumultueuse, chaque étoile par cette agitation sembloit briller de mille feux; et au contraire, comme celle du lac étoit plus tranquille, tous les astres qu'on y voyoit la pénétroient par de longs filets d'argent qui n'étoient point agités par le tumulte des ondes : ainsi on les voyoit dans la pro-

fondeur du lac de ce beau lac, avec la même tranquillité qu'on les voit au ciel lorsqu'il est serein. Enfin l'ombre de ce magnifique pavillon dont nous parlons, et celle des arbres du rivage, qui les représentoit dans l'eau, ajoutoit encore quelque chose à la beauté de la nuit..... »

APPENDICE

NOTE PREMIÈRE.

LETTRES INÉDITES DE LA MARQUISE DE RAMBOUILLET ET DE SA FILLE, JULIE D'ANGENNES, DUCHESSE DE MONTAUSIER.

Comme en ces deux volumes nous nous sommes fort étendu sur l'hôtel de Rambouillet et sur les deux femmes éminentes qui ont fondé et longtemps soutenu cette illustre maison, il semble que c'est ici la place de recueillir le petit nombre de lettres de ces deux personnes qui se peuvent rencontrer dans les divers manuscrits du temps, surtout dans ceux de Conrart, et dont nous-même nous avons mis au jour quelques-unes dans *la Jeunesse de madame de Longueville* et dans *Madame de Sablé*. Nous espérons que cette petite collection, que de nouvelles découvertes pourront successivement accroître, ne sera pas sans prix pour les amateurs de la littérature féminine du XVIIe siècle. Mais nous les supplions de vouloir bien ne pas oublier que ces lettres

ou plutôt ces billets n'étaient pas le moins du monde destinés à être vus du public, et qu'il y faut souvent excuser bien des négligences; nous avertissons aussi que nous ne nous sommes pas fait une loi de reproduire la singulière orthographe du temps.

I

Jusqu'ici on ne connaissait qu'une seule lettre imprimée de la marquise de Rambouillet, que nous avions trouvée à la Bibliothèque de l'Arsenal, dans les papiers de Conrart, et que nous avons publiée dans la *Jeunesse de madame de Longueville*, chap. II, p. 124, pour montrer, contre l'opinion de M. Rœderer, que M[me] de Rambouillet, quelque simple qu'elle fût en général, n'était pourtant pas exempte d'une certaine préciosité, et que ses lettres, pas plus que celles à jamais perdues de sa fille Julie à Voiture, ne devaient pas mettre ceux qui les recevaient *au supplice de la simplicité*, comme le dit M. Rœderer.

Godeau avait écrit de Provence à M[me] de Rambouillet, au mois de juin 1642, une lettre en vers, où entre autres choses il se plaignait de ne pouvoir dormir dans sa solitude. M[me] de Rambouillet lui répond le billet suivant, dont le style, sans être affecté, a beaucoup d'agrément et un peu de coquetterie.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL, MANUSCRITS DE CONRART, T. XIV, IN-4°, P. 53.

« MONSIEUR,

« Si mon poëte carabin ou mon carabin poëte étoit à Paris, je vous ferois réponse en vers et non pas en prose; mais par moi-même je n'ai aucune familiarité avec les Muses. Je vous rends un million de grâces des biens que vous me desirez, et pour récompense je vous souhaite à tous moments dans une loge où je m'assure, Monsieur, que vous dormiriez encore mieux que vous ne faites à Vence. Elle est soutenue par des colonnes de marbre transparent, et a été bâtie au-dessus de la moyenne région de l'air par la reine Zirfée. Le ciel est toujours serein; les nuages n'y offusquent ni la vue ni l'entendement, et de là tout à mon aise j'ai considéré le trébuchement de l'ange terrestre. Il me semble qu'en cette occasion la fortune a fait voir que c'est une médisance que de dire qu'elle n'aime que les jeunes gens. Et parce que non plus que ma loge je ne suis pas sujette au changement, vous pouvez vous assurer que je serai tant que je vivrai,

« Monsieur,

« Votre très humble servante,

« ƆC DE VIVONNE. »

Le 26 juin 1642.

Dans la signature de Mme de Rambouillet, les deux ƆC mêlés signifient Catherine, dont Malherbe fit Arthénice ; elle signait d'ordinaire comme ici Catherine de Vivonne. Nous n'avons vu sa signature autographe, car la lettre ci-dessus conservée par Conrart est une copie, qu'une seule fois, au bas d'un

acte notarié[1], avec celles de ses deux filles, Julie d'Angennes et Angélique Clarice d'Angennes. Cet acte est du 10 septembre 1653. Mme de Rambouillet y signe *Caterine de Vivonne Savelle.*

Pour comprendre ce petit billet, il faut savoir que Mme de Rambouillet, pour agrandir sa maison, avait fait bâtir un grand cabinet avec trois grandes fenêtres à trois faces différentes, qui, c'est Tallemant qui nous donne ce renseignement, « répondoient sur le jardin des Quinze-Vingts, sur le jardin de l'hôtel de Chevreuse, et sur le jardin de l'hôtel de Rambouillet. Elle le fit bâtir, peindre et meubler sans que personne de cette grande foule de gens qui alloient chez elle s'en fût aperçu. Un soir donc qu'il y avoit grande compagnie à l'hôtel de Rambouillet, tout d'un coup on entend du bruit derrière la tapisserie, une porte s'ouvre, et Mlle de Rambouillet, aujourd'hui Mme de Montausier, vêtue superbement, paroît dans un grand cabinet tout à fait magnifique et merveilleusement bien éclairé. Je vous laisse à penser si le monde fut surpris. Ils savoient que derrière cette tapisserie il n'y avoit que le jardin des Quinze-Vingts; et sans avoir eu le moindre soupçon, ils voyoient un cabinet si beau, si bien peint, et presque aussi grand qu'une chambre, qui sembloit apporté là par enchantement. M. Chapelain, quel-

1. Pièce de notre collection.

ques jours après, y fit attacher secrètement un rouleau de vélin où étoit cette ode où Zyrphée, reine d'Argennes, dit qu'elle a fait cette loge pour mettre Arthénice à couvert de l'injure des ans... Depuis on l'appela *la loge de Zyrphée.* »

Le trébuchement de l'Ange terrestre est une allusion évidente à la chute de Cinq-Mars qui venait d'être arrêté à Narbonne. L'hôtel de Rambouillet devait prendre un bien vif intérêt à cet événement. Voiture, leur ami, attaché au duc d'Orléans, suivait la cour au nom de son maître qui prenait les eaux de Bourbon en feignant d'être malade : il put donc assister à l'arrestation de Cinq-Mars, et le 3 juillet suivant Julie recevait de lui une lettre désespérée que le premier nous avons fait connaître[1] : « Mademoiselle, Monsieur est perdu et tous ses gens d'une perte, à mon avis, infaillible et certaine. Voyez en quel état doit être mon esprit, etc. »

Enfin, il faut remarquer que Mme de Rambouillet déclare ici que par elle-même elle n'a aucune familiarité avec les Muses, et que n'ayant pas sous la main son carabin poëte, c'est-à-dire Arnauld de Corbeville, colonel des carabiniers, homme de guerre, homme de plaisir et homme de lettres, dont il a été tant question dans notre ouvrage, elle ne peut pas

1. *Madame de Sablé*, Appendice, p. 312.

répondre à Godeau en vers, et est forcée de lui écrire en prose. Cette déclaration est formelle, et cependant Tallemant dit positivement, et ce semble en parfaite connaissance de cause, que M[me] de Rambouillet « a fait quelquefois de bien jolis madrigaux » ; et il en cite un adressé à la duchesse d'Aiguillon pour lui rappeler la promesse qu'elle lui avait faite d'obtenir de son oncle le cardinal de Richelieu la permission de faire jouir la fontaine de l'hôtel de Rambouillet du grand conduit d'eau qui se pratiquait alors de la Seine au Palais-Cardinal. Déjà le cardinal avait cru de la bienséance de donner un peu de cette eau à Mademoiselle pour le parterre de son jardin du Louvre : M[me] de Rambouillet demandait de participer à la même faveur.

Orante, dont les soins obligent tout le monde,
Gardez que le cristal dont se forme cette onde
Qui dans le grand parterre a son trône établi [1],
A la fin ne se perde au fleuve de l'oubli.

Tallemant veut que ces vers soient de M[me] de Rambouillet. Nous en doutons fort. A leur correction, à leur noblesse, à leur harmonie, nous affirmerions qu'ils sont de Malherbe, le premier poëte de la belle Arthénice, qui a fait tant de vers pour elle, si nous savions de quelle époque ils sont, et s'ils avaient précédé la mort du grand versificateur. A son dé-

1. Le grand parterre du jardin de Mademoiselle. Tallemant, *ibid.*, p. 223.

faut, on peut fort bien les attribuer à Voiture ou à Godeau ou à Chapelain ou à Conrart ou à Mlle de Scudéry. Ménage, dans les notes de son édition de Malherbe[1], assure qu'elle se fit à elle-même cette épitaphe quelque temps avant sa mort :

Ici gît Arthénice exempte des rigueurs
Dont la rigueur du sort l'a toujours poursuivie;
Et si tu veux, passant, compter tous ses malheurs,
Tu n'auras qu'à compter les moments de sa vie.

Ces vers sont assez médiocres pour être de la noble marquise. S'ils sont d'elle, ils contiennent un bien triste jugement sur une des destinées en apparence les plus heureuses. Mme de Rambouillet avait vu mourir avant elle son mari et ses deux fils, et de cruelles souffrances empoisonnèrent la fin de ses jours.

II

En parlant de Mme Cornuel, tome II, chapitre XIV, p. 245-253, nous avons dit qu'il n'en subsistait qu'une seule lettre adressée à la comtesse de Maure, sur les ridicules de leur commun ami le marquis de Sourdis; cette lettre est de l'automne de 1659. Mme de Maure la trouva si plaisante qu'elle en voulut égayer la solitude et la tristesse de Mme de Ram-

1. Deuxième édition, de 1689, p. 513.

bouillet alors de plus en plus souffrante; elle la lui envoya donc avec un billet qui ne nous est pas parvenu, ce qui nous empêche de bien comprendre la réponse de la marquise. Cette réponse semble un peu alambiquée et n'est peut-être qu'obscure. On y voit au moins quel cas Mme de Rambouillet faisait de Mme Cornuel, et comment la lettre de celle-ci nous a été conservée. Mme de Rambouillet invita Mme de Maure à la communiquer au curieux Conrart pour le divertir un peu dans ses maladies. Mme de Maure le fit. Conrart ne manqua pas de copier la lettre de Mme Cornuel, et même le billet de Mme de Rambouillet qui contenait un mot pour lui auquel il avait été sensible. Nous reproduisons ici la lettre de Mme Cornuel, bien que M. de Montmerqué l'ait déjà publiée[1], parce qu'elle est la seule pièce à nous connue de la main de cette personne extraordinaire, et aussi parce que sans elle le billet de Mme de Rambouillet déjà fort obscur, faute de celui auquel il répond, serait absolument inintelligible.

Manuscrits de Conrart, t. XI, in-folio, p. 1293 et 1294.

LETTRE DE MADAME CORNUEL A LA COMTESSE DE MAURE.

« Ce 23 octobre 1659.

« Nous avons vu le marquis de Sourdis céans. Si M. le comte de Maure se récrie du portrait que j'en fis il y a

1. Tallemant, t. IV, p. 77.

quinze jours, ce n'est rien de le peindre de mémoire ; il en faut faire un sur l'original. Vous savez, Madame, qu'il n'y avoit pas trois semaines qu'il étoit parti de Paris, dimanche, qu'il arriva céans le matin. Il a donc vu quatre de ses maisons, Amboise, Tours, des religieuses proche de Tours; affermé et rehaussé des terres, vendu des hauts bois, gagné (cela entre nous) cent mille francs sur le marché avec le Roi; mais, s'il vous plaît, n'en dites rien. Il a bâti en deux maisons, abattu à Amboise, ordonné des levées de la rivière de Loire, avancé pour cela son argent, fait sa provision de vin, de bougie, et enfin tant de choses que reçu de l'argent [1] m'échappe de la mémoire, aussi bien que quelques légers arbitrages. Vous croyez donc, Madame, qu'à tout cela et n'être que deux jours en chaque lieu, il n'a pas eu de temps de reste? Excusez: il a fait un roman, vers, prose, aventures [2]. Je vous ai souhaitée à la lecture qu'il en fit faire à mon cadet [3]; car rien n'est pareil à un homme âgé, qu'il décrit veuf, dont toute la contrée est dépendante par la considération de son âge et de ses richesses. Sa femme est morte d'une maladie incurable, et, dès son vivant, chacun songeoit à l'épouser. Il le fait amoureux d'une personne qui se marie en diligence sans qu'il en sache rien. Cela est plaisant à nous qui savons l'histoire de Mme Le Coigneux [4]. Mais lui se remarie à une personne représentée comme vous ou Mme de Rambouillet, par les prières de toute la contrée; car ce n'est qu'un célèbre berger. Ce n'est qu'une des dix ou douze histoires de ce ro-

1. Il est vraisemblable que dans des lettres ou dans des conversations antérieures on avait demandé si M. de Sourdis avait reçu de l'argent.

2. On le peut croire; car il y a dans les Portefeuilles de Valant à la Bibliothèque impériale une foule de pièces de toute sorte du marquis de Sourdis.

3. Est-ce son fils ou son frère cadet? Personne ne dit que Mme Cornuel ait eu des enfants; il est donc plus vraisemblable qu'il s'agit ici d'un frère.

4. M. de Monmerqué rappelle que la sœur de l'avocat Galland, qui épousa en secondes noces le président Le Coigneux, fut très malheureuse dans cette union, d'après ce que nous apprend Tallemant.

man. De la même plume il prend un autre portefeuille, et a écrit même un traité de la grâce, un de la médecine, et quelqu'autre de la physique [1]. Dans le carrosse il fait des devises avec dom André, lesquelles mon ignorance ne connut que pour emblèmes très chétives. Je m'enhardis de lui dire; il en convint, mais disant qu'elles étaient meilleures ainsi qu'autrement pour mettre sur des cheminées. Vous ne vous étonnez pas s'il ne m'a pas demandé comme je me portois, ni dit un mot de ma maladie en sorte quelconque. M. l'évêque d'Orléans et M. d'Entragues dînèrent céans comme lui. Il arriva trois heures avant eux, et coucha céans deux nuits; les deux autres n'y firent que dîner. Ce fut pour traiter du raccommodement avec Monsieur que je ne vois pas si aisé à cause des gens qui l'approchent, qui ont des vues d'en éloigner le marquis de Sourdis, pour profiter de quelques-unes de ses dépouilles. Mais il vivra longtemps, quoique je l'aie trouvé aussi changé qu'il m'a pu trouver changée, s'il y a regardé; mais il y a lieu d'en douter, ne m'en ayant pas dit un mot. Dom André m'en voulut parler, il coupa le discours pour dire, comme vous savez, ce qu'il avoit dans sa tête. Vous le connoissez assez bien, et ne vous étonnez donc plus, ni moi aussi, s'il ne vous a jamais parlé de votre raccommodement avec M. le cardinal, et de tout ce qui s'en est ensuivi; car à la quantité de choses qui lui passent dans la tête, rien ne peut y demeurer assez de temps pour passer au cœur; les frivoles bouchent le passage aux sérieuses. »

DE MADAME LA MARQUISE DE RAMBOUILLET A MADAME LA COMTESSE DE MAURE, SUR LE SUJET DE LA LETTRE PRÉCÉDENTE DE MADAME CORNUEL.

« Paris, octobre 1659.

« Vous vous glorifiez, Madame, de ce que je me dois glorifier. Et en vérité, Mme Cornuel vaut trop; car rien n'est égal à

1. On les peut voir encore dans les Portefeuilles de Valant.

la description qu'elle vous a envoyée. Elle vaut mieux que tous les portraits qu'on a jamais faits, et si ce n'étoit, Madame, que je craindrois que vous croiriez peut-être que ce seroit mon intérêt qui me feroit parler, sachant bien que je ne puis espérer au mariage que tant que vous ne serez point veuve, je vous conseillerois de faire bien prendre garde que l'on n'empoisonnât monsieur votre mari. Tout de bon, je trouve qu'il en court fortune; car, comme vous savez, le personnage (M. de Sourdis) n'est pas méchant, à la vérité, mais il est brusque, et ce qui est fait est fait. Après tout, Madame, je vous rends mille grâces de m'avoir fait part d'une chose qui m'a plus fait rire que je n'avois fait il y a longtemps [1]. Je vous supplie que mon nom soit dans un coin de la première lettre que vous écrirez à Mme Cornuel. Vous ferez une grande charité au bon monsieur Conrart de lui envoyer ce portrait.

« 𝔛. »

III

Dans cette même année 1659, où toute la cour était allée aux Pyrénées pour le mariage du Roi avec l'infante d'Espagne, Marie Thérèse, Mme de Montausier, gouvernante de l'Angoumois et de la Saintonge, s'était avancée jusqu'à Bordeaux pour présenter ses hommages; et de là elle avait écrit à la comtesse de Maure une lettre qu'on verra tout à l'heure pour lui donner des nouvelles de Mlle de

1. On le voit ici: Mme de Rambouillet, si portée à se divertir de toutes choses était devenue triste par la continuité de ses souffrances.

Vandy qui accompagnait Mademoiselle; en même temps elle lui avait parlé d'une assez désagréable affaire que Mademoiselle avait eue, et l'avait aussi complimentée sur le gain de l'un des nombreux procès du comte de Maure. A ce sujet, elle lui avait raconté une petite anecdote sur sa fille, la petite de Montausier, depuis duchesse d'Uzès, qui, entendant parler un peu légèrement à quelqu'un de M. le comte de Maure, s'était emportée et avait pris énergiquement sa défense. Mme de Maure avait mandé tout cela à la marquise de Rambouillet qui lui répondit le petit billet suivant :

Manuscrits de Conrart, in-folio, t. XI, p. 1229.

DE MADAME LA MARQUISE DE RAMBOUILLET A MADAME LA COMTESSE DE MAURE.

« De Paris, le octobre 1659.

« C'est une grande honte pour moi, Madame, de n'avoir pas su le gain de votre procès, que par la lettre que vous a écrite ma fille. Cela me rend, ce me semble, bien indigne d'être grand'mère d'une telle demoiselle que la petite de Montausier. Mais, nonobstant ma sotte ignorance, je ne laisse pas de reconnoître mon sang en elle, vu la passion qu'elle a pour vos intérêts dont je lui sais fort bon gré [1]. Je suis fâchée que Mademoiselle ait une si fâcheuse affaire sur les bras [2]. Je crois qu'elle la doit pousser, et se justifier autant qu'elle le pourra. Je vous envoie des nouvelles

1. Voyez plus bas, p. 379, une lettre de Mme de Montausier.
2. Cette affaire est expliquée dans cette même lettre de Mme de Montausier.

que je crois que vous savez déjà; mais, vaille que vaille, je vous les envoie, Madame, à tout hasard. »

Conrart ne nous a pas conservé les nouvelles qu'annonce ici Mme de Rambouillet, vraisemblablement parce que la mère les tenait de sa fille, et qu'il gardait la lettre où sa fille les lui donnait. En revanche, nous trouvons dans Conrart une autre lettre de cette même année 1659, adressée à Mme de Rambouillet par Mlle de Vandy alors aux Pyrénées avec Mademoiselle. Comme Mme de Rambouillet, dans une lettre à Mme de Maure, que nous n'avons plus, avait dit mille choses agréables pour Mlle de Vandy, celle-ci en ayant eu connaissance s'empressa de la remercier et de lui dire le succès qu'avait eu à la cour sa petite-fille Mlle de Montausier.

Manuscrits de Conrart, ibid., p. 1227.

DE MADEMOISELLE DE VANDY A MADAME LA MARQUISE DE RAMBOUILLET.

« De Bordeaux, le septembre 1659.

« C'est une entreprise si hardie pour une personne comme moi, que celle de vous écrire, Madame, que je sens bien que je ne m'y serois jamais résolue, si je n'avois qu'à vous remercier du billet que Mme la comtesse de Maure m'a envoyé. Bien que j'y aie trouvé les plus obligeantes choses du monde à mon égard, je me serois contentée de la prier de vous en rendre de très humbles grâces. Mais je ne me saurois empêcher de vous parler de mademoiselle votre

petite-fille. En vérité, l'entrée qu'elle a faite à la cour est tout à fait digne de la nourriture que vous lui avez donnée; et l'on peut dire sans vous flatter qu'elle y a apporté tout ce que le reste des jeunes personnes y viennent chercher, ayant l'esprit tout fait et la grâce admirable. Par-dessus cela, elle danse comme Mme sa mère. Elle fit hier son coup d'essai, au bal chez Mademoiselle, où elle étoit une des plus agréables. Tout ce que je vois à craindre pour vous, c'est qu'elle soit trop galante, à cause des mauvais exemples qu'elle a dans sa maison. Je me trouve bien plus hardie que je ne pensois. A mesure, Madame, que j'écris, votre bonté me rassure. J'espère que vous me ferez l'honneur de me la conserver, puisque je serai toute ma vie avec tout le respect qui est dû à votre mérite et avec la plus grande passion du monde,

« Votre, etc. »

IV

LETTRES DE JULIE D'ANGENNES, MARQUISE, PUIS DUCHESSE DE MONTAUSIER.

La plus ancienne lettre que nous connaissions de Julie est du 2 juin 1637, adressée au cardinal de La Valette, un des plus particuliers amis de l'hôtel de Rambouillet, et dont il est si souvent question dans les lettres de Voiture. Malheureusement nous n'en pouvons donner qu'un bien court résumé, tel que nous le trouvons dans le catalogue du marchand qui l'a vendu [1]. Arnauld d'Andilly part

1. M. Charavay, Catalogue du 10 mars 1847, n° 360. 2 pages in-4°, cachets et soies.

pour rejoindre à l'armée le cardinal de La Valette. Elle ne veut pas le laisser partir sans rendre grâce à Son Éminence du chapelet qu'il lui a envoyé de Notre-Dame de Liesse, et qu'elle dira bien soigneusement pour sa conservation.

En 1639 [1], le 1er septembre, elle écrit à M. de Noyers pour lui demander des nouvelles de la Reine à qui elle a écrit aussitôt qu'elle a su son accouchement. Elle est bien en peine du bruit qui court que Sa Majesté est fort mal.

On sait par les lettres et les vers de Voiture, que le maréchal de Grammont qui, du vivant de son père, s'appelait le maréchal de Guiche, était très familier dans l'hôtel de Rambouillet. Aussi, en 1632, le comte et la comtesse de Maure ayant eu besoin du maréchal en quelque affaire qui dépendait de lui, Mlle de Rambouillet lui écrit en leur faveur le billet suivant [2]; il est daté seulement *le 10 juin*, mais un mot sur l'absence du grand écuyer Cinq-Mars met naturellement ce billet dans l'été de 1642; et une main ancienne a écrit dessus : *Lettre de Mlle de Rambouillet du 10 juin 1642.*

1. Catalogue d'une vente faite par l'Alliance des Arts, le 18 mars 1844 : lettre autographe signée, 2 pages in-4°, cachets et soies.

2. Catalogue de M. Charavay, 15 mars 1858, n° 345. 2 pages ; billet plié à la mode du temps, cachets intacts et encore les bouts de fil de soie qui entouraient le billet.

A MONSIEUR MONSIEUR LE MARÉCHAL DE GUICHE.

« MONSIEUR,

« Je vous conjure avec la plus grande affection du monde que M. et Mme la comtesse de More puissent recevoir la grâce qu'ils souhaitent de vous, et que je vous aie l'obligation de faire en leur faveur quelque chose de particulier. J'ai tant de confiance en l'honneur de votre amitié, que je me suis déjà vantée d'obtenir en ce sujet tout ce qui dépendroit de vous. C'est pourquoi je vous supplie très humblement, Monsieur, d'avoir soin de maintenir mon honneur, et de croire que la vanité que je me donne d'avoir crédit auprès de vous, n'est fondée que sur l'opinion que j'ai que vous connoissez parfaitement à quel point je vous honore, et combien je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissante servante,

« JULIE D'ANGENNES. »

Ce 10 juin.

« Je ne puis fermer cette lettre sans vous dire que j'ai ressenti en particulier pour l'amour de vous la nouvelle de l'absence de M. le Grand. »

Julie ne se doutait guère, en écrivant ces deux dernières lignes, que le grand écuyer ne quittait Paris que pour courir à sa perte. Cette lettre de Julie d'Angennes se rattache donc à celle que lui écrivit Voiture le 3 juillet suivant, et dont nous avons dit un mot, comme à celle de Mme de Rambouillet, écrite quelques jours après à Godeau, à Vence, et que nous avons donnée[1].

1. Plus haut, p. 351 et p. 353.

V

Voici maintenant des lettres que nous devons à Conrart, et de cette même année 1642, remplie de tant d'événements. On sait que Godeau, nommé successivement par Richelieu, évêque de Grasse et de Vence, ayant négligé du vivant du cardinal de faire confirmer canoniquement la réunion de ces deux évêchés sur sa tête, sollicita plus tard et en vain cette réunion. Lorsque le marquis de Fontenay-Mareuil fut, en 1642, nommé ambassadeur du Roi à Rome, Mlle de Rambouillet réclama ses bons offices en faveur de Godeau.

Manuscrits de Conrart, t. XIV, in-4°, p. 67.

« MONSIEUR,

« Vous voulez bien que je vous fasse souvenir des promesses que vous m'avez faites en partant, pour ce qui regardoit les intérêts de M. l'évêque de Grasse pendant votre séjour à Rome. Ce n'est pas que je craigne que vous les ayez pu oublier, ni que vous soyez refroidi dans la volonté d'obliger un homme de si grand mérite; mais n'ayant jamais rien eu à lui offrir pour récompense de mille obligations que je lui ai que ma faveur vers vous, je vous supplie de trouver bon que je me fasse un peu valoir, et que je lui persuade que mes très humbles supplications ont pu ajouter quelque chose à ce qu'il peut prétendre par lui-même. Je vous demande cette grâce avec une extrême passion, et celle d'être crue par vous pour la plus véritable

« De vos très humbles et très obéissantes servantes, etc. »

Le 29 mai 1642.

Le même jour elle mande à l'évêque de Grasse ce qu'elle vient de faire. Dans cette lettre, elle se montre affligée de la défaite que venait d'essuyer le maréchal de Grammont à Honnecourt, et elle annonce les mariages qui se préparent de Mlle de Bourbon et de Mlle de Brienne, d'un ton qui ne montre pas une personne fort empressée de les imiter.

Manuscrits de Conrart, ibid., p. 65.

A MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE GRASSE.

« MONSIEUR,

« Quoique je sois assurée que vous n'avez point besoin de ma faveur vers M. de Fontenay, et qu'il est disposé à vous rendre toute sorte de service en votre seule considération, je ne laisse pas d'écrire comme vous me l'avez ordonné. Je voudrois bien que ma lettre fût de l'air que vous la souhaitez; mais j'en doute fort, car je ne suis point en humeur de rien dire de galant. Mon style ne seroit propre présentement qu'à faire un lais piteux, tant je suis triste du malheur qui est arrivé à l'armée du maréchal de Guiche; ma consolation est que notre ami [1] n'y étoit point. Je crains bien d'avoir perdu dans cette déroute beaucoup de personnes où je prends grand intérêt. Cela me fait redire bien des fois,

« C'est Dieu qui tient en main le sort des combattants

et fait connoître que tout est vanité, sous le soleil. Je vous jure que si je puis jamais mépriser les violons [2] autant que la fortune, il n'y aura point de philosophe chrétienne ni morale qui me vaille. Je recommande à vos prières de

1. Vraisemblablement Arnauld de Corbeville, qui en effet n'était pas à Honnecourt.

2. Aveu de son goût pour la danse.

rompre ces cordes; car il n'y en a pas d'autres qui m'attachent fortement à la terre. Je me réjouis de n'avoir su votre mal que lorsqu'il a été passé; cela m'a ôté beaucoup d'inquiétude, car je sens pour vous, en cas de besoin, tout ce que peuvent faire les Chapelains, les Conrarts et les Angéliques. Croyez que leur affection n'a nul avantage sur la mienne que la régularité, et que je suis toujours, quoique je ne vous le die pas souvent, la plus véritable de vos amies et de vos très humbles servantes, etc.

« Mlle de Bourbon se marie le 1er de juin et Mlle de Brienne le 5. Jugez si je ne serai pas de bien des noces, et si après cela je me dois marier. »

« Le 29 mai 1642. »

Autre lettre à Godeau du 9 septembre de la même année, pour le remercier d'une pièce de vers qu'il lui avait adressée sur la mort d'une personne dont nous n'avons pas découvert le nom.

Manuscrits de Conrart, ibid., p. 68.

A MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE GRASSE.

« MONSIEUR,

« J'ai reçu le présent que vous m'avez fait avec des sentiments bien différents; car ils m'ont donné tout à la fois beaucoup de plaisir et beaucoup de douleur. Il me semble que je n'avois jamais si bien connu de quel prix étoit la perte que nous avons faite que par ce que vos vers m'en ont appris. Ils ont été reçus dans la loge d'Arténice avec tout l'applaudissement qu'ils méritent, et y seront conservés aussi longtemps qu'ils en seront dignes si les promesses de Zirfée s'accomplissent. Sans mentir, Monsieur, vous êtes un rare homme en toutes choses, et il n'y a que vous au

monde qui sache bien aimer. J'espère que vous me l'apprendrez; car il est impossible que l'on puisse avoir pour vous de médiocres sentiments d'estime et d'affection.

« Monsieur,

« Je suis de tout mon cœur, etc.

« J'ai montré vos vers à Mme de Longueville, qui en a été ravie. Elle m'a commandé de vous faire ses recommandations. Mme la Princesse est à Forges.

« Votre très humble et obéissante servante, etc. »

Le 9 septembre 1642.

VI

Mlle de Bourbon, à peine mariée, eut la petite vérole, mal contagieux qui faisait alors une très grande peur. Mlle de Rambouillet n'hésita pas à voir et à soigner l'illustre malade, dont la beauté sortit triomphante de cette épreuve. Mais la peureuse marquise de Sablé n'avait pas suivi cet exemple; non-seulement elle n'avait pas visité Mme de Longueville, mais elle craignait de rencontrer Mlle de Rambouillet, et celle-ci lui fit, à cette occasion, une petite querelle fort méritée qui donna naissance à une correspondance assez piquante que Conrart nous a conservée, et qu'ailleurs nous avons publiée[1]. Nous pouvons donc nous borner à donner ici les trois billets de Mlle de Rambouillet.

1. *Madame de Sablé*, chap. Ier.

Manuscrits de Conrart, tome XIV, in-4°, p. 57.

PREMIER BILLET.

« Mlle de Chalais[1] lira, s'il lui plaît, cette lettre à Mme la marquise au-dessous du vent. »

« MADAME,

« Je crois ne pouvoir commencer de trop bonne heure mon traité avec vous; car je suis assurée qu'entre la première proposition que l'on me fera de vous voir et la conclusion, vous aurez tant de réflexions à faire, tant de médecins à consulter et tant de craintes à surmonter que j'aurai eu tout loisir de m'aérier[2]. Les conditions que je vous offre pour cela sont de n'aller point chez vous que je n'aie été trois jours sans entrer dans l'hôtel de Condé[3], de changer de toutes sortes d'habillements, de choisir un jour qu'il aura gelé, de ne vous approcher que de quatre pas, de ne m'asseoir que sur un même siége. Vous pourrez aussi faire faire un grand feu dans votre chambre, brûler du genièvre aux quatre coins, vous environner de vinaigre impérial, de rue[4], d'absynthe. Si vous pouvez trouver vos sûretés dans ces propositions sans que je me coupe les cheveux, je vous jure de les exécuter très religieusement; et si vous avez besoin d'exemples pour vous fortifier, je vous dirai que la Reine a bien voulu voir M. de Chaudebonne[5], qui sortoit de la chambre de Mademoiselle de Bourbon, et que Mme d'Aiguillon qui a bon goût sur ces choses-là, et à qui

1. Dame de compagnie de la marquise de Sablé, devenue presque célèbre à la suite de sa maîtresse.
2. S'aérier, prendre l'air, chasser le mauvais air.
3. Où Mme de Longueville était malade.
4. Plante aromatique.
5. Chevalier d'honneur de Mme la duchesse d'Orléans, un des habitués de l'hôtel de Rambouillet. Voyez les Lettres de Voiture, *passim*.

l'on ne sauroit rien reprocher en pareils sujets, me vient de mander que si je ne la voulois aller voir, elle me viendroit chercher. »

SECOND BILLET.

« Je suis assez satisfaite que vous fassiez semblant de me vouloir voir : je vous garderai ce respect de ne vous prendre point au mot. Mais, ma très chère, imaginez-vous que Mme d'Aiguillon vit hier Mlle de Bourbon, et que je tire de là cette conséquence nécessaire que l'on ne craint jamais de voir ceux que l'on aime. Je voudrois avoir donné beaucoup, pour votre intérêt, et que cela ne fût point arrivé. »

DERNIER BILLET.

« Je suis ravie de voir que la plus honnête personne du monde ait pris, une fois en sa vie, une raillerie de mauvais biais, car si cela m'arrive jamais, je me sauverai par un si bel exemple, et s'il ne m'arrive point, j'en tirerai une grande vanité. Enfin, ma belle mignonne, quand vous devriez être plus mal satisfaite de cette lettre que de l'autre, il faut que je vous die que votre colère est un reste de cette humeur que vous aviez du temps de la première présidente de Verdun [1], et qu'elle a si peu de rapport à tout ce que vous êtes maintenant, que j'ai fait jurer cent fois Voiture pour croire ce qu'il me disoit, et, à l'heure qu'il est, il me vient de venir en l'esprit que vous me voulez attraper tous deux; et je ne vous dis point pour me justifier les raisons que j'avois préparées : elles sont trop claires pour que vous ne les voyiez point comme moi. Bonsoir; j'en dormirai en

1. Nicolas de Verdun fut premier président du parlement de Paris de 1611 à 1627. C'est à ce président de Verdun que Voiture a dédié la première pièce de vers qu'il ait faite à l'âge de quinze ans, l'*Hymnus virginis Astreæ*. Voyez ses Œuvres, t. II, p. 460.

repos, ce que je n'aurois pas fait, si mon esprit ne se fût ouvert à la fourbe que vous me voulez faire. Mme la Princesse m'a dit ce soir qu'elle vous a des obligations très grandes du soin que vous avez eu de Mademoiselle sa fille. »

VII

Julie d'Angennes fut mariée le 13 juillet 1645, à Charles de Sainte-Maure, marquis de Montausier; elle en eut d'abord une fille devenue duchesse d'Uzès, et en 1647 un fils auquel ils donnèrent le nom de Pisani. Ce fils semblait assurer l'avenir de la maison; et le marquis et la marquise de Montausier reçurent en cette occasion de nombreuses félicitations sur la naissance de cet enfant qui n'a pas vécu. Parmi ces compliments, nous en trouvons un en vers, au nom du prince de Condé, de La Moussaye et d'Arnauld, pendant qu'ils étaient encore en Catalogne; cette pièce bouffonne est évidemment de la main d'Arnauld, tant elle a d'analogie avec les autres vers du *poëte carabin* que nous avons publiés en ce volume, chapitre dixième, p. 71 et suiv. Voiture se chargea de répondre pour M. et Mme de Montausier; et cette réponse pleine d'esprit et de grâce se trouve à la page 165 de la première édition des *Poésies* de Voiture, 1650, in-4°, et p. 207 du tome II de l'édition de 1745. Mais il est impossible de l'entendre, de saisir aucune des finesses dont

elle est remplie quand on n'a pas sous les yeux la lettre même qui l'a fait naître. C'est pourquoi nous la mettons ici : elle augmente le nombre des vers jusqu'ici connus d'Arnauld, éclaire la jolie pièce de Voiture, et ajoute quelques détails à l'histoire de Mme de Montausier.

Manuscrits de Conrart, in-4°, t. X, p. 933.

LETTRE DE MONSEIGNEUR LE PRINCE ET DE MESSIEURS DE LA MOUSSAYE ET ARNAULD, A MONSIEUR LE MARQUIS DE MONTAUSIER ET A MADAME LA MARQUISE SA FEMME, SUR LA NAISSANCE DE MONSIEUR LE MARQUIS DE PISANI, LEUR FILS.

« Bien soit venu l'enfant nouveau,
Si frais, si gaillard et si beau;
Bien soit sa mère délivrée
Après tant de peine endurée;
Et bien soit à son père aussi,
Car sans père il ne fût ici.
Telle est du ciel la loi sévère,
Qu'il faut qu'un enfant ait un père;
On dit même que quelquefois
Tel enfant en a jusqu'à trois;
Et qui n'en voudroit rien rabattre
En pourroit compter jusqu'à quatre.

Mais venons à l'enfant nouveau,
Si frais, si gaillard et si beau.
En est-il un dessus la terre
Qui fût né plus près d'Angleterre,
Si Paris étoit à Calais,
Ou qu'il en fût encor plus près?
Je connois dans ses destinées
Qu'il vivra plus de cent années,
Et qu'il aimera le bon vin,
Le jeu, la guerre et Pelloquin.
De ses aïeux dans notre histoire
Il ternira toute la gloire :

Il sera l'appui de nos rois
Et le protecteur de nos lois.

Tel enfant ne se pouvoit faire
Que par son père et par sa mère,
Si ce n'étoit que par hasard
Sa grand'mère y pût avoir part,
Car elle est du sang de Vivonne,
Et de plus très belle et très bonne,
Et du temps qu'elle s'en mêloit
Très bons et très beaux les faisoit;
Car elle est du sang de Savelle,
Et de plus très bonne et très belle.

Pour sa mère, l'on n'en dit rien;
Son entretien fait notre bien.
Mais ce qui fait qu'il s'en faut taire,
C'est que l'on ne l'entretient guère;
Car qui pourroit l'entretenir,
Jamais on ne voudroit finir.
On diroit qu'elle vaut sa mère,
Et presqu'autant comme son père,
Et que son esprit et ses yeux
Sont un vrai chef-d'œuvre des cieux.

C'est ce qui fait que La Moussaye
Jour et nuit en son cœur essaye
De trouver la raison pourquoi
Elle a contre lui tant d'émoi [1];
Car il est serviteur fidèle
De son fils, de sa fille et d'elle;
Et pour le papa Montausier
Il iroit jusqu'à Saint-Dizier.

Pour Arnauld, qui sent que l'on l'aime;
Au diable s'il feroit de même :
Il n'iroit pas jusqu'à Conflan,
Ni pour papa ni pour maman.

Mais pour eux Monseigneur le Prince
Quitteroit bien cette province,

1. Tallemant, t. II, p. 247, prétend en savoir la raison qu'il n'est pas aisé de dire.

Et quoique son pauvre dada
Demeura court à Lerida,
Après avoir repris haleine,
Avec un picotin d'aveine,
Il iroit jusqu'à Carthagène
Pour servir la maman d'Angenne. »

VIII

On sait quelle fut, pendant la Fronde, la conduite de Montausier, et qu'il retint sous l'autorité royale sa province d'Angoumois et de Saintonge, malgré le voisinage de la Guyenne insurgée. Vers 1650, il se répandit le bruit que M. le Prince, qui négociait sa paix avec la cour, demandait la Saintonge et l'Angoumois pour La Rochefoucauld, dont le père avait eu autrefois ce gouvernement entre le ministère de Luynes et le second de Richelieu. Ce sacrifice d'un serviteur fidèle à un ancien ennemi mal rallié eût été une révoltante injustice : aussi disait-on que pour la couvrir, Mazarin songeait à faire Montausier duc et pair. Ce n'eût pas été là une suffisante compensation. Montausier voulait donc garder son gouvernement bien autrement important et fructueux; mais en même temps, quoiqu'en public il eût l'air de faire fi de la duché-pairie et qu'il dît avec son faste accoutumé qu'il ne pensait pas au brevet, que sa femme avait de bonnes jambes, et qu'elle se tiendrait bien debout à la cour, ainsi que nous l'avons rapporté en ce volume à l'article de Montausier,

chapitre neuvième, p. 46, sur la foi de Tallemant, il eut soin de faire écrire confidentiellement à Mazarin par sa femme que, sans qu'on lui ôtât son gouvernement, il se croyait plus de droit que bien d'autres au titre de duc : pétition peu dissimulée qui se trouve dans une lettre de Mme de Montausier au cardinal Mazarin, écrite d'Angoulême le 20 juin, probablement de l'année 1659. Cette lettre importante, autographe et signée, de 5 pages in-4°, a été sous nos yeux, et elle a passé dans une vente faite par M. Charron en 1844. Nous en empruntons le résumé suivant au catalogue.

N° 13. Mme de Montausier au cardinal Mazarin. Angoulême, ce 20e juin : « Je vous rends peu souvent mes devoirs, étant persuadée qu'ils sont plus propres à vous importuner qu'utiles à vous témoigner ma passion à votre service, étant presque assurée que vous la connoissez telle qu'elle est... » Mme de Montausier espère que son absence ne changera rien à son amitié pour elle, et lui dit qu'on lui mande de Paris que M. le Prince prétend par la paix faire avoir le gouvernement de son mari à M. de La Rochefoucauld : « Quoique je ne puisse rien craindre du côté de la Reine ni du vôtre là-dessus, l'on m'a dit que l'on vous vouloit persuader que vous nous procurerez des choses que je serois aussi aise d'avoir; mais je vous assure que l'envie d'être duchesse, quoique je me voie debout, derrière tout ce qui marchoit dix pas après moi quand je suis venue au monde, ne me tente point en ce rencontre. Je crois que M. de Montausier et moi avons fait tout ce que nous avons dû pour obtenir les dignités de la bonté de la Reine, sans les acheter si cher; et pour moi, je vous avoue, Monsei-

gneur, que je me persuade toujours que, puisque vous en avez procuré à M. de Vitry et à M. de Nermoutier pour l'amour de Mme de Chevreuse et de Mme de Montbazon, que vous en pouvez procurer à vos amies et servantes. »

IX

Les Manuscrits de Conrart contiennent une petite correspondance de la comtesse de Maure et de Mme de Montausier en cette même année 1659. Il y est fort question de ce qui se passait alors aux Pyrénées, de détails domestiques et surtout des petites affaires que se faisait sans cesse la comtesse de Maure, la plus honnête femme du monde, mais d'une fierté ombrageuse et toujours sur le qui-vive. La collection à peu près complète que nous avons rassemblée des lettres de Mme de Maure, nous a initié à la plus grande partie de ces querelles; mais il serait trop long de les éclaircir ici où la personne qui nous occupe est Mme de Montausier.

. *Manuscrits de Conrart*, t. XI, in-folio, p. 1309.

« D'Angoulême, le 13 juillet 1659.

« Je vous demande pardon, ma chère sœur [1], si votre aventure m'a fait rire huit jours durant; car de songer qu'après avoir pris toutes vos précautions vous trouvez Mme de Villars[2] aux premiers pas que vous faites dans le

1. Nom de tendresse que se donnaient alors les femmes qui avaient été élevées ensemble ou qui avaient eu de bonne heure une grande intimité.

2. La spirituelle marquise de Villars, la sœur de la mère Agnès la carmélite, ambassadrice en Espagne, auteur de lettres bien remarquables, et la mère du fameux Villars, le vainqueur de Denain.

monde, et ensuite cette affaire-ci, cela montre que la sagesse humaine est souvent confondue par la fortune. Mais, tout de bon, je suis ravie que cette entrevue se soit faite, et de si bonne grâce. Je crois que cela étoit nécessaire. M. de Montausier et moi nous avons trouvé votre lettre comme toutes celles que vous avez accoutumé d'écrire. Je vous assure que personne ne l'a vue que nous. Si j'avois eu un moment de repos, je me serois bien donné l'honneur de vous écrire plus tôt; mais six jours après être arrivés ici, où nous avons eu toute la province à recevoir, nous sommes retournés voir M. le Cardinal qui a passé à cinq lieues d'ici. Il a fallu assembler toute la noblesse pour sa réception, et se tourmenter furieusement par le plus grand chaud du monde; de sorte que je crois aussi bien que Mlle de Vandy que je suis bien plus forte que je ne pense; car je me porte fort bien de tout ce tracas [1]. Je ne vous pourrai apprendre apparemment que les nouvelles que vous savez déjà, que dom Louis [2] sera le 25 à Iron, que M. le Cardinal et lui se verront dans un couvent de Minimes, qui est entre ce lieu-là et Saint-Jean de Lus, mais pourtant sur les terres de France; que les nièces demeureront à La Rochelle; et que Mlle Marie est aussi triste pour le moins que le Roi [3]. Adieu, ma chère sœur; donnez-moi, je vous supplie, quelquefois de vos nouvelles, et me croyez, avec toute la passion imaginable, votre très humble et très obéissante servante,

« JULIE D'ANGENNES. »

« Monsieur de Montausier et ma fille vous assurent de

1. Tome Ier, chapitre sixième, p. 298, Mlle de Scudéry dit de Mme de Montauzier : « Je ne pense pas qu'elle ait jamais été enrhumée en un jour où il y ait eu un divertissement à recevoir, et si je l'ai vue quelquefois malade, ç'a été en certains temps mélancoliques où il n'y avoit rien d'agréable à faire. »

2. D. Luis de Haro, le plénipotentiaire espagnol.

3. Confirmation certaine de l'amour réciproque de Marie Mancini et du jeune Louis XIV; d'où la vraisemblance du mot attribué à la jeune Mancini, quand Louis XIV vint prendre congé d'elle les larmes aux yeux : « Vous m'aimez, vous pleurez, et je pars. »

leurs obéissances. Nous vous demandons tous de faire nos compliments à M. le comte de Maure, s'il est à Paris. »

Autre lettre du même genre qui débute encore par une obscure tracasserie de la comtesse de Maure. Mme de Montausier parle avec une indifférence plus ou moins sincère des brigues que l'on fait aux Pyrénées pour être nommée dame d'honneur de la future Reine; pour elle, elle annonce *qu'elle se retire bien honnêtement à Angoulême.*

Manuscrits de Conrart, ibid., p. 1229.

« De Bordeaux, 2 octobre 1659.

« Je ne m'étois pas avisée de *ma cousine la duchesse*, mais l'on vous peut dire que *se non è vero è ben trovato*. Vous êtes la plus merveilleuse femme du monde pour déterrer les choses, et je crois qu'il est plus sûr d'aller à vous qu'au devin. L'on parle fort ici de la quantité de dames qui ont prétendu et qui ont été refusées; mais on ne juge point encore qui sera l'élue [1]. Je crois que vous en saurez plus tôt des nouvelles que moi; car celles de Tolose iront plus droit à Paris qu'à Angoulême où je me vais retirer bien honnêtement; car je vous ai dit d'abord qu'à moins que la cour soit à quatorze lieues de moi, je ne l'irois pas chercher. La pauvre Mlle de Vandy [2] a un peu de regret à moi, et moi beaucoup à elle. Je crois que vous aurez déjà su l'histoire que l'on a faite à Mademoiselle sur le mariage de M. de Savoie, et comme l'on l'accuse d'avoir mis le désordre dans cette cour pour rompre le mariage de mademoi-

1. C'est-à-dire qui sera dame d'honneur de la jeune reine Marie-Thérèse.
2. Elle accompagnait Mademoiselle dans ce voyage.

selle sa sœur [1]. Pour moi, cela me paroît sans nulle vraisemblance; elle s'en défend au dernier point, et est bien résolue de pousser l'affaire à bout pour s'en justifier. Je trouve qu'elle a grande raison. Je ne vous dis rien des nouvelles générales; car vous les saurez sans doute par d'autres. Mais je vous supplie, ma chère sœur, de dire à M. le comte de Maure, que je suis si satisfaite de Bordeaux [2] que l'on ne le peut être davantage. J'y ai reçu mille civilités, et j'y ai trouvé de fort honnêtes gens. Je crois qu'il y a trop d'intérêt à vous dire ce que ma fille fit là-dessus; car vous la jugerez digne d'être votre héritière [3]. Elle entendoit un gentilhomme qui disputoit contre M. de Montausier en faveur de M. de Neufvy, et accusoit M. le comte de Maure de poursuivre cette affaire par intérêt [4]. Vous ne doutez pas qu'il ne fût en bonne main pour être bien rembarré. Mais cette petite fille devint rouge comme du feu, et dit à la présidente de Nesmond avec qui elle jouoit au hoc : « Pour moi, Madame, il faut que je sorte d'ici; car je ne puis durer à voir un homme assez injuste pour accuser M. le comte de Maure, au lieu de le louer de la plus belle action du monde [5]. » Vous m'avouerez que votre fille n'auroit pu mieux dire que cela. Je vous supplie de dire à Mme de Choisy [6] que je lui mande que l'infante joue tout le jour. Je suis votre très obéissante servante, et de M. votre mari. Le mien et ma fille vous assurent de leurs respects, etc. »

1. Voyez les *Mémoires* de Mademoiselle. — C'est l'affaire dont parle Mme de Rambouillet dans une lettre précédente; plus haut, p. 360.

2. Le comte de Maure avait été à Bordeaux pendant la Fronde.

3. La comtesse, comme nous l'avons dit, était très fière, et toujours prête à se révolter à la moindre ombre d'injustice.

4. Encore quelque procès du très processif comte de Maure.

5. Voyez plus haut, p. 360, un billet de Mme de Rambouillet. Tallemant rapporte aussi plusieurs reparties piquantes de la petite Montausier, t. II, p. 252, etc.

6. Sur Mme de Choisy, femme du chancelier de Monsieur et amie de Louise-Marie de Gonzague, reine de Pologne, voyez *Madame de Sablé*, ch. II.

X

L'Histoire d'Alcidalis et de Zélide qu'on trouve dans les éditions de Voiture [1], et qui semble aujourd'hui bien fade, fit de son temps les délices de l'hôtel de Rambouillet, et eut même plus tard un assez grand succès lorsqu'elle parut. Tallemant nous apprend ce qui donna lieu à l'invention de cette histoire, tome II, p. 235 : « Mlle de Bourbon (depuis Mme de Longueville), qui étoit de beaucoup plus jeune (que Mlle de Rambouillet), et qui étoit encore enfant, la tourmentoit tous les jours pour lui faire des contes. Mlle de Rambouillet ayant épuisé toutes les nouvelles qu'elle avoit pu trouver, s'avisa d'en composer une. Elle fit cette petite histoire de Zélide et d'Alcidalis, dont il est fait mention plus d'une fois dans les lettres de Voiture. On dit qu'une nuit qu'elle ne pouvoit dormir elle l'inventa, et que Voiture se chargea de la mettre par écrit. Il en a fait la plus grande partie. Je n'ai pu la voir, parce qu'on l'a portée par mégarde à Angoulême. » En effet, cette histoire ayant été laissée imparfaite par Voiture, était restée manuscrite, et elle avait été retenue par Mme de Montausier, à laquelle elle appartenait. Elle

1. Édition de 1745, t. II, p. 275, etc. On ne voit pas pourquoi M. Ubicini l'a omise dans son édition de 1855. M. Roux a bien fait de maintenir ce long morceau de prose de Voiture, même tout inachevé qu'il est, dans son édition de 1856.

n'avait pas fait partie de la première édition des œuvres de Voiture donnée par son neveu Pinchesne en 1650, et elle ne vit le jour que dans les *Nouvelles Œuvres* de Voiture en 1659, c'est-à-dire deux ans après que Tallemant écrivait ses Historiettes. Dans l'Avertissement du libraire au lecteur, on voit qu'on eut de la peine à obtenir de Mme de Montausier la permission d'imprimer « un ouvrage où elle a tant de part », et on y déplore que cette histoire reste inachevée, « à moins, est-il dit, que le même esprit à qui la gloire de l'invention en est due, voulût donner la pièce tout entière de sa façon. » Tout cela est confirmé et rendu authentique par les deux lettres qui suivent, et le propre témoignage de Mme de Montausier : elle a l'honneur de l'invention, si honneur il y a ; elle en avait écrit quelque chose ; mais la plus grande partie est de la main de Voiture. Lorsque cette histoire parut en 1659, la comtesse de Maure qui la lut à Paris, adresse ce compliment à Mme de Montausier encore à Angoulême.

Manuscrits de Conrart, ibid., p. 1241.

3 décembre 1659.

« Quelque plaisir que j'aie toujours à recevoir de vos lettres, je n'aurois pas eu tant de peine à m'en passer à cette heure qu'en un autre temps, puisque vous êtes de retour pour moi depuis cinq ou six jours par le moyen d'Alcidalis, qui m'est apparu lorsque j'y songeois le moins. J'en avois

eu de fort mauvaises nouvelles, ayant su la conjuration que vous avez faite contre lui [1], et enfin ç'a été pour moi une vraie résurrection. Mais pensez-vous qu'on vous puisse pardonner d'avoir voulu priver le monde d'un si grand plaisir? Je ne vois pas que vous puissiez réparer cela qu'en vous résolvant à le lui donner tout entier. Ce seroit un terrible dommage qu'une si belle chose demeurât imparfaite, et l'on sait bien que qui a pu l'inventer peut l'achever en se jouant. En vérité, vous devriez donner ce divertissement aux autres, en vous le donnant à vous-même, pendant le séjour que vous faites hors de Paris; et si vous n'entendez pas aussi bien la guerre que fait Mlle de Scudéry [2], vous avez auprès de vous un assez bon secours [3] pour les combats par mer et par terre (car nous ne devons pas douter qu'Alcidalis n'en ait fait plusieurs, outre ceux que nous voyons qu'il a déjà faits); de sorte que, si le monde m'en veut croire, on ne prendra aucune excuse en paiement là-dessus. Sachez au reste que je n'ai pas eu besoin du secours de l'auteur [4] pour vous reconnoître : je vous ai tout aussitôt reconnue à ces grâces secrètes qui vous ont fait être l'inclination de tout le monde, à ce charme et à ce son de voix; car pour les autres louanges, encore qu'on sache assez qu'elles vous appartiennent très bien, elles pourroient autant se trouver propres à quelques autres qu'à vous; mais pour celles-ci elles vous sont, à mon gré, si particulières, que je ne vois pas qu'on pût jamais prendre Zélide pour une autre que pour vous, etc. »

1. Il est donc certain qu'en 1650 Mme de Montausier avait refusé la communication du manuscrit qu'elle possédait.

2. Voyez t. Ier, les descriptions du siége de Dunkerque, du combat de Charenton, de la bataille de Lens, et de celle de Rocroy. Ces descriptions étaient dans leur temps fort appréciées.

3. Dans son mari, qui était lieutenant général.

4. Voiture a peint Julie dans Zélide, et même il en avertit.

RÉPONSE DE MADAME LA MARQUISE DE MONTAUSIER.

« D'Angoulême, 8 décembre 1659.

« Si quelque chose me pouvoit encourager à rechercher l'histoire d'Alcidalis, c'est le cas que vous en faites; car, outre que j'ai un désir fort naturel de vous plaire, il faut assurément que ce que vous louez soit louable. Mais, ma chère, n'êtes-vous pas persuadée que le pauvre Voiture en a tout l'honneur, et que ce qui est de moi [1] n'auroit jamais été remarqué sans lui? Au reste, je n'aurois jamais compris d'où pouvoit venir le grand honneur que vous faisiez à ma fille, sans que par le même ordinaire ma sœur [2] m'écrivît que tout Paris croyoit qu'elle s'alloit marier. Mais je vous assure qu'il n'y a pas un mot de vrai et que je ne vous en ferois pas finesse. Depuis qu'elle est née, tout le monde l'a destinée à M. de Foix, et je ne serois pas marrie que la voix du peuple fût la voix de Dieu. Mais comme je ne marierai ma fille pour chose du monde avant dix-huit ans, il y a apparence qu'il sera marié avant cela [3]. Je vous suis bien obligée de m'avoir souhaitée à votre dîné, et à M. le marquis de Sourdis. Je vous supplie de l'en remercier de ma part, et de faire de grands compliments à Mme de Chavigny. Tout de bon, je l'aime fort et lui suis obligée. Je vous la serai au dernier point, ma chère sœur, si vous êtes persuadée que je vous honore plus que personne au monde ne sauroit faire. Au reste, Mme de Gamaches [4] est tendre, et en vérité, je la crois sainte. M. de Montausier et votre nièce [5] vous assurent de leurs obéissances, etc. »

1. Donc il y avait quelque chose d'elle, outre l'invention.

2. Mme de Grignan.

3. Mlle de Montausier épousa le duc d'Uzès.

4. Mlle de Brienne, la fille du secrétaire d'État. Voyez les portraits de son père et de sa mère, et aussi le sien par elle-même dans les *Divers Portraits*.

5. Est-ce la nièce de Mme de Maure, Mlle de Vandy, alors dans les Pyrénées, ou ne serait-ce pas plutôt la fille même de Mme de Montausier, qui, entendant ces deux dames se traiter de sœur, appelait peut-être en badinant la comtesse de Maure sa tante.

Mme de Montausier ayant été nommée gouvernante des enfants du Roi, et M. le dauphin étant venu au monde en 1661, la comtesse de Maure s'empressa d'en faire ses compliments à son amie, qui se montre sensible à ces attentions.

Manuscrits de Conrart, t. IX, p. 741.

DE MADAME LA COMTESSE DE MAURE A MADAME DE MONTAUSIER SUR SA NOMINATION.

« Septembre 1661.

« Vraiment, ma chère sœur, il faut bien que je sois des premiers à vous écrire dans une occasion où il seroit difficile de pouvoir retenir sa joie. On étoit si peu accoutumé à voir les charges données selon le mérite, qu'encore que j'aie toujours fait de grandes exclamations qu'on pût penser à d'autres, ayant une Mme de Montausier devant les yeux, je ne laisse pas de regarder ceci comme un événement qui a quelque chose d'extraordinaire; et, de la façon que j'ai toujours parlé là-dessus, je m'attends bien qu'on viendra se réjouir à l'hôtel de Troyes [1] aussi bien qu'à l'hôtel de Rambouillet. Il faut, au reste, que je vous die que Mlle de Montausier a tant d'esprit que l'autre jour que je l'entendis parler entre Mme votre mère et moi, je songeois toujours que je n'avois jamais rien vu de tel à son âge. Je ne vous dis rien de M. le comte de Maure; il veut vous faire ses compliments lui-même; mais vous voulez bien que je vous fasse ici les miens à M. votre mari, non-seulement sur la joie qu'il a de vous voir traitée de la cour comme vous méritez de l'être, mais encore sur ce que son mal a si peu duré.

1. Hôtel de la rue d'Enfer que vint habiter la comtesse de Maure pour être près de son amie, Mme de Sablé, qui demeurait à Port-Royal. Scarron et sa femme habitèrent aussi quelque temps cet hôtel de Troyes.

Adieu, ma chère sœur, conservez-vous bien dans le retour de votre santé, afin qu'elle revienne bientôt aussi bonne que je vous la souhaite. Mme de Choisy a eu raison de vous dire que les pêches et les melons, avec les verres d'eau, ont rendu la mienne fort bonne; mais j'ai si peur que cela ne dure guère que je ne m'en ose vanter, etc. »

DE MADAME LA COMTESSE DE MAURE A MADAME LA MARQUISE DE MONTAUSIER SUR LA NAISSANCE DE MONSIEUR LE DAUPHIN.

« 3 novembre 1661.

« Parce que j'ai la réputation d'une écriveuse, encore que je n'écrive plus volontiers comme autrefois, vous ne trouveriez pas bon que je remisse à M. le comte de Maure le compliment que l'on vous doit sur la naissance de M. le dauphin. Je vous dirai donc, ma chère sœur, qu'il me semble que je m'y intéresse encore un peu plus par votre intérêt que par celui d'une bonne Françoise, quoi qu'il soit vrai que je fais fort bien mon devoir là-dessus, sans prétendre pourtant d'aller si avant que M. le comte de Maure. Je ne sais si vous savez que nous lui disions autrefois, Mme de Sablé et moi, en de certaines occasions : vous voilà-t-il pas avec votre gauloiserie? Mais dans la vérité, cette gauloiserie-là lui a donné une joie extraordinaire. Cependant il a été Frondeur, et nous n'avons point été Frondeuses. Cela veut dire qu'on ne peut fuir sa destinée. Mais parce que vous n'avez pas tant de loisir qu'autrefois de lire des sornettes, je veux finir tout court en vous assurant, ma chère sœur, que Mme votre mère n'aura guère plus de joie que moi quand vous reviendrez à Paris [1], etc. »

1. Ainsi Mme de Montausier avait été nommée gouvernante du dauphin, étant encore à Angoulême. Il ne semble donc p qu'elle se soit fort agitée pour obtenir cette place.

RÉPONSE DE MADAME DE MONTAUSIER A MADAME LA COMTESSE DE MAURE.

« De Fontainebleau, 30 septembre 1661.

« Vraiment, je m'en fie bien en vous et en M. le comte de Maure pour faire valoir vos amis en de telles occasions. Je vous assure, ma chère sœur, que s'il était vrai que mon mérite m'eût attiré quelque bonne fortune, j'en aurois une double joie pour votre intérêt à tous deux; car on pourroit espérer de vous voir un jour les plus grands seigneurs du monde. Je ne vous saurois dire tout ce que je sens pour les bontés que vous me faites l'honneur de me témoigner l'un et l'autre; et quoique j'attende le frisson, car ma fièvre s'est avisée de se mettre en tierce depuis huit jours, je ne puis m'empêcher de vous donner cette petite marque de ma reconnoissance en commun. M. de Montausier vous auroit remerciée en son particulier et M. votre mari, s'il n'étoit pour le moins aussi languissant que moi. Nous vous assurons de nos obéissances,

« JULIE D'ANGENNES. »

« Comme je faisois écrire cette lettre [1], j'ai reçu votre seconde, dont je ne vous saurois assez rendre grâces, non plus que du billet que vous m'avez envoyé de M. le duc de Mortemart; car il m'a tout à fait plu. Je vous conjure, ma bonne, de l'en vouloir remercier en mon nom. L'imagination de Mme d'Aumont est admirable : jamais personne n'a pensé les choses si juste que vous. J'aime bien mieux ma fille depuis que vous m'avez mandé que vous l'avez trouvée à votre gré. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. »

1. Elle n'avait pu écrire de sa main à cause du frisson qui l'avait prise.

NOTE DEUXIÈME.

LETTRES ET POÉSIES NOUVELLES DE SARASIN.

Nous avons pris plaisir à rechercher dans les manuscrits de Conrart, et nous y avons recueilli avec soin les lettres et les vers du successeur de Voiture qui avaient échappé aux précédents éditeurs, à Ménage, auteur de la première édition, in-4° 1656, et à son secrétaire qui donna les *Nouvelles œuvres de M. Sarasin*, deux volumes in-12, 1674. Déjà nous avons tiré des manuscrits de Conrart une lettre de Sarasin à Mlle de Scudéry, du 30 décembre 1650, pendant qu'il était à Stenay avec Mme de Longueville, et cette lettre nous a fait voir qu'elles étaient les relations de Sarasin avec le Samedi avant la Fronde [1]; les lettres que nous allons mettre au jour nous le montreront en commerce avec deux personnages diversement célèbres du XVIIe siècle, Scarron et Balzac.

Parmi les lettres de Scarron, on en trouve une, édit. d'Amsterdam, in-12, 7 vol., 1752, Ier volume, p. 191, adressée à Sarasin, sans date, et qui paraît assez obscure, faute de la lettre à laquelle elle répond. Or cette lettre de Sarasin est dans un ma-

1. Voyez t. Ier, chapitre Ier, p. 49, et t. II, chap. XIIIe, p. 209.

nuscrit de l'Arsenal, séparé mal à propos de la collection de Conrart, dont il fait partie, et intitulé : *Mélange de prose et de vers*, BELLES-LETTRES FRANÇAISES. Elle y est à la p. 121, datée de janvier 1652, quand Sarasin était à Bordeaux avec Mme de Longueville, dans la seconde et dernière guerre de Guyenne. La suscription est : *à l'abbé Scarron*, ce qui prouve que Scarron avait encore le bénéfice que Mme de Hautefort lui avait fait obtenir de Lavardin, évêque du Mans, et qu'il ne perdit qu'à son mariage avec Mlle d'Aubigné. On ne sait pas bien l'époque précise de ce mariage que l'on met tantôt en 1650, tantôt en 1651. Il est certain qu'il est postérieur à cette lettre de Sarasin et à la réponse de Scarron, qui toutes deux sont des premiers mois de 1652. Ni dans l'une ni dans l'autre il n'est question de mariage. Scarron est tout occupé de la nouvelle compagnie des Indes, et Sarasin d'une jolie Bordelaise nommée Mlle de Viger.

DE MONSIEUR SARASIN A MONSIEUR L'ABBÉ SCARRON.

« Du janvier 1652.

« MONSIEUR,

« Il n'est bruit ici que de vos merveilles. J'y ai trouvé tant de bouches qui en parloient, et tant d'oreilles qui écoutoient ce que je leur en voulois dire, que je ne doute plus que ce que l'on a chanté de la Renommée ne soit véritable, et il ne tiendra qu'à vous de venir ici jouir de votre réputation. Il y a bien des gens qui prendroient la poste sur un tel avis, et qui partiroient du bout du royaume pour

recevoir les louanges d'une ville à qui toute l'Europe en donne si justement. J'ai même vu la saison où, pour moins de choses, vous eussiez hasardé de plus grands voyages :

> Qualis eras bonæ
> Sub regno Cinaræ [1],

du temps que vous écriviez les poulets de Mlle Coquille, que l'ami Rosseteau vous accompagnoit de nuit, et que vous passiez pour le meilleur baladin du Mans. L'étude et les Muses vous ont fort gâté, et, depuis que vous êtes auteur, vous êtes devenu si glorieux que rien ne vous peut plus remuer de votre chaise. Je pense même que quand il s'agiroit de vous entendre canoniser par la bouche du saint père, vous n'en voudriez pas faire trois pas, bien loin de courir deux cents lieues pour ouïr seulement dire que vous avez de l'esprit, et encore par des gens que Martial appelle grossiers. Ne vous y trompez pourtant pas : nos Bordelois ne sont plus ceux de Martial, et je vous puis assurer qu'il n'y a pas à présent un peuple qui ait plus de vivacité. Mais parmi tant de bouches qui vous louent ici, il faut que je vous die qu'il s'en trouve une qui sans doute est une des plus belles et des plus éloquentes du monde. Si je voulois la décrire à votre mode, je vous dirois que la Déesse qui persuade se repose sur ses lèvres entre des perles dont la candeur et la pureté font honte à celles de l'Orient, et sur des feuilles de rose, mais de ces roses que le printemps choisit pour se couronner. En cet état (si vous me permettez d'y ajouter une pointe, vous qui les avez tant aimées et qui donniez retraite dans votre chambre à Mairet et à l'abbé de Franquetot, lorsqu'ils s'y réfugioient pour en dire, ne trouvant plus personne ailleurs qui en voulût écouter), je puis vous assurer que votre nom est là en fort bonne odeur, et que vos éloges en sortent tout parfumés; mais, Mon-

1. Horace, Carm. IV, 1.

sieur, c'est de ce simple parfum que le zéphir cueille sur les fleurs, et ce sont des éloges sans art que j'aimerois bien autant que ceux de l'Académie. Ce n'est pas que l'esprit de l'aimable personne qui vous les donne n'ait été fort cultivé; mais c'est que la naïveté en fait le principal ornement, et qu'ayant beaucoup lu il semble que la nature seule lui ait tout appris; car, au reste, il n'y a rien de si juste que ses sentiments, rien de si sain que ses opinions, rien de si réglé que sa conversation où la raison est toujours la maîtresse de l'esprit qui brille sans éblouir, et qui, parmi cent jolies choses qu'il fournit à tous moments, n'en laisse pas échapper une que le jugement n'ait approuvée. Si vous en voulez davantage, je vous dirai encore que cette agréable fille ne connoît pas seulement les vertus, mais de plus qu'elle les pratique; que les qualités de son âme sont aussi avantageuses que celles de son esprit; qu'elle en a même qui sont au-dessus de son sexe, et que s'il était permis de louer de valeur une humeur aussi modeste et aussi retenue que la sienne, elle a fait des choses, pendant le siége de Bordeaux, qui pourroient donner de la jalousie à Camille et à Clorinde; enfin, sa beauté est surprenante, son air galant, sa taille admirable, sa personne précieuse, et pour tout dire, elle plaît infiniment à Mme de Longueville qui, comme vous savez, est le modèle de la perfection de son sexe, et la première femme du monde. J'ai été bien aise de vous envoyer ce portrait, puisque vous n'êtes pas d'humeur à en venir voir l'original, et que d'ailleurs cet original dit fort spirituellement que, ne vous croyant pas si sage que Salomon, il n'est pas raisonnable d'entreprendre pour vous une si longue pérégrination que celle de la reine de Saba. Je ne m'aperçois pas, cependant, que j'ai oublié à mettre l'âge et le nom au bas du tableau, et de vous écrire que Mlle de Viger sort à peine de l'enfance. J'y dois ajouter de plus, qu'encore que la peinture en soit mauvaise, elle ne laisse pas de ressembler, et que la main

qui en a tracé les traits, a été plus sévère que flatteuse; au moins devez-vous croire qu'elle n'a pas été corrompue; et en effet, quoiqu'il semble difficile de voir sans passion une personne si dangereuse, ce n'est pourtant pas une chose malaisée à un homme qui n'en sauroit sentir que pour son repos, et qui ne connoît rien au monde pour qui il voulût donner sa liberté. Je me confirme tous les jours dans ce dessein, et je pense que Pharaon n'avoit pas le cœur plus endurci pour le ciel que je l'ai pour la galanterie, et Mlle de Viger pour les galants. Mais pour vous qui l'entendez si bien, il est aisé de juger que lui ayant tant d'obligations, vous ne la laisserez pas sans un remerciement, et que vous vous offrirez de payer de l'immortalité l'illustre approbation qu'elle vous donne. Faites-le pourtant de sorte qu'elle puisse lire tout ce que vous lui écrirez; car je vous avertis, entre nous, que ses yeux, qui sont fort beaux, sont aussi fort chastes, qu'elle ne prend jamais vos ouvrages qu'en tremblant, et que je l'ai vue passer souvent des pages entières sans les regarder, de peur de faire un mauvais rencontre. Je connois de nos amies et des plus sévères qui ne seroient pas si scrupuleuses.

«Je suis, Monsieur, votre, etc.»

Nous joignons à cette lettre la réponse de Scarron, telle qu'elle est dans le manuscrit de l'Arsenal, bien qu'elle soit déjà imprimée.

RÉPONSE DE MONSIEUR L'ABBÉ SCARRON A MONSIEUR SARASIN.

« Du 8 février 1652.

« Il faut que vous n'ayez guère d'affaires dans votre royaume de Bordeaux, de vous amuser à m'écrire; ou que Mlle de Viger vous tienne bien au cœur de m'avoir fait un si magnifique récit de tous les beaux exploits qu'elle est

capable de faire en paix et en guerre. Si elle est faite comme vous dites, je vous avoue que j'aimerois mieux m'être rompu la jambe, que de l'avoir connue lorsque je l'avois assez bonne pour danser des ballets. Et je ne vous conseille pas de vous y frotter, vous qui n'avez pas beaucoup de temps à perdre. Mais n'est-ce pas qu'une beauté oiseuse comme vous êtes s'en est forgé une imaginaire[1]; car vous m'en dites tant de choses que j'ai pensé n'en croire guère, si ce n'est que je me suis représenté, que vous ne m'auriez pas écrit pour rien une si belle et si longue lettre. Jusques à cette heure, on n'avoit point cru dans Paris qu'il y eût personne dans Bordeaux capable de donner de l'amour que M. Guyonnet,

Que l'on vante partout si fort,
De qui le mérite est si rare,
Et de qui l'œil, sans dire gare,
Frappe d'abord.

«Mais après avoir lu votre lettre, je n'ai point de peine à croire, que, lorsque Mlle de Viger se voudra servir de tout son pouvoir, elle fera pour le moins autant d'esclaves que Guyonnet a fait de malheureuses, et se vengera pleinement sur les pauvres hommes de tous les ravages que ce dangereux Bordelois a faits sur celles de son sexe. Mais en conscience, beau sire, ne craignez-vous point aussi pour votre repos, vous qui faites profession de l'aimer tant? Pour moi, si j'étois encore, comme vous dites,

Qualis eram bonæ
Sub regno Cinaræ,

et que je fusse, comme vous, sur les bords de la Garonne où elle fait naître tant de fleurs sous ses pas, il m'en coûteroit pour le moins deux ou trois mille inquiétudes, sept ou huit cents jalousies, quelques poignées de cheveux, et une bonne

1. *Sic* dans le manuscrit et dans l'imprimé.

pinte ou deux de larmes bien chaudes; car j'ai eu le don des larmes, aussi bien que vous, et vous n'avez pas été un plus grand pleureux que moi, quoique vous ayez été un insigne Jérémie. Pour revenir à Mlle de Viger, c'est grand dommage de ce qu'elle est plus sage que Salomon. Il y a bien des hommes qui seroient aussi fous pour elle que la reine de Saba fut folle pour lui. Moi, par exemple, qui ne suis pas si sage que le fils de Betsabée, comme elle vous a dit, et qui la tiens plus aimable que cette reine d'Éthiopie, je passerois à Bordeaux tout exprès pour la voir, si j'allois ce printemps à Barèges, comme j'en avois fait le dessein. Mais mon chien de destin m'emmène dans un mois aux Indes occidentales; ou plutôt, j'y suis poussé par une sorte de gens fâcheux qui se sont depuis peu élevés dans Paris, et qui se font appeler pousseurs de beaux sentiments. On ne demande plus parmi eux, si on est honnête homme, on demande si on pousse les beaux sentiments. Quantité de personnes de bon sens entreprendroient de les pousser, mais on leur a dit que les plus pointus d'entre eux se vantent d'être approuvés d'une grande princesse dont l'esprit égale la qualité, et qu'ils sont assez vains pour s'autoriser de son nom à chaque beau sentiment qu'ils poussent; ce qui empêche qu'il ne se forme un parti contre eux aussi bien que contre le Mazarin[1]. Voilà, notre cher ami, le plus spirituel de l'Europe, ce qui me fait fuir dans l'Amérique. Je me suis donc mis pour mille écus dans la nouvelle compagnie des Indes qui va faire une colonie à trois degrés de la ligne, sur les bords de l'Orillane et de l'Orénoque. Adieu France, adieu Paris, adieu tigresses déguisées en anges, adieu Ménages, Sarasins et Marignis. Je renonce aux vers burlesques, aux romans comiques et aux comédies, pour aller dans un pays où il n'y aura ni Mazarins[2], ni faux béats,

1. La fin de la phrase manque dans l'imprimé.
2. *Ni Mazarins* manque également.

ni filoux de dévotion, ni inquisition, ni hiver qui m'assassine, ni fluxion qui m'estropie, ni guerre qui me fasse mourir de faim. Amen. »

Sarasin était trop soigneux de sa réputation de bel esprit, qui était sa seule fortune, pour n'avoir pas recherché le suffrage du prince des beaux esprits du temps : il avait fait parvenir à Balzac le commencement de son histoire inachevée de la conspiration de Walstein, et ce grand arbitre du goût l'avait appréciée à sa valeur, comme nous le voyons dans le xxviie de ses Entretiens. *Les Entretiens de feu M. de Balzac*, édition des Elzévirs, 1663, p. 294 : « Celui qui m'a procuré une chose que j'avois si ardemment desirée, j'entends parler de votre amitié, m'a envoyé le commencement de votre Walstein. Ce commencement m'a ravi, et vous ne pouvez pas refuser à la France, qui vous sollicite par moi, de l'achever. Il est en votre pouvoir de lui donner un véritable Salluste. Quant à ce que vous dites de Cicéron sur mon sujet, la chose est très-obligeante, mais elle ne me convient pas. » Nous trouvons la réponse de Sarasin dans Conrart, *ibid.*, p. 9, datée de Bordeaux, décembre 1652. On y voit que Sarasin n'écrivait pas légèrement l'histoire de Walstein; car, pour la continuer, il déclare qu'il lui faut de nouveaux mémoires du cabinet de M. de Béthune, le célèbre auteur de cette riche collection de manuscrits de toute

sorte relatifs à l'histoire de France, qui a passé à la Bibliothèque royale, et s'y conserve sous le nom de *fond de Béthune*. Il est vraisemblable que Sarasin avait aussi consulté son ami Arnauld de Corbeville qui avait connu Walstein, et avait été envoyé vers lui pour le gagner aux intérêts de la France.

« De Bordeaux, le décembre 1652.

« MONSIEUR,

« Je n'ai garde que je ne défère aux ordres qui me viennent de votre part. J'achèverai, puisque vous le souhaitez, mais ce sera seulement parce que vous le souhaitez. Ce ne sera point à dessein de vous donner un bon repas, comme vous le dites; pour l'entreprendre, il faudroit être Lucullo, et présentement, je ne connois point de Lucullo que vous. Je vous trouve même plus magnifique et plus délicat que le Romain. Quoi que vous fassiez, vous traitez toujours dans l'Apollon : un plat de chez vous suffit pour faire un festin; et vous en êtes réduit à ce point, afin de dire la vérité en riant, que, quand vous voulez faire bonne chère, il faut, ainsi qu'à la comédie italienne, que vous deveniez vous-même et l'hôte et l'hôtellerie. Après cela,

Si potes Archaicis conviva recumbere lectis
Nec modica cœnare times olus omne patella [1],

c'est-à-dire, si vous avez envie de faire diète et de raccommoder votre estomac avec la frugalité du Cornare [2]; si vous vous contentez d'un ordinaire bourgeois, j'y ajouterai le

1. Horace, Epist. I, v.
2. Cornaro, célèbre vénitien du XVIe siècle, qui prolongea sa vie jusqu'à près de cent ans à force de sobriété, auteur de quatre discours *sur la vie sobre*.

bon visage de l'hôte, à la charge que vous contrôlerez librement ce que l'on vous servira, et que vous n'en userez pas comme le faisoit, chez le Nasidienus de notre siècle, le feu bonhomme Berné qui vouloit qu'on louât tout ce qu'il donnoit et qui le louoit lui-même. Je ne sais pourtant, à nommer les choses par leur nom, quand je pourrai vous obéir et achever mon histoire. Le bois de l'Ormée [1] n'est pas un lieu si paisible que celui de l'Académie. L'oisiveté et la retraite que les Muses demandent, ne se trouvent plus à Bordeaux, et nos guerres civiles donnent assez d'embarras à l'esprit sans le charger encore des entreprises de Valstein. Vous voulez toutefois que je le fasse, et de plus vous le voulez fort. Ainsi, puisque de mon côté je ne dois rien tant souhaiter que de vous plaire, je surmonterai toutes ces difficultés et me remettrai à l'ouvrage dès que j'aurai reçu quelques mémoires du cabinet de M. de Béthune, dont j'ai encore besoin. Cependant, j'attends votre présent avec une extrême impatience, et suis avec tout le respect qu'on vous doit, Monsieur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« Sarasin,

« Intendant de la maison de S. A. de Conty. »

« Permettez-moi, s'il vous plaît, d'assurer M. de Montausier [2] de mon très humble service. »

Le présent qu'attendait Sarasin et qu'il reçut bientôt était le *Socrate chrétien*. Cet ouvrage célèbre avait paru à Paris en janvier 1652; mais il

1. Place de Bordeaux couverte d'ormes, et delà appelée l'*Ormée*, qui servait de lieu de réunion aux plus ardents frondeurs de la ville, et avait donné son nom au parti.

2. Montausier, gouverneur de Saintonge et d'Angoumois, résidait à Angoulême, et s'y était fort lié avec Balzac. C'est à lui qu'est dédié le *Socrate chrétien* dont il va être question.

ne parvint à Bordeaux qu'à la fin de l'année, et Sarasin remercie Balzac de ce beau présent, au milieu de décembre, dans une lettre un peu maniérée, mais savante et ingénieuse qui mérite bien de voir le jour.

« Du 15 décembre 1652.

« MONSIEUR,

« Donner Socrate, et le donner chrétien, c'est, à mon avis, le plus grand présent que l'on puisse faire; et, à mon avis encore, vous êtes le seul qui puissiez faire ce grand présent. Des paroles ne devroient pas suffire pour vous en remercier. Mais il faut que vous vous en contentiez, puisque je ne vous saurois envoyer autre chose. Presque toutes les sectes des anciens philosophes, au moins les plus fameuses, se rencontrent dans l'Église, si vous en ôtez celles d'Épicure et de Pyrrhon, qu'on ne reçoit point où la volupté et les doutes ne peuvent avoir de lieu. Les premiers Pères suivoient la vieille Académie; nos derniers docteurs vont avec Aristote; Zénon et les siens s'assemblent sous les cloîtres, comme ils faisoient sous le portique. Le silence et la sobriété de Pythagore s'y trouvent aussi; et ces cyniques, qui ont autrefois peuplé les déserts de la Thébaïde, plus modestes à la vérité que Diogène, se répandent encore dans tous les endroits du monde avec leur bâton et leur besace. Le fils de Sophroniscus nous manquoit, et personne jusques ici n'avoit entrepris d'amener parmi nous le père de la philosophie grecque; cette gloire étoit réservée à votre urbanité[1] et à vos mœurs; et pour convertir un aussi honnête homme que Socrate, il falloit un aussi honnête homme que l'est Monsieur de Balzac. Vous l'avez fait, mais de telle sorte, qu'après avoir lu votre ouvrage, si la métempsychose n'étoit pas une erreur, je croirois que l'âme

1. Remarquons que Balzac est l'inventeur de ce beau mot, emprunté au latin.

de ce sage vous seroit revenue. Je dirois même, si votre modestie me le permettoit, que cette âme s'est fort rectifiée chez vous, et que le Socrate de Girard [1] et de Sarasin est meilleur que celui de Criton et d'Aristippe. Celui-ci n'est pas de ces Socrates dont on demandoit trois cents pour un Caton. Il s'est défait du fard des mœurs d'outre-mer. Il vaut mieux tout seul que les deux Catons ensemble, et mieux, comme je l'ai dit, que le Socrate dont il emprunte le nom, quand même on regarderoit ceux-là comme le dernier effort de la vertu romaine, et quoique l'oracle ait reconnu celui-ci pour le plus sage des hommes. Que s'il ne faut qu'un oracle pour soutenir votre prérogative, nous en avons un qui parle sans ambiguïté, qui ne vous trompera point, dont les inspirations viennent de celui qui a fait cesser les oracles. Monseigneur le prince de Conty, cet astre nouveau du christianisme et du siècle, après avoir lu votre livre, décide nettement en votre faveur, et prononce sans difficulté que votre doctrine est bien plus certaine et vos disputes bien plus nobles que celles de l'Athénien. Il ne faisoit que des questions; vous établissez des maximes, mais des maximes pour la défense desquelles il est glorieux de souhaiter la cigüe; qui sont prouvées par le sang des martyrs; qui sont fondées sur une parole qui est la vérité, et qui seule a fondé le ciel et la terre. Vous ne vous amusez pas à réfuter Gorgias et Prodicus, à jeter dans l'absurdité Polus et Hippias; vous ne songez à rien moins qu'à agacer les sophistes : votre but est d'imprimer le respect des choses divines et de détruire le libertinage. Ce que vous avez de commun, le Grec et vous, c'est que vous faites ces choses avec la dissimulation qui étoit sa favorite, qui s'insinue avant de se découvrir, qui vous tient quand vous pensez qu'elle ne vous a pas encore approché, qui flatte

1. Archidiacre d'Angoulême, ami de Balzac et de Sarasin, et qui a été l'éditeur des ouvrages posthumes de Balzac. Voyez sur Girard le passage qui le concerne dans la préface que Cassagne a mise aux *Œuvres de Balzac*, 2 vol. in-folio.

l'esprit à mesure qu'elle le gagne. Vous avez comme lui cette ironie qui désarme l'opiniâtreté que la force de la raison ne renverseroit jamais, qui est le fléau de la mauvaise dialectique, de la chicane de l'école, que toute l'Église a autrefois si heureusement employée contre les erreurs du paganisme, et de laquelle l'on peut dire assurément :

Ridiculum acri
Fortius et melius magnas plerumque secat res[1].

« Véritablement, vous joignez ces figures avec un style qui passe bien celui dont la philosophie se sert d'ordinaire; qui va jusques à Démosthènes, jusques à Périclès, qui n'est pas toujours simple et naïf, qui éclaire, qui tonne, qui a l'opulence et les délices de l'Asie, la sobriété et les nerfs de Lacédémone, la vivacité et la politesse de l'Attique, mais qui a toutes ces choses dans leur place, soumises au jugement, conduites par la raison; et en cela encore comme Socrate, vous êtes un grand orateur et un grand philosophe tout ensemble. Véritablement la sagesse n'est venue qu'après l'éloquence, et l'on vous tenoit pour le plus disert de notre nation que vous étiez encore jeune et seulement homme. Dès ce temps, Monsieur, tout enfant que j'étois, j'étois votre admirateur. Mon père, qui avoit le goût des bonnes choses autant que le siècle où il étoit né le pouvoit permettre, me faisoit lire vos lettres, me les faisoit imiter. Je me souviens même qu'il me faisoit soutenir des thèses en votre faveur, contre ceux qui se trouvoient plus avancés en âge que lui et qui ne vouloient reconnoître qu'Amiot, contre ses contemporains, surtout contre mon cousin de Bouillon, à qui les seules lettres de Malherbe paroissoient divines; enfin, contre les moines et les maîtres ès arts, qui partout se soulevoient en faveur du Feuillant qui vous attaquoit[2].

1. Horace, Serm. I, x.
2. Le père Goulu.

Non me pœniteat sanum patris hujus [1].

« Et ce zèle mérite bien, ce me semble, que vous ajoutiez à l'amitié que vous m'avez promise, celle que vous devez à ce bon vieillard. Le temps, ni l'étude ne m'ont point fait changer de sentiments; ils les ont fortifiés encore; si bien qu'avec connoissance de cause je tiens pour maximes certaines, que tout ce qui écrit et qui parle bien aujourd'hui a appris de vous à parler et à écrire, et, comme un ancien a pensé d'un autre, que dès que vous commencez à plaire à quelqu'un, on peut dire qu'il a fait un notable progrès en l'éloquence. Si vous voulez, j'y ajouterai une pensée qui m'est venue et qui divertit fort la première femme du monde (si toutefois le mot de femme suffit pour Mme de Longueville), et je vous dirai que je suis autant en peine si vous êtes au-dessus de l'Académie, comme le sont les docteurs si le pape est au-dessus du concile. Avec ces sentiments, quand nous accomplirons le vœu que nous renouvelons tous les jours, de vous aller voir, M. Girard et moi, et que nous nous trouverons ensemble à Angoulême, vous pourrez vous vanter, comme Cicéron, d'avoir chez vous deux hommes véritablement moins puissants dans la république que Hirtius et Dolabella, mais, aussi bien qu'eux, *dicendi discipulos, cœnandi magistros*. Ce sera là que nous agiterons, toutefois de fort loin, à qui de vos sectateurs vous laisserez l'école, que nous examinerons ceux qui sont les plus capables de maintenir la succession de votre éloquence et de vos opinions, et que nous demeurerons d'accord que, quelque choix que vous fassiez, vous choisirez, comme Auguste, un beaucoup moins parfait que vous. Je ne doute point même, pour revenir à Socrate, que vous ne rendiez nos festins plus agréables que ceux que Platon et Xénophon nous ont laissés, et que nous récitant de vos vers, autant estimés parmi nous que l'étoient

1. Horace, Serm. I, VI, vers 89.

sur la scène grecque ceux que ce sage étoit soupçonné de prêter à Euripide, ce sage dont la poésie fut presque la dernière occupation, nous ne nous écrions en votre faveur, ainsi qu'il eût fait lui-même : Πιερικὴ δὲ μέλισσα. Vous êtes, sur mon âme, cette abeille Piérique, et moi,

« Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, etc. »

Balzac avait répondu à Sarasin une lettre que nous n'avons plus; mais Conrart nous a conservé la réplique de Sarasin, et l'une nous fait connaître suffisamment l'autre. Sarasin, qui sait le faible de Balzac et le goût de son temps pour les citations de l'antiquité, surtout de l'antiquité romaine, fait sa cour à l'illustre Aristarque en prodiguant les citations de ce genre, et sa lettre n'est pas exempte d'un peu de pédanterie; mais chemin faisant elle nous apprend beaucoup de petites choses, et contient plus d'une anecdote curieuse sur les gens de lettres de la fin du XVI[e] siècle et du commencement du XVII[e]. On ne la lira pas sans intérêt.

Manuscrits de Conrart, ibid., p. 16.

« Vous avez beau faire, Monsieur, je vous déclare, après Lucilius, que vous ne gagnez rien

Quod tuas laudes culpes non proficis hilum [1].

Vous les traiterez en vain de viandes creuses, et, si vous

[1] Voyez les *Fragments de Lucilius*, p. 425, à la suite des Satires de Perse, édition de M. Perreau, dans la collection des *Classiques latins*.

voulez, de quelque chose de pis; nous ne laisserons pas de vous en donner, tant que vous les mériterez, et vous les mériterez toujours. Là-dessus nous n'écouterons point votre modestie; nous ne croirons que notre raison. Si nous permettons quelque chose à votre délicatesse, ce sera seulement d'avoir pour les mauvaises louanges le dégoût que vous en témoignez dans votre histoire en petit; pourvu aussi que les bonnes vous causent autant de joie qu'Hector en fait paroître chez le poëte Nævius; mais vous ne les paierez plus, s'il vous plaît, si cher. Il ne seroit pas juste que vous vous ruinassiez à acheter votre bien, ni que vous renouvelassiez incessamment le troc tant vanté de Glauque et de Diomède.

« Comment! pour vous avoir dit mon avis de Socrate et de vous, et vous l'avoir dit naïvement, vous me parlez comme si j'étois la moelle de Suade du Père Ennius [1], ou son *flos intibatus populi* [2], que je ne saurois bien traduire du premier coup! Ne vous y trompez pourtant point : vous-même, mieux que Marcus Céthégus, êtes cette fleur et cette moelle, et l'on peut dire de vous plus raisonnablement que de lui, *Johannem Ludovicum Balzacium quanto studio exerceri in dicendo videbamus etiam senem* [3]. Je vous reconnois donc dans tous les endroits de votre lettre, mais je ne m'y reconnois point du tout; ils parlent de moi, ils ne regardent que vous; ce sont d'excellents portraits qui, néanmoins, ne ressemblent guère .

« Otons-en tout ce qui est pour monseigneur le prince de Conty; vous n'en avez rien écrit qui ne soit digne de lui et de vous; vos paroles paroissent de cette soie dont Parisatis les veut pour les princes; mais elles sont telles pourtant

1. Cicéron dans le traité *de la Vieillesse* et dans *le Brutus*, nous apprend qu'Ennius appelait Marcus Cethegus *Suadæ medulla*.

2. Voyez *le Brutus*. Sarasin nous paraît donner la bonne leçon *intibatus*, au lieu de *delibatus*.

3. Traité *de la Vieillesse*

qu'un philosophe les doit dire. Ce que vous avez rapporté d'antique en sa faveur, est divinement appliqué; ce que vous y avez mis du vôtre est infiniment agréable. Par là, vous avez mérité toute l'amitié de S. A., et votre ouvrage toute son admiration. Dès qu'il plaira à vos Muses venir lui faire la cour, comme vous m'écrivez qu'elles en ont le dessein, je serai ravi de donner la main à vos Muses, de les introduire où elles sont attendues avec impatience, et de les introduire sans qu'elles fassent de ces fâcheux contretemps que font quelquefois les Muses. Nous l'aborderons ensemble,

Si validus, si lætus erit, si denique poscet [1].

Mais je vous assure, par avance, que vous ne devez être en peine que de sa santé, qu'il demandera toujours vos ouvrages avec empressement, qu'il les lira toujours avec joie.

« Si tous les princes lui ressembloient, la mauvaise humeur des grands n'auroit pas donné sujet à M. de Toulouse de conseiller à votre voisin qu'il demeurât au village [2]; et si votre voisin eût laissé au village ses propres défauts, la première tentative qu'il fit au Louvre lui auroit mieux réussi. Vous plaît-il que je vous die mon avis? Je ne suis pas tout à fait de celui de M. de Toulouse, et l'exemple du Tasse ne me convainct pas non plus. Pour ne point remonter au-dessus du règne de Henri troisième, je ne vois pas que la poésie ait sujet de se plaindre de la cour, ni que M. Desportes soit le seul qui en ait reçu du bien. Elle a fait des poëtes cardinaux, des poëtes évêques, M. Du Perron et M. Bertaut. Elle a donné au Pastor Fido du faubourg Saint-Germain [3] des jardins délicieux, où il a vieilli dans une

1. Horace, Epist., I, XIII.

2. Nous ne voyons pas quel a pu être ce voisin de Balzac, cet homme de lettres de l'Angoumois, qui n'avait pas réussi à la cour. Ce qui suit un peu plus bas prouve certainement que ce personnage était mort lorsque Sarasin en parle comme il le fait.

3. Quel est ce *Pastor Fido* du faubourg Saint-Germain, mort âgé et fort riche à Paris?

oisiveté longue et opulente. Si nous descendons à notre siècle, nous trouverons qu'elle a établi M. Godeau avec une mitre

> Aux bords des derniers flots où Thétis se couronne
> D'un bouquet d'oranger.

« Nous trouverons l'ami Métellus [1] devenu, par son moyen, monsieur l'abbé; notre monsieur Chapelain payé de bonnes pensions; Corneille, gentilhomme de deux mille écus de rente[2]; Voiture, conseiller d'État, maître d'hôtel du Roi, introducteur des ambassadeurs, commis du surintendant des finances, avec plus de titres que les gétique, vandalique, germanique des anciens empereurs, plus de titres que le roi d'Espagne. Vous, Monsieur, qui étiez né pour la cour, qui en pouviez tout attendre, à qui elle promettoit tout, n'avouez-vous pas que vous avez fermé la porte à la Fortune que les Muses vous amenoient, et qui se pressoit pour entrer, de peur d'en être interrompu et de ne pas demeurer seul en repos avec la Sagesse?

> Ipso ego qui nullos me affirmo scribere versus [3],

« J'ai sans doute à me louer de la médiocrité de mon esprit : elle m'a fait connoître des premières personnes du monde; elle m'a donné mon maître; elle m'a donné votre amitié. Si vous supputez bien, vous avouerez aisément que ceux des beaux esprits qui n'ont pas fait leurs affaires en ont souvent été la cause, et qu'il n'a pas toujours tenu à la cour. Eussiez-vous, en bonne foi, baillé votre bien à conduire à cet excellent poëte que vous appelez le Bonhomme? Vous étonnez-vous que cet autre que j'estime tant, et qui invite avec tant de pompe le soleil à sortir de l'Océan pour

1. Evidemment Métel de Boisrobert, abbé de Chatillon.
2. Renseignement qu'il ne faut pas négliger, venant d'un homme aussi bien informé.
3. Horace, Epist. II, I.

voir le cardinal de Richelieu, soit si mal logé que le soleil entre à peine dans sa chambre? Pouvez-vous approuver, pour répondre à votre exemple, les désordres de la vie du Tasse, vous qui admirez tous les jours sa divine poésie? Trouvez-vous mauvais que Regnier soit mort comme un misérable après avoir vécu comme un débauché? qu'il y ait eu si peu de rapport entre lui et son oncle? qu'il ait si mal profité d'un exemple domestique? Pour moi, lorsque je lis dans Sénèque (Sénèque que les Muses enrichirent de tant de millions), quand j'y vois, dis-je, Julius Montanus, qu'il nomme un poëte assez tolérable, connu d'abord par l'amitié de Tibère, et incontinent après par son refroidissement, je m'imagine aussitôt que la conduite de Julius Montanus n'étoit pas bonne, et n'attribue point sa disgrâce à la médiocrité de son génie, ni à l'injustice de Tibère; car si nous en jugeons par les fragments qui nous en restent, beaucoup de ceux qui ont eu de bons établissements, ont été bien moins tolérables que Julius Montanus. M. Desportes lui-même avoit conservé quelque chose de la province, et sentoit toujours l'air grossier de Chartres. Je me souviens assez de votre voisin, il étoit de la secte des poëtes, mauvais courtisans et mauvais pères de familles; il aimoit le bien, mais il n'avoit pas l'art de plaire à ceux qui le donnent; il étoit un esclave de la fortune, mais un esclave méchant, de ceux qu'on est contraint de marquer, et que l'on n'affranchit jamais. Je l'ai ouï autrefois à Paris, pestant en secret contre les personnes qu'il encensoit en public, affectant de se faire admirer par une foule de jeunes gens qui le suivoient, et devant qui il récitoit, après le repas, se plaignant de l'ingratitude et de la barbarie d'un siècle, qui ne souffre pas même de barbarie en Suède, d'un siècle où vous vivez, et s'en plaignant à M. Ménage; s'étonnant, en un mot, que les ministres, qui savoient comme il écrivoit, ne l'envoyassent pas quérir, ne l'accablassent pas de bienfaits, le laissassent vieillir avec ses divins ouvrages, sur des

chaises de paille, entre des rideaux verts et jaunes et le droguet enfumé des chambres garnies [1].

« Il faut que je vous en fasse un conte. Feu Voiture, qui connoissoit son humeur, le trouvant un soir chagrin du peu de succès de ses poëmes, lui dit qu'Alexandre avoit acheté les vers du mauvais poëte Chérilus un écu la pièce. J'y ajoutai qu'Archélaüs avoit donné le même prix des vers d'un autre Chérilus, qui étoit un bon auteur. Il nous répondit en colère que tous les grands n'étoient ni si mauvais marchands qu'Alexandre ni si bons qu'Archélaüs, et l'aventure de ces deux Chérilus le toucha si fort que s'il n'eût point eu si mauvaise opinion du cardinal Mazarin, il auroit pris ce nom, pour voir s'il lui réussiroit encore, et s'il ne seroit point le troisième qui vendroit ses vers un écu la pièce.

« Venons-en où il faut; croyez-moi, Monsieur : Eumolpus [2] a bien laissé des successeurs, bien des gens, qui comme lui ne s'estiment pas *humillimi spiritus*, et qui tiennent que l'amour de l'esprit n'a jamais enrichi personne. Cette sorte d'amour de l'esprit, de laquelle Eumolpus parle, a quelquefois des débordements plus furieux que ceux de la bile. Elle est quelquefois la plus grande ennemie de la société et du sens commun. Les hommes qui en sont tourmentés avec excès, aiment la solitude farouche, fuient comme la peste la familiarié des honnêtes gens, ne sont jamais vêtus à la mode, ne sont souvent pas vêtus; ils croient que la propreté est directement opposée au génie, que l'ordre ne se peut trouver où il y a de l'enthousiasme, que les plus grands destructeurs de la poésie sont les Prud'hommes et les Guillemins [3]; c'est ainsi que j'appelle

1. Ceci a bien l'air de se rapporter à Saint-Amand, tel que le peint Boileau; mais Saint-Amant n'était pas tout à fait aussi misérable que le fait le satirique, et il n'était pas mort au moment où Sarasin écrit.

2. Eumolpus, personnage du Satyricon de Pétrone.

3. Teneurs de bains. Le baigneur Prud'homme était fort célèbre.

le barbier Licinus, et que j'entends tout ce passage d'Horace [1] :

> Bona pars ungues non ponere curat,
> Non barbam; secreta petit loca; balnea vitat;
> Nanciscetur enim pretium nomenque poetæ,
> Si tribus Anticyris caput insanabile nunquam
> Tonsori Licino commiserit.

« Et vous voyez, par malheur, que cette tête qui fuit les baigneurs est aussi incurable qu'elle est mal peignée. Ce sont ces poëtes qui ne doivent jamais se présenter au beau monde, dont la vie est toute déréglée, et déréglée avec affectation. Entre eux et nos amis, se rencontrent ceux du rang de votre voisin, moins terribles à la vérité, et souvent fort grands ouvriers, mais fort mauvais courtisans, mais fort mauvais économes, que la libéralité des surintendants ne sauroit accommoder.

« Pour les autres, qui veulent mieux vivre, laissons-les approcher des princes. S'ils leur plaisent, croyons que la louange qu'ils en méritent, n'est pas des dernières; approuvons qu'Auguste fasse du bien avec justice à Virgile et à Varius, qui sont ses amis, et faisons l'éloge de Varius et de Virgile pour s'être si bien mis aux bonnes grâces d'Auguste.

« Je ne puis douter que ce soit votre opinion, vous vous en expliquez trop clairement avec le jeune Heinsius [2]. Mon dieu ! que les vers que vous lui envoyez sont beaux ! Ils valent chacun plus d'une pistole; sérieusement, ils n'ont point de prix. Vous l'estimez glorieux d'être à l'illustre Christine; vous voulez qu'en cet état il méprise

> La fortune ennemie et les destins contraires.

1. Art poétique, v. 397.

2. Voyez la lettre de Balzac à Heinsius le fils, *Œuvres de Balzac*, in-fol., t. Ier, p. 1019. Balzac y parle, en effet, de Christine et du poëme sur la reine de Suède que le jeune Heinsius lui avait adressé; mais nous n'y trouvons pas le vers que cite Sarasin. Peut-être est-il ici question d'une autre lettre qui ne nous est pas parvenue.

« Votre solitude ne vous montre pas de plus beaux jours, que ceux que sa servitude lui donne; vous l'appellez heureux, vous lui trouvez les étoiles favorables, vous l'égalez aux rois. Le Parnasse n'est donc pas incompatible avec les palais. Apollon n'est pas toujours un berger. Horace écrit quelquefois à Mécène, pour s'excuser de ce qu'il demeure trop longtemps à la campagne :

> Quinque dies tibi pollicitus me rure futurum
> Sextilem totum mendax desideror, etc. [1]

« Les premiers poëtes ont assemblé les hommes, ils les ont civilisés, ils ont, pour dire ainsi, fondé la cour; c'est leur ancienne patrie; ils ont tous droit d'y aller.

« Mais pour cela, je ne veux pas qu'ils s'y empressent; je consens qu'ils la quittent quand ils voudront, je loue ceux qui le font avec choix. Dieu me garde de blâmer la retraite! je l'aime autant que vous faites, encore que je n'en jouisse pas si souvent. Je sais que la philosophie n'a pas de meilleure amie, qu'on peut la nommer la vie de l'âme. Je cherche naturellement le repos; j'ai besoin de sommeil; la foule et le tumulte me blessent. Véritablement, je ne porte pas mes sentiments si loin qu'Euripide : dans son Iphigénie en Aulide, Agamemnon estime un homme heureux qui est inconnu [2] (cela va bien jusques-là); il compte quasi entre les malheurs l'honneur et la gloire (c'est un peu trop, ce me semble); mais aussi je n'appelle pas misérables ces rois qui remercioient Cicéron croyant qu'il eût opiné au sénat pour les faire traiter en rois, ou comme Féramus [3] expliquoit, pour leur faire donner de Votre Majesté, parce que Cicéron écrit que non-seulement il ignoroit qu'ils

1. Epist. I, VII.
2. Vers célèbres d'Euripide si admirablement imités par Racine:

> Heureux qui satisfait de son humble fortune
> Libre du joug superbe où je suis attaché
> Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché.

3. Commentateur de Cicéron.

fussent rois, mais qu'il ne savoit qu'ils fussent au monde. Un homme peut vivre content, quoique personne ne se doute qu'il ait vécu. Nous avons de si beaux modèles de retraite, des originaux qu'il y a tant d'honneur à copier! il y a tant de plaisir à vivre pour soi!

«Je n'oserois pourtant mettre si hardiment que vous faites Charles-Quint parmi ces modèles, ni même Dioclétian, si nous en croyons Zonare. Ce dernier et son confrère, dans le même temps qu'ils exposoient au peuple de magnifiques couleurs de modération et de modestie, et qu'ils parloient sur la scène du mépris des grandeurs, comme eût pu faire Solon, dans ce même temps ils se découvroient aux gens de leur petit coucher, et avouoient à leurs confidens que le désespoir les contraignoit d'abandonner les affaires. D'autres historiens ont écrit, ce que Zonare rapporte encore, qu'ils se repentirent de s'être dépouillés, qu'ils voulurent retourner à l'empire, qu'ils furent découverts comme ils y alloient, et que le sénat les fit mourir en chemin. Quant à Charles-Quint, Strada oublie à la vérité la bourse de velours noir; il est même d'opinion que la renonciation fut sincère; mais il raconte bien des choses qui ne s'accordent pas avecques son opinion, et je ne sais si la seule réponse que Philippe second fit au cardinal de Granvelle n'est pas capable de la détruire. Un Espagnol, homme de bon sens et de grande condition, me l'a confirmée, et m'a dit de plus que ces petites figures de plomb que faisoit combattre sur sa table Giannello Turriano de Crémone, lui plaisoient bien moins à cause de leur artifice que parce qu'elles lui renouveloient le souvenir du grand rôle qu'il avait joué; de sorte, disoit cet Espagnol, que Charles ne pouvant plus faire la guerre avec des hommes, *peleava con los titeres*. Et le révérend père Itier[1],

[1] Gardien du couvent des Cordeliers de Bordeaux qui paraissait d'accord avec les Frondeurs et le prince de Conti, et s'entendait avec le P. Berthod, agent de cour. Voyez les *Mémoires du P. Berthod*, collect. Petitot, IIe serie, t. XXXXVIII.

qui a été nourri à la cour d'Espagne, qui est un fort bon religieux, un fort grand prédicateur, et un fort honnête homme, m'assuroit hier que l'Empereur ne voyoit jamais sans larmes ce combat des marionnettes de Giannello. Mais quoi qu'il en soit, je ne douterois plus, s'il avoit lu ce que vous avez écrit, qu'il n'eût fait ce que vous dites, que sa retraite n'eût eu le solide aussi bien que les apparences, et qu'il n'en eût ôté le déguisement et l'hypocrisie.

« Votre fragment, Monsieur, est incomparable; il vaut mieux que tous les livres de Boëce, et je ne l'ai pas lu sans un extrême plaisir; mais je n'en ai pas pris moins aux autres opuscules qui l'accompagnent. Tout ce que vous m'avez envoyé m'a touché vivement. J'ai eu peur de voir sortir votre âme de pourpre[1]; j'ai fortifié la mienne en vous trouvant si tranquille en présence de la mort. J'ai admiré comme en cet état vous avez pu donner audience aux Grâces, qui vous ont dicté la lettre de votre Religieuse, et je me suis confirmé dans l'opinion, que vous étiez de ces hommes extraordinaires, *quorum usque ad extremum spiritum est provecta sapientia.*

« Le souhait que vous faites de revoir toutes choses en leur place, est bien celui d'un sage; mais, Monsieur, qui y a plus d'intérêt que nous? *Nos patriæ fines*, etc. *Tu, Tityre, lentus*, etc. Pour voir cela, il faudrait que le cardinal Mazarin retournât à Rome, qu'il n'occupât plus la place des princes du sang, qu'il les laissât rentrer dans la maison de leurs ancêtres, d'où il les a chassés, dont il est le maître. *O domus antiqua quam dispari domino dominaris*[2]*!* Car pour ce qui est d'être du même parti, je vous assure bien que nous en sommes. Nous différons seulement au chemin que nous tenons. Notre voie est la plus périlleuse; il y a aussi plus de gloire à acquérir; nous cherchons le

[1] Allusion à divers points touchés dans les dissertations recueillies sous le nom de SOCRATE CHRÉTIEN.

[2] Encore un fragment de Lucilius.

rétablissement des lois, nous cherchons la sûreté, nous cherchons la paix, mais avec les armes que nous croyons seules capables de nous donner ces grands biens. *Vos mussantes*, etc. *Pacem magis optatis quam defenditis.*

« Je n'ose vous en dire davantage. On parle librement à Bordeaux; peut-être n'en êtes-vous pas de même à Angoulême. Je sçais que votre philosophie ne craint pas la Bastille, ne craint pas la mort; mais pourquoi mettre inutilement votre philosophie à l'epreuve de la mort et de la Bastille? En la situation où vous vous trouvez, vous devez vous contenter de penser en secret ce que nous disons en public, et graver cependant sur votre porte : *Cy gist Vatia*. J'en userois ainsi en votre place, et je crois que vous approuverez qu'en la mienne je souhaite ce qui sera le meilleur, je m'attende à ce qui peut arriver de pire, et que, de quelque façon que les choses aillent, je tâche de les supporter en homme de bien.

« Achevons : il n'est pas jusques à votre apostille qui ne m'ait infiniment plu. Pour y répondre, j'ai à vous dire que monseigneur le prince de Conty a bien reçu votre livre et vos autres ouvrages; il les a lus deux fois, et se les est fait rapporter une troisième, pour y remanier quelques endroits qui l'avoient charmé. Je suis fort trompé s'il ne vous en remercie lui-même, et si vous ne trouvez un mot de sa main au bas de ces lignes. Madame sa sœur, qui entre dans tous ses sentiments sur votre sujet, m'a dit qu'elle vous étoit également obligée du plaisir que vous lui avez donné, et du souvenir que vous avez eu d'elle, et qu'elle vous remercie par avance de ce que vous me dites en sa faveur.

« Vous m'obligerez infiniment s'il vous plaît renouveler mes compliments à ceux à qui vous avez déjà pris la peine de les faire, surtout à monsieur l'archidiacre. Je le dois beaucoup aimer, si, comme on m'a dit, il ressemble à monsieur son frère; qu'il n'y ait de différence entre eux que celle de la profession et de la demeure, et qu'ils soient

ad cætera pæne gemelli. Je fais bien autant d'état de ces gémeaux que de Castor et de Pollux; et il me semble que les choses dont ils se mêlent, méritent mieux le ciel et l'immortalité, que de dresser des chevaux et de se battre à coups de poing.

« *Je puis si peu m'empêcher de vous dire que j'admire tout ce que vous avez envoyé à Sarasin, qu'il faut que je vous l'écrive avec la fièvre. Et comme elle me défend de vous entretenir plus longtemps, votre Socrate m'entretiendra tant qu'elle me durera, et j'espère trouver dedans des choses qui me feront oublier, par le plaisir qu'elles me donneront, les maux qu'elle me causera. Je vous supplie seulement de trouver bon que je vous assure de mon service et de mon amitié,*

« ARMAND DE BOURBON.

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« SARASIN. »

Terminons ces citations de Sarasin par des vers inédits comme les lettres précédentes, et qui sont positivement attribués à Sarasin par Conrart, au milieu d'un assez grand nombre de pièces du même genre. Toutes ces pièces pourraient bien appartenir au même auteur. Nous avons choisi celles-ci, parce que l'une est adressée à un personnage qui doit nous être maintenant familier, Arnauld de Corbeville, et que l'autre est mise dans la bouche de Mme de Longueville. Toutes deux sont de l'hiver de 1649, à Paris, pendant la première Fronde.

Sarasin était enfermé dans Paris avec son maître le prince de Conti et Mme de Longueville, tandis qu'Arnauld était avec Condé et l'armée assiégeante. On se faisait aussi la guerre à coups de chansons; on s'écrivait des deux côtés des vers badins, on faisait assaut de plaisanteries. Sarasin adresse donc au colonel des carabiniers une petite épître en vers, où il se moque de la vie qu'il doit mener au camp, réduit à faire la cour à des filles d'auberge et à des boulangères; il lui donne des nouvelles de l'intérieur de Paris; il lui apprend que Mme de Longueville vient d'accoucher d'un bel enfant que les Parisiens ont nommé Paris d'Orléans; il lui annonce qu'il n'a qu'à se bien tenir, parce qu'on se dispose à lui faire une bonne visite; il lui dit en passant que M. de Longueville a soulevé la Normandie, et conclut en l'engageant à renvoyer le Mazarin. C'est une petite pièce de fronderie assez agréable.

LETTRE DE M. SARASIN A M. ARNAULD.

« Trouvez bon que je vous écrive,
Sans vous informer du qui-vive,
Et sans regarder de travers
Cette troupe de petits vers
Parce que Paris les fait naître,
Paris, que vous prendrez peut-être,
Mais aussi peut-être que non.
De braves gens y tiennent bon,
Qui ne parlent pas de se rendre
Mais jurent de vous aller prendre.

Je sais, comme ils sont gens de bien,
Qu'ils ne jureront faux pour rien.
Ainsi vous pouvez vous attendre,
Puisqu'ils ont juré de vous prendre,
Que pour rien ils n'y manqueront,
Mais bien qu'ils vous enlèveront
Avecque non moins de caresses
Que l'on enlève des maîtresses.

Vous plaît-il, familièrement,
Attendant cet enlèvement,
Que nous en contions des plus belles,
Et que nous disions des nouvelles?

Voici, monsieur le Maréchal [1],
Un assez fâcheux carnaval [2],
Où les corcelets et salades
Sont les habits de mascarades, etc.;
Nous tenons ici pour le seur [3]
Que vous passez mal votre vie,
Que la campagne vous ennuie,
Et que vous regrettez Paris,
Où maintes dolentes Chloris
Plaignent votre fuite inhumaine, etc.
. . . . [4]
A cette heure même peut-être,
Chantez-vous sous une fenêtre,
Pour quelque joli bavolet,
Un des plus beaux airs de Boesset [5];
Et la fille en fait raillerie
Avec un valet d'écurie.
Dieux! pour en être là réduit,
Falloit-il sortir à minuit [6]?
Mais quoi! vous étiez en colère,
Et vous aviez fait bonne chère;
Puis, vous disiez qu'en deux marchés

1. Maréchal de camp.
2. Ceci marque bien l'hiver de 1649.
3. Pour le sûr, pour sûr.
4. Il y a ici dans le manuscrit un vers coupé par le relieur qui nous fait abréger tout cet endroit.
5. Célèbre musicien du temps.
6. La cour avait quitté Paris la nuit emmenant avec elle le petit Roi.

Les badauds seroient dépêchés,
Que le peuple armé de furie,
Fronderoit sur la fronderie,
Et qu'un samedi seulement
Étrangleroit le parlement.
Il est vrai que gens sans farine
Sont d'une humeur assez mutine;
Mais gens qui sont enfarinés
Font aux autres un pied de nez.
Nous en avons en abondance,
Ainsi, tirez la conséquence.

Pour changer un peu de discours,
Sachez que depuis quelques jours
Notre duchesse incomparable
A fait un enfant adorable,
Et que le prévôt des marchands
L'a nommé *Paris d'Orléans*.
En naissant il a voulu boire.
Par là commence son histoire.
Demandez à quelque Allemand
Si c'est un beau commencement.
Lagneau, Goisel et nos prophètes,
Comme de bruyantes trompettes,
Disent déjà que cet enfant
Doit être un héros triomphant,
Égalant en valeur guerrière
Ses oncles et Monsieur son père,
Et représentant la beauté
De la dame qui l'a porté;
Ce qui se voit dans les planètes,
Avec de fort bonnes lunettes.

Mais pour finir cet entretien,
Tous nos amis se portent bien,
Et je crois qu'ils prendront la peine,
Dans la fin de cette semaine,
De vous aller voir de plus près.
Ils ont leurs équipages prêts,
Et sont tous dans l'impatience
De rompre avec vous une lance.
Il n'est pas jusqu'aux citadins
Qui ne fassent les palardins,

Nous menaçant avec bravarde
D'escalarde et de canonarde.
Vous direz qu'ils sont des bardins;
Ils le sont moins que vos blondins,
Et les balles des mousquetardes
Leur passent pour des noix muscardes.
Je pense aussi que les Normands
Vous porteront leurs compliments;
C'est une nation perverse
Qui demande partie averse;
Et sur ce sujet nous dirons,
A furore Normannorum [1],
Ou plutôt de toute la France.
Car, à dire le vrai, je pense
Que vous aurez de tous côtés
Une troupe de députés,
Aussi soumise, aussi civile
Que celle du haut Longueville,
Et vous verrez de main en main
La cour fort grosse à Saint-Germain.
En attendant, vaille que vaille,
Dites à cet homme qu'il s'en aille. »

Au milieu du tumulte de la guerre, Mme de Longueville près d'accoucher souffrait des bruits de la rue; et elle avait dit, en entendant un grand vacarme, que ce ne pouvait être qu'une procession de prêtres entonnant une litanie ou des cris d'un troupeau de bœufs de Poissy. Sarasin met en vers cette petite boutade, sur l'air d'une chanson alors très connue, et qu'on appelait la chanson de M. d'Elbeuf.

Air de cour, sur le chant de M. d'Elbeuf.

« Ce sont des prêtres ou des bœufs
Qui font tant de bruit dans les rues;

1. Ancienne prière : *Salva nos... et a furore Normannorum.*

A juger d'un cri si hideux,
Ce sont des prêtres ou des bœufs.
Il faut qu'il passe l'un des deux.
Ce sont des prêtres ou des bœufs
Dedans ces rues.

Si ce sont des bœufs de Poissi
Ou si ce sont de pauvres prêtres,
Il y a du non et du si,
Si ce sont des bœufs de Poissi.
Louise [1], ôtez-moi de souci,
Et regardez par les fenêtres
Si ce sont des bœufs de Poissi
Ou bien des prêtres.

Quoi qu'il en soit, prêtres et bœufs,
Que leur musique fait de peine!
Qu'on les fasse taire tous deux,
Quoi qu'il en soit, prêtres ou bœufs,
Il n'est rien de si dangereux
Pour gens sujets à la migraine.
Quoi qu'il en soit, prêtres ou bœufs
Qu'ils font de peine! »

1. Une des femmes de M. de Longueville; peut-être Mlle de Verpillière, pour laquelle Sarasin a fait bien des vers qu'on peut voir à côté de ceux-ci dans les manuscrits de Conrart, *mélange de prose et de vers*, Belles lettres.

NOTE TROISIÈME.

LETTRES INÉDITES DE MADEMOISELLE DE SCUDÉRY.

Nous exprimons de nouveau le regret que dans le temps où l'on aimait encore en France la poésie galante et légère, à la fin du XVIIe siècle ou dans le premier tiers du XVIIIe, on n'ait pas rassemblé les nombreuses pièces de vers que Mlle de Scudéry laissait échapper en toute occasion de sa veine facile, dont quelques-unes se peuvent rencontrer dans les recueils de Sercy et de Barbin, mais dont la plupart sont encore ensevelies dans les manuscrits contemporains et particulièrement dans ceux de Conrart. On aurait pu y joindre un choix de lettres sérieuses ou badines sorties de la même plume. Nous sommes assuré qu'on eût composé ainsi un volume agréable, digne de servir de complément aux *Conversations*. Ici du moins, nous donnerons quelques lettres inédites de cette éminente personne, que nous offrent les manuscrits de Conrart. Ces lettres sont d'époques différentes. Commençons par celles que Madeleine écrivit à ses amis de Paris pendant un petit voyage qu'elle fit en Provence, avec son frère Georges, dans l'automne de 1644 et l'hiver de 1645.

I

Elles sont au nombre de dix, et nous les présentons dans l'ordre des dates. Les trois premières s'adressent à Mlle Paulet, l'intime amie de Mlle de Scudéry, celle dont elle a tant pleuré la perte et qu'elle a si dignement célébrée dans le *Cyrus*. Dans la première, elle raconte qu'elle est arrivée à Avignon, après avoir manqué de faire naufrage sur le Rhône. Elle y parle des ruines de la petite ville du Pousin, du tombeau de Laure, des prêtres et des femmes à Avignon. La seconde lettre fait voir quel succès Mlle de Scudéry eut à Marseille, et quelle était alors la vie des dames de cette ville; on y remarquera aussi une description de Notre-Dame-de-la-Garde, qui rappelle celle du voyage de Chapelle et de Bachaumont. La troisième lettre est toute d'amitié. Beauté de l'hiver à Marseille.

Manuscrits de Conrart, in-4°, t. XI, p. 185.

A MADEMOISELLE DE PAULET.

« Mademoiselle,

« Bien que ce soit l'opinion commune qu'il y a quelque douceur à raconter les périls passés, je ne vous dirai toutefois que bien vite que nous avons pensé faire deux fois

naufrage sur le Rhône, de peur que, comme vous avez l'imagination délicate et le cœur sensible pour vos amies, vous n'eussiez encore un sentiment de douleur pour un accident qui n'est point arrivé et qui même ne peut plus arriver, étant bien résolue à ne repasser jamais sur une si fâcheuse rivière. Ce n'est pas que je n'aye trouvé sur ses rives de quoi me divertir et de quoi vous plaire; car vous saurez, Mademoiselle, que mon frère et moi ayant été nous promener un soir que nous étions arrivés à la couchée d'assez bonne heure, il me fit voir, au lieu où nous étions, des marques de la valeur d'une personne en qui vous prenez beaucoup d'intérêt. L'hôtellerie où nous étions logés n'étoit qu'une vieille ruine de maison, où depuis quelque temps on a remis quelques portes à demi-rompues, et cela au pied d'un grand rocher et au milieu d'un amas de bâtiments détruits, où à peine voit-on encore les vestiges d'une ville. Cette sauvage retraite ne me fit pourtant point murmurer contre ceux qui l'ont rendue telle; au contraire, comme ces funestes ruines sont des monuments éternels pour leur gloire, j'ai souffert sans m'en plaindre toute l'incommodité d'un si mauvais logement, par la seule pensée que le Pousin, qui est le lieu où nous étions, avoit été autrefois pris par M. d'Aiguebonne[1], que secondoit M. de Lesdiguières en cette occasion. L'hôte chez qui nous étions, et qui pour sa condition a assez d'esprit, nous raconta tant de merveilles de sa conduite et de son courage à la prise de cette place, qu'il y a lieu de croire que, s'il eût fait cette action du temps qu'on élevoit des statues à ceux qui faisoient des grandes choses, nous aurions trouvé la sienne sur les bords du Rhône. J'ai cru, Mademoiselle, que je devois vous apprendre, et que ce ne seroit pas vous déplaire que de vous dire que si M. de Chaudebonne peut légitimement

1. Le marquis d'Aiguebonne, le frère aîné d'un des plus intimes habitués de l'hôtel de Rambouillet, M. de Chaudebonne.

passer pour un saint de la nouvelle Rome [1], M. son frère auroit été un des héros de l'ancienne. Mais pour m'éloigner promptement d'une rivière où je ne veux plus retourner, je vous dirai qu'en arrivant ici la première chose que je vis, en mettant la tête à la fenêtre, fut M. de Berville, qui étoit logé de l'autre côté de la rue, et qui étoit prêt de partir pour Aix. A l'instant même mon frère le fut voir; mais comme la bienséance ne me permettoit pas de faire la même chose, et qu'il ne me fit pas l'honneur de me demander, quoiqu'il n'y eût que quatre pas de lui à moi, ce ne sera qu'à Marseille que je le verrai, si à votre considération il me fera cette grâce. Au reste, Mademoiselle, je ne puis m'empêcher de vous dire qu'étant allé voir le tombeau de la belle Laure, qui est dans les Observantins d'ici, il se trouva un religieux de cette maison, ancien ami de mon frère, qui le pressa longtemps de prendre une chambre dans leur couvent, et qui me proposa d'en prendre une qui touchoit leur cloître, avec la liberté, moyennant la permission du supérieur, de m'aller promener dans leurs jardins qui sont tout remplis d'orangers. Je vous laisse à penser, Mademoiselle, si je fus surprise de cette courtoisie qui m'étoit offerte à quatre pas d'une maison où logent Messieurs de l'Inquisition. Ce bon religieux, après m'avoir montré le tombeau de Laure et raconté les amours de Pétrarque, me fut quérir une boîte de plomb que l'on trouva dans un cercueil où il y a une médaille où est la figure de cette belle, et où sont des vers écrits de la main de Pétrarque, et d'autres de François I[er], qui fit refaire ce tombeau. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces bons pères tiennent cette boîte dans le même lieu où l'on tient les reliques et tout ce qui sert à l'autel. Cependant cela se fait dans les terres du pape, et, comme je l'ai déjà dit, à quatre pas des inquisiteurs. Je vous laisse à juger de

1. La Rome de Mme de Rambouillet, l'hôtel de la rue Saint-Thomas du Louvre.

quelle humeur doivent être les dames en un lieu où les religieux les plus réformés agissent ainsi. Tout à bon[1], cela a quelque chose de si plaisant que l'on ne peut se l'imaginer, à moins que de l'avoir vu; car pour moi qui ne les ai rencontrées qu'aux églises, je ne laisse pas de m'imaginer aisement de quelle façon elles vivent en conversation. Premièrement, il est à remarquer qu'en tout Avignon je n'ai vu que trois mouchoirs à plus de mille femmes que j'y ai vues en dévotion; et, ce qui est encore de plus surprenant, c'est que je n'y ai pas vu une seule gorge. Aussi, veux-je croire que ce n'est que celles qui en ont qui la cachent, et que c'est par mortification que celles qui n'en ont point se mettent en état que personne n'en puisse douter. Mais je ne songe pas que je ne vous entretiens que de folies; pardonnez cette liberté à une personne qui vit sans contrainte avec vous, et qui ne se pique pas de bel esprit en vous écrivant. Comme nous devons partir demain et qu'il est tard, je ne vous dirai plus rien, si ce n'est que je suis très humble et très obéissante servante de Mme et Mlles de Clermont, très passionnée de Mlle de Chalais, très humble de M. Chapelain et de M. de la Mesnardière, et que ce sera bientôt de Marseille que je vous offrirai les compliments de mon frère, et que vous recevrez ceux de

« Votre très humble et très affectionnée servante, etc.

« En Avignon, le 27 novembre 1644. »

Manuscrits de Conrart, in-4°, *ibid.*, p. 173.

A MADEMOISELLE DE PAULET.

« Mademoiselle,

« Enfin, après avoir plusieurs fois pensé faire naufrage, je suis arrivée au port de Marseille assez heureusement.

1. Locution qui se trouve aussi bien souvent dans le *Cyrus*.

Mais, quelque douceur que l'on puisse trouver à se reposer après la fatigue d'un long voyage, je n'en ai néanmoins point senti de plus grande que celle que je trouve à m'imaginer que du moins je ne m'éloigne plus de vous. Cette pensée a certainement quelque chose qui flatte mon esprit, qui le délasse et qui le console plus que tous les divertissements que l'on tâche de me donner aux lieux où je suis. Ce n'est pas que je n'aie trouvé à Marseille toute la civilité et toute la courtoisie possible, et comme je sais que vous n'êtes pas marrie de savoir tout ce qui arrive à mon frère et à moi, il faut que je vous rende compte de quelle façon l'on nous traite ici. Vous saurez donc, Mademoiselle, que nous avons trouvé en Mme de Mirabeau une des meilleures et une des plus obligeantes femmes du monde; car elle ne sut pas plus tôt que nous étions ici, qu'elle et Mme de Morge, sa sœur, vinrent pour nous obliger de prendre leur maison; mais comme nous ne le voulûmes pas faire, elles se virent contraintes de nous instruire de la coutume de la ville, qui est d'être trois ou quatre jours sans sortir pour attendre les visites de ceux qui veulent nous en rendre. Et comme nous avions quelque répugnance à suivre cet ordre, elle nous dit que tout le monde de Marseille se tiendroit outragé et croiroit que nous ne voudrions pas le voir, si nous en usions autrement. Le lendemain donc, et quatre jours depuis, mon frère et moi avons gardé la chambre. A vous dire le vrai, ce n'a pas été sans voir de plaisantes choses; car, pour vous les dire comme elles se sont passées, je ne pense pas qu'il y ait un seul homme de quelque considération dans Marseille qui n'y soit venu, soit des gentilshommes, des consuls, des officiers de galère, des juges, des ecclésiastiques, des avocats, des marchands, des matelots et même des forçats; et pour les femmes, le nombre en est si grand que j'ai été contrainte d'en faire un rôle, qui présentement se monte à quarante deux maisons différentes, où il faut que j'aille, qui veulent dire plus de

quatre-vingts personnes qu'il faut demander. Je vous laisse à juger, Mademoiselle, si de l'humeur dont je suis je n'ai pas là une occupation bien divertissante. Mais ce qu'il y a de rare est que de tout ce grand nombre de femmes il n'y en a pas plus de six ou sept qui parlent françois; si bien que cela fait une si plaisante conversation que, si je vous la pouvois dépeindre, je vous en ferois rire. J'ai toutefois cet avantage, sans que je puisse dire comme je l'ai acquis, que j'entends assez bien le provençal, et qu'ainsi je ne laisse pas de les entretenir, mais c'est d'une manière si plaisante qu'il faut l'avoir vu pour le comprendre. Le plus fâcheux est qu'il les faut conduire jusques au milieu de la rue, et qu'à chaque porte il faut une heure de compliment. J'espère toutefois n'être pas longtemps en cette peine; car comme elles passent toutes leur vie à jouer à un jeu qui s'appelle le bascele, que sans doute elles aiment pour son antiquité, et qu'il n'y en a que trois ou quatre qui ne jouent que par complaisance, quand je leur aurai rendu leurs visites, je pense qu'elles me laisseront en repos, du moins le souhaité-je ainsi. Après ces quatre jours de cérémonie, Mme de Mirabeau nous a traités magnifiquement. Elle a été imitée de quelques autres, un desquels nous a donné à dîner avec une prodigalité de Montoron[1]; car enfin, il y avait six services admirablement beaux et bons : les perdrix, les bisques, les ortolans, les entremets, les gelées, les conserves, les muscats, les hypocras, les limonades, les fruits et les confitures sèches et liquides y étoient avec une abondance inconcevable. Mais, après tout, au milieu de ce paradis des Turcs, je disois en moi-même, en songeant à vous, un vers que Malherbe a dit autrefois, parlant de Mme d'Auchy[2] :

Où Calisto n'est pas, c'est là qu'est mon enfer.

1. Fameux financier auquel Corneille, hélas! a dédié *Cinna*.

2. Mme la vicomtesse d'Auchy, aimée et célébrée par Malherbe. Elle tenait chez elle une sorte d'académie.

« Tout à bon, Mademoiselle, je n'ai point surpris mon esprit avec un moment de plaisir tranquille depuis que je suis hors d'auprès de vous. Mais pour n'oublier rien à vous dire, vous saurez encore que le lieutenant que mon frère a mis à Notre-Dame-de-la-Garde, et qui est un assez honnête homme, et assez riche, nous y a aussi donné à dîner le premier jour que nous y avons été. Je ne vous dépeindrai point, s'il vous plaît, cette cérémonie, ni ne vous ferai point ouïr le bruit des canons, car la distance des lieux ne le permet pas; mais je vous dirai qu'en vérité Notre-Dame-de-la-Garde est le plus beau lieu de la nature par sa situation. De la façon dont la place est disposée, il y a quatre aspects différents qui sont admirables. D'un côté, l'on a le port et la ville de Marseille sous ses pieds, et si près, que l'on entend les hautbois de vingt-deux galères qui y sont; de l'autre, l'on découvre plus de douze mille bastides, pour parler en termes du pays; du troisième, on voit les îles et la mer à perte de vûe; et du quatrième, sans rien voir de tout ce que je viens de dire, on n'aperçoit qu'un grand désert tout hérissé de pointes de rochers, et où la stérilité et la solitude sont aussi affreuses que l'abondance est agréable de tous les autres endroits. Aussitôt que je fus arrivée à ce bel hermitage, ma première pensée fut de demander au prieur de Notre-Dame-de-la-Garde, qui nous y dit la messe, où étoit le tombeau de feu M. de Mevouillon; et comme il me l'eût montré, ma première dévotion fut pour cet illustre mort. Vous me ferez, s'il vous plaît, la grâce de dire à M[lles] de Clermont que, n'étant pas en lieu de leur pouvoir rendre d'autres devoirs, j'ai du moins rendu ce pieux office à un de leurs devanciers. Je me serois donné l'honneur de leur écrire, aussi bien qu'à M[me] leur mère, sur la perte qu'elles ont faite; mais je vous avoue ma foiblesse : il y a si longtemps que la mort est introduite dans le monde, et qu'il y a des gens qui en écrivent et qui en parlent, que je ne trouve plus rien à en dire. Sincèrement,

Mademoiselle, je ne sais si j'ai déjà pris le mal du pays; mais j'ai l'esprit si fainéant, si grossier et si stupide qu'il m'a été impossible d'oser entreprendre d'écrire deux lettres sur ce sujet. Mais, pour réparer ce manquement, il faudroit que vous m'apprissiez qu'il fût arrivé un grand bonheur à ces excellentes personnes; car je ne doute point que l'extrême joie que j'en aurois ne me fît trouver l'art de leur témoigner et de leur persuader que je suis certainement une de leurs plus passionnées servantes. En attendant cette agréable nouvelle, vous me ferez la faveur de les assurer de la continuation de mon très humble service, et vous me ferez aussi la grâce de faire encore mes compliments à M. Conrart. Pour M. Chapelain, quoi que vous m'en disiez, il n'est point jaloux de lui[1]; c'est une flatterie que vous m'avez écrite, qu'il désavoueroit sans doute, s'il la savoit. Il y a deux choses qui font qu'il ne le sauroit être: l'une, de ce qu'il est assuré du rang qu'il tient dans mon esprit, et l'autre, que je ne suis pas assez bien dans le sien. Vous savez, Mademoiselle, que cette passion en dit une autre; c'est pourquoi songez une autre fois un peu mieux à expliquer ses veritables sentiments. Quand j'aurai rendu une partie des visites que j'ai à faire, peut être lui demanderai-je un peu plus sérieusement la continuation de son amitié; car pourvu que je ne lui écrive qu'une fois ou deux en un an, je pense que la Pucelle n'aura pas sujet de s'en plaindre. Au reste, Mademoiselle, je vous demande pardon si je vous entretiens si longtemps, et de choses si peu raisonnables; mais songez que vous êtes ma plus grande consolation dans mon exil. J'ai eu une douleur extrême de n'avoir point reçu de vos nouvelles par cet ordinaire. Je sais que c'est être inconsidérée que d'abuser de votre loisir

1. Cela montre que déjà Conrart était bien établi auprès de Mlle de Scudéry, et que Chapelain était occupé de Mlle Robineau, comme nous l'avons dit, et comme on le verra bientôt dans la suite de ces lettres.

comme je fais ; mais vous êtes bonne, vous me l'avez permis, et j'en ai grand besoin. Faites donc, s'il vous plaît, lorsque vous ne pourrez pas me faire la faveur de m'écrire, que M. Major m'apprenne, au moins par un billet, l'état de votre santé, afin que mon imagination ne me fasse pas sentir des malheurs qui ne me sont peut-être pas arrivés. Si je suivois l'intention de mon frère, j'allongerois encore ma lettre pour vous persuader fortement qu'il est votre serviteur très humble et très passionné ; mais comme l'heure me presse, je ne vous dirai plus rien, sinon que je suis toujours de toute mon âme,

« Mademoiselle,

« Votre très humble et très obéissante servante, etc.

« De Marseille, le 13 décembre 1644. »

Manuscrits de Conrart, ibid., p. 161.

A MADEMOISELLE DE PAULET.

« MADEMOISELLE,

« Vous pouvez juger par l'inquiétude que je vous ai témoignée avoir de votre silence, combien votre lettre m'a donné de joie. Elle a été si grande, que ceux qui me l'ont vu recevoir et qui me l'ont vu lire, ont cru que l'on m'avoit mandé que l'on me donnoit pour le moins cent mille écus ; car comme les gens d'ici ont l'esprit fort intéressé, ils ne sont sensibles aux plaisirs, que lorsqu'ils leur sont utiles. Mais après leur avoir dit que votre lettre ne m'apprenoit rien de plus agréable que la continuation de l'amitié de la personne qui me l'écrivoit, il a fallu, pour me justifier auprès d'eux, leur faire voir votre nom, tant il est vrai que la joie que j'ai eue a été grande, et tant il est vrai

qu'ils ont eu peine à croire que, ne s'agissant ni d'amour ni d'avarice, il fût possible que j'eusse tant de satisfaction d'une lettre d'une de mes amies. Jugez de là, Mademoiselle, à quel point l'amitié est connue ici, et si vous devez craindre que je vous fasse infidélité. Cependant, je vous dirai que comme l'on ne change pas son destin en changeant de lieux, et que ceux qui sont malheureux le sont partout, il y a lieu de craindre que nous ne puissions pas faire mettre Notre-Dame-de-la-Garde sur le pays [1]. Ce n'est pas que la chose ne dépende pas absolument de M. le comte d'Alès, mais c'est que nous venons d'apprendre que l'assemblée générale du pays est terminée au second de janvier, et qu'ainsi il sera impossible de tirer utilité des bons offices de M. Chapelain. Mon frère et moi ne laisserons pas de lui en être infiniment redevables; car ce n'est pas par les événements, mais par les intentions qu'il faut mesurer les obligations que nous avons à nos amis. A la première occasion, je lui en témoignerai notre reconnoissance; mais en attendant, si vous le voyez, vous l'assurerez de l'estime et de l'amitié particulière que mon frère et moi avons pour lui. Après cela, je vous dirai que nous ne laisserons pas de tenter la chose; car autrement il faudroit attendre encore un an; car bien qu'il ne se tienne plus d'États généraux en Provence, et que ce ne soit plus qu'une assemblée de quelques consuls qui délibèrent de toutes choses, néanmoins, comme cette assemblée ne se tient qu'une fois l'année, si nous laissions passer celle-ci, cela nous mèneroit trop loin. A vous dire la vérité, je n'en attends rien; mais quand on a fait ce que l'on peut, il faut se mettre en repos et prendre patience. Quoi qu'il en arrive,

1. Sur le pays, c'est-à-dire vraisemblablement aux frais du pays, parmi les forts et châteaux dont l'entretien était à la charge du pays. Pour obtenir que Notre-Dame-de-la-Garde fût mise sur ce pied, il fallait non-seulement une décision du gouverneur de la province, M. le comte d'Alais, mais une autorisation de l'assemblée provinciale.

je vous le manderai. Cependant, n'attendez pas que je puisse payer vos nouvelles par d'autres; car il n'y a rien ici qui puisse vous divertir. Ce n'est pas que si je pouvois dépeindre la beauté de l'hiver de Marseille, je ne vous fisse un tableau assez agréable, et que je ne vous fisse avouer qu'il fait honte au printemps de Paris. L'hiver qui, aux lieux où vous êtes, est tout hérissé de glaçons, est ici couronné de fleurs. Sincèrement, Mademoiselle, à l'heure même que je vous parle, l'on vient de m'envoyer des bouquets d'anémones, d'œillets, de narcisses, de jasmin, de fleurs d'orange, plus beaux que Mlle de Lorme n'en porte au mois de mai; et, ce qu'il y a de commode ici, est que l'on fait des visites à la fin de décembre, sans avoir besoin de feu, que l'on se promène sur le port comme l'on se promène aux Tuileries en juillet, qu'il ne pleut qu'en deux mois une fois, et que le soleil y est toujours aussi pur et aussi clair que dans la saison où il fait naître les roses. Mais le mal est que pour jouir de tous ces plaisirs innocents, il faut souffrir d'autres incommodités, et que l'on ne peut s'approcher de l'Orient sans s'éloigner de Paris. Je pourrois encore vous dire que la plus belle chose que l'on puisse voir, est les galères le jour de Noël qu'elles ont toutes leurs tentes, leurs pavillons et leurs banderoles de cent couleurs différentes; mais cela seroit mieux de la main d'un peintre fameux que de la mienne. Au reste, Mademoiselle, il n'est pas jusques aux paroles qui ne perdent ici quelque chose de leur grâce et de leur agrément. Le mot d'esclave, qui est quelquefois si galamment placé et dans des vers d'amour et dans les romans, ne remplit ici l'imagination que de grosses chaînes de fer, de bonnets rouges, de camisoles bleues, de têtes pelées, de mines de Turcs et d'autres semblables choses, puisque l'on ne s'en sert jamais que pour parler de trois ou quatre mille forçats que l'on voit toujours sur le port. Je vous en dirois davantage, mais comme vous saurez que nous avons changé de

maison afin d'être plus près de M[me] de Mirabeau, toutes les dames de la rue, pour recommencer leurs civilités à l'usage du pays, entrent présentement dans ma chambre pour me dire que je suis la bien venue. Adieu, je suis de si mauvaise humeur de ce qu'elles m'interrompent dans le dessein que j'avois de vous dire encore plus de cent choses, que je les recevrai si mal que j'espère qu'elles n'y reviendront plus. Il faut pourtant encore que je salue M[me] et M[lles] de Clermont, que je vous offre les compliments de mon frère, et que je vous die que je suis votre très humble et très passionnée servante.

« A Marseille, le 27 décembre 1644. »

La quatrième lettre est écrite à M[lle] de Chalais, dame de compagnie de la marquise de Sablé, femme de mérite, que M[me] de Sablé traitait comme une amie, et à laquelle écrivaient les plus beaux esprits et les plus grands seigneurs. La lettre est remplie d'affection. M[lle] de Scudéry commence à s'ennuyer un peu à Marseille où l'esprit n'est pas fort en honneur. Une belle et savante Marseillaise.

Manuscrits de Conrart, in-4°, *ibid.*, p. 181.

DE MADEMOISELLE DE SCUDÉRY A MADEMOISELLE DE CHALAIS.

« Comme Mademoiselle Paulet connoît mon cœur, et qu'elle sait la tendresse que j'ai pour vous et le plaisir que je sens à recevoir de vos nouvelles, elle m'avoit fait espérer par l'autre ordinaire que vous m'en donneriez par celui-ci; et je m'étois entretenue si agréablement en cette attente, que la privation d'un bien qui m'est si cher m'a donné plus de

douleur que l'espérance ne m'avoit donné de joie. J'ai pourtant été assez équitable pour ne vous accuser pas; j'ai eu du déplaisir, mais je n'ai pas eu de colère, et si j'ai eu quelque injustice, ç'a été contre l'aimable personne qui m'avoit promis un si grand plaisir. Ne vous imaginez pourtant pas, ma chère amie, que ce désir extrême que j'ai d'avoir quelquefois de vos lettres soit un effet de la foiblesse de mon amitié, et qu'elle ait absolument besoin de ces petits soins pour se maintenir : non, ce n'est point là ma pensée, et quand vous ne me diriez jamais que vous avez de l'affection pour moi, puisque vous me l'avez dit une fois, je ne laisserois pas de le croire. Mais la véritable raison qui fait que je le souhaite avec tant d'ardeur, est que je prévois bien que j'aurai grand besoin de ce secours pour adoucir l'ennui de mon exil. Je vous avoue ingénûment que je n'ai point l'esprit assez stupide pour m'accoutumer facilement avec ceux qui le sont, et que je ne l'ai pas non plus assez fort ni assez rempli pour trouver en moi-même de quoi me satisfaire. Je suis demeurée en une certaine médiocrité qui ne sert qu'à faire connoître le mal, mais qui ne le surmonte pas. Si j'étois de l'humeur de ceux qui aimeroient mieux être l'admiration des sots que de ne l'être de personne, je pourrois peut-être assez facilement imposer[1] une partie de ce que je voudrois aux gens de ce pays-ci, étant certain que parce que je viens de Paris, ils ont assez d'inclination à approuver tout ce que je fais; mais comme je n'ai pas l'humeur tyrannique, et que, si je régnois, je voudrois régner légitimement, je n'apporterai nul soin à l'établissement d'un empire si peu glorieux, et qui seroit si mal acquis. Dans les choses de l'esprit, ce n'est pas assez de vaincre, il faut encore que ceux que l'on surmonte soient eux-mêmes capables d'en surmonter d'autres, et c'est enfin aux vaincus à faire la principale gloire des victorieux. Si

1. Imposer, faire accroire.

les Espagnols, en conquêtant les Indes, avoient eu des ennemis redoutables, ils auroient égalé la gloire des plus illustres héros; mais parce qu'ils ont tué à coups de canon des hommes qui ne se défendoient point et qui même ne se pouvoient défendre, puisqu'ils n'avoient point d'armes, ils passent plutôt parmi le nombre des usurpateurs que des conquérants. Souffrez, s'il vous plaît, cette comparaison historique d'une personne qui ne vous l'auroit pas écrite, si elle étoit seulement à cinquante lieues plus près de Paris, mais qui pense avoir droit de vous parler de cette manière dans une ville où il se trouve une demoiselle belle et jeune qui, dans ses conversations ordinaires, cite souvent, si j'ai bien retenu, Trismégiste, Zoroastre et autres semblables messieurs qui ne sont pas de ma connoissance [1]. Sérieusement, c'est dommage que la personne dont je vous parle n'a été élevée dans le monde, étant certain que c'est un des plus beaux naturels de femme que j'aie jamais remarqué en aucune femme de province. Elle est, comme je l'ai déjà dit, belle, jeune et de bonne mine; elle parle françois comme si elle étoit née à Paris, et naturellement elle est fort éloquente; elle entend l'espagnol, l'italien, le latin et même le grec; elle est fort douce, fort civile et de fort bonne maison. Cependant, parce qu'elle n'a pas l'art de cacher une partie des trésors qu'elle possède à des gens qui ne les connoissent pas, ils prennent pour du verre et pour du cuivre de l'or et des diamants; et l'injustice qu'on lui fait ici est si grande que je n'oserai la voir souvent, de peur de me charger de la haine publique. Jugez d'après cela, ma chère, si j'ai raison d'implorer votre secours en un lieu où il n'est pas même permis de jouir du seul bien qui s'y trouve. Ne me refusez donc pas, je vous en supplie, et si ce n'est point trop vous demander, ayez quelquefois la

1. Nouvelle preuve, avec mille autres, que personne n'était moins Philaminte que Mlle de Scudéry.

bonté d'assurer Mme la marquise[1] que de toutes celles qui ont de la vénération pour elle, je suis la plus passionnée pour son service, et qu'en cette considération il me doit être permis de porter la glorieuse qualité de sa très humble et très obéissante servante. Et comme je suis privée du plaisir d'entretenir les personnes que j'aime, faites au moins que j'aie la satisfaction de savoir qu'elles s'entretiennent quelquefois de moi. Parlez-en donc avec notre chère Angélique [2], avec Mlle Robineau, avec M. Conrart, avec M. Chapelain, et si vous jugez que Mme de Motteville et Mlle sa sœur [3] ne m'aient pas oubliée, assurez-les que j'eus un extrême regret de partir sans leur dire adieu; mais comme elles n'étoient pas à Paris, c'est un malheur dont je ne suis pas coupable. Quand je serai un peu désembarrassée d'un nombre infini de visites qu'il faut que je rende, je me donnerai l'honneur de leur écrire et de les assurer que je suis toujours leur très humble servante. Adieu, je suis si pressée que je n'ai pas le loisir de relire ma lettre. Pardonnez-moi donc toutes les fautes que j'y aurois peut-être corrigées, et toutes celles aussi que je n'y aurois pas remarquées. Après cette protestation d'imprimeur, je n'oserai quasi vous dire que je suis votre très humble et très passionnée servante, etc.

« A Marseille, le 13 décembre 1644. »

La cinquième lettre est pour Mlle Robineau dont nous avons parlé au chapitre XIV, p. 262 et suiv. Avec Mlle Paulet et Mlle Chalais, c'est le cœur de Mlle de Scudéry qui s'épanche; ici son esprit parle seul, mais

1. La marquise de Sablé.
2. Mlle Paulet.
3. Toutes deux si dignes par leur caractère et leur esprit d'être les amies de Mlle de Scudéry. Ce passage est un témoignage précieux de leurs relations affectueuses. Mme de Motteville loue Mlle de Scudéry, *Mémoires*, t. IV, p. 219.

il parle bien agréablement. Elle cite un sonnet de M. Boissat, de l'Académie française, qu'on surnommait, à ce qu'il paraît, l'esprit à Marseille, ainsi que des vers de Georges de Scudéry.

Manuscrits de Conrart, in-4°, tome XI, p. 165.

A MADEMOISELLE ROBINEAU.

« MADEMOISELLE,

« Si vous avez dessein de m'instruire par votre exemple et de m'accoutumer à ne vous écrire qu'une fois tous les mois, je vous supplie de me faire l'honneur de m'en avertir; car à moins que vous m'appreniez votre intention, elle ne réussira pas, parce que, comme je vous écris principalement pour me conserver en votre mémoire, moins vous m'écrirez et plus je vous écrirai, afin de vous empêcher de m'oublier. Faites-moi donc, s'il vous plaît, la faveur de me dire sincèrement si vous avez dessein que j'imite votre silence; car, après cela, je tâcherai de m'accommoder à votre humeur. Je vous écrirai de petites lettres, et vous n'en aurez que deux ou trois tous les ans, et de cette sorte, si elles ne sont belles, elles seront rares; si elles ne sont divertissantes, elles ne seront pas incommodes, et si elles ne vous font passer quelque temps agréablement, elles ne vous en déroberont guère. Voilà, Mademoiselle, ce que je vous puis dire sur ce sujet, attendant vos ordres, que je pense je n'observerai pas plus exactement que vous observez les promesses que vous m'aviez faites de me donner de vos nouvelles toutes les semaines; car, pour vous parler sans déguisement, il n'est rien qui puisse vous empêcher, tant que je ne serai pas malade, d'avoir une lettre de moi, tous les ordinaires; car si vous m'écrivez, je n'ai pas assez d'incivilité pour ne vous répondre point, et si

vous ne me répondez pas, je n'ai point assez de patience pour m'empêcher de vous en gronder. Enfin, Mademoiselle, résolvez-vous à ce malheur puisqu'il est inévitable. Au reste, ne vous imaginez point que peut-être je ne trouverai pas toujours de quoi vous entretenir, et que par cette raison je vous laisserai en repos. Les rives de la mer Méditerranée ne sont pas si désertes ni si stériles que l'on n'y puisse trouver quelque chose à l'usage de Paris. La tempête amène quelquefois sur ses bords des gens qui savent parler françois, et qui n'ont rien de la rudesse du pays. Il se trouve ici des pèlerins de toutes les parties du monde, et par conséquent je ne manquerai pas de matière à vous écrire. Je pourrois même dire que j'aurois de quoi vous faire d'agréables présents si vous étiez d'humeur à en recevoir. Mais, quoique je sache bien que vous aimez mieux en faire que d'en accepter, je veux toutefois vous en offrir un aujourd'hui; mais auparavant que je vous die ce que je vous envoie, je vous supplie d'essayer de deviner; et pour aider même à votre imagination je vous dirai que ce ne sont ni des oranges, ni des citrons, ni des olives, ni des figues, ni des raisins, ni de l'eau de fleur de jasmin, ni des branches de coral, ni des tapis de Turquie, ni des étoffes de la Chine, ni des perles, ni des émeraudes, ni des diamants, mais quelque chose de plus rare en ce pays-ci que tout ce que je viens de dire. Et pour vous expliquer cet énigme, ce sont des vers de M. Boissat l'esprit, qu'il a faits ici en revenant de la Sainte-Baume. Je vous proteste, Mademoiselle, que depuis plus de quatre siècles l'on n'a vu de semblable marchandise sur le port de Marseille; aussi est-ce pour cela que je l'envoie à Paris. Vous en ferez part à M. Chapelain, et comme votre ami [1] et comme le mien et comme celui de M. de Boissat. Je ne vous dis point ce que j'en pense; car je ne m'y connois plus du tout,

1. Nous avons déjà remarqué que Mlle Robineau était l'objet des attentions particulières de Chapelain.

il me suffit de savoir que ce sonnet est d'une personne de beaucoup d'esprit et de beaucoup de dévotion présentement, pour croire qu'il est digne de vous, et que du moins par là ma lettre ne vous ennuiera pas. Le voici :

SONNET

Pour la grotte de Sainte-Madeleine nommée la Sainte-Baume.

Soyez-vous des mortels à jamais respectés,
Illustres monuments d'une illustre victoire,
Où de larmes de sang les rochers humectés
Ont rendu Madeleine éclatante de gloire.

Affreux et beaux déserts des anges fréquentés,
Forêt d'arbres vieillis, éternellement noire,
Incorruptibles eaux, promenoirs enchantés,
Où nous venons chômer son auguste mémoire.

C'est chez vous qu'elle a fait son nom plus glorieux,
Et c'est là que vivant comme l'on vit aux cieux
Elle nous a marqué des traces pour la suivre.

Quels endroits sur la terre ont un destin plus beau !
Toute morte qu'elle est, vous la faites revivre,
Et lorsqu'elle vivoit, vous étiez son tombeau.

« Voilà, Mademoiselle, le présent que je vous fais. Si vous n'êtes pas ingrate, ou pour mieux dire si vous n'êtes pas paresseuse, vous êtes en un lieu où vous me le pouvez rendre avec usure, et pour vous faire voir que les belles choses que vous m'envoierez seront connues ici, il faut que je vous die que mon frère, à mon défaut, leur donnera la louange qu'elles mériteront. Voici un fragment d'une lettre qu'il écrivit hier à un de ses amis à Lyon, en parlant de Mme de Tournon [1], qui vous fera voir qu'il n'a pas encore

1. Vraisemblablement la jeune veuve de l'intrépide comte de Tournon, un des amis de Condé, tué à vingt-sept ans, en septembre 1644, au siége de Philipsbourg, après s'être couvert de gloire aux combats de Fribourg, déjà maréchal de camp et ayant devant lui un grand avenir militaire.

oublié à faire des vers, et qu'ainsi il sera encore capable de connoître ceux des autres. Si ma mémoire ne me trompe, voici une partie de ce qui étoit dans sa lettre :

Des rives de la Seine aux rives de la Saône,
Et des bords de nos mers aux bords de votre Rhône,
Quoi que ces divers lieux soient assez embellis,
Je n'ai rien vu d'égal aux yeux d'Amaryllis.
Parmi le crêpe noir, son aimable visage,
Est comme le soleil au milieu d'un nuage,
Et dans l'obscurité d'une sombre couleur
L'éclat de son beau teint a lumière et chaleur.
L'amour vole auprès d'elle, et suit toujours ses traces,
Il la prend pour sa mère, à cause de ses grâces;
Mais encor que sa mère ait mille et mille appas,
Je doute avec raison s'il ne l'offense pas.
O séjour bienheureux! Jardins de l'Athénée,
Ville que je préfère à la ville d'Enée;
Lyon, si dans tes murs elle n'a cent autels,
Si tu ne la mets pas au rang des immortels,
Si cent marbres gravés n'élèvent sa mémoire;
Puisse bientôt Paris t'ôter toute ta gloire,
Que cet astre brillant luise en d'autres climats,
Et laisse pour jamais tes monts et tes frimas!

« Si j'avois aussi bien retenu la prose que les vers, je vous l'aurois envoyée; car elle étoit assez galante pour cela. Pour la mienne, on n'en peut pas dire autant; c'est pourquoi je ne la continuerai pas davantage pour aujourd'hui; aussi bien, ayant le dessein que j'ai, n'est-il pas juste d'en dire tant en un jour, et il suffira que je vous assure en françois, et même, si vous voulez, en provençal, que *siou vuestra serventa affettionnada.*

« Monsieur votre père, Mme de l'Arragonnés[1], et Mmes Boquet, sauront que je suis leur servante, et vous saurez, s'il vous plaît, que mon frère est votre serviteur très humble. Je vous demande pardon si ma lettre est si brouillée, mais

1. *Sic.*

je vous l'écris avec tant de précipitation que je ne sais quasi ce que je dis.

« A Marseille, le 3 janvier 1645. »

Dans la sixième lettre, M[lle] de Scudéry revient à M[lle] Paulet. Un souvenir particulier pour Conrart qui lui a envoyé des douceurs à Marseille.

Manuscrits de Conrart, ibid., p. 157.

A MADEMOISELLE DE PAULET.

« MADEMOISELLE,

« Le courrier étant arrivé un jour plus tard qu'il n'a de coutume, à cause du mauvais temps qu'il dit avoir eu par les chemins, fait que je n'ai quasi pas loisir de relire vos lettres pour y répondre. Ce n'est pas que je ne pusse avoir encore plus de huit heures pour cela, n'étoit que je suis engagée dès hier de mener aujourd'hui huit ou dix de nos dames marseilloises à Notre-Dame-de-la-Garde; qui veulent voir arriver M. le cardinal de Lyon[1], que l'on attend ici de moment en moment, parce que s'étant ennuyé d'attendre les galères, que le vent contraire a fait relâcher aux îles Sainte-Marguerite, il a pris quatre chaloupes du grand duc pour s'en venir. Toutes les femmes l'attendent ici avec tant d'impatience que les sultanes du sérail n'en ont pas davantage, à ce que je crois, lorsque le grand-seigneur doit revenir de quelque expédition de guerre. Cette pensée sent un peu le voisinage d'Alger, mais je n'y saurois que faire. Vous savez que je n'ai pas accoutumé de vous cacher les folies qui me passent dans l'esprit; et puisque vous

1. Alphonse de Richelieu, l'humble et vertueux frère du grand cardinal.

m'en avez bien pardonné à Paris, vous m'en pardonnerez bien encore en un pays où effectivement on voit tous les jours des gens que l'on peut dire qu'ils traitent ensemble de Turc à Maure, puisqu'ils le sont. L'on dit ici toutes les vérités fâcheuses, sans scrupule et sans déguisement; et la franchise y est si grande que, si l'on y cache quelque chose, ce ne sont que les bonnes qualités que l'on remarque en ses plus chers amis. La charité ailleurs veut que l'on fasse un secret des défauts de son prochain ; mais ici, de peur qu'il ne tombe en vaine gloire, l'on ne le loue jamais, quelque bien qu'il fasse. Je vous en dirois davantage, mais je n'en ai pas le loisir. Quelque pressée que je sois, je vous supplierai toutefois de témoigner à M. Conrart la joie que m'a donnée sa lettre ; elle est si pleine d'esprit et de douceurs que je ne sais comme j'y pourrai répondre. Ç'auroit pourtant été dès cet ordinaire, sans la partie que je vous ai dite; car, comme vous savez, je ne me pique pas de belles lettres, et lorsque je prétends que les miennes ne vous sont pas importunes, c'est seulement par l'amitié que vous avez pour moi. Je ne manquerai donc pas d'écrire la semaine prochaine à toutes les personnes à qui je dois des remerciements. M. de la Mesnardière[1] recevra aussi, s'il vous plaît, mes excuses; et pour ses affaires, je n'ai point de conseils à donner où vous êtes, étant certain que ce que votre raison ne trouvera pas, celle des autres le chercheroit vainement. Vous le conseillerez sans doute comme il le doit être; c'est pourquoi il ne me reste à désirer, sinon que l'événement de vos conseils soit heureux. Vous me ferez aussi la faveur de remercier M. de la Vergne de ses soins et de ses bons offices. Vous savez, Mademoiselle, ce que je vous ai dit de lui en plusieurs rencontres; c'est pourquoi je ne vous dirai pas à quel point je suis sa servante. Au reste, ne craignez pas que je m'accoutume

1. Médecin et ami de Mme de Sablé, bel esprit au service de Richelieu, membre de l'Académie française. Voyez *Madame de Sablé*, chap. Ier.

jamais aux lieux où je suis, ni que je me désaccoutume jamais de vous; il y a des maux que l'habitude amoindrit, mais il y en a d'autres qui deviennent plus insupportables par la suite du temps. Les plus violentes douleurs, quand elles sont de peu de durée, se peuvent souffrir sans murmurer, et les plus petites, quand elles sont continues, ne se peuvent endurer sans se plaindre. Jugez donc si celle que me donne votre absence est de nature à m'y pouvoir accoutumer, et si, ayant perdu un trésor inestimable, je puis m'en consoler facilement. En vérité, Mademoiselle, je ne vous dis pas tout ce que je sens, car comme je sais que vous êtes sensible, j'aurois peur que ma mélancolie ne fût contagieuse pour vous. Adieu, on m'attend, et je n'ai pas loisir de vous dire ce que je suis à Mme et à Mlles de Clermont; mais comme vous le savez il y a longtemps, vous le leur direz pour moi, s'il vous plaît.

« J'oubliois de vous dire qu'il court un bruit ici que M. le chevalier de la Motte a été arrêté, comme il s'en alloit à Lyon; quelques-uns disent que c'est pour avoir apporté ici, dans sa galère qui revint de Barcelone il y a trois semaines, quarante-quatre mille pistoles, que l'on dit être ici entre les mains de quelques-uns de ses amis. Le temps éclaircira toutes choses. Mon frère m'a dit qu'il veut répondre lui-même à ce que vous me dites pour lui dans ma lettre.

« A Marseille, le 10 décembre 1645. »

La septième lettre est adressée à Chapelain. Mlle de Scudéry lui fait une petite querelle de ce qu'il lui écrit seulement par le commandement de Mlle Robineau; elle lui rappelle que c'est à elle qu'il doit la connaissance de cette demoiselle, et elle souhaite d'être considérée pour elle-même.

Manuscrits de Conrart, ibid., p. 147.

A MONSIEUR CHAPELAIN.

« MONSIEUR,

« Bien que tout ce qui part de Mlle Robineau me soit extrêmement cher, et que, selon mes sentiments, elle augmente le prix des plus précieuses choses du monde lorsqu'elles passent par ses mains, il est toutefois certain que votre lettre m'auroit donné plus de joie si je l'eusse reçue comme une simple marque de votre souvenir, que comme une preuve de votre obéissance pour elle, et je lui suis déjà si redevable de ses propres bienfaits que j'aurois volontiers souhaité qu'elle n'eût point eu de part aux vôtres. Ce commandement que vous dites qu'elle vous a fait de m'écrire, marque si clairement l'absolu pouvoir qu'elle a sur vous et le peu que j'y en ai que, si je voulois, j'aurois quasi autant de sujet de me plaindre de l'honneur que vous m'avez fait que de vous en remercier; car, enfin, une personne à qui vous devez la connoissance de Mlle Robineau ne devoit point lui devoir la grâce que vous m'avez faite de m'écrire. Je sais qu'elle a plus de mérite que moi, et qu'ainsi vous la devez plus estimer; mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait quelque injustice que vous ne vous souveniez de moi que lorsqu'elle vous le commande. Enfin, Monsieur, lorsque vous me voudrez faire cet honneur, écoutez votre inclination, et n'écoutez plus Mlle Robineau; donnez-moi vos sentiments tout purs, sans les mêler avec les siens, et souvenez-vous de moi pour l'amour de moi et non pas pour l'amour d'elle. Vous trouverez peut-être que j'ai beaucoup d'orgueil pour avoir si peu de mérite; mais souvenez-vous que l'amitié a ses délicatesses et ses jalousies aussi bien que l'amour, et que celle que j'ai pour vous est trop noble et trop généreuse pour recevoir vos civilités

d'une autre main que de la vôtre, et pour prendre part à des choses où elle n'en a point. Je ne m'étonne pas, toutefois, si vous aviez tant de peine à vous résoudre de m'écrire; car puisque mes amies vous montrent toutes mes lettres, vous aviez raison de craindre d'en recevoir de semblables. Je leur voudrois un grand mal d'en user ainsi, si ce n'étoit que sachant bien qu'elles ne le font ni par manque de connoissance ni par malice, il faut de nécessité que la seule amitié les aveugle, et que, parce qu'elles prennent plaisir que je leur dise que je les aime, elles se laissent persuader que je le leur dis de bonne grâce. Pour vous, Monsieur, qui n'avez pas cet aveuglement, qui m'est si avantageux, vous avez voulu vous défendre de recevoir de mes lettres autant que vous avez pu; mais pour me venger de vous, je vous déclare que quand même Mlle Robineau me le défendroit je ne laisserois pas de vous écrire et de vous assurer qu'elle n'est pas tant votre servante que je la suis. Mais encore que je sache que vous avez plus de joie de recevoir ses commandements que mes prières, je ne laisserai pas de vous supplier sérieusement de croire que votre lettre m'a donné beaucoup de plaisir; que celle que vous avez écrite à M. de Berville a sensiblement obligé et mon frère et moi; que les vers que vous m'avez envoyés ont eu et de lui et de moi toute la louange qu'ils méritent, et que quand même vous auriez désobéi à Mlle Robineau, je n'aurois pas laissé d'obéir à la raison et à mon inclination, qui veulent que je sois toute ma vie,

« Monsieur,

« Votre très humble et très obligée servante, etc.

« A Marseille, le 31 janvier 1645. »

Autre lettre à Chapelain, non datée, mais qui dans le manuscrit vient à la suite de la précédente.

AU MÊME.

« MONSIEUR,

« Comme le silence est, ce me semble ordinairement pris pour un consentement aux choses qu'on nous a dites, je pense que la crainte de vous importuner par une seconde lettre ne doit point m'empêcher de répondre à la dernière que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et qu'il vaut mieux vous dérober un quart d'heure que de me détruire pour toute ma vie dans votre esprit en vous laissant lieu de croire que j'aurois accepté, comme croyant les mériter, cette profusion de louanges dont votre lettre est remplie. Souffrez donc, Monsieur, que je vous die qu'encore que j'eusse plusieurs fois entendu que l'on vous faisoit la guerre d'aimer volontiers à dire des douceurs, j'avois néantmoins conçu une si haute estime de votre sincérité que je tenois pour certain que vous n'eussiez pas même voulu être le flatteur d'Alexandre, si vous eussiez été de son temps ou qu'il eût été du vôtre. Cependant vous me donnez des louanges si excessives et vous me dites des choses si peu vraisemblables que vous ne me permettez pas de douter que vous ne puissiez être capable, la première fois que l'occasion s'en présentera, de louer Mme Pilou[1] de la vivacité de ses yeux, de la délicatesse de son teint et des charmes de sa beauté. Ce n'est pas, Monsieur, que je ne sache bien que toutes les flatteries ne sont pas également condamnables, que celles qui ne sont pas intéressées sont plutôt une galanterie qu'une faiblesse, et que celles qui s'adressent à une personne exilée ne peuvent partir que d'une personne généreuse. Aussi vous fais-je dire que, quoique les vôtres ne m'ayent pas persuadée, elles n'ont pas laissé de m'obliger : j'ai plus considéré votre intention que l'injustice de vos louanges et la beauté de votre lettre

1. Anne Baudesson, veuve de M. Pilou, vieille femme de beaucoup d'esprit mais très laide. Voyez la gravure de Spirinx.

que la vérité de vos paroles. Elles m'ont causé de la joye, mais elles ne m'ont point donné d'orgueil. J'ai été sensible, mais je n'ai pas été crédule, et quoique j'aye fait tout ce que j'ai pu pour me tromper, après avoir rappelé en ma mémoire tout ce que je vous ai écrit, j'ai trouvé qu'il m'eût sans doute été plus avantageux que vous en eussiez fait un secret que de la faire voir à tant d'illustres personnes. Je n'entends pourtant pas, Monsieur, de cette espèce de secret dont Mlle Robineau auroit pu s'offenser, mais de celui qui vous auroit fait cacher mes défauts au lieu de les publier. Toutefois il peut être que, par un privilége particulier, en lisant ma lettre vous l'ayez purifiée des taches que mon ignorance y avoit laissées, et qu'en la recevant vous l'avez rendue digne de vous. Ce n'est pas, Monsieur, que je veuille dire qu'elle fût toute déraisonnable; au contraire, pour vous montrer que j'ai plus de sincérité que vous n'en avez, j'avouerai qu'il y avoit un endroit qui ne peut être défectueux que par la foiblesse de l'expression, et dont le sentiment est si juste et si noble que même M. de Balzac ne le désapprouveroit pas. Je m'assure, Monsieur, que vous devinerez aisément ma pensée, et qu'il vous sera facile de comprendre que ce seul endroit qui n'est pas mauvais et que je défendrois contre tout le monde, s'il étoit possible qu'on le pût condamner, est celui où je vous assurois d'être toute ma vie, et par raison et par inclination,

« Votre, etc. »

Mlle de Scudéry finit comme elle a commencé : ses deux dernières lettres, la neuvième et la dixième sont adressées à Mlle Paulet. Histoire romanesque d'un chevalier de Malte. Grands préparatifs de guerre que fait le grand-seigneur pour aller délivrer sa nourrice.

Manuscrits de Conrart, ibid., p. 149.

A MADEMOISELLE DE PAULET.

« MADEMOISELLE,

« Comme je vous fais part de toutes mes douleurs quand il m'en arrive, il faut que je fasse la même chose de mes joies et de mes plaisirs. Je vous dirai donc qu'hier au matin un homme de qualité de Marseille, qui nous avoit ouï dire, à mon frère et à moi, que nous attendions M. de Grasse avec beaucoup d'impatience, nous envoya avertir qu'il étoit arrivé, et nous manda qu'il étoit logé chez un gentilhomme nommé M. d'Aiglùn, qui a été lieutenant de la galère de M. d'Aiguebonne. Cette nouvelle nous donna de la douleur et de la joie; la première parce qu'il ne nous avoit pas fait la grâce de venir loger chez nous, et l'autre parce que, de quelque manière que ce fût, nous aurions le plaisir de l'entretenir. A l'heure même, mon frère fut chez M. d'Aiglun, et il trouva que M. de Grasse étoit véritablement logé chez lui, mais qu'il étoit déjà sorti. Un moment après j'y fus, comme lui, sans être plus heureuse, et nous y retournâmes pour le moins trois fois avant midi, sans le pouvoir rencontrer. Enfin, à la quatrième, que j'y allai seule, on me dit qu'il sortoit de table, et que j'eusse un peu de patience. Mais comme je sais que M. de Grasse n'aime pas fort la cérémonie, je ne m'arrêtai pas à ce que me dit le valet de M. d'Aiglun, et je montai dans la chambre où M. de Grasse achevoit de dîner. Mais je fus fort surprise de voir qu'à peine me regardoit-il et qu'à peine se pouvoit-il résoudre de se lever pour me saluer. Cela ne m'étonna pourtant pas encore tant que de voir M. de Grasse dont je vous parle, avec des bottes relevées, un justaucorps de chamois, un manteau d'écarlate, une épée d'argent, un chapeau gris et des plumes jaunes. Ne vous imaginez pas, Mademoiselle, que j'invente ce que je vous dis; car, en

vérité, j'ai vu M. de Grasse en l'état que je viens de vous décrire. Mais, pour vous expliquer cet énigme, qui m'a tant fait rire, et qui m'a pourtant donné beaucoup de confusion, et même beaucoup de douleur de voir mon espérance trompée, je vous dirai que M. de Grasse que je vis n'est pas l'évêque, mais un gentilhomme de ce pays, qui en son propre nom s'appelle ainsi. Je vous laisse à juger, Mademoiselle, de quelle sorte se passa cette conversation du faux M. de Grasse avec moi. Mais ce qu'il y a de plaisant, est que je ne voulus pas en désabuser mon frère, qui, étant arrivé chez M. d'Aiglun un moment après que j'en fus partie, trouva cet homme à plumes jaunes sur la porte, et lui demanda, ne trouvant point d'autres gens, s'il ne savoit pas si M. de Grasse étoit au logis. Enfin, Mademoiselle, cette aventure a eu quelque chose de si plaisant que si je vous la pouvois bien dépeindre, je vous en ferois certainement rire de fort bon cœur. Mais comme le messager me presse, il faut, pour me revancher en quelque sorte de vos nouvelles, que je fasse un voyage à Malte, en Barbarie, et à la cour du grand-seigneur; et, pour vous dire les choses comme je les sais, j'étois hier chez M. le grand-prieur de Saint-Gilles, où je vis entre ses mains un papier qu'un renégat, favori du feu grand-visir, et qui s'est refait chrétien, a envoyé au grand-maître, pour l'avertir des véritables sujets de cette armée de six cents voiles. Et comme la chose est assez romanesque, j'ai cru que je pouvois vous la mander.

« Vous saurez donc, pour entendre la chose comme elle s'est passée, qu'il y a déjà assez longtemps qu'un chevalier françois dont j'ai oublié le nom, après avoir gagné sept ou huit mille écus d'argent dans les courses qu'il avoit faites, voulut s'en revenir en France; et quoique ses amis lui conseillassent de faire tenir son argent par lettres de change, il ne put se résoudre à s'en séparer. Il s'embarqua donc avec son trésor dans une tartane, avec

intention de venir à Marseille; mais il fut si malheureux qu'à quatre mille de Malte, il trouva un corsaire qui le combattit, qui prit la tartane où il étoit, avec son argent et sa personne, bien heureux encore de pouvoir jeter sa croix dans la mer, afin de n'être pas connu pour chevalier. Le corsaire l'ayant mené à Tunis, et ce chevalier y ayant trouvé des marchands chrétiens qui le délivrèrent, il revint à Malte si désespéré de la perte de son argent, qu'il avoit gagné aux dépens de son sang et au hasard de sa vie, que depuis cela il ne s'est pas passé d'année, point de mois, ni même de jours, qu'il n'ait donné conseil de quelque nouveau dessein au grand-maître contre les Turcs. Enfin, il y a environ quatre ou cinq mois, qu'ayant obtenu le commandement de quelques vaisseaux pour une grande entreprise qu'il faisoit sur la Goulette, il partit, et de plus manqua ce qu'il avait entrepris; de sorte que, comme il étoit prêt de s'en retourner à Malte sans rien faire, il rencontra, et pour son malheur et pour celui de la religion, deux galères turquesques, dans lesquelles étoient un bacha avec sa femme, parente du grand-seigneur, et, ce qui est plus, deux de ses sultanes, les plus belles et les plus aimées, qui s'en allaient à la Mecque. Le combat fut grand et fort opiniâtre de part et d'autre; mais enfin, le chevalier ayant tué le bacha de sa main, la victoire fut de son côté. Il fit main-basse sur les Turcs, et après avoir fait passer les deux sultanes, la veuve du bacha, plus de quarante femmes qui les suivoient, et tous leurs trésors qui étoient immenses, dans ses vaisseaux, il fit couler à fond les galères turquesques, parce qu'il ne lui restoit pas assez d'hommes pour les pouvoir mener à Malte. Mais après avoir vaincu et avoir retrouvé son argent, et beaucoup davantage, il mourut des blessures qu'il avoit reçues, et ses vaisseaux reportèrent le victorieux en aussi pitoyable état que le vaincu. Aussitôt que ces femmes furent arrivées à Malte, celle qui avoit perdu son mari au combat trouva moyen de briser un grand

diamant qu'elle avoit caché, qu'elle avala, et dont elle se fit mourir. Or, pour revenir au renégat dont je vous ai parlé, il dit qu'aussitôt que le grand-seigneur, qu'il dit être le plus amoureux de tous les hommes qui furent jamais, eût su la prise de ses femmes et la mort de sa parente, il entra en une colère si furieuse qu'il jura de perdre la vie ou de perdre Malte; de sorte qu'à l'instant même il envoya ordre par tous ses ports et par tout son empire de se préparer à cette guerre. Il ajoute à cela, qu'outre cette colère, il se joint une raison d'État à ce dessein, qui est que le grand-seigneur, ayant pensé connoître à ses dépens que les janissaires sont trop puissants dans ses États, a résolu de les faire tous embarquer, afin d'affoiblir leur corps en cette occasion, ne doutant pas qu'il n'en meure une bonne partie en cette guerre, qui, par ce moyen, quelque succès qu'elle puisse avoir, ne peut que lui être avantageuse, puisque plus on lui tuera de janissaires, plus on lui ôtera d'ennemis.

« Voilà, Mademoiselle, ce que je n'ai pas cru indigne d'être su de vous. Cependant les six galères dont je vous avois parlé sont parties pour Catalogne, que l'on dit être en fort grande division. Vous aurez sans doute su comme Perpignan a pensé être surpris; mais l'on ne vous aura peut-être pas mandé que dix des gardes de M. le comte de Harcourt, ayant été mis à garder la porte d'un gentilhomme chez qui étoit le bal, auprès de Béziers, ces gardes éteignirent les lumières qui éclairoient la salle, et volèrent toutes les pierreries et les perles des dames de l'assemblée.

« Enfin, me voici arrivée au bout de mes nouvelles, mais vous ne l'êtes pas encore à celui des peines que vous devez avoir pour nous. Je n'ai plus rien à vous dire pour nos affaires, si ce n'est que M. Major pourroit s'informer encore du premier commis de M. Tubeuf, qui s'appelle M. Angot, lorsque l'état de Provence sera signé. Après cela, je n'ai plus qu'à assurer Mme de Clermont de

mes obéissances, Mesdemoiselles ses filles de mon très humble service, et vous et elles de la passion que mon frère a de vous témoigner qu'il est votre très humble et très obéissant serviteur. Adieu, l'heure me presse, et il faut que je vous donne le bonjour, sans même vous dire que je suis,

« Mademoiselle,

« Votre très humble et très passionnée servante, etc.

« A Marseille, le 13 mars 1645. »

Manuscrits de Conrart, ibid., p. 145.

A MADEMOISELLE DE PAULET.

« Mademoiselle,

« Pour vous montrer que même dans les petites choses je ne suis pas plus heureuse que dans les grandes, je n'ai qu'à vous dire que le même soleil qui a déjà donné des fèves et des amandes fraîches à toute la Provence, et qui a déjà plus fait naître et mourir de roses à Marseille que le printemps et l'été n'en ont jamais donné à Paris, ne m'a fait autre bien à moi que m'enrhumer extrêmement pour m'être promenée en un jardin où il n'y avoit nul ombrage. Cela sera cause que je ne répondrai à M. Conrart que par l'ordinaire prochain. Mais quelque incommodité que j'aie, il faut que je vous donne une seconde partie du roman turquesque dont je vous ai fait voir la première, où vous trouverez sans doute quelque chose d'aussi extraordinaire.

« Je vous dirai donc, Mademoiselle, qu'il est arrivé ici un homme de Malte, qui a donné à M. le grand prieur de Saint-Gilles un nouvel avis qu'on y a reçu touchant la cause du siége que le grand-seigneur y doit mettre. Mais pour reprendre les choses en leur source, il faut savoir que, lorsque le grand-seigneur qui règne aujourd'hui n'avoit que deux ans, il avoit un frère aîné qui, par la mort de son père, parvint à

l'empire, et qui, suivant la cruelle coutume de ses prédécesseurs, commanda que l'on égorgeât son frère. Ceux qui sont destinés à cette exécution furent au lieu où il étoit nourri pour s'acquitter de leur commission; mais la nourrice qu'avoit cet enfant, en ayant été avertie, le cacha et en supposa un autre qui fut tué au lieu de lui, de sorte que par la révolution des choses, le grand-seigneur qui régnoit lors étant mort, et cet enfant caché et reconnu étant parvenu à l'empire, il a tant eu de reconnoissance pour sa nourrice qu'il l'a plus respectée que sa mère, et plus aimée que tout le reste du monde. Or, Mademoiselle, il est arrivé que cette femme est prisonnière à Malte, avec celles dont je vous ai déjà parlé, aussi bien qu'une sœur du grand-seigneur, et que c'étoit sous sa conduite qu'il avoit permis à toutes les autres d'aller à la Mèque; de sorte qu'ayant su que celle à qui il doit et l'empire et la vie est en prison, il a résolu de hasarder sa vie et d'employer toutes les forces de son empire pour délivrer celle qui le lui a donné, et l'avis que l'on a eu à Malte porte expressément que, quelque amour que le grand-seigneur aie pour les sultanes captives, ce n'est toutefois que pour sa nourrice qu'il entreprend la guerre. Je vous avoue, Mademoiselle, que cela me remplit l'imagination d'une manière si burlesque, que je ne saurois m'empêcher d'en rire. Ce n'est pas que je ne voie quelque chose de beau et de généreux d'un côté; mais le revers de la médaille me semble plaisant; car enfin, ceux qui ont écrit ou inventé la guerre de Troie, ont du moins dépeint la beauté d'Hélène si éclatante et si lumineuse que l'on n'est pas fort étonné de voir que toute la Grèce soit en armes pour l'amour d'elle, et que le feu de ses yeux ait embrasé une ville et détruit un empire. Je n'ai même point eu de peine à croire que Henri IV ne faisoit une armée de cinquante mille hommes que pour conquérir l'illustre princesse dont il étoit toutefois esclave. Mais de m'imaginer qu'un empire,

qui est composé de plusieurs empires et de plusieurs royaumes, emploie toutes ses forces en une occasion où l'on verra le grand-seigneur en personne, avec deux cent mille combattants, n'avoir pour principal objet que de recouvrer une vieille nourrice qui, même dans sa jeunesse, ne fut jamais belle (car j'ai vu un homme qui l'a vue depuis huit jours), c'est ce que je treuve si grotesque que j'en ferois volontiers faire un tableau si je connoissois quelque excellent peintre ici qui pût exécuter ce que je lui dirois et ce que j'en pense. Celui que j'ai vu et qui vient de Malte, m'a dit que l'on y traite fort bien ces prisonnières; on les a logées chez un Juif de Constantinople qui s'est fait chrétien et qui y demeure depuis longtemps, afin qu'il les serve à leur mode, comme en effet elles ne mangent qu'à la turque, c'est-à-dire sur de grands tapis jetés par terre, et sont entièrement servies à l'usage de leur pays. Ce qu'il y a d'étrange est que, de cinquante ou soixante femmes qu'elles sont, qui sont, à ce que l'on dit, admirablement belles, excepté la nourrice qui ne le fut jamais, comme je l'ai dit, il est impossible de discerner laquelle est la sultane ou la sœur, tant elles apportent de soin à se traiter entre elles également. On sait bien par les avis que l'on a de Constantinople qu'elles y sont; mais de savoir lesquelles ce sont, c'est ce qui ne se peut, et de tout ce grand nombre, la seule nourrice s'est fait connoître, si l'on en veut excepter celle qui se fit connoître, en s'empoisonnant après la mort de son mari. Toutes ces femmes paroissent assez constantes dans leur captivité. Mais ce qui m'étonne est d'avoir su que, dans un temps où il me semble que Malte devroit plus être dans la retenue que jamais, il y ait eu des réjouissances dans les trois derniers jours du carnaval qui ressembloient bien plus au Paradis des Turcs qu'à un divertissement de religion. Toutes les sultanes des chevaliers, ou pour les nommer par leur nom, toutes les courtisanes de Malte étoient déguisées par les rues avec une magnificence si

grande qu'il y en avoit telle qui avoit pour plus de cinquante mille écus de pierreries. Je pense que ceux qui les leur ont données, feroient mieux de les leur ôter pour les vendre, que d'engager des commanderies comme ils font pour subvenir à la guerre.

« Mais c'est assez parlé de celle-là, il faut que je vous parle de celle que M[lle] de Rambouillet et vous avez faite à M. Chapelain, qui n'a sans doute pas été aussi cruelle que l'autre le sera, mais que je treuve beaucoup plus injuste; car enfin, Mademoiselle, vous savez mieux que vous ne dites qu'un galant n'est pas pour moi; et il est si peu vraisemblable qu'après avoir été le vôtre, il pût jamais être le mien, que je ne sais comme vous osez me le vouloir persuader. Mais, pour vous parler un peu plus sérieusement, j'ai beaucoup de joie de savoir qu'il n'abandonnera point la *Pucelle* et que vous ne le perdrez pas. Je m'assure que vous ne me refuserez pas la grâce de le lui témoigner, quoiqu'il semble que vous soyez un peu jalouse, et que vous m'accorderez encore celle de rendre à M[me] de Clermont les soumissions que je lui dois, à M[lles] ses filles des marques de ma passion à leur service, et à vous-même les assurances que je vous donne d'être avec toute la sincérité imaginable,

Votre, etc.

« A Marseille, le 28 mars 1645. »

II

Les dix lettres que nous venons de mettre au jour ne sont malheureusement accompagnées dans les manuscrits de Conrart d'aucune des réponses qui leur ont été faites. C'est ici tout le contraire. Voici deux lettres qui ne sont pas de M[lle] de Scudéry, mais

qui lui sont adressées ou qui s'y rapportent, et nous font connaître un petit épisode ignoré de sa vie. Il paraît qu'en 1647 Mlle de Scudéry se trouva si fort ennuyée d'être sous la main tyrannique de son frère que, servitude pour servitude, elle en souhaita une autre plus favorable au moins à ses intérêts et à son avenir. Un de ses amis, M. de La Vergne, sollicita pour elle la place de gouvernante ou de dame de compagnie dans une très grande maison. Mlle Paulet avait joint ses instances à celles de M. de La Vergne. Cependant, d'autres personnes avaient demandé la même place pour Mlle de Chalais que nous connaissons par Mme de Sablé et par la lettre affectueuse de Mlle de Scudéry que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur. Dès que Mlle de Chalais apprit qu'on avait pensé à Mlle de Scudéry pour cet emploi, elle fit cesser toutes démarches, et céda très volontiers le pas à son illustre amie. Celle-ci n'était pas femme à se laisser vaincre en générosité, et à son tour elle déclara qu'elle n'entendait pas continuer ses poursuites. Ni l'une ni l'autre n'eurent la place en question; mais il nous a paru que ce petit combat d'honneur et d'amitié valait la peine d'être tiré de l'oubli.

Manuscrits de Conrart, in-4°, t. IX, p. 131.

DE MADEMOISELLE DE SCUDÉRY A MADEMOISELLE ROBINEAU.

« Mademoiselle,

« Je m'étonne assez que vous, qui n'aimez guères les nouvelles et qui ne voyez jamais les relations de Renaudot[1], ayez souhaité que je vous en fisse une de mon voyage, qui sans doute n'a rien de si remarquable ni de si beau que le siége de Gravelines, ni que l'action de M. d'Enguien[2]. Néanmoins, puisque vous le désirez, il faut vous obéir et contenter votre curiosité par un fidèle récit de tout ce qui m'est arrivé.

« Je ne m'arrêterai pas toutefois à vous dépeindre exactement la magnificence de mon équipage, quoiqu'il y ait sans doute quelque chose d'assez agréable à s'imaginer que les chevaux qui traînoient le char de triomphe qui me portoit étoient de couleurs aussi différentes que celles qu'on voit en l'arc-en-ciel : le premier étoit bai, le second étoit pie, le troisième alezan, et le quatrième gris pommelé; et tous les quatre ensemble étoient tels qu'il les faudroit à ces peintres qui aiment à faire paroître en leurs tableaux qu'ils sont savants en anatomie, n'y ayant pas un os, pas un nerf ni pas un muscle qui ne parût fort distinctement au corps de ces rares animaux. Leur humeur étoit fort docile, et leur pas étoit si lent et si réglé, qu'il n'y a point de cardinaux à Rome qui puissent aller plus gravement au consistoire que je n'ai été à Rouen. Aussi vous puis-je assurer que le cocher qui les conduisoit a eu tant de respect pour eux pendant le voyage que, de peur de les incommoder, il a quasi toujours été à pied. Ce n'est pas qu'il n'y ait lieu de croire qu'il en usoit aussi de cette sorte pour se divertir et pour nous désennuyer; car je puis vous dire sans men-

1. La *Gazette*.
2. On voit avec quelle attention Mlle de Scudéry suivait les affaires publiques et les événements militaires.

qui sera plus propre à l'éclat qu'à bien réussir dans l'éducation de ces personnes-là. Voilà donc ce qui éloigna ma pensée de vous sur ce sujet, et ce qui me l'arrêta à celui que je viens de vous dire. Joint, comme j'ai déjà dit, que M. de La Vergne ne s'expliqua point. Il y a beaucoup de circonstances qui vous étant déduites, serviroient à me justifier auprès de vous; et je n'en oublierois aucune, tant j'ai le désir de vous faire connoître la vérité de mes intentions, si je n'étois assurée que la bonté et la générosité de Mlle Paulet lui aura fait écrire tout ce qui aura servi à ma justification, comme je l'en avois très humblement suppliée, après lui avoir fait voir le fond de mon cœur et la vérité toute pure. Votre lettre[1] m'a fait connoître qu'elle est aussi ponctuelle que parfaite amie, et que vous êtes bonne et généreuse, par les sentiments et par la bonne opinion que vous avez prise de mon procédé. Je vous en suis infiniment obligée. S'il se pouvoit ajouter quelque chose à l'estime et à l'extrême affection que j'ai pour vous, je vous puis assurer que cette dernière obligation le feroit; mais je suis à vous il y a si longtemps que tout ce que je puis faire est de vous confirmer les vœux de mes très humbles services, et de vous assurer que je ne perdrai jamais aucune occasion de vous en rendre. Plût à Dieu que cet emploi dont il s'agit fût partagé, et que j'y pusse servir avec vous; je l'en aimerois infiniment davantage, et si je le pouvois espérer de cette sorte, je commencerois à le désirer. Mais j'en aurois trop de joie, c'est pourquoi je ne puis me le promettre. J'avois supplié Mlle Paulet de ne laisser pas d'employer ses amis et les vôtres pour le dessein qu'elle a eu et qu'elle doit avoir encore pour vous. Il y a tant de raisons qui sont en votre personne, qui ne sont point en la mienne, qu'il devroit être plus facile de réussir pour vous que pour moi. J'y donnerois ma voix de tout mon cœur si elle y pouvoit servir, et je vous puis assurer que j'aurois beaucoup plus

1. Nous n'avons pas trouvé cette lettre dans les manuscrits de Conrart.

jamais pensé à cela. J'y renonce très volontiers, et je porte tous mes désirs pour notre amie : et vous, Mademoiselle, je vous conjure encore une fois d'y employer vos amis et vos soins. Pour moi, je suis dans une solitude [1] où je goûte de telle sorte le repos, que si je n'avois pas une extrême affection pour Mme la marquise de Sablé, et si je ne lui étois pas aussi obligée que je suis, j'aurois grande peine à songer à mon retour[2]. Je m'y porte beaucoup mieux qu'à Paris; jugez quel charme, et s'il y a quelque chose dans la fortune qui vaille le bien de la santé. Je vous renvoie la lettre de Mlle de Scudéry, qui est admirable; je vous en rends mille très humbles grâces, et vous supplie de croire que personne n'est avec plus de passion que moi,

« Mademoiselle,

« Votre très humble et très obéissante servante.

« A Sablé, le 28 juin 1647. »

III

Achevons ces citations par une lettre de Mlle de Scudéry à Mlle Robineau, de septembre 1644, lorsque avec son frère elle fit un voyage en Normandie. Elle raconte sa route de Paris à Rouen par la voiture publique, et décrit ses compagnons de voyage. Cette lettre est des mieux tournées et fait grand honneur à la plume de Mlle de Scudéry. Il est surprenant qu'elle n'ait pas déjà été publiée.

Manuscrits de Conrart, in-4°, t. XI, p. 189.

1. A Sablé.
2. Son retour à Paris, lorsque la marquise quittera la campagne.

nom, et que c'étoit de feu Cusac qu'il vouloit parler, quoique ce qu'il en disoit n'y convînt pas; mais je sus enfin que Cujas étoit un ancien docteur jurisconsulte, que cet écolier alléguoit sur toutes choses. Si l'on parloit de la guerre, il disoit qu'il aimoit mieux être disciple de Cujas que soldat; si l'on parloit de voyages, il assuroit que Cujas étoit connu partout; si l'on parloit de musique, il disoit que Cujas étoit plus juste en ses raisonnements que la musique en ses notes; si l'on parloit de manger, il juroit qu'il aimeroit mieux jeûner toujours que de ne lire jamais Cujas; si l'on parloit de belles femmes, il disoit que Cujas avoit eu une belle fille, et que, quoique vieille, elle n'est point encore laide. Enfin Cujas étoit de toutes choses, et Cujas m'a si fort importunée que voici la première et la dernière fois que je l'écrirai et le prononcerai en toute ma vie. Pour le poltron, il vous est aisé de vous imaginer que sa conversation ne ressembloit pas à celle d'un gascon, et que celle du bel esprit avoit beaucoup de rapport avec celle de feu M. de Nervèze.

« Après cela ne m'en demandez pas davantage, car je n'ai plus rien à vous dire, sinon que je ne dormis point la nuit que je couchai à Magny, que de ma vie je ne fus si lasse que lorsque j'arrivai à Rouen, non pas comme a dit magnifiquement M. Chapelain parlant de la lune,

> Dedans un char d'argent environné d'étoiles

mais oui bien

> Dedans un char d'osier environné de crotte.

Tout à bon, je pense que si je n'eusse eu peur qu'avec l'aide de ces admirables lunettes[1] que l'on peut quasi dire qui arrachent les astres du ciel, vous n'eussiez découvert le coche et n'eussiez remarqué une partie de ce que je viens de dire, je pense, dis-je, que je ne vous en aurois

1. En 1641, les grandes lunettes astronomiques étaient toutes nouvelles à Paris et faisaient le sujet des conversations.

rien appris, tant cet équipage étoit burlesque. Après vous l'avoir dépeint si étrange, je n'oserois quasi vous apprendre qu'en ce lieu-là je me souvenois de vous, de peur que, comme vous avez l'imagination délicate, vous ne trouviez mauvais que votre image seulement ait été en un si bizarre lieu. Mais pour vous consoler de cette aventure, j'ai à vous dire qu'il y avoit aussi bonne compagnie dans mon cœur qu'elle étoit mauvaise dans le coche; et pour empêcher ces figures extravagantes d'y faire aucune impression, je l'avois tout rempli de Mlle Paulet, de M. de Grasse, de Mme de l'Arragonès, de Mesdemoiselles ses sœurs, de M. Chapelain, de M. Conrart, de Mlle de Chalais, de M. de La Mesnardière, de Mme et Mlles de Clermont et de vous. Si bien que rappelant tout ce que j'aime à mon secours, je fis en sorte que ce que je pensois d'agréable fût plus puissant que ce que je voyois de fâcheux; et j'eus plus de joie à me souvenir de tant d'excellentes personnes, et à espérer qu'elles me faisoient l'honneur de se souvenir quelquefois de moi, que je n'eus de peine à souffrir les importunités d'une mauvaise compagnie. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de leur faire agréer cet innocent artifice et de leur rendre grâces de m'avoir sauvée de la persécution que j'aurois eue, si elles ne m'avoient pas donné lieu de me souvenir agréablement de tous les bons offices que j'en ai reçus. Pour vous, Mademoiselle, je ne vous rends point de nouveaux remercîments, car ne pouvant aujourd'hui vous parler tout à fait sérieusement, ce sera pour une autre fois que je vous dirai que personne ne vous connoît mieux ni ne vous estime davantage que moi, que personne ne vous est plus obligée que je vous la suis, que personne aussi n'en est plus reconnoissante, et qu'enfin personne ne sera jamais plus véritablement ni plus sincèrement,

« Mademoiselle,

« Votre très humble et très passionnée servante.

« A Rouen, le 5 septembre 1644. »

NOTE QUATRIÈME.

LETTRES DE PELLISSON A MADEMOISELLE DE SCUDÉRY.

Mlle de Scudéry ayant été passer une partie de l'automne à la maison de campagne de Conrart à Athis, en 1656, Pellisson y était venu en visite; mais il y était resté fort peu de temps, et à son retour à Paris il s'était empressé d'écrire à Mlle de Scudéry pour lui exprimer les regrets qu'il éprouvait de n'être plus auprès d'elle, et les pensées qui l'avaient accompagné sur la route d'Athis à Paris, en côtoyant les bords de la Seine. Le ton de cette lettre est moitié sérieux moitié badin. La réponse de Mlle de Scudéry est du même style, ainsi que la réplique de Pellisson. Mlle de Scudéry s'appelle toujours Sapho, et Pellisson s'appelle déjà Herminius. On touche à la fin de 1656: la douce liaison est encore dans sa fleur et dans tout son agrément. Nous mettons au jour ces billets qui n'ont rien de fort remarquable, pour donner une idée de la façon dont Mlle de Scudéry et Pellisson étaient ensemble : on y sent une tendresse sincère, mais le bel esprit domine.

Nous tirons ces lettres des *Manuscrits de Conrart*, t. V, in-folio, p. 135-138.

« A Paris, ce lundi 9me octobre 1656. »

« Accablé de soucis sans nombre,
J'allois mélancolique et sombre,
Comme font ceux qui sont partis
De l'aimable Carisatis.

« Et j'étois déjà dans Mons[1], sans avoir trouvé ou du moins sans avoir vu personne sur mon chemin, tant j'étois renfermé en moi-même, lorsque j'aperçus la claire rivière de Seine, qui étalant toutes ses beautés m'appeloit de loin et me disoit : Si vous allez à Paris, j'y vais aussi, et pourvu que vous me vouliez suivre, je vous mènerai par un des plus agréables chemins qu'on puisse voir.

J'eusse été d'humeur bien cruelle
Si je n'eusse pas fait pour elle
Ce que j'avois fait l'autre jour
Pour un procureur de la cour.

« C'est pourquoi, sans me faire prier davantage, je descendis par le côteau d'Ablon, et allai la joindre avec dessein de ne la quitter qu'aux portes de Paris. Je n'eus pas sujet de m'en repentir : car encore que j'eusse souvent ouï parler de ses caprices et de ses boutades, je la trouvai tout le long du jour la plus égale du monde : soit que nous passassions parmi de vertes prairies ou parmi des sablons stériles, que son lit fût étroit ou large, que le soleil se cachât ou se montrât, elle me parut toujours riante, et jamais je ne vis la moindre ride ni le moindre trouble sur son front. J'attribue sa bonne humeur à l'entretien que nous eûmes ensemble, car nous ne parlâmes jamais que de vous. Elle me demanda d'abord, suivant la coutume des voyageurs qui se rencontrent, d'où je venois et ce que j'allois faire à Paris. Je lui dis que je venois d'être heureux et que j'allois être malheureux, parce que j'avais quitté l'incom-

[1] Mons était donc alors à une certaine distance d'Athis.

parable Sapho, le généreux Cléodamas, la sage Ibérise, l'aimable Agélaste et le galant Mérigène[1]. Est-il possible, me dit-elle, qu'on me doive toujours parler de cette Sapho et de ce Cléodamas? Il n'y a point de corbillart[2] qui ne me rompe la tête de leur vertu et de leur mérite; et depuis ma source jusques à la mer, je ne trouve point de rivage où l'on ne m'en demande des nouvelles. On remarquoit autrefois qu'un de mes coches ne pouvoit être sans quelque religieux; mais je n'en vois point à cette heure où il n'y ait quelqu'un de leurs tendres amis, ou pour le moins de leurs admirateurs. Ces gens-là, puisqu'ils aiment tant de gens, ne doivent aimer personne. Si je croyois ce que vous dites, lui répondis-je, je me jetterois la tête la première dans votre sein. Mais il est vrai que Cléodamas ni Sapho n'aiment pas tous ceux dont ils sont aimés. Il n'est pas donné à tout le monde d'en venir là, et vous voyez par mon exemple qu'il y faut plus de bonheur que de mérite. Après cela elle me demanda comment vous vous divertissiez à Carisatis, et je lui fis grand plaisir quand je lui dis qu'elle faisoit une grande partie de votre divertissement et que vous vous amusiez la moitié du jour à la regarder. Elle se radoucit fort alors, et me dit que vous sachant en son voisinage par le rapport de la petite rivière d'Orge, comme c'est fort la mode de vous visiter et de faire amitié avec vous, elle avoit été tentée plusieurs fois de s'élever jusque sur votre montagne, mais à la vérité qu'il y avoit un peu haut pour elle, et qu'elle n'avoit pu faire autre chose que de vous envoyer quelques brouillards qui peut-être vous avaient été impor-

1. Cléodamas et sa femme Ibérise sont deux personnages de la *Clélie*, t. IV, livre II[e], qui représentent Conrart et M[me] Conrart. Agélaste est M[lle] Boquet; nous ne savons qui est Mérigène. Il paraît que c'était un homme du monde qui n'osait se risquer à faire le bel esprit. Cependant, encouragé par M[lle] de Scudéry, il lui écrivit, lorsqu'elle quitta Athis pour retourner à Paris, quelques billets galants que Conrart nous a conservés avec les réponses de M[lle] de Scudéry, tome XI, in-fol., p. 339.

2. On appelait alors corbillart le coche d'eau qui menait à Corbeil et passait devant Athis.

tuns. Cela pourroit bien être, lui dis-je ; mais, croyez-moi, on vous quitte de ce compliment. Il vaut mieux que l'on vous voie de plus loin, et la divine Sapho s'abaissera plutôt jusques à descendre sur vos rives. Je sais même qu'elle l'auroit déjà fait, mais sa chère Agélaste n'aime pas à remonter par cette côte si roide, et trouve aussi bien que vous que c'est un peu haut pour elle. Avec ces discours et plusieurs autres dont je vous rendrai compte à notre première vue, nous arrivâmes à la porte Saint-Bernard, où nous devions nous séparer. La Seine me demanda alors si je m'étois ennuyé avec elle, et comme je l'eus assurée que non : Quand vous retournerez, me dit-elle, trouver la bonne compagnie que vous avez laissée, ne viendrez-vous pas le long de mon rivage? Pour retourner, lui dis-je avec ma sincérité accoutumée, c'est une autre affaire ; car pour ne vous en point mentir, votre chemin est le plus long, et j'ai un peu plus d'impatience quand je vais à Carisatis que quand j'en reviens. La pauvre rivière comprit bien alors que si je l'avois suivie, c'étoit moins pour être avec elle que pour m'éloigner lentement de vous. Elle me quitta donc de dépit sans me dire un seul mot davantage, et s'alla cacher toute honteuse sous le pont prochain. Pour moi, je me résolus de laisser passer l'eau sous le pont, et de venir vous écrire mon aventure. Si je ne l'ai pas écrite avec assez d'esprit, c'est que je garde tout ce que j'en ai pour écrire une lettre à Cicéron[1]. Ce Cicéron est un homme fâcheux, qui n'entend point raillerie ; pour peu que vous vous relâchiez avec lui, il se plaint que vous le négligez, que vous écriviez bien mieux autrefois au commencement de votre connoissance, quand vous aspiriez à être de ses

1. Ce Cicéron n'est autre que M. de Donneville. Pellisson l'appelle ainsi, soit parce que dans leur correspondance, dont on voit quelques échantillons dans ce même t. V des Manuscrits in-fol. de Conrart, il est souvent question entre eux de Cicéron que Donneville lisait beaucoup, soit parce que Pellisson comparait en badinant le magistrat de Toulouse au consul romain.

amis; et comme c'est un consul romain et le père de l'éloquence, il faut tâcher, s'il se peut, de le contenter. Laissez-le moi traiter avec la cérémonie qu'il demande, et souvenez-vous qu'on fait festin aux étrangers, et qu'on ne donne à ses intimes amis que son ordinaire. Les belles paroles seront pour lui, et les sentiments tendres, respectueux et constants, pour vous et pour toute votre aimable compagnie. »

RÉPONSE DE SAPHO A HERMINIUS.

« De Carisatis, le 10 octobre 1656. »

« Quand je vous fis la guerre de la négligence de vos billets, je ne pensois pas que vous en dussiez être sitôt corrigé. Cependant il le faut avouer, ce que vous m'avez envoyé est si galant et si bien écrit qu'on ne sait où prendre de l'esprit pour vous répondre. Ce n'est pas, comme vous savez, qu'il n'y en ait honnêtement dans la tête de Cléodamas, mais il ne m'en veut ni donner ni prêter. Pour l'aimable Mérigène [1], il n'y a pas encore assez longtemps que je le connois pour oser lui en emprunter; et pour Agélaste, elle dit qu'elle a affaire de tout ce qu'elle en a pour vous écrire; de sorte que je me trouve en un fort grand embarras. Si je savais qui a appris à parler à la Seine qui vous a si bien entretenu, je pourrois me servir du même maître pour apprendre à vous écrire; car enfin on ne croiroit pas à l'entendre qu'elle vînt de Bourgogne, tant elle parle galamment et juste. Je voudrois bien savoir si toutes les autres rivières ont autant d'esprit que celle-là. Ce qui m'étonne, c'est que quand vous l'avez entretenue, elle n'avoit pas encore été à Paris. Elle n'a pourtant rien d'une provinciale, et je suis bien plus normande qu'elle n'est bourguignonne. Une autre fois, quand vous partirez de

1. Mérigène ne représente donc pas un des habitués du Samedi.

Carisatis, on ne vous plaindra plus tant, puisque vous vous en allez en si bonne compagnie. J'ai pourtant à vous dire que la Seine, malgré vos avis, n'a pas laissé de nous envoyer ce matin un grand brouillard, mais il s'en est allé si vite qu'il ne nous a guère incommodés; c'est pourquoi ne lui en faites point de reproches, au contraire, remerciez-la bien civilement de la bonté qu'elle a de passer tous les jours devant mes fenêtres, elle, dis-je, qui seroit souhaitée en tant de beaux lieux, si on pensoit qu'elle y voulût aller. Priez-la aussi, je vous conjure, s'il arrive qu'elle entende encore parler de moi dans ses coches et dans ses corbillarts, comme si j'étois un bel esprit,

De faire entendre en son murmure
Que bel esprit est une injure [1];
Et que j'aimerois mieux être carpe ou merlan
Que d'être bel esprit seulement pour un an.

« Tout de bon, c'est le plus fâcheux métier du monde; et si la Seine savoit combien c'est une chose importune, elle ne s'amuseroit pas tant à gazouiller, de peur de devenir elle-même bel esprit. »

RÉPLIQUE D'HERMINIUS A SAPHO.

« De Paris, le 13 octobre 1654. »

« Bel esprit, ou carpe, ou merlan,
Ou bien Raphaël de village [2],
Vous êtes cause que j'enrage.
Je ne saurois qu'avec ahan
Répondre à votre bel ouvrage,
Et remplir de vers cette page,

1. Mlle de Scudéry parle ici comme dans le *Cyrus*.

2. Cela répond à la fin d'un madrigal que Mlle de Scudéry avait adressé à Pellisson sous le nom de Mlle Boquet avec un mauvais portrait de celle-ci :

Ce travail n'est pourtant pas laid
Pour un Raphaël de village.

Manuscrits de Conrart, *ibid.*, p. 130.

Quand vous me donneriez un an
Ou davantage, etc.

« Tout de bon, encore qu'il n'y ait rien de plus galant que votre lettre et que vos vers, en l'humeur où je suis, il me semble qu'il n'y auroit rien de moins obligeant qu'une réponse fort galante quand je pourrois vous la faire. Les dames que je vis hier vouloient que je ne vous en fisse point du tout, pour vous punir de ce que vous vous oubliez à Athys, ou plutôt de ce que vous oubliez tout le monde. Je n'ai pas cru que mon devoir me permît d'en user ainsi, mais je ne crois pas aussi qu'il m'ordonne de me réjouir fort avec vous de ce que vous dînerez dimanche à Savigny, et que vous n'êtes pas encore bien résolue de revenir le lendemain. Tout ce que je puis, c'est de souffrir mon mal en patience, et de vous écrire, comme un bonhomme sans esprit et sans façon, ce que j'aurai à vous mander, en faisant autant de ratures que de lignes. Ne pensez pas que ces ratures soient affectées, elles sont les plus naturelles du monde, et vous verrez bien par là que je ne suis pas trop en état de vous divertir. J'écrivis hier au soir à M. Conrart, et je prétendois ce matin faire des merveilles pour vous et pour Agélaste ; mais en bonne foi il m'a été impossible. J'ai voulu fouiller dans mon magasin de fadaises, la serrure étoit tellement mêlée que je n'ai jamais su l'ouvrir. Si vous voulez des billets galants, je vous en envoie deux que M. Ysarn m'écrit de Bordeaux ; mais il est auprès d'une nouvelle maîtresse qu'il aime fort, comme vous verrez : ce remède est excellent pour avoir de l'esprit. Le malheur est qu'il est quelquefois pire que le mal même, et je ne crois pas que vous voulussiez me conseiller d'y avoir recours, vous qui avez banni l'amour de tout votre royaume de Tendre, etc. Pardonnez-moi, si je vous écris si bizarrement. Je suis le plus sot du monde, mais je ne vous en aime pas moins, etc. »

NOTE CINQUIÈME

LETTRES DE PELLISSON A MADEMOISELLE LEGENDRE.

Nous avons dit un mot, t. II, chap. XIV, p. 253 et suiv., de Marie Legendre, une des belles-filles de Mme Cornuel, la *Glycérie* de Somaize, la *Cléodore* du *Cyrus*, qui fesait partie de toutes les sociétés élégantes du temps, et qui allait souvent à Fresne chez Mme du Plessis avec Mme de La Fayette. C'est pendant un de ces séjours dans la belle retraite de Fresne, dont Mme de Sévigné nous entretient si souvent, que Pellisson écrit à Mlle Legendre les deux lettres suivantes qui ne sont pas fort remarquables, mais qui ont l'avantage de rappeler presque tous les habitués du Samedi.

Manuscrits de Conrart, Mélange de vers et de prose p. 331.

M. DE PELLISSON A MADEMOISELLE LEGENDRE.

« De Paris, ce jeudi 26 octobre 1656. »

« Après avoir écrit hier au soir neuf longues lettres, il semble que c'est être bien enragé de penser dès ce matin à une dixième; pas si enragé pourtant qu'on pourroit croire,

car je prétends que celle-ci me délassera de toutes les autres, et que vous me permettrez, Mademoiselle, d'y mettre toutes les impertinences qu'il me plaira, puisque vous m'avez si absolument ordonné de vous écrire. Je trouve quelque chose de bien doux en ces commandements redoublés qu'il vous a plu de m'en faire; mais comme on est fait pour se tourmenter soi-même, il m'est venu un scrupule assez bizarre, dont je voudrois bien vous supplier de me guérir. Il me semble, Mademoiselle, et plût à Dieu que je me trompasse, que vous m'aimez un peu mieux de loin que de près. Ne serois-je point pour vous comme cet homme dont M. de Bautru[1] disoit qu'il avoit l'absence agréable. Ce n'est pas que vous ne puissiez avoir raison en cela; car moi-même je me trouve bien plus aimable en éloignement que d'autre sorte; mais après tout, Mademoiselle, personne ne prend plaisir en ce monde qu'on lui rende tout à fait justice, et chacun veut être traité un peu mieux qu'il ne mérite. Par exemple, supposons, s'il vous plait; voici une supposition qui vous fera peur, mais en bonne philosophie, et quand il s'agit de trouver la vérité, on suppose toutes les faussetés du monde, des chimères plus chimériques que celles de la fable; et je sais, entre autres, un confrère d'Escobar qui suppose dans ses écrits *Infinies fourmis sur infinies montagnes*; supposons donc, avec votre permission, une chose qui n'est guère moins étrange, c'est que vous fussiez tout comme moi, ou bien que demeurant telle et aussi aimable que vous êtes, et seulement par le vouloir des cieux, car il faudroit que ceci arrivât en poésie, et qu'il y eût un peu de Jupiter, de Vénus ou de Cupidon parmi, il se trouvât un amant (il seroit bien fou, mais qu'importe) qui ne vous aimât que quand il ne vous verroit point, et qui vous écrivît un jour la lettre

1. Le comte de Bautru, presque aussi célèbre par ses bons mots que Mme Cornuel.

suivante : « Divine Cléodore, à la fin le ciel a eu pitié de « mes larmes en m'accordant votre éloignement; et si le « plaisir de votre charmante absence n'étoit traversé à tous « moments par la crainte de votre cruel retour, il n'y au- « roit point au monde d'amant plus heureux que moi. Je « me trompe, toutefois, et il manque encore quelque autre « chose à ma félicité; car si je suis si content d'être à six « lieues de vous, je pense que je mourrai de joie quand je « serai à deux cents. Aussitôt que mon fâcheux destin me « le permettra, je partirai pour m'en aller en Languedoc, « et de là aux Antipodes, où je serai véritablement le plus « heureux de tous les amants, pourvu qu'il y ait des cour- « riers bien entretenus qui m'apprennent que vous m'ai- « mez toujours et que vous êtes bien loin de moi. » En conscience, Mademoiselle, ne seriez-vous pas touchée de ce poulet? Ne vous tiendriez-vous pas bien obligée à cet amant? Et ne répondriez-vous pas à son affection par une affection semblable? Or, je ne dis pas que vous m'aimiez tout à fait de cette sorte; car vous n'êtes pas amoureuse de moi, et vous laissez cette violente passion à Mme Brissonnet et à Mlle Cornuel votre sœur, qui me connoissent un peu moins que vous. Mais autant qu'il y a de proportion entre l'amour et l'amitié, j'ai bien peur que votre bonté pour moi ne soit à peu près de cette espèce. Songez-y, je vous en supplie, et me faites, s'il vous plaît, la grâce de m'en éclaircir. Car il y a toujours plaisir de savoir son compte, et vous pouvez m'apprendre la vérité impunément, puisqu'enfin, de quelque sorte que vous aimiez les gens, on vous aimera toujours un peu plus que vous ne voudrez.

« Il n'y avoit pas moyen de mettre votre généreuse et illustre hôtesse[1] dans une lettre aussi folle que celle-ci.

1. Mme du Plessis-Guénégaud, une des femmes en effet les plus distinguées du XVIIe siècle. Voyez Mme de Sévigné, *passim*.

Faites-lui trouver bon, Mademoiselle, qu'elle ne soit que dans l'apostille, en l'assurant qu'elle est toujours dans mon esprit avec tout le respect qu'on doit à la plus haute vertu, et tout le ressentiment que mérite la plus excessive bonté.

« Je vous demande pardon, Mademoiselle, si vous ne trouvez point d'effaçures dans cette lettre; vous savez bien que je n'ai guère accoutumé d'y manquer, et je me serois donné licence de vous en faire quelques-unes, n'étoit que j'ai été obligé de copier la lettre, pour la faire et moins longue et moins folle qu'elle n'étoit de la moitié; ainsi sans compter la copie pour rien, vous m'avez deux obligations, l'une de vous avoir écrit douze pages, et l'autre de ne vous en avoir envoyé que six. »

Manuscrits de Conrart, ibid., p. 333.

LETTRE DE M. DE PELLISSON A MADEMOISELLE LEGENDRE.

« De Paris, ce jeudi 2e novembre 1656. »

« Je vous obéis, Mademoiselle, et je vous écris bien loin du mercredi. Je ne sais si vos horloges et vos almanachs de Fresne en demeureront d'accord, mais nous en avons ici qui disent que du mercredi au soir jusques au jeudi matin il y a toujours bien loin, quand il s'agit de vous donner de ses nouvelles ou d'en recevoir des vôtres. Je vous demande pardon si je ne suis pas aussi ponctuel à vous obéir en tout le reste, et si vous ne trouvez ici rien d'ingénieux ni de fabuleux. Ce n'est pas que le jour des morts où nous sommes ne me fournisse une fort belle occasion de vous conter des nouvelles de l'autre monde; car encore que Voiture soit mort dans quelqu'une de ses lettres,

qui m'empêcheroit, si je l'avois entrepris, d'être mort dans celle-ci? Tous les hommes ne sont-ils pas mortels, et n'y a-t-il pas même mille différentes morts qui ne se ressemblent guère? Mais si vous ne le savez pas, Mademoiselle, avec l'édit des rubans, il en est venu un autre du Parnasse, par lequel Apollon, étant en son conseil, pour réformer le luxe des lettres et des billets qui s'augmentoit tous les jours, et qui engageant tous ses sujets en une excessive dépense d'esprit les mettoit hors d'état de lui rendre en aucune chose le service qu'ils lui doivent, leur a défendu, sous des peines très rigoureuses, toute sorte d'inventions plaisantes, badines et poétiques en lettres et en billets, toute sorte de clinquant, de mots dorés, de broderie de paroles, et surtout cette grande abondance de traits galants, permettant seulement d'en mettre en certains endroits où ils seront nécessaires pour faire la liaison, comme aussi de la civilité simple sur toutes les coutures, et partout du sens commun, qui est une marchandise à bon marché, et qui ne vient point de dehors. On dit même que pour donner bon exemple à *ses dits sujets*, il écrira au premier jour une lettre qui commencera par *j'ai reçu la vôtre*, ou par *ayant trouvé la commodité*, et finira par *ce qu'attendant je demeure*, etc. Ce qu'attendant, Mademoiselle, vous trouverez bien que je m'accommode de bonne heure à cette réformation, et qu'à l'avenir je ne vous fasse que des lettres toutes unies, avec le moins de façon qu'il se pourra; aussi bien la variété plaît toujours, et après vous avoir tant dit de fables, il est temps de ne vous dire que des vérités.

La première, vous vous en doutez bien, sera que personne ne vous honore plus que moi; la seconde, que je ne puis me lasser d'admirer la générosité de Mme du Plessis, qui seule presque, parmi les personnes de sa qualité, se fait une affaire de l'infortune d'autrui, et semble n'avoir de toutes les passions que celle d'obliger la vertu et le mérite. Que pourrait-on faire pour lui donner une fois en sa vie quelque

preuve plus solide de cette admiration, et que, si on ne peut imiter autrement ses grands exemples, on les imite du moins en prenant comme pour soi-même tout ce qu'elle fait en général, et de tant de divers côtés, pour le mérite et pour la vertu? Mais je n'ai pas droit d'espérer tant de bonheur, et plût à Dieu seulement que j'eusse celui de pouvoir seconder foiblement et de bien loin les desseins qu'elle a pour notre excellente amie[1]! Il est vrai que j'ai trouvé toute la civilité du monde en Mme du Plessis-Bellière[2], et que M. l'abbé de Bruc, son frère, avant qu'il allât en Bretagne où il est, m'avoit proposé de lui mener notre amie. Il me sera tout à fait aisé de le faire quand il sera de retour, parce que j'ai assez de familiarité avec lui; mais avant cela même, puisque vous le jugez à propos, bien loin d'en éviter l'occasion ou de la négliger, je la rechercherai avec soin, quoique je me présente plus rarement aux lieux où il faut aller pour cela, par la crainte de jouer ce personnage d'importun dont vous parlez si agréablement, et que vous ne sauriez pourtant jouer quand vous le voudriez. Cependant, Mademoiselle, vous savez bien que je ne suis qu'à vingt pas de chez M. le procureur général; je dois ajouter que je connois assez particulièrement la plupart de ses commis. S'il y a quelque chose où je puisse être employé en l'affaire secrète dont vous me parlez, vous n'avez qu'à ordonner, et je vous assure qu'elle ne sera pas moins secrète pour me l'avoir communiquée.

Mais afin de passer des autres à moi-même, j'ai encore, Mademoiselle, une vérité à vous dire, dont je vous supplie très humblement de ne point douter. C'est que je suis bien content de ce que vous ne m'avez point querellée sur ma dernière lettre; j'ignorois tout à fait, en vous écrivant, ce que j'appris le lendemain chez nos dames, qu'on leur faisoit

1. Mlle de Scudéry.
2. La trop célèbre parente et amie du procureur général et surintendant Fouquet.

plaisir de traiter cette matière d'absence avec vous; et bien que ce ne soit pas trop ma coutume de marcher sur les chemins battus et de me joindre à la foule, j'ai appréhendé durant trois ou quatre jours que vous ne m'en eussiez soupçonné avec apparence, et que vous n'y eussiez trouvé quelque chose à dire. Je vous le jure pourtant, je me plaignois de bonne foi et pour moi seul, sans penser qu'autre que moi se fût avisé de faire la même plainte. Mon dessein étoit hardi, mais il n'avoit rien de désobligeant. Quelque excessive bonté que vous m'ayiez toujours témoignée, je voulois vous persuader de l'augmenter, de me connoître autrement que par écrit et jusques dans le fond de l'âme, et de ne point traiter mon esprit comme les Rois traitent leurs provinces éloignées, où ils se contentent de régner, de lever la taille et d'envoyer leurs édits et leurs portraits, sans y aller jamais eux-mêmes. Je voulois enfin, Mademoiselle, vous empêcher de vous rebuter de moi, et vous faire entendre ce que je dis quelquefois, que cet esprit, qui dans l'entretien ordinaire paroît si souvent, malgré que j'en aie, froid, sombre et mélancolique, ressemble à ces grottes des romans; car il a l'ouverture fort petite, il se faut courber pour y entrer; il n'y a rien de plus triste en apparence; mais quand vous prenez la peine d'aller plus avant, vous y trouvez, je ne dis pas les richesses de la grotte de Merlin, Dieu m'en garde, ni un palais aussi beau, ni aussi riant que celui de Fresne, mais des appartements raisonnables et commodes, et jusques dans les moindres recoins, plus de jour, plus de lumière et de gaieté que cette entrée si obscure n'en semble promettre. Voilà, Mademoiselle, le sens moral de ma fable, où vous ne sauriez rien blâmer que le désir trop téméraire, peut-être, d'avoir encore un peu plus de part en l'honneur de votre amitié. Mais quand vous le blâmeriez, on auroit assez de peine à s'en repentir. Vous direz, je m'assure, en cet endroit : Ces lettres toutes unies et sérieuses sont de sottes lettres; on devroit du moins ne

les pas faire si longues. Il faut pourtant, avec votre permission, que j'ajoute encore, mais en me hâtant, bien des articles à celle-ci: comme par exemple, que ma visite dans la chambre de Mme Arragonnois étoit toute pour vous, ainsi que je le protestai dès l'entrée; que celle que je fis à votre laquais a je ne sais quoi de respectueux pour vous, qui ne vous doit point déplaire; que M. Conrart, dont vous me demandez des nouvelles, se porte passablement bien à sa manière, qu'il se retirera bientôt à Paris, qu'il m'a chargé plusieurs fois de vous donner, en toutes les occasions que j'en aurois, des marques de l'estime et de l'amitié très particulière qu'il a pour vous; que M. Ysarn, qui est enfin de retour, vous assure de son respect; mais en particulier lorsque je ne parlois point de vous écrire, il m'a assuré qu'il vous aimoit de tout son cœur, qu'en cela je l'ai trouvé bien hardi, parce que je n'en oserois pas faire davantage, moi qui suis bien plus votre serviteur que lui; que M. de Donneville vous fait aussi, dans toutes ses lettres, mille tendres et respectueux compliments; qu'il m'a envoyé jusques à cinq ou six cents pistoles en lettres de change ou de crédit pour lui faire faire ou lui acheter un lit, ce qui est un peu plus difficile pour moi que de dresser le plan d'une histoire ou d'un poëme héroïque; que si vous voulez m'assister de vos conseils, je vous donnerai volontiers les miens au premier poëme héroïque que vous entreprendrez; et qu'enfin, si cette longue lettre vous ennuie, j'en serai plus marri que vous, et vous en écrirai à l'avenir de plus courtes.

« Comme j'ai vu que Mlle de Scudéry vous envoyoit la copie d'une de mes lettres; pour me venger et pour vous faire plaisir, j'ai fait copier sa réponse qui vaut cent fois mieux, et que je mettrai dans ce paquet. Cependant, afin que vous ne m'accusiez pas d'avoir fait une fausse date tout exprès pour vous dire une douceur, je vous avertis que j'ai commencé cette lettre le jeudi matin et que je l'achève

le vendredi, parce que je fus interrompu toute la matinée, et qu'on me vint prendre à midi pour aller dîner chez M. de Vence, dont nous ne fûmes de retour qu'à la nuit. M[lle] de Scudéry, M[lle] Robineau, et M. Chapelain, et M. Ysarn en étoient. »

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT BENOIT, 7.

This book is a preservation photocopy
produced on Weyerhaeuser acid free
Cougar Opaque 50# book weight paper,
which meets the requirements of
ANSI/NISO Z39.48-1992 (permanence of paper)

Preservation photocopying and binding
by
Acme Bookbinding
Charlestown, Massachusetts
1994

